This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06818592 9

ÉTUDES

SUR LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

ET SUR LE

MOYEN AGE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Autorité historique de Flavius Josèphe
Organisation primitive de la société chrétienne
Théâtre Apollinaire, — Salvien, — Cyprien
Saint Jérôme, etc., etc
Créations industrielles du moyen âge
Dante et le Platonisme italien, — Naissance du
Drame chrétien
Progrès du Roman moderne
Intérieur de l'Atelier de Gutenberg, etc., etc

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
8, RUE DE LA PAIX

1847

ÉTUDES

SUR LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

ET SUR LE

MOYEN AGE

Chas

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

ÉTUDES

SUR LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

ET SUR LE

MOYEN AGE

victor Lefèvre
exp. mémoire

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

Autorité historique de Flavius Josephe
Organisation primitive de la Société chrétienne
Sidoine Apollinaire. — Salvien. — Cyprien
Saint Jérome, etc., etc
Créations industrielles du Moyen Âge
Dante et le Platonisme italien. — Naissance du
Drame chrétien
Sources du Roman moderne
Intérieur de l'Atelier de Guttenberg, etc., etc

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX

1847

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Le premier des Essais réunis dans ce volume est relatif à l'état moral et intellectuel du monde européen, peu de temps après la venue du Christ; j'ai voulu déterminer, quel dégré de croyance est dû au seul témoin de la chûte de Jérusalem qui ait laissé des documents authentiques et circonstanciés sur cette partie importante du monde et de l'histoire. On s'apercevra sans peine que les idées que j'émets sont devenues le fonds de quelques écrits publiés récemment. Mon honneur m'oblige à faire observer que cet Essai sur Flavius-Josèphe, présenté comme Thèse et discuté publiquement il y a six années, a paru en 1841; plusieurs écrivains français et

étrangers ont adopté quelques-uns de mes résu tats où y sont eux-mêmes parvenus.

La dernière Étude contenue dans le mêm volume traite de l'Invention de l'Imprimerie de la situation de l'Europe lorsque cette décou verte féconde sortit de l'atelier de Gutenberg

Entre ces deux points extrêmes quinze siècl se déroulent, les plus complexes peut-être et l plus fertiles dont l'histoire des peuples fas mention. Les origines du monde moderne jaillissent des ruines du monde ancien J'ai che ché à débrouiller quelques points obscurs d cette période obscure :

La transformation de l'Europe sous l'influenc des idées et des mœurs chrétiennes ;

La naissance des grandes Inventions indu trielles ;

Les origines du Roman moderne ;

Celles du Drame chrétien ;

Enfin la Lutte du Néo-Platonisme italien con tre la Papauté, c'est-à-dire le premier éveil d la réaction philosophique contre le Vatican.

En essayant l'histoire des idées, histoire me

veilleuse et profonde, j'ai reconnu qu'il ne faut jamais la détacher de l'histoire des hommes; l'isolant ainsi on lui fait perdre sa passion et sa vie; — et qu'elle devient alors peu saisissable et peu convaincante.

Les figures de SIDOINE APOLLINAIRE, de SAINT-CYPRIEN, de SAINT-JÉRÔME, de SALVIEN, soumises à une analyse détaillée, m'ont donc servi à éclaircir le problème de l'organisation chrétienne entre le IIe et le VIe siècles;

Celle du DANTE, à expliquer la lutte des autorités spirituelle et temporelle au moyen-âge;

Celles de la Religieuse dramaturge HROSVITA, des Observateurs satyriques HUGO DE TRIMBERG, SÉBASTIEN BRANDT et de l'auteur anonyme auquel est due l'Épopée comique du RENARD, à représenter non-seulement leur époque, mais tout un ordre d'idées.

Enfin parvenu aux dernières limites de cette grande période, je me suis plu à pénétrer dans la maison et dans l'Atelier de GUTENBERG; j'ai consulté, relativement à ce gentilhomme-inventeur, à sa vie, à ses procès, à ses débats, à sa

découverte, les papiers de la Tour de Strasbourg publiés par Schœpflin ; — documents trop négligés, qui le présentent tout entier, en déshabillé pour ainsi dire.

La plupart des sujets traités dans ce volume eussent exigé, non une vérification plus scrupuleuse des faits particuliers ou une étude plus sincère des idées générales et des masses historiques, mais de grands développements.

Je regrette surtout de laisser à l'état d'ébauche, un sujet vaste et nouveau, la naissance des découvertes utiles au moyen-âge, et le phénomène que je crois avoir signalé le premier, d'un affaissement intellectuel très-sensible, joint à une puissante expansion de l'Industrie. Des talents plus heureux ou plus accomplis, que le temps et les circonstances favoriseront, rempliront sans doute les cadres qu'il m'aura suffi d'indiquer.

Je n'ai pu effacer ni sauver les dissonances de ton et les disparités de style. Ces esquisses achevées à de longs intervalles, publiées les unes dans le *Journal des Débats*, les autres

dans divers recueils et même à l'étranger, se touchant néanmoins par le lien commun de la pensée historique et d'un système arrêté, portent chacune l'empreinte de leur origine, et comme la date de leur naissance. L'Essai sur FLAVIUS-JOSÈPHE n'est qu'une Thèse qui a conservé l'appareil nécessaire d'érudition scholastique et les draperies convenues des citations grecques et latines; tandis que d'autres morceaux publiés dans des Revues ont dû cacher le sérieux du fonds sous la vivacité d'une forme dont je regrette le coloris quelquefois trop peu d'accord avec la simplicité convenable à de tels sujets.

PHILARÈTE CHASLES.

Institut, 10 Janvier 1847.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME.

DE L'AUTORITÉ HISTORIQUE DE FLAVIUS-JOSÈPHE.

PAGES.

§ Ier. Flavius-Josèphe à Rome. 5
§ II. Les antiquités judaïques. — Le martyre des Machabées. 28
§ III. La guerre judaïque. — Le traité contre Apion. 51
§ IV. Conclusion. — Valeur historique et littéraire de Flavius-Josèphe. 68

DES MŒURS ET DE L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE DU IIIe AU Ve SIÈCLE.

§ Ier. Saint-Cyprien considéré comme homme politique. — Difficultés de l'organisation chrétienne. — Derniers efforts de l'intelligence païenne. — Apulée. 72
§ II. Erreurs et embarras de la société chrétienne primitive.

— Les relaps. — Le double baptême. — Les Suneïsaktes. . 87
§ III. Administration de Cyprien. — Sa vie. — Dangers qu'il a courus. — Ses conseils aux chrétiens. — Embarras de sa situation. — Sa mort. 91
§ IV. Le Ve siècle. — Salvien, sa vie et ses œuvres. — Caractère de son talent et de l'éloquence gallo-romaine. — Affectation et sincérité. 97
§ V. Mœurs romaines au Ve siècle. — Indignation des âmes chrétiennes contre ces mœurs. — Traité *de la Providence* par Salvien. — Rénovation de la société par les Barbares. — Alliance du christianisme et de la barbarie. — Remarques philologiques sur les transformations de la langue latine à cette époque. 102
§ VI. Sidoine Apollinaire. — Sa situation sociale. — En quoi il se détache de Salvien. — Traits de mœurs. — Un dîner à Bordeaux en 456. 108
§ VII. Civilisation de la Gaule méridionale au Ve siècle. — Caractère équivoque et brillant de cette civilisation et de cette époque intermédiaires. 114
§ VIII. Le roman au Ve siècle. — Naissance véritable du roman moderne. — L'Europe et l'Asie livrées à la confusion. — Résultats littéraires de cette situation et de ces mœurs. . 117
§ IX. Mélange de vertus délicates et de vices énervés. — Action bienfaisante du christianisme sur les unes et sur les autres. — Il organise les éléments sociaux de ce temps. — — Exemples. — *Les lettres formulées*. 120
§ X. Détails de mœurs. — Puérilité corrigée par le sérieux du christianisme. — Éloquence et poésie descriptives. — Caractère de la critique à cette époque. — Amour du détail. . . 125
§ XI. Caractère particulier de Sidoine et nature de son talent. — Portraits contemporains. — Procès d'Arvandus. — Scènes de mœurs. — Maximus évêque. — Une matinée chrétienne à Clermont en 460. 130
§ XII. Irruption des Barbares. — Remarques sur le style de Sidoine Apollinaire. 139
§ XIII. Saint-Jérôme. — Ascétisme sévère et hostile à la société païenne. — Changement dans les destinées de la femme.

— La femme chrétienne. 144
§ XIV. Détails de mœurs. — Le séducteur chrétien au IVe siècle. 148
§ XV. Amour de la solitude. — Haine de la société. — Terreur universelle. — Rome détruite. 153
§ XVI. La cellule de saint Jérôme. — Sa doctrine ; excès de la pensée chrétienne. — Ses études et son style. — Ses biographes. 158
§ XVII. Comment le paganisme essaya de se transformer pour résister au christianisme. — Julien l'Apostat. — Développement de la société chrétienne. 166
§ XVIII. Les vers sybillins. — Mehr-Bode. — Fusion passagère des deux religions. 173
§ XIX. Résumé. — Conduite de divers empereurs. — Persistance inutile du paganisme. — Saint-Ambroise. — Christianisme de Byzance opposé à celui de Rome. — Derniers défenseurs du paganisme. 187
§ XX. Deux poètes païens de cette époque. — Derniers soupirs du polythéisme. — Substitution des saints et de la vierge aux idoles. — Conclusion. 201

ÉTUDES SUR LE MOYEN-AGE.

DES CRÉATIONS INDUSTRIELLES SOUS LE BAS-EMPIRE ET AU MOYEN-AGE.

§ Ier. De quelques préjugés défavorables au Moyen-Age et au Bas-Empire. 209
§ II. Mœurs du Bas-Empire. — Nouvelle situation des femmes. — Système d'éducation. — Décadence intellectuelle. — Béryte, Athènes et Byzance. 212
§ III. Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie. — Enumération des découvertes industrielles qui datent de cette époque. 219

D'ARISTOTE ET DE SON INFLUENCE.

QUELQUES MOTS SUR LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE. 233

HROSVITA, NAISSANCE DU DRAME CHRÉTIEN AU Xe SIÈCLE.

HROSVITA RELIGIEUSE DE GANDERSHEIM.

§ Ier. Le drame à Gandersheim. — Mise en scène. — Les actrices. — Les spectateurs. 243
§ II. Naissance de l'art dramatique dans les églises. — Fête de l'âne. — Situation littéraire de l'Allemagne au Xe siècle. — Femmes savantes du moyen-âge. 247
§ III. Beaux-esprits des couvents allemands. — Anecdote de Meinwerc. — Latin rimé. 253
§ IV. Ère de civilisation romaine-teutonique. — Ses produits. — Gaultier d'Aquitaine. — Le Ruodlieb. — Hrosvita. . . . 260
§ V. Du style latin de Hrosvita. — De la rime et de l'allitération. 266

ÉTUDES SUR DANTE ALIGHIERI ET LES PLATONICIENS D'ITALIE.

§ Ier. Esprit de la divine comédie. — Matériaux et éléments qui

ont servi à la construire. — Vision d'Albéric. — Le Tesoretto. 283
§ II. Dante homme politique. — L'Europe au XIVe siècle. — Œuvre de Grégoire VII. — Bienfaits et omnipotence du saint siége. 290
§ III. Démocratie guelfe. — Aristocratie ghibelline. — Position de Dante. — Son ghibellinisme. 295
§ IV. Esprit de l'époque. — Les pénitens-blancs. — Naissance de l'épopée dantesque. — Génie de Dante. — Des poètes synthétiques. 300
§ V. D'un mot de Schlégel contre le Dante. — Caractère personnel et caractère poétique de ce dernier. 307
§ VI. Du symbolisme platonique chez le Dante. — Commentateurs du Dante. — Obscurité mystique. — Interprétation de ses énigmes dans le sens d'un complot politique. 311
§ VII. Protestantisme avant Luther. — Double puissance d'amour et de négation chez les peuples. — Attaque du platonisme contre les papes. — Fusion du ghibellinisme et du platonisme. 316
§ VIII. La langue et la poésie italiennes naissent platoniques et ghibellines. — Explication des énigmes du Dante. 320
§ IX. Exagération du point de vue symbolique. — La réalité et le symbole. 324
§ X. Platonisme anti-romain de la Provence et du Languedoc. 332

SOURCES GERMANIQUES DU ROMAN MODERNE.

NAISSANCE DU ROMAN AU MOYEN-AGE.

§ Ier. Le Roman est chrétien et septentrional. — Hugo de Trimberg. 341
§ II. Le roman du Renard. 350
§ III. Le vaisseau des fous. — Sébastien Brandt. — Alexandre Barklay. 357

§ IV. Observateurs des mœurs en Italie et en Espagne. . . . 366
§ V. Des sources morales du roman moderne. 371

L'ATELIER DE GUTENBERG.

INTÉRIEUR DE L'ATELIER DE GUTENBERG.

§ Ier. L'atelier de Gutenberg. — État des esprits au XVe siècle. — Antécédents de l'Imprimerie. 379
§ II. Mythologie de la presse. — Légendes de Harlem, de Bamberg et d'Oxford. 400
§ III. Débuts et progrès de l'Imprimerie en Europe. — L'atelier d'Alde Manuce. — Lucrèce Borgia. 407
TABLE ALPHABÉTIQUE. 423

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PREMIERS TEMPS

DU

CHRISTIANISME.

DE L'AUTORITÉ HISTORIQUE

DE

FLAVIUS-JOSÈPHE.

Qui renonce à sa patrie, perd le génie de l'histoire.

L'historien contemporain n'est pas plus digne de foi que l'homme qui écrit à distance du fait. Entre le mensonge de la passion et le mensonge de l'inexactitude, lequel choisirez-vous? Entre le mensonge par intérêt et le mensonge par omission, quel est le plus dangereux?

Taire ou déguiser le motif des faits, mensonge historique.

Il manque à l'histoire ancienne un Tite-Live cel-

tique, un Xénophon persan, un Thucydide carthaginois, un Tacite espagnol.

Si la cuse des vaincus avait été plaidée comme celle des vainqueurs, l'histoire changerait de face.

Quiconque écrit sous les yeux d'un maître ou sous la terreur d'un parti mérite peu de croyance.

Dans telle situation donnée, tout historien ment.

On peut, comme Hérodote, être l'écho des fables antiques, et demeurer cependant fidèle à la vérité générale de l'histoire. On peut abuser du détail et circonstancier les faits, comme Josèphe, et falsifier l'histoire.

Οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας, καὶ ἐπὶ τὰ ἕτοιμα μᾶλλον τρέπονται.
Θουκυδ. I. 20.

Tant la recherche du vrai inquiète peu la plupart des hommes; ils aiment mieux se tourner vers les idées qui sont à leur portée.

THUCYDIDE. *Guerre du Péloponèse*, t. I, § XX.

§ Ier.

Flavius-Josèphe à Rome.

L'an de Rome 822 et de l'ère chrétienne 71, au jour fixé pour le triomphe de Vespasien et de Titus (1), vainqueurs de la Judée, « tous les habitants de Rome (2) quit- » tèrent leurs demeures (3). » Cette population « innom-

(1) A la fin du mois d'avril, selon Pagi, An. 71, § 6.

(2) Οὐδεὶς οἶκοι καταλέλειπετο τοῦ ἀμέτρου πληθύος..... Guerre judaïque, par Flavius-Josèphe. L. VII, chap. v. § 3, p. 418. Ed. Havercamp.

(3) Πάντες... προεληλυθότες. *Id. ib.*

» brable » avait occupé de bonne heure les avenues et les places, d'où, « même debout, » (1) elle espérait entrevoir les triomphateurs. C'était une grande joie pour le peuple (2), et les beaux jours de la patrie semblaient renaître. La nation la plus abhorrée et la plus dangereuse (3) était écrasée. La haine contre les Juifs, mélange singulier de mépris et de colère, irritée de leur résistance (4) s'était accrue et enflammée par la connaissance plus exacte que l'on avait acquise de leurs rites hostiles au genre humain (5), peut-être aussi par cette rivalité d'héroïsme à laquelle Rome ne pardonnait pas. Un siècle plus tôt, le mépris l'emportait encore sur la colère. Cicéron avait insulté Pompée en lui donnant le sobriquet de *Jérusalémite* (6). Horace avait raillé le » crédule Apella » (7); et ce roi Hérode « plus clément envers ses pourceaux qu'envers ses fils, » (8) avait fourni un bon mot à l'empereur Auguste.

Ce peuple méprisé n'était cependant pas méprisable. Reconnaissant envers Pompée, soumis et obéissant à Vitellius, qui, tous deux, l'avaient ménagé, il se révolta sous les exactions et devint terrible sous les outrages. Il abattit à coups de hache l'aigle d'or que l'on voulait placer sur la porte du temple de Jéhovah. Il égorgea les soldats romains,

(1) Καὶ στῆναι μόνον..., etc. *Id. ib.*

(2) Δαιμόνιαν τινὰ τὴν χαρὰν παρεῖχεν... etc. *Id. ib.*

(3) *Teterrima gens.* Tacit. Hist., l. V, chap. VIII. — SUBLATIS POP. ROM. HOST. PERNICIOSISSIMIS. (Médaille. Tristan.)

(4) ... *quod soli Judæi non cessissent.* Tacit., *ib.* chap. XIII.

(5) *Hostile odium. Id. ib.*

(6) *Cic. ad Atticum.* L. II, l. 9, *noster Hierosolymarius.*

(7) *Credat Judæus Apella.* Horat., Sat. I, v. 100.

(8) *Melius est, Herodis porcum esse, quam filium.* Macrob. Saturn. II, chap. IV.

lorsqu'un d'entre eux eut insulté, par un geste obscène (1), le culte du Dieu unique. On vit éclater toute la rage vengeresse (2) du caractère oriental et judaïque. Il fallut tuer un million trois cent trente-huit mille quatre cent soixante Juifs (3), dévaster le pays, détruire le temple, abolir la nation, pour venir à bout de cette indomptable fureur. Encore ne réussit-on pas à en effacer la trace ; ce qui restait de la nation juive poursuivit, à travers les siècles, Rome de sa colère : les rabbins ne l'appelèrent plus que *l'empire scélérat* (4) ; Titus et Vespasien furent à jamais « les maudits » (5).

Le patriotisme judaïque était vaincu par la constance et la bravoure romaines. Moins discipliné, plus farouche, et tombant d'une hauteur plus sublime que le patriotisme romain, il devait se perpétuer après sa défaite et survivre à la patrie avec une persévérance acharnée que les vainqueurs ne prévoyaient pas. L'allégresse régnait à Rome. Les chevaux qui portaient les deux triomphateurs avaient peine à fendre les flots du peuple (6). On voyait l'image de

(1) Προσαπέστρεψε τὴν ἕδραν... Guerre judaïque, par Josèphe. L. II, ch. XII.

(2) Θυμοῦν πικρότατον... etc. Dion. Cassius. XLIX. chap. XIII.

(3) Selon le calcul de Basnage. *Voy.* Hist. des Juifs, tome I, 2e partie, page 579.

(4) *Ahaboda Zara.* (« Du culte étranger) » ; Traité hébraïque, » chap. intit. Liphne edehen » (*Avant leur malheur*). « L'empire » scélérat tenait depuis cent quatre-vingts ans Israël en sa puis- » sance. »

(5) *Titus le maudit, Vespasien le maudit, etc. Echa Rabati*, ch. I. Thren. (Livre de commentaires ou d'Echo sur les Thrén.) V. 5.

(6) Μόνον εἰς πάροδον ἀναγκαίαν καταλιπόντες. Guerre judaïque, par Josèphe, I. VII, chap. 5, § 3.

la Judée, une femme assise dans la poussière, sous un palmier, versant des larmes, la tête enveloppée de sa robe de deuil (1). Plus loin, l'épée glorieuse des Machabées surmontait un trophée d'armes israélites, conquises pendant le siége de Jérusalem. Plus loin encore, les dépouilles du Temple, la Table d'or (2), la Chandelier aux sept branches (3); enfin, les Livres de la Loi, « dernière proie » (4), précédaient immédiatement les coursiers de Vespasien et de Titus. Ce n'était point un spectacle ordinaire, de voir le vrai Dieu, « le Dieu unique, » (5) captif des faux Dieux, qu'Isaïe (6) avait raillés et maudits, et Jéhovah traîné en triomphe sous la foudre irritée de Jupiter Capitolin. Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans cette journée triomphale, c'était la présence d'un homme.

Parmi les spectateurs se trouvait un Juif qui avait renoncé à sa patrie vaincue, et l'avait assez complètement effacée de son souvenir pour voir d'un œil sec et joyeux cette pompe ignominieuse. Il l'a décrite toute entière; il en a recueilli les moindres détails, et son exactitude scrupuleuse étonne encore le lecteur. On ne trouve cette description que dans ses œuvres. Suétone, Dion Cassius et Zonaras se contentent de rappeler en passant le triomphe de Vespasien et de Titus, comme s'ils partageaient encore ce dédain pour la Judée, attesté par le refus des vain-

(1) JUDÆA CAPTA. Médaille. *Voy.* Mionnet, Méd. rom., t. I, p. 154.

(2) Josèphe, *ib.* § 5.

(3) *Id.*, *ib.*

(4) Τῶν λαφύρων τελευταῖος... Josèphe, *ib.*

(5) *Numen summum..... neque mutabile, neque interiturum.* Tacit., *ib.*

(6) Isaïe, *passim.*

queurs, qui « ne voulurent point s'appeler Judaïques (1). » Flavius-Josèphe supplée à leur silence ; il n'omet rien, il n'oublie rien. Tout en avouant l'impuissance du langage à reproduire ces magnificences et ces splendeurs (2), il essaie de lutter avec elles par le luxe des paroles. Les statues de la Victoire sont d'ivoire et d'or. Des machines à trois et quatre étages surchargées de trophées, s'avancent, soutenues par les épaules tremblantes qui s'affaissent sous leur poids. L'or de la Chaldée, les pierreries de l'Inde, les étoffes brodées de Babylone et d'Ecbatane étincellent de toutes parts. L'Israélite, ébloui de ces merveilles, ne se souvient pas que ce sont les dépouilles de ses concitoyens ; qu'il s'agit de la Judée anéantie ; que ce Dieu outragé est son Dieu, et qu'il assiste aux funérailles de son pays. Il décrit en dix lignes le Chandelier aux sept branches, et brode cette description de toutes les élégances du rhéteur. Pas un mot de sympathie, de consolation ou de tristesse en faveur de ces captifs qui traînent devant lui, sous les chaînes, leurs corps épuisés : ce sont ses frères. Il ne voit, lui, que la variété et la beauté des robes dont les Romains ont habillé leurs prisonniers (4). Il ne soulève point les draperies qui couvrent les victimes et qui lui cachent ces chairs flétries, blessées et sanglantes (5). Il trouve convenable de n'avoir

(1) Τὸ δὲ δὴ τοῦ Ἰουδαικοῦ ὄνομα οὐδ' ἕτερος ἔσχε... Dion. Cassius, I. LXVI, chap. VII.

(2) Τῶν θεαμάτων... τὸ πλῆθος, καὶ τὴν μεγαλοπρέπειαν... Josèphe, Guerre judaïque, l. VII, chap. 5, § 5.

(3) *Id. ib.*

(4) Καταπληκτικὴν περὶ αὐτοῦς τοῦ κόσμου τὴν πολυτέλειαν... *Id., ib.* ... τῶν ἐσθήτων ποικιλία καὶ τὸ κάλλος αὐτῆς τὴν ἀπὸ τῆς κακώσεως τῶν σωμάτων ἀειδίαν ἔκλεπτε τῆς ὄψεως... *Id. ib.*

(5) *Id. id.*

pas déshonoré une si belle cérémonie par l'aspect odieux d'une foule d'esclaves déguenillés et affreux à voir (1). Ces chefs hébreux, sculptés dans le marbre et l'ivoire, et représentés au moment de leur défaite (2), ne lui arrachent pas un soupir. La minutie de sa narration atteste les fidèles souvenirs d'un témoin oculaire, et son adresse à faire ressortir la grandeur romaine (3) et à la déployer sous un jour éclatant, prouve que ce qu'il a surtout oublié, c'est lui-même. Un seul cri involontaire lui échappe; quelques images triomphales représentent la dévastation de la Judée, « région très-heureuse (4), » dit-il. Pour corriger cet aveu et dérober cette larme furtive, il ajoute que ces tableaux lui causent « un plaisir (5) mêlé de terreur. » Ce que Josèphe jugeait agréable à voir, c'était, comme il l'avoue, le sang coulant à flots, le meurtre partout (6), les temples en flammes (7) et le sol couvert d'incendies et de ruines. C'est de son pays que cet homme parle. Le paragraphe suivant est encore plus odieux (8). Quand la pompe triomphale se trouve avoir atteint le sommet de la colline, elle s'arrête, et Josèphe nous raconte le supplice d'un de ses concitoyens, Simon Bargiora, traîné, la corde au cou, battu de verges, et enfin égorgé comme victime expiatoire. Habile à trouver les seuls palliatifs possibles de cette narration, si étrange sous sa plume, l'historien juif la termine en justifiant les

(1) *Id. ib.*
(2) Ὧν τρόπαια ἐλάμβανον... *Id., ib.*
(3) *Id. ib.*
(4) Χώραν μὲν εὐδαίμονα δηουμένην... *Id. ib.*
(5) Ἣν ἡσθῆναι μετ' ἐκπλήξεως..... *Id. ib.*
(6) Πάντα φόνου πληθύοντα πάντων... *Id. ib.*
(7) Πῦρ τε ἐνιέμενον ἱεραῖς..... *Id. ib.*
(8) *Id. ib.*

vainqueurs ; et ces mots d'excuse philosophique sembleraient empreints d'une froideur extraordinaire si elle n'était calculée. « — Telle est, dit-il, la coutume ancienne des » Romains (1). »

Je ne connais rien dans l'histoire littéraire qui soit comparable ou analogue au récit de ce triomphe, que nous a laissé Flavius-Josèphe. Tandis que les plus éloquents et les plus sensés des écrivains romains honoraient chez les peuples ennemis de Rome, les nobles actions et les héroïques résistances, se montrant généreux et compatissants envers les vaincus, rendant hommage au mérite guerrier de Vercingétorix le Gaulois, et à la fierté indomptable du Breton Caradoc (2) et de la reine Bowditch (3) ; voici un écrivain disert et un homme politique, qui consacre l'opulence de ses loisirs, la souplesse de son talent et l'abondance de son érudition à relever la grandeur de ses maîtres, de ceux qui viennent de détruire sa patrie, et de l'effacer de la liste des royaumes. Pour comble de singularité, c'est un Juif, un enfant de cette nation, dont chaque membre était l'élu de Dieu ; nation remarquable entre toutes par « l'amour fraternel (4) » de ses membres ; par leur « fidélité mutuelle » et inviolable, » leur dévoûment aux coutumes trans-

(1) Παλαιὸν πάτριον... etc. Νόμος δ'ἐστὶ Ῥωμαίοις... etc. *Id. ib.*

(2) *Caractacus*. L'identité de ce héros avec Caradoc, semble indiquée par le souvenir de *Caêr-Caradoc*. « le château de Caradoc », dont quelques vestiges subsistent. Celle de *Boadicée* et de *Bowditch* n'est fondée que sur l'analogie des sons et celle des lieux. Le champ de bataille où elle mourut est devenu un quartier de Londres ; *Bowditch*.

(3) *Voy*. Tacite.

(4) Τὸ τε πρὸς ἀλλήλους πιστὸν... Josèphe, Guerre jud., l. III, ch. VII, § 33.

mises, leur horreur des « choses étrangères (1), » et ce fanatisme de la race et de la patrie, qui leur montrait sans cesse dans un Juif tous les Juifs, dans un père tous ses enfants (2), dans un homme tous ses aïeux, dans leur race, le genre humain, et dans le genre humain, la volonté de Dieu présent et vengeur. Josèphe, fils de Mathias, Israélite déguisé sous le nom romain de Flavius, s'affiliant à la clientelle et à la famille de Vespasien, et paraissant comme un favori à la cour de ce prince, est donc un problème historique, dont l'intérêt singulier et l'énigme obscure ne promettraient point de solution, si Josèphe n'avait laissé des livres qui nous sont parvenus. C'est là qu'il faut chercher le sens, le but et la conduite de sa vie. En éclairant le caractère de Josèphe, ses ouvrages s'éclaireront eux-mêmes. Le critique qui les interroge avec bonne foi, n'approuve pas sans doute les invectives de Baronius et de Salien, que le savant Casaubon nomme « les bourreaux (3) » de Josèphe; mais il est forcé de reconnaître dans les actions comme dans les œuvres de cet homme trop habile, l'absence complète du sens moral et un caractère d'ineffaçable duplicité.

Issu de race sacerdotale et royale, on le voit paraître pour la première fois dans l'histoire, l'an 61 de l'ère chrétienne,

(1) Machabées, l. II, chap. VI, v. 24.

(2) « *Les sangs* d'Abel ont crié. » Genèse, IV, v. 10. Toutes les générations que devait enfanter Abel, sont tuées par Caïn. Un homme, c'est toute la race, depuis le premier ancêtre, jusqu'à l'éternité. Cette passion de la race, de la descendance et des aïeux, enfantait *le mépris de la mort, et l'amour de la paternité*, si bien indiqués par Tacite, le Montesquieu des temps anciens. « *Generandi amor, moriendi contemptus.* »

(3) « *Josephomastiges.* » *Exercitat*, XIII, XII, n° 2.

lorsque Festus (1) était intendant de la Judée. Il débute par un succès. Une contestation s'était élevée entre les prêtres du Temple et Agrippa, le dernier des rois des Juifs, que le procurateur romain soutenait. Agrippa et Festus exigeaient la démolition d'une muraille, qui dérobait les mystères à la vue des profanes. Les prêtres résistèrent, furent mis aux fers, puis envoyés à Rome. A vingt-six ans, Josèphe, chargé d'aller réclamer leur liberté et défendre leur cause, mit en œuvre la dextérité diplomatique dont sa vie et ses œuvres offrent tant d'exemples. Néron régnait. Il ne s'adressa pas directement à l'empereur. Un personnage obscurément puissant, accomplit cette transaction. Josèphe se lia d'intimité avec un de ces personnages qui amusaient le peuple et le prince par l'imitation impudente et nue (2) des vices privés ; et les sollicitations de ce mime ou baladin juif, nommé Alitur (3), lui concilièrent la protection de Poppée, l'amitié de cette maîtresse du prince, célèbre par ses vices, la liberté des captifs et la conservation de la muraille en litige. Poppée, dans son histoire, reçoit de lui, le nom d'*amie des Dieux* (4). Il la nomme impératrice et épouse du prince, dont elle n'était encore que la favorite adultère (5) : il laisse dans l'ombre Alitur, qui ne reparaît que dans un coin obscur de ses Mémoires, cité comme par inadvertance. Tel

(1) Josèphe, dans ses *Antiquités jud.*, a nommé *Festus*, le même homme que dans sa *Vie* il appelle Felix. On doit adopter la correction du Père Gillet, et lire *Festus* dans les deux ouvrages. *Œuvres de Flavius-Josèphe,* trad. par le Père Gillet, t. I, notes, p. 60.

(2) Scribere si fas est *imitantes turpia mimos.*
Ovid., Fast., l. V.

(3) Διὰ φιλίας ἀφικόμην Ἀλιτύρῳ... Vie de Josèphe, II, § 3.

(4) Θεοσεβὴς γὰρ ἦν... Antiquités judaïques, l. XX, chap. VIII, § 9.

(5) *Voy.* Le Nai. de Tillemont, Ruine des Juifs, note 21, p. 1076.

est le début d'une vie pleine de finesses et d'embûches.

La Judée était réduite, depuis un siècle, à une situation déplorable. Les gouverneurs romains la spoliaient : ses rois, vassaux de Rome, ne faisaient sentir leur pouvoir aux peuples que par des exactions et des fureurs. Les nations voisines, qui haïssaient l'isolement des mœurs judaïques, profitaient de cette faiblesse et de cette anarchie, pour ruiner des provinces et égorger leurs habitants. Le sentiment religieux et national, toujours ardent à Jérusalem, éclatait en révoltes partielles et en séditions inutiles. Poppée, la protectrice de Josèphe, mit la dernière main à cette misère, en obtenant l'intendance de la Judée pour l'un des hommes les plus dépravés et les plus cruels de ce temps corrompu, Gessius Florus. Tacite, Josèphe, Suétone et Dion Cassius sont unanimes sur l'excès des iniquités que cet homme se permit. Les Juifs qui avaient respecté Pompée et béni Vitellius, qui, épuisés d'impôts, s'étaient contentés de demander à Tibère un peu d'allégement (1), s'armèrent enfin par désespoir. L'oracle de Jacob s'accomplissait; le sceptre sortait de la maison de Juda. Depuis la mort du Messie, tout périssait. Il arriva ce qui est commun aux sociétés qui se dissolvent : les vertus mêmes devinrent des poisons pour un corps désorganisé; la bravoure embrassa le brigandage; la fidélité religieuse se tourna en frénésie; et des hommes que la même horreur de la servitude romaine aurait dû réunir, se déchirèrent dans leur mutuelle fureur. L'histoire doit garder du respect pour une calamité si effroyable et une constance si héroïque. C'était une petite nation divisée, sans alliés, sans discipline, sans arsenaux, sans habitude de guerre, qui soutenait à elle seule

(1) Tacit. Annal. II, 42.

le poids du colosse romain. On la vit défendre muraille après muraille, village après village, vendre au prix du sang ennemi chacune de ses positions, ne reculer qu'en laissant devant elle des cadavres et des ruines, concentrer enfin ses forces mourantes et son énergie désespérée, sous les remparts du Temple, et insulter encore l'ennemi vainqueur par l'obstination de sa résistance et de son orgueil. « La nation juive, dit Photius, aima mieux périr tout entière, « libre et les armes à la main, que de se laisser consumer « petit à petit dans un lent esclavage (1). » Ainsi le patriarche grec, moins injuste que Josèphe, n'attribue pas comme lui, les calamités de la Judée aux seuls vices de ses habitants, mais au poids de cette tyrannie que l'on ne pouvait secouer que par la mort.

Josèphe, à son retour, voyant la guerre prête à éclater et tout le peuple ému, se retira dans le sanctuaire, en qualité de prêtre. Là il attendit les événements. Deux partis étaient à prendre pour lui; celui de la révolte nationale contre les Romains, ou celui de la civilisation romaine contre le judaïsme. Ces deux résolutions avaient leurs dangers. Il n'embrassa ni l'un ni l'autre et se ménagea une position plus équivoque et plus sûre. D'accord avec les principaux Pharisiens, il encouragea (2) la rébellion du peuple, feignit de l'approuver et n'y prit aucune part. Cependant la difficulté de soutenir une guerre contre la discipline et le pouvoir de Rome, difficulté comprise par les rebelles, imprimait à tous leurs actes un caractère de violence effrénée et d'enthousiasme forcené. Josèphe voudrait nous

(1) Phot. Biblioth. Codic. 76, p. 169.

(2) Συγκατανεύειν μὲν αὐτῶν ταῖς γνώμαις ἐλέγομεν... Vie de Josèphe, 5.

faire croire que des bataillons de sicaires, armés de poignards cachés, parcouraient alors Jérusalem, tuant leurs semblables, pour le plaisir de tuer, sans intérêt comme sans but. Cela est impossible. Le cours entier de son histoire démontre un fait que toutes ses réticences ne peuvent voiler; c'est que la passion universelle, le vœu général, devenu frénésie chez quelques uns, tendaient à la conservation de l'institution judaïque, et à la répulsion définitive de l'invasion romaine. Le désir de vengeance, la haine inspirée par Gessius Florus irritaient encore cette fureur. Une fois « précipités, (comme dit Josèphe lui-même) dans la rébellion (1) » par la nécessité « non par leur volonté, » les Juifs ne s'arrêtèrent plus et périrent. Josèphe, pour plaire à ses maîtres, transforma en assassins romanesques, artisans de meurtres inexplicables, les partisans d'une insurrection qu'il avait déclarée « nécessaire. » Pour lui, quand cette insurrection fut étouffée dans le sang, il alla vivre à Rome, paisible, dans la maison que Vespasien avait habitée, et calomnier ses frères ensevelis sous les ruines du Temple.

Cependant les événements acquirent tant de gravité, et les Romains, attaqués de toutes parts, massacrèrent tant de populations, que la perfide neutralité de Josèphe et des Pharisiens devint impossible. Le gouvernement civil et militaire des deux Galilées fut donné à Josèphe. Il commença par se détacher du pouvoir central résidant à Jérusalem, et par organiser (2) avec une habileté très-remarquable, une résistance isolée; ménageant Agrippa, vassal des Romains, entretenant des rapports constants avec Bérénice

(1) Ἀλλὰ τὸ πλέον ἀνάγκῃ... *Id. ib.* 6.

(2) *Voy.* le chapitre XX du livre III. Guerre jud.

leur protégée, et se préparant ainsi ou un royaume séparé ou un accommodement facile avec l'étranger. Les conséquences de cette conduite n'échappèrent pas aux magistrats de Jérusalem, et à ceux des Galiléens qui favorisaient l'insurrection. Cent mille hommes s'assemblèrent en tumulte, autour de la ville de Tarichée, où se trouvait Josèphe. Averti au milieu de la nuit par Simon, chargé de la garde particulière de sa personne, que le peuple remplissait le cirque, et que déjà des cris de mort retentissaient, il repoussa le glaive que cet homme lui présentait, « afin qu'il pût mourir comme un général (1) » et non comme un lâche; » sortit par une porte dérobée, passa une robe de deuil, en lambeaux, couvrit sa tête de cendres, suspendit un glaive à son col, et se dirigea vers la place publique, où le peuple était assemblé. A peine arrivé, il se prosterne, baigne la terre de larmes (2), la frappe de son front, confesse qu'il est coupable (3), obtient du temps, éveille la pitié, promet de se mieux conduire, invente un stratagème habile qui met aux prises les vieilles rivalités des Tarichéens et des habitants de Tibériade, et rentre dans sa maison, suivi par un groupe séditieux. Il monte alors sur la terrasse de cet édifice et invite leur chef à entrer seul, ayant, dit-il, une somme d'argent à lui donner pour les siens. Maître de ce dernier, il le conduit dans une cham-

(1) Ἡξίου τε γενναίως θνήσκειν ὡς στρατηγὸν ὑπ' αὐτοῦ... *Id. ib.* 28. Le P. Gillet trouve cette proposition singulière. Elle n'avait rien d'étrange chez les peuples païens. Shakspeare qui avait étudié Plutarque, ne néglige pas ce trait de mœurs : *let us die, after the high roman fashion.* Antony and Cleopatra, A. III.

(2) Πρηνὴς πεσὼν, καὶ τὴν γῆν δάκρυσι φύρων... *Id. ib.* 28.

(3) Καὶ συνεχώρουν μὲν ἀδικεῖν... *Id.*, *ib.* 28. *Voy.* aussi Antiquités jud., *ut suprà.*

bre écartée, le fait battre de verges, « jusqu'à mettre à nu ses entrailles (1), » et le renvoie, » une main coupée et suspendue au col (2). »

C'est lui-même qui raconte cette scène et qui en triomphe. Les deux versions (3) différentes qu'il en a données, selon son habitude, offrent quelques détails disparates, mais elles sont également remarquables par le mélange d'une ruse profonde et d'une inexorable férocité. S'il avait peu de scrupules, l'habileté ne lui manquait pas; son gouvernement, jusqu'à l'arrivée de Vespasien, est un chef-d'œuvre de fourberie. Il échappe aux décrets comme aux embûches de la magistrature centrale établie à Jérusalem, qui envoie inutilement des députés et deux mille cinq cents hommes pour lui arracher ce gouvernement dont il a fait son empire (4). Entre lui et le parti hébreu, commandé par Jean de Giscala et Jonathas, commence une grande lutte de stratagèmes. On essaie de se surprendre: on rivalise de ruses; on ne se fait pas faute de crimes. Dans ce singulier combat, qu'il développe complaisamment, c'est à lui que reste l'avantage. Il manœuvre avec un sang-froid que rien ne déconcerte, opposant mensonge à mensonge, stratagème à stratagème, interceptant les lettres de ses ennemis, enivrant leur messagers, les prenant dans leurs propres filets, les exposant sans cesse à la vengeance populaire, enlevant ses antagonistes et les escamotant quand il le peut (5).

(1) Μέχρι... τὰ σπλάγχνα γυμνῶσαι. *Id. Bell. jud.* II. XXI, § 5.

(2) Τὴν ἑτέραν τε τῶν χειρῶν ἀποκόψαι κελεύσας καὶ κρεμάσας ἐκ τοῦ τραχήλου... *Id. Vie*, chap. XXX.

(3) Guerre jud., II, chap. XXI.

(4) Συμπεριπατῶν ὡς καταμόνας τι βουλόμενος εἰπεῖν, ἐπεὶ πορρωτέρω τῶν φίλων ἀπήγαγον, μέσον ἀράμενος... etc. *Id. Vie.*, § LXIII.

(5) *Vie*, chap. XXX, et Guerre jud., l. II.

On a beaucoup de peine à démêler le nœud de ces intrigues, et à en comprendre le sens, quand on lit la vie de Josèphe écrite par lui-même, ou le second livre de son Histoire. Il efface à plaisir les motifs du soulèvement qui avait lieu contre lui ; il remplace les reproches réels de ses adversaires par des prétextes ridicules. Il ne dit point pourquoi on l'attaque, pourquoi il se défend. Selon lui, la révolte des cent mille hommes assemblés autour de Tarichée a été suscitée par le caprice d'un ou deux jeunes gens, mécontents du gouverneur, et qui, en peu de jours, ont appelé aux armes tous les citoyens (1). Il passe rapidement sur le fait si grave de sa désobéissance aux ordres de Jérusalem. Il dit que Jean de Giscala était un homme abominable et un ancien voleur ; mais il ne dit pas comment cet ancien voleur se trouve appuyé dans ses accusations par toute la magistrature du gouvernement central. A Jérusalem, on avait le droit de s'inquiéter de ses ménagements envers Agrippa et Bérénice, de ses flatteries pour les ennemis communs, et de l'autorité exclusive qu'il s'était arrogée. Craintes qui n'avaient rien d'illusoire : il arma en effet les deux Galilées contre les députés de Jérusalem vaincus par son habileté supérieure et la vigilante activité de ses ruses. Juste de Tibériade, contre lequel il dirige une (2) de ses plus véhémentes allocutions, attribuait aux troubles de la Galilée soulevée par Josèphe la première impulsion du grand désastre qui devait bientôt accabler Jérusalem. Nous pensons que Juste avait raison. Le commencement de l'incendie et le signal de la destruction judaïque se rapportent à

(1) *Id. ib.*

(2) Ἰοῦστε δεινότατε συγγραφέων, τοῦτο γὰρ ἀυχεῖς περὶ σεαυτοῦ... etc. *Id. ib. Vie*, 65.

ce moment, où Josèphe mit tout en feu plutôt que d'obéir et de céder le pouvoir.

Il s'était créé un gouvernement indépendant et commandait à une armée de cent mille hommes, lorsque Vespasien parut en Judée. Le seul usage que Josèphe fit de cette armée, fut de s'enfermer dans un bourg fortifié, nommé Jotapat, dont le siége, raconté par lui dans tous ses détails, dura sept semaines. Ainsi, maître de cent mille hommes, comme l'observe très-bien Basnage, « il tient un mois et demi contre les Romains; » c'est l'unique exploit de toute sa campagne. « Il comptait bien (dit-il lui-même) recevoir sa grâce des vainqueurs (1), » et la suite de son histoire le prouve assez. Dès qu'il prévoit que la ville dans laquelle il s'est enfermé tombera au pouvoir de l'ennemi, il prépare sa fuite; il songe à se soustraire aux dangers du dernier assaut (2), laissant à la merci des vainqueurs le peuple qu'il doit défendre et la garnison qu'il commande. A cette nouvelle, on s'assemble en tumulte, on ne veut pas souffrir cette lâche désertion. Josèphe harangue le peuple, et tente de lui persuader que le salut de la ville dépend de sa propre sûreté; on ne le croit pas sur parole; on exige qu'il reste. « Je fus contraint d'obéir (3), dit-il » encore, et j'eus l'air de prendre pour une supplication » ce qui était un ordre. »

Il imagine alors de puérils stratagèmes dont l'invention lui paraît merveilleuse, jette du *fenouil cuit* sur les machines des Romains pour faire glisser leurs pieds, et de

(1) Συγγνωσθήσεσται παρὰ Ῥωμαίοις προσδοκῶν... Guerre judaïque, L. III, chap. VII, § 2.

(2) Δρασμὸν... ἐβουλεύετο,.. τὴν πόλιν οὐκ' εἰς μακρὰν ἀνθέξειν ὁρῶν. *Id. ib.* 15.

(3) *Id., ib.* 17.

l'huile bouillante dans leurs cuirasses, pour les contraindre à fuir; et ordonne à ceux qui vont chercher des vivres de se cacher sous des peaux de bêtes, et de se traîner sur leurs pieds et sur les mains, afin de tromper l'ennemi. Il raconte gravement ces misérables finesses (1), et se complaît dans le récit. Cependant la patrie est sur le point de périr. Il ne remplit aucun de ses devoirs de général, d'homme d'honneur, de citoyen. Par une forfanterie oratoire qui lui est assez familière, il s'indigne contre la pensée de trahir « sa patrie, et de déshonorer le pouvoir qu'il « a reçu de ses compatriotes. » Action infâme : « il aime- » rait mieux mourir mille fois (2). » Cependant les faits vont démentir ses paroles; il commettra tout-à-l'heure le crime que lui-même a flétri; il va quitter son poste, renier son pays, passer dans les rangs des envahisseurs, et « chercher une vie paisible (3) parmi ceux que son devoir » était de combattre. »

On le force à défendre la brèche que le bélier romain vient de creuser. Il prétend s'être placé, lui sixième (4), au pied de cette brèche. Mais lorsque Vespasien, averti par un transfuge, eut surpris la ville endormie, Josèphe avait disparu; et c'est une remarque due à Crévier, l'un de ses panégyristes, que Josèphe, à cette heure suprême, ne se montra nulle part (5). On n'entend parler de lui que longtemps après la décision de l'affaire,

(1) Τὸ πανοῦργον τοῦ στρατηγήματος. *Id. ib.* § 11.

(2) Τεθνάναι μᾶλλον εἵλετο πολλάκις ἢ καταπροδοὺς τὴν πατρίδα, καὶ τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ στρατηγίαν ὑβρίσας, εὐτυχεῖν παρ' οἷς πολεμήσων ἐπέμφθη. *Id. ib.* § 2.

(3) Εὐτυχεῖν. *Voy. suprà.*

(4) Ἓξ ἄνδρας, μεθ' ὧν καὶ αὐτὸς... *Id. ib.* §. 25.

(5) Histoire des Empereurs, III, p. 466.

lorsque la ville n'est que cendres, lorsque douze cents captifs, restes de cette population infortunée, sont traînés en servitude, lorsque quarante mille cadavres hébreux jonchent le sol. Alors il se retrouve au fond d'une caverne, à laquelle aboutissait une citerne de la ville. Il prétend que quarante Hébreux s'y trouvaient avec lui; il raconte qu'il sut les engager, à force d'éloquence, à se tuer l'un l'autre en tirant au sort l'ordre des victimes. Nous examinerons plus tard les détails de ce roman chimérique, soutenu avec beaucoup de sang-froid, mais dont l'ensemble et les circonstances répugnent à la raison.

Il est enfin découvert et traîné devant Vespasien. Comment, du fond de ce repaire où on le trouve blotti, du sein de cette ruine de sa patrie, fera-t-il sortir sa propre fortune? L'entreprise est difficile; c'est son coup de maître; c'est le chef-d'œuvre de sa présence d'esprit et de sa ruse.

Néron était empereur. On le haïssait, et l'on méprisait à juste titre ceux que leur naissance rapprochait du trône, gens sans mœurs, perdus de vices. Vespasien seul était estimé; il commandait aux plus grandes armées de l'empire, victorieuses sous son étendard. En Orient, et de l'Orient dans les régions occidentales de l'empire, un pressentiment vague s'était répandu (1), attesté par tous les historiens, transformé par le peuple en miracles et en signes célestes, et qui promettait la puissance souveraine au vainqueur des contrées du soleil; un tressaillement singulier avertissait le monde qu'il se ferait un grand changement dans ses destinées. Les Juifs attendaient le Messie; Rome, fatiguée, attendait un maître honnête homme. Quand le désir est universel et l'attente générale, c'est la volonté de Dieu qui

(1) *Percrebuerat*... Suétone. Vesp.

se manifeste, c'est le cours nécessaire des choses humaines qui se trahit. « Notre race, dit Tacite, voit, dans ce pres- » sentiment, des prodiges (1) qu'elle interprète à son gré. » L'oracle du mont Carmel (2), consulté par Vespasien, lui avait promis tous les succès. Les victoires justifiaient l'oracle; l'amour des soldats s'en augmentait, et leur superstitieux dévoûment voyait partout des signes favorables à leur général, des avertissements divins (3), et des promesses d'empire, donnés par les songes et les prodiges (4).

Josèphe ne perdit pas de vue une seule de ces circonstances; il était Juif et fils de prêtre; il se donna pour prophète. Il était captif; il prétendit être résigné à son sort. Il paraissait devant un général vainqueur qui désirait le trône; il lui prédit le trône.

L'Israélite se présenta donc en riant (5), et tombant à genoux devant le général : « Tu crois, Vespasien, dit-il, » n'avoir ici qu'un prisonnier (6) qui se remet entre tes

(1) Tacite, Hist., l. I, 10.

(2) ... *In spem imperii venit, jàm pridem sibi per ostensa conceptam...* Suéton. Vesp. Chap. V. — *Carmeli dei oraculum consulentem... confirmavêre sortes...*, etc. *Id. ib.*

(3) *Ostensa et responsa.* Tacit. *Id. ib.*

(4) Σημεῖα καὶ ὀνείρατα. Dion. Cassius, l. LXVI.

(5) Ἐγέλασε καὶ ἔρη... Dion. Cassius, l. LXVI, ch. II.

(6) Georg. Philipp. Olearius, qui a très-bien jugé ce point unique de la vie de Josèphe, dans son excellente dissertation, *de Vaticinio Josephi*, rétablit, d'après un ms. de la Bibliothèque Pauline de Leipsig (V. *Jacher*, *Gottsched*, *Ebert*, et catal., codd., mss. Bib. Paul, Leips., 1688), la leçon véritable de ce passage : Σὺ μὲν, Οὐεσπασιανὲ, νομίζεις αἰχμάλωτον αὐτομόλον (au lieu de αὐτὸν μόνον) εἰληφέναι τὸν Ἰώσηπον... La leçon suivie par Rufin, dans sa traduction, n'est ni hellénique, ni latine, ni raisonnable : « Tu quidem, Vespasiane, putas captivum, *illud tantummodò*, te habere Josephum. » — Dans

» mains; tu as mieux; je suis l'ange (1) qui t'annonce de » grandes destinées. Tu veux m'envoyer à Néron; pour- » quoi? Toi-même tu seras empereur!... Garde-moi près » de toi; rends mes chaînes plus pesantes; et si j'ai menti, » punis-moi. Tu seras maître dans peu, non de Josèphe » seulement, mais de la terre, de la mer et de tous les » hommes (2)! »

C'était ne rien hasarder et se rendre maître de l'avenir, que de confondre ainsi par une habile équivoque, Vespasien et le Messie de l'Orient; c'était se donner pour prophète, relever son importance, empêcher Vespasien d'envoyer le captif à la mort, c'est-à-dire à Néron, que cette

la version de Leipsig, les mots « captif volontaire » (*αὐτομόλος*) sont très-bien placés, très-naturels et conformes au génie rusé de Josèphe qui, se prétendant prophète, affirmait que sa reddition était volontaire. La dissertation d'Olearius, qui traite exclusivement de cette prophétie mensongère, a été attribuée par quelques érudits à *Godefroi Olearius*. Une lecture superficielle du titre a causé cette erreur. Le voici en entier : « A et Ω. — *Flavii Josephi, de Vespasianis ad summum imperii fastigium evehendis Vaticinium; dissertatione historico-criticâ expendit, tandemque incluti ordinis philosophorum benigno indultu, præside M. Gottfrido Oleario, ad d.* XX *jan.* A. O. R. c I ɔ I ɔc I c *publico examini subjiciet frater ejus,* Georgius Philippus Olearius, *SS. Theol. stud. et magist. candid.* H. L Q C. *Lipsiæ, Stanno Goziano.* » Il est évident que Godefroi Olearius présidait l'examen et que Georges-Philippe, son frère, était le candidat et l'auteur de la dissertation; selon les coutumes de la politesse universitaire des Allemands, le nom du président est imprimé en gros caractères et celui du candidat en lettres beaucoup plus modestes. Cette particularité a enlevé à Georges-Philippe l'honneur de ces trente pages d'une excellente critique.

(1) Ἐγὼ δὲ ἄγγελος (*nuntius*) ἥκω... Bell. jud. III, VIII, § 9.

(2) Αὐτοκράτωρ... γῆς καὶ θαλάσσης, καὶ παντὸς ἀνθρώπων γένους... *Id. ib.*

prophétie eût épouvanté; enfin sauver sa vie par cet admirable mélange de terreur et de promesses, et se ménager la faveur prochaine d'un prince nouveau. Il calculait bien. Vespasien se défia de lui, mais le garda vivant. « Cet » homme, disait-il, invente des contes pour détourner ma » colère (1). S'il est prophète, que ne prédisait-il sa pro- » pre captivité? » Josèphe affirma qu'il l'avait prédite. Vespasien, comme le remarque Basnage (2), « ne fut pas » plus dupe de cette seconde prophétie que de la pre- » mière; » mais il avait intérêt à feindre d'y ajouter foi, et l'envoi d'un tel prisonnier et d'un tel oracle à Néron eût été dangereux. Josèphe fut sauvé.

Parmi les savants qui ont signalé cette spirituelle fraude, nous citerons Georges Olearius (3), Basnage (4), et l'anglais Crull (5), qui attribue même à l'Israélite une intention que Josèphe n'a jamais eue, celle de donner Vespasien pour le fils de Dieu. Comment ces écrivains, avertis par une si éclatante preuve de fourberie, n'ont-ils pas rapproché de cette circonstance notable les actes différents de la même vie et les écrits du même auteur? Il mentait en se prétendant prophète; il mentait en affirmant que Dieu lui révélait la souveraineté prochaine de Vespasien; mais il mentait à propos, ce qui est un grand art.

Quand même on admettrait cette explication toute moderne, qui efface les vestiges de l'Orient judaïque et donne les prophètes pour des « hommes éclairés » et des sages,

(1) Ταῦτα... λῆρος... διακρουσαμένου τὰς ἐπ' αὐτὸν ὀργάς. Bell. jud. l. III, chap. VIII, § 9.

(2) Hist. des Juifs, t. I, 2e part. 559.

(3) *De Vaticinio Josephi.* Lipsiæ, 1699.

(4) His. des Juifs, t. I, 2e part. 556.

(5) *Diss. ad Hist. judaicam, ex Josepho et aliis.* Lond., 1708.

cette confusion de l'israélitisme et de la philosophie, de l'inspiration divine et du raisonnement humain n'excuserait point Josèphe. Il n'est pas l'homme dont parle Maimonide, « qui s'adonne à la recherche de la vérité d'une » manière exclusive, parce que la substance de son cer- » veau est parfaite (1). » Il admet le mot prophète dans le sens populaire; il a eu un songe; il a causé avec Dieu; il accourt de la part de Jéhovah, dont il « est l'ange. » Il ne se donne pas pour un homme qui voit bien; il annonce la parole divine.

Captif, il suivit l'armée de Vespasien, jusqu'au moment où ce prince devint maître de l'empire. La grande prophétie était réalisée. Vespasien pensa qu'il y allait de sa gloire de payer un mensonge comme une dette, et qu'il devait laisser entrevoir des récompenses éclatantes à quiconque croirait à sa fortune et imiterait Josèphe. Il brisa il se fers du Juif. « Un homme qui est venu m'annoncer l'empire ne doit pas rester esclave; cela serait honteux (2) pour moi, dit-il. » Rien ne prouve mieux la sagacité de Josèphe, que le passage de son histoire dans lequel il démêle et caractérise ce qu'il y avait de prudence et de politique au fond de cette générosité impériale (3). Titus se chargea d'achever l'œuvre de son père et la fortune du faux prophète. Josèphe, se jetant sans réserve dans les bras des Romains, reçut le nom de Flavius, abjura les coutumes nationales, épousa une captive de Tarichée, mariage défendu par la loi judaïque, et suivit son protecteur Titus sous les

(1) More neboukim, II, 36, 202.

(2) Αἰσχρὸν οὖν, ἔφη, etc... *Id.*, l. IV, chap. x, § 7.

(3) Τοῖς μὲν οὖν ἡγεμόσιν..... λαμπρὰ καὶ περὶ αὐτῶν ἐλπίζειν παρέστη. *Id.* *ib.*

murs de Jérusalem, de la ville sacrée, dont il devint l'ennemi le plus dangereux. Il indiqua les points d'attaque, dirigea les campements (1) et le jeu des machines, essaya de persuader à ses compatriotes de se rendre à discrétion (2), et ne réussit qu'à se faire chasser à coups de pierres par la fureur de ces assiégés, décidés à se laisser exterminer par le glaive ou la famine. La seule grâce qu'ils demandèrent quand la ville fut pleine de morts, et que la disette et l'incendie eurent tout dévasté, ce fut la permission de se retirer au désert, comme leurs ancêtres. On la leur refusa. Ils périrent alors avec le Temple, et Josèphe ose les accuser de « peu de courage (3) ! » Dion Cassius, qui était Grec, n'en parle pas ainsi ; il admire cette invincible résolution d'une race qui meurt tout entière, le peuple devant le sanctuaire, les sénateurs sur les degrés, et les prêtres devant l'autel (4) ; « vaincus, ajoute-t-il, non par les Romains, mais par les flammes. » Josèphe s'est bien gardé de faire de tels aveux ; il écrivait pour les Romains. Après avoir enlevé du Temple en ruines les livres saints, que Titus lui donna, il revint à Rome à la suite de ses nouveaux maîtres, et fut témoin de ce triomphe que nous avons décrit d'après lui. Il recueillit ensuite le prix de toutes ses finesses. Le reste de sa vie, protégée par Flavius dont il avait pris le nom et dont il était le fils adoptif ; par Titus, qui lui donna de vastes domaines en Judée ; par Vespasien, qui lui assigna une pension annuelle ; par le cruel Domitien et par un affranchi nommé Epaphrodite,

(1) Dion. Cassius, l. LXVI, chap. IV.
(2) Josèphe, Guerre jud. l. VI, *passim*.
(3) Κατὰ φρενοβλάβειαν. *Id. lib.* VI, ch. XII, § 1.
(4) Liv. LXVI, § 74.

que l'on croit être non le secrétaire de Néron (1), mais l'affranchi de Trajan ; s'écoula doucement au milieu de sa famille, de la considération publique et de ses travaux littéraires. Un autre Epaphrodite avait eu pour esclave Epictète, c'est-à-dire la vertu et le génie. Sous l'abri de la bienveillance impériale, Josèphe brava la haine persévérante des Juifs, qu'il avait bien méritée, et qui lui tendit, à ce qu'il raconte, plusieurs piéges. L'amitié des Romains lui suffisait. Narrateur disert de leurs exploits dans l'Orient, il avait droit à leur reconnaissance, et, selon Eusèbe (2), ils lui élevèrent une statue.

C'est ainsi qu'il vécut.

Il nous reste à examiner si, dans ses œuvres, il a pu dire la vérité, s'il a voulu la dire, et s'il l'a dite.

---

§ II.

Les antiquités Judaïques. — Le martyre des Machabées.

Rome croyait avoir vaincu la Judée, elle se trompait ; elle fut vaincue par la Judée. Les chrétiens, qui, dans le sens temporel, et selon les Romains, n'étaient qu'une secte juive, étendirent plus loin leur empire que Rome elle-même, et firent de Rome leur capitale. «Aujourd'hui nos

(1) Selon Grotius, cet Épaphrodite, nommé Κράτιστος par Josèphe, est l'affranchi et le *procurator* de Trajan. (Grot., *ap. Lucam*, c. 1, v. 3.) A l'époque où Josèphe écrivait ses Antiquités, en l'an 13 de Domitien, l'autre Epaphrodite se trouvait en exil. (Schweighæuser, *Epictetæ philosophiæ monumenta*, t. I, p. 9.)

(2) Eus. l. III, chap. IX.

» esclaves nous oppriment (1). Les voilà, ces Juifs avec » leur triste religion et leurs âmes sombres, avec leurs rites » farouches et leurs mœurs insociables ! Ils nous envahis- » sent, ils nous dominent ; et plût au ciel que jamais Titus » ne les eût vaincus (2) ! »

La conquête chrétienne continua. Rome, devenue chrétienne, guida la civilisation pendant le moyen-âge. Les vieux Juifs la poursuivirent d'une haine infinie et impuissante ; héritière des destructeurs de Jérusalem et centre lumineux du catholicisme, elle avait un double titre à leur exécration. Souvent charitable et tolérante envers eux, elle ne les dompta pas. Saint-Grégoire, Alexandre II, Saint-Bernard, Clément VI, les protégèrent contre la fureur des peuples. « Saint-Hilaire d'Arles fut tellement chéri par » eux (dit l'abbé Grégoire), qu'à ses obsèques ils mêlè- » rent leurs larmes à celles des chrétiens, et chantèrent » des prières hébraïques (3). » Mais, pour la masse des Israélites, le souvenir de Jérusalem détruite vivait toujours, et Rome victorieuse était maudite. *Apipior*, mot araméen qui, selon les rabbins, indique un « oiseau de proie, » désigna le chef de l'Église. Les plus effroyables anathèmes tombèrent sur cette ville abhorrée. En 1495, c'est-à-dire

(1) Rutilius Numatianus.

(2) Humanis animal dissociale cibis ;
Radix stultitiæ, cui frigida sabbata cordi,
Sed cor frigidius religione suâ est.
. . . . . .
Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset !
. . . . . .
Victoresque suos natio victa premit.
(*Id.* v. 384 à 398.)

(3) Hist. des sect. relig., II, 351.

quatorze cent vingt-trois années après le triomphe de Titus et l'apostasie de Josèphe, un autre juif, exilé de Portugal et d'Espagne, don Isaac Abrabanel, le dernier et éclatant rayon de l'école rabbinique espagnole, longtemps ministre de quatre rois chrétiens, alla se réfugier à Rome, dans cette ville même qui avait offert, quatorze siècles plus tôt, un asile au fils de Mathias. L'aspect de la Rome moderne n'inspirait au rabbin que des imprécations furieuses et insensées, qui s'expliquent par la longue agonie que sa race subissait. — « Rome (écrivait-il alors), tu seras détruite (1), parce que tu as détruit Jérusalem (2).... Tu » es la *Bothsrah* qui sera vendangée, et il y aura dans Rome » un grand massacre... Et, au lieu de cardinaux, d'évê» ques et de moines, on verra s'asseoir sur tes ruines, le » corbeau, le héron, le pélican, le hérisson, tous les ani» maux malfaisants et maudits (3)... Ce jour de vengeance » viendra (4) ! » Le proscrit qui vomissait ces anathèmes, voyait César Borgia cardinal et Alexandre VI pape. Il ne pardonnait d'ailleurs à aucun ennemi de sa race ; et quand le nom de son prédécesseur, l'exilé Flavius, se présentait sous sa plume, un redoublement de colère la précipitait. « Nous ne le recevons pas, ce Josèphe (dit-il dans son style » oriental) ; il a beaucoup écrit, toujours avec altération » de la vérité ; — afin d'élever la face des Romains ; — » comme un esclave existant dans la main d'un maître dur, » parlant pour lui faire plaisir ; — aussi beaucoup de cho» ses se trouvent dans ses livres, choses qui viennent de la

(1) Chap. XXXIV et XXXV d'Isaïe. Commentaire d'Abrabanel.
(2) *Id. ib.*, v. 8.
(3) *Id. ib.*, v. 10 et 11.
(4) *Id. ib.*, v. 8.

» craintes qu'il avait de leur colère. Il leur parlait avec des » mots sonores et des flatteries qu'ils ne savaient pas être » flatteries ; — et il les adulait selon leur désir. Se voyant » à Rome, au milieu des rois et des sénateurs de la terre, » — placé sous leurs yeux, — il écrivit les choses comme » il voyait qu'elles étaient gravées dans leurs fausses opi- » nions. C'est un flatteur (1). »

Ainsi se perpétua l'héritage de la colère juive contre Flavius-Josèphe ; un rabbin du XVe siècle ramassait pour la lui lancer la pierre dont un de ses concitoyens assiégés l'avait blessé à la tête. Il suffisait que les israélites récusassent son témoignage pour que les chrétiens l'acceptassent sans restriction. Ces derniers fermèrent les yeux sur les nombreux passages de ses œuvres dans lesquels la Bible est contredite ou falsifiée ; il lui pardonnèrent ses doctrines pharisaïques, et ses nombreuses omissions. Ils ne virent, dans ses œuvres, qu'un immense témoignage en faveur de la sainteté de leur foi, Jérusalem détruite et le Messie vengé. Ce spectateur de la catastrophe qui accomplissait la prophétie, ce pathétique narrateur des désastres annoncés, devint, par ce seul fait, un père de l'église. Saint-Jérôme (2), Eusèbe, Saint-Grégoire, tous les chrétiens des six premiers siècles l'acceptèrent sans critique. On voulut faire de lui un chrétien ou un demi-chrétien (3). On prétendit

(1) Don Isaac Abrabanel. Commentaires sur Daniel. Source 10, Palme 7. — *Voy.* sur ce passage R. Ganz., Tzémach David ; — Vorstius, *observat. in Chronol. sacro-profanam ;* — Manassi Ben Israël, *Lettre française à M. Arnauld.* (7 déc. 1651) ; Christophe Arnold, *in Epistol. viror. doctor. de Testimonio Flav.* 170 ; — Chr. Noldius, *Historia Idumæa. Præfat.*

(2) « *Josephus... Græcus Livius* » *Epist.* 22 *ad Eustochium.*

(3) Daubuz, *De Test. Flav.* 93, 221, 212, 224.

que Saint-Jean-le-Précurseur avait versé sur sa tête l'eau du baptême (1). Les juifs, de leur côté, s'obstinèrent à le repousser avec horreur. On lui opposa, au VIIe ou au VIIIe siècle, un petit livre détestable, que l'on prétendit être l'original hébreu de ses *Antiquités* et de sa *Guerre judaïque*. Un juif, habitant de la Gaule centrale, paraît avoir composé, sans goût et sans savoir, ce résumé informe que les juifs vantèrent démesurément. En effet, on n'y trouvait aucun des passages qui blessaient leurs croyances ou leurs souvenirs, et la prophétie relative à Vespasien en avait été supprimée. C'est ce petit traité pseudonyme, attribué à *Josippon ben Gorion* (2), que le même Abrabanel considère comme seul digne de crédit et de foi. Jamais livre n'a porté de plus évidentes traces d'une fraude ridicule. Dès le début, l'auteur se donne pour prêtre; et à la fin, déposant ce masque, il avoue que n'étant pas prêtre, il n'a pu entrer dans le temple. Il parle des Francs « conquis par César, » nomme les villes de Tours et de Chinon, et cite les Goths « établis en Espagne ; » — « écrivain frivole et absurde, » (*nugatorius scriptor*) comme le dit Joseph Scaliger. Son œuvre, que tous les savants ont raillée à l'envi (3), a cependant conservé son autorité parmi les Hébreux ; la haine persistante qu'ils ont vouée au véritable Josèphe n'a pas de meilleure preuve que cette étrange préférence.

Quant aux chrétiens, ils ne se contentèrent pas de l'admettre comme un des historiens les plus véridiques de

(1) Hudson. 18, 6, 2.

(2) Fils de Gorion.

(3) *Pseudo-Gorionides*, tot eruditorum stylis confossus. Snellius, *Epist. de Testamento Flav.*

l'antiquité; ils consacrèrent des volumes à l'examen contradictoire d'un seul paragraphe, énonçant, en quelques lignes, l'avènement du Christ, et dont l'interpolation évidente pour les uns, inadmissible aux yeux des autres, ne nous occupera pas ici. Ces lignes insignifiantes, que l'on a discutées avec un infatigable acharnement (1), peuvent appartenir à Josèphe, à un scoliaste, à un chrétien, à un juif, sans que les fondements de la religion chrétienne en soient ébranlés ou affermis.

Que, contre la coutume des israélites, « attentifs (dit Photius), à ne jamais nommer le Christ, » Josèphe ait » raconté sèchement qu'un certain Jésus, homme sage, » fit des choses merveilleuses et fut crucifié; » ces mots seraient tout au plus une preuve de l'apparition de Jésus-Christ. Mais l'importance que les parties adverses ont attribuée à cet aveu nous semble très-exagérée. Elevé dans le pharisaïsme, pharisien par la doctrine et la conduite, Josèphe n'a pas pu confesser la divinité du Christ; en effet, ce passage est loin de l'admettre. Asservi aux Romains, il n'a pas dû vanter, dans un livre écrit pour les Flavius, ces chrétiens que Tacite livre au mépris; en effet, le passage ne contient pas un seul éloge, mais le plus bref résumé des faits. Que prouvent donc ces huit lignes? Josèphe peut les avoir écrites; elles sont remplies de ses ménagements ordinaires et de ses habituelles réticences; il peut ne les avoir

(1) *Miré digladiantur eruditi.* J. F. Philippus Ripert. *De Testimoniis gentilium de Christo.* Lips. 1698. — *V.* surtout Christ. Arnoldi, *de Tes. Flav. Epistolæ.* Norimb. 1661. — Huet, *Demonstr. évang.* p. III, 562. — Huetiana, chap. XXXVIII, *de l'Autorité de Josèphe.* — Tenzel, *Monatliche unterreden*, 1697. Jul. 555. — Le P. Gillet, t. III, *Trad. des Antiq., jud., V.* p. 104, a recueilli avec beaucoup d'exactitude tous les arguments contradictoires de ce célèbre débat.

pas écrites, fidèle à cette habitude qu'il n'oublie jamais, de taire ce qui peut lui nuire. La seule question sérieuse est celle de la véracité de Josèphe ; « placé dans la main de « ses maîtres, comme le dit Abrabanel, écrivant sous leurs « yeux, et tremblant sous leur loi. »

L'indignation du rabbin espagnol n'a point marqué avec assez de précision les divers buts que la prudence de Josèphe se proposait en écrivant ses ouvrages. S'il se fût contenté de flatter les Romains, cette complaisance eût avili son caractère, sans avancer sa fortune. Essayer une conciliation apparente entre les mœurs, les rites, les idées de Rome, et les dogmes, l'histoire, le caractère de la Judée ; effacer la trace de cette séparation profonde que la loi de Moïse avait établie entre le peuple élu et les autres nations; c'était un plan beaucoup plus habile. On revendiquait ainsi pour les Israëlites vaincus les droits et la sympathie que la générosité de Rome accordait aux barbares réunis à la civilisation romaine.

Pour atteindre ce résultat, il fallait attribuer à un petit nombre d'assassins désavoués de toute la nation, la résistance acharnée et le patriotisme farouche de ces défenseurs de Jérusalem, qui avaient tenu si longtemps en échec la discipline et les forces de Rome. Il fallait en outre arracher des Écritures saintes ces pages nombreuses qui, exaltant l'orgueil individuel de la race juive, lui défendaient comme un crime toute union avec les peuples étrangers. Enfin il était nécessaire de compléter la falsification, en rapprochant par une identité factice les croyances juives des croyances stoïques; et il fallait confondre les exemples anciens de l'obstination juive avec les actes de vertu héroïque admirés par les Romains et consacrés comme des témoignages de force virile et de puissance morale par la

philosophie contemporaine de Sénèque et d'Helvidius. Toutes ces métamorphoses furent accomplies par l'historien, dans ses *Antiquités judaïques*, version des histoires bibliques, ramenées au sens romain; dans son *Livre contre Apion*, défense de l'antiquité juive et de la moralité juive, contre les assertions des Egyptiens et des Grecs; et dans la *Déclamation sur les Machabées*, qui fait disparaître de cette tradition sublime la tache primitive du fanatisme national et lui prête le caractère d'une thèse philosophique. La voie une fois aplanie par ces précautions, il ne restait plus à Flavius-Josèphe qu'une seule tâche, celle de présenter sa propre vie sous des couleurs pompeuses, de s'associer intimement à la politique romaine, d'attribuer la ruine de la Judée aux fureurs sanglantes de quelques fanatiques, et de se placer lui-même au milieu des ruines de son pays, comme un prophète et un vengeur. Il a rempli ce dernier dessein dans sa *Guerre judaïque* et dans ses *Mémoires*. La conception de cet ensemble est si forte, si bien soutenue et si homogène, qu'on ne peut qu'en admirer la structure et la cohésion : c'est un chef-d'œuvre de finesse; jamais la vérité n'a été faussée avec une habileté plus résolue, plus subtile et plus décevante.

Vivant à Rome dans l'opulence, environné de sophistes grecs (1), dont sa connaissance encore imparfaite de la langue hellénique lui rendait le secours nécessaire, car il ne savait pas prononcer cette langue (2), il fit de ce travail l'œuvre de toute sa vie. Son premier soin fut de pro-

(1) Χρησάμενός τισι πρὸς τὴν ἑλληνίδα φωνὴν συνεργοῖς, οὕτως ἐποιησάμην τῶν πράξεων τὴν ἀναγραφήν. Lib. I, *in Apionem*, § 9.

(2) Τὴν δὲ περὶ τὴν προφορὰν ἀκρίβειαν πάτριοι ἐπέλυσε συνήθεια. *Antiq.* XX, 9, *ad extrem.*

tester hautement qu'il dirait la vérité. Il était prêtre; il se prétendait prophète ; il était fils de rois (1). Mentir eût été une infamie indigne de son rang, de son nom et de sa consécration divine. Mais, au lieu d'altérer les faits, il les plaçait sous un jour favorable à ses desseins. Aux traditions bibliques, il ajoutait les ornements des fables populaires. On reconnaît même aisément que ses collaborateurs qui traduisirent et amplifièrent apparemment son œuvre, écrite d'abord en syro-chaldaïque, pour les *Barbares* (2), ces Grecs, habitués au mensonge historique (3), ne se firent point faute de mêler au texte les additions brillantes nées de leur imagination.

Ce qui paraît le prouver, ce sont les doubles versions du même événement qui, diversement brodé, se reproduit sous des formes dissemblables dans les ouvrages différents de Josèphe; comme si deux collaborateurs avaient développé selon leur fantaisie un seul thème original. Tel fait, consigné dans les *Antiquités*, reparaît dans les *Mémoires*, chargé de détails contradictoires. Ce que les *Mémoires* racontent d'une manière romanesque, est rapporté dans la *Guerre judaïque*, sous d'autres couleurs invraisemblables, mais différentes. Cette double élaboration s'applique même aux événements personnels à Josèphe, événements qu'il devait fort bien connaître et raconter d'une seule façon. Pour concilier les disparates des deux

(1) ..... Τὸ μὲν ἀληθεύειν ἀναγκαῖον... οὐκ' εὐπρεπὲς τὸ ψεύδεσθαι. *Antiq.* XVI, c. VII, § 11.

(2) Οἱ ἄνω βάρβαροι. *Antiq.*, XX, 9.

(3) Quicquid Græcia mendax
Audet in historiâ.....
Juvenal. X, 174.

récits, il suffit de supposer qu'il en a confié le soin à des rédacteurs différents, peu scrupuleux sur l'emploi des ornements. De là ce mélange de romans incroyables, de versions doubles, de légèretés et de contradictions, dont se compose le singulier caractère des œuvres de Josèphe. Le nombre de ces contradictions est trop considérable pour qu'il soit possible de les résumer ; il faudrait un volume. Dans le livre XVII des *Antiquités* (1), Josèphe trace un portrait de la secte pharisienne, qui ne s'accorde nullement avec un autre portrait de la même secte, inséré quelques chapitres plus loin (2). Il dit dans la *Guerre judaïque* que le roi Agrippa donna un repas et exprima le souhait public de voir bientôt le monde débarrassé de Tibère. Dans les *Antiquités*, il prétend que le même roi se promenait alors en voiture. Ce dernier ouvrage fait mourir Marianne après la bataille d'Actium, sur l'ordre des officiers d'Hérode (3). La *Guerre judaïque* (4) la montre, exécutée par l'ordre d'Hérode, dès que ce roi fut revenu de Laodicée. Josèphe, dans un endroit, dit que le même Hérode ne fit construire aucun édifice en Judée (5), et ailleurs, qu'il l'a remplie de magnifiques temples (6) ; puis, ailleurs encore, que les Juifs n'auraient souffert l'édification d'aucun temple en Judée (7). Il traite Ananiel de prêtre d'origine obscure ; et bientôt après (8) il dit que

(1) II, § 1.
(2) XVIII, 1, § 3.
(3) XV, 6, § 4.
(4) I, 22, 5.
(5) *Ant.* XIX, 7.
(6) *Guerre jud.*, I, 21, 4.
(7) *Ant.* XV, 9, § 3.
(8) *Ant.* XV, 3, 1.

cet Ananiel est de la famille des grands-prêtres. — Paul Brinch, dans son petit traité sur Flaviu-Josèphe (1), a tort de le taxer de crédulité; jamais historien ne fut moins crédule que lui. Le juif Pinedo se rapproche davantage du vrai, quand il dit que Josèphe a composé et arrangé son histoire pour les païens, qui n'en auraient pas accepté une autre (2). Mais ces deux opinions sont aussi incomplètes que la diatribe d'Abrabanel. D'autres motifs à la fois plus élevés et plus divers avaient présidé à la composition de ses œuvres. Nous avons essayé de les indiquer.

Dès le début des *Antiquités*, il efface l'anthropomorphisme judaïque et omet ces mots importants : *Dieu fit l'homme à son image*; il dit seulement : *Dieu forma l'homme* (3). C'est mal remplir la promesse qu'il vient de faire, de conserver exactement les mots, le sens et l'ordre des Écritures Saintes, d'apporter à ce travail une fidélité extrême, de ne rien ajouter et de ne rien omettre (4). Il a beaucoup ajouté et beaucoup omis. Après avoir fait disparaître cette présence matérielle de Dieu, gloire, terreur et espérance des Israélites, il détruit, dès l'origine, l'isolement judaïque; il prétend qu'Abraham voulut aller en Égypte pour y étudier la religion des prêtres de Memphis (5); il affirme que Moïse protesta de sa vénération pour les philosophes étran-

(1) Non de industriâ mendax, sed improvidè credulus. (R. Brinch. *Examen historiæ Josephi.* Ad calcem).

(2) Quia aliter credere nolebant. *Notes sur Étienne de Byzance*, p. 766.

(3) Ἔπλασεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον. I, II, § 2.

(4) Τὰ μὲν οὖν ἀκριβῆ τῶν ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς πρὸς λόγος κατὰ τὴν οἰκείαν τάξιν σημανεῖ... οὐδὲν προσθεὶς, οὐδ' αὖ παραλιπών.

(5) Τῶν ἱερέων ἀκροατὴς ἐσόμενος, ὧν λέγοιεν περὶ Θεῶν... I, VIII, § 1

gers (1); il va jusqu'à détruire cette hostilité contre les rites des autres peuples, la plus juste et la mieux prouvée des accusations intentées contre les Israélites. Josèphe insère, dans le *Deutéronome*, l'injonction divine de ne point blasphémer les Dieux étrangers et de ne pas piller leurs temples (2) ; il revient encore sur ce mensonge fondamental dans son livre contre Apion (3). Il sait bien cependant que Dieu commandait aux Juifs la destruction des idoles et des temples (4), et que toute l'institution judaïque était fondée sur l'isolement de la race. Mais, comme le dit l'abbé Anselme (5), il avait les Romains sous les yeux, et songeait à leur plaire.

Une analogie, même éloignée, semble-t-elle se présenter à lui entre un miracle biblique et un événement ou un fait païen, il saisit avidement cette analogie. C'est ainsi qu'il fait chanter à Moïse un cantique en vers hexamètres (6), confond le passage de la mer Rouge avec celui de la mer de Pamphylie par les troupes d'Alexandre, disant que Dieu qui a permis l'un a bien pu permettre l'autre (7); attribue au grand-prêtre Mathathias un discours tout stoïque, qui semble emprunté à Zénon ou Carnéade (8), et

(1) Οὐ δ' αὐτὰς μὲν... τῶν Αἰγυπτίων ἀφίας καταφρονῶ... II, XIII, 3.

(2) Βλασφημεῖτο δὲ μηδεὶς Θεοὺς οὓς πόλεις ἄλλαι νομίζουσι... μὴ συλᾶν ἱερὰ ξενικὰ... IV, VIII, 10.

(3) Μήτε βλασφημεῖν τοὺς νομιζομένους Θεοὺς παρ' ἑτέροις... T. II, p. 1077, ed. Havercamp.

(4) Paralipom. 20, 2.

(5) *Mémoires* sur les premiers monuments, etc., *Mém.* de l'Ac. des Inscr., t. VI, p. 9.

(6) Ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ... Ant. Jud., II, XVI, § 4.

(7) *Id. ib.* II, XII, § 2.

(8) *Id. ib.* XII, VI, § 3.

cherche à faire passer pour authentiques deux prétendus décrets de Claude, qui accordent aux Juifs, alors si méprisés, des priviléges considérables : falsifications dont l'audace paraît extraordinaire.

A la tête de l'un de ces faux documents, Claude, *qui ne prit jamais le titre d'empereur*, selon Suétone, se déclare empereur (1). Il se dit ensuite consul pour la quatrième fois, tandis qu'il n'était consul que pour la troisième fois, et il cite enfin, dans le corps de l'édit, contre toute coutume, les noms des porteurs du message (2). L'autre document (3) attribue aux Juifs le droit de cité dans toutes les villes de l'empire, ce qui les aurait constitués citoyens de Rome : Rome les chassa cependant en masse. On voit ainsi se manifester partout, chez Josèphe, le désir ardent de relever la condition des Israélites, en les assimilant aux Romains, de les introduire au sein de la civilisation romaine, de les présenter comme frères des païens, et de faire oublier l'antipathie religieuse qui avait causé leur perte. Le but de l'homme politique est évident ; que dire de l'historien qui opère cette grande fraude historique ?

Ainsi s'évanouit, sous l'habileté de Josèphe, le mystère de la race juive et ce que les païens appelaient (4) son énorme impiété ; car elle était impie à leurs yeux. Josèphe ne veut plus « que les autres peuples haïssent la Judée, « comme ennemie de la divinité que ces peuples adorent ; » il le dit expressément (5).

(1) Prænomine imperatoris abstinuit... Suet. Claud.

(2) Ant. jud,, *ib.* XX, 1, § 2.

(3) Ant. jud., *ib.* XIX, VI, 2.

(4) Grande impiæ gentis arcanum... Florus.

(5) .... Τὴν πρὸς ἡμᾶς ἀπέχθειαν, τὴν, ὡς ἐκφαυλιζόντων ἡμῶν το θεῖον ὅπερ αὐτοὶ σέβειν προῃρῆναι, διατετελέκασιν ἐσχηκότες. Ant. jud., l. III, VII, 7.

A la fin de ses *Antiquités*, il annonce qu'il complètera un jour son œuvre, et qu'il éclaircira tous les doutes relatifs aux rites des Juifs, à leur abstinence de certains mets et à leurs coutumes (1); c'est-à-dire qu'il ramènera ces coutumes nationales aux idées romaines. C'est le but de tous ses écrits: long commentaire destiné à vaincre l'antipathie et le mépris de Rome, en captant sa bienveillance et son estime. Ce compromis systématique est l'œuvre non-seulement d'un courtisan qui, ne pouvant s'abjurer, se transforme; qui étouffe sa voix quand elle déplaît, et cache sa pensée quand elle blesse; mais aussi d'un diplomate habile, et qui cherche à se confondre avec ceux qui l'ont vaincu.

Il est vrai que, dans les temps modernes, on a essayé d'effacer encore ce caractère primitif des institutions de Moïse (2). « L'idée paradoxale de composer un commen-» taire libéral et constitutionnel dans le sens américain, » sur une législation asiatique, ne pouvait, dit un autre is-» raélite (3), venir qu'à un homme d'esprit, et être exé-» cutée que par un écrivain de talent. » Si l'on s'en tenait en effet aux passages habilement rapprochés par l'écrivain du XIXe siècle, et à ses ingénieux commentaires, toute la philosophie moderne, sa vaste charité, son indulgence énervée appartiendraient à Moïse; et ce redoutable législateur qui a dit aux Hébreux : « Vous ne ferez pas grâce (4) » aux Amalécites; » serait un philanthrope aussi éclairé

(1) XX, § dernier.

(2) *Histoire des Institutions de Moïse*, par M. Salvador. Paris, 1829.

(3) *Notes sur l'Élection du peuple juif*, par M. S. Munk. Bible trad. par Cahen, t. IX, p. 72.

(4) Deutér. XXV, 17, 18, 19.

que Voltaire. Cette hypothèse n'a rien de vraisemblable. Les Hébreux, supérieurs par leur dogme à tout ce qui les environnait, avaient cette supériorité qui offense, cet orgueil qui irrite; et ils étaient faibles. Si la race juive, comme un soldat indomptable et châtié. « a passé par les verges, à travers toute l'histoire, » comme le dit avec éloquence et justesse un israélite (1) moderne, c'est qu'elle a professé dès l'origine cet isolement que les peuples ne pardonnent pas et que Josèphe veut faire oublier. Dépositaire farouche de la grande idée, l'unité de Dieu, elle a conservé avec une opiniâtreté constante ce trésor inviolable; elle s'en est enorgueillie, et, trop faible pour soutenir les prétentions de sa fierté, elle a irrité et armé le monde. « Le peuple d'Israël, dit le *Deutéronome*, » est un peuple de choix... supérieur à tous les autres (2). » La haine de l'étranger est son principal caractère. Moïse gradue comme il suit l'antipathie sacrée des Israélites contre les autres peuples : ils doivent haïr 1° les Amalécites; 2° les Chananéens : 3° les Ammonites et les Moabites; 4° les Égyptiens, et enfin les Édomites. « Sois béni, répètent » encore aujourd'hui, dans leurs prières, les Hébreux fi- » dèles à la loi, Dieu qui as choisi ton peuple avec amour. » Toi qui nous as pas faits comme les autres ! » Le *Talmud* va plus loin : on y lit ces paroles : « *L'univers n'a été* » *fait que pour les Juifs* (3). » — « Nulle nation, dit le » *Deutéronome*, n'a son Dieu aussi proche, et nous l'invo- » quons pour toutes choses (4). » — L'imprécation et l'a-

(1) Léon Halévy. *Résumé de l'Histoire des Juifs.*
(2) Deutér., ch. XXVI, v. 18, 19.
(3) Isaïe, trad. de Cahen, p. 69. Notes.
(4) Deutér., ch. IV, v. 6 et 7.

» anathème contre les nations que Dieu n'a pas choisies re-
» tentissent dans Isaïe, dans les *Psaumes de David* et dans
les Machabées. Pour la première fois, l'apôtre Paul vint
proclamer, d'après le Christ, la fraternité humaine: « En-
» tre le Juif et le Grec, dit-il, il n'y a point de différen-
» ce (1). » Mais de son vivant même et du temps de Jo-
sèphe, on lisait sous les portiques du Temple les malédic-
tions d'Isaïe contre l'étranger, son culte, ses mœurs et ses
idoles. Dans les *Machabées*, mêmes anathèmes : « Moi,
» passer aux coutumes étrangères (2), s'écrie Éléazar!
» j'aime mieux la mort. Je ne veux point trahir la loi
» nationale (3). »

C'est une curieuse étude que celle de la transformation
subie par les deux livres des Machabées sous la plume de
Josèphe. Il les change en héros stoïques; il ne laisse pas
trace de cet invincible attachement aux mœurs judaïques
qui fait le fond du récit; il efface complétement ce fana-
tisme indomptable, pour ne laisser paraître que la force
morale dans les supplices, et se mêler ainsi aux déclama-
teurs païens. « C'est un thème *très-philosophique* (4) que
» je soutiens, » dit-il au commencement de son ouvrage;
et ce thème, un peu moins éloquent que les amplifications
de Sénèque sur « la souveraineté de la raison (5), » con-
tredit formellement les idées et les principes de l'hébraïsme :
c'est un contre-sens moral dont Josèphe connaît la portée.
Les Machabées et leur mère n'obéissent plus à Jéhovah et

(1) Οὐ γὰρ ἐστὶ διαστολὴ Ἰουδαίου τε καὶ Ἑλλήνος. Ep. aux Romains, ch. X, v. 12, 13.

(2) Mach. II, VI, v. 24.

(3) Mori magis quam patriæ leges prævaricare. *Macch.*, II, VII, v. 2.

(4) ΦΙΛΟΣΟΦΩΤΑΤΟΝ ΛΟΓΟΝ...

(5) Περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ.

à Moïse ; ils songent seulement à la sagesse stoïque, à la *volonté raisonnable*, que Cicéron a si bien décrite, d'après Carnéade (1). Ce n'est point une volonté raisonnable de se refuser obstinément à manger de la chair de porc.

Éléazar et les Machabées, dans le récit original, veulent rester fidèles aux lois de Dieu, « *Dei leges* (2) ; » ils ne veulent point abandonner les coutumes nationales (3). « A quatre-vingt-dix ans, s'écrie Éléazar, je ne » passerai point aux coutumes étrangères (4). » Josèphe lui attribue une longue harangue explicative, et lui fait dire « qu'un bon citoyen doit respecter la loi dans » les petites comme dans les grandes choses. » Cet appareil de subtilités n'a aucune analogie avec le texte ; les frères Machabées ne prétendent point remporter les palmes de la vertu (5), ils craignent de devenir Grecs, et d'abjurer leur patrie en mangeant des viandes prohibées (6). Dieu les voit ; Dieu les consolera (7) s'ils succombent. C'est la patrie qu'ils croient défendre. Leur mère, pour les encourager, leur parle en hébreu et leur rappelle que Jéhovah est plus grand que les rois terrestres (8). C'est le monothéisme qui lui inspire ce mouvement sublime : « Je » ne suis pas votre mère ; je ne sais comment vous avez » paru dans mon ventre ; mais celui qui vous a créés, qui

(1) Βούλησις... ὄρεξις εὔλογος... Voluntas quæ aliquid cum ratione desiderat. Tuscul. IV, 6.

(2) Machabées, II, v. 11.

(3) *Id. ib.* VII, v. 2.

(4) *Id. ib.* VI, v. 24.

(5) *Id.*

(6) Carnes porcinas. *Mach.* II, v. 2.

(7) Deus consolabitur. *Id. ib.* VII, v. 6.

(8) Patriâ voce. *Id. ib.* v. 8.

» a fait vos nerfs et vos muscles, c'est le Créateur du » monde, et on vous ordonne de l'abjurer (1) ! » Au lieu de cette allocution terrible, Josèphe invoque la raison abstraite, la sagesse métaphysique, le système philosophique. » Je ne te démentirai pas, loi souveraine; je ne te repous» serai pas, abstinence chérie ; je ne te déshonorerai pas, » raison philosophique (2) ! » A la fin de cette belle déclamation, Josèphe s'écrie encore : « O raison, maîtresse » des passions (3) ! » En vain voudrait-on enlever à Josèphe l'honneur de cette amplification ou écrite ou commandée par lui. C'est toute sa méthode ordinaire; le roman mêlé à l'histoire; des détails puérils, une description circonstanciée des tortures infligées aux Machabées, de longs discours placés dans la bouche de chacun des personnages. C'est ainsi qu'il traduit toujours, à l'usage des Romains, et toujours en le trahissant, le génie de sa nation.

Je ne pense pas que toutes les additions et tous les changements introduits par Josèphe dans ses *Antiquités* aient eu pour origine cet intérêt politique. La recherche de l'élégance, l'imitation des Grecs, la crainte de donner prise à la raillerie par l'exacte reproduction de la brièveté biblique, peut-être l'admission des commentaires des docteurs et des gloses populaires ; mais surtout les libres paraphrases de ses collaborateurs (4) ont concouru à cet ensemble romanesque.

(1) Nec spiritum donavi vobis et animam;... sed mundi creator. *Id. ib.* v. 22, 23.

(2) Οὐ ψεύσομαί σε, παιδευτὰ νόμε, οὐδ' ἐξομοῦμαι σε, φίλη ἐγκράτεια, οὐδὲ καταισχυνῶ σε, φιλόσοφε λόγε, οὐδ' ἐξαρνήσομαί σε, ἱερωσύνη τιμία... — *De Machab.*, § V.

(3) Ὦ λογισμὲ, τύραννε παθῶν. *Id. ib.* § XV.

(4) Σύνεργοι. *Voy.* plus haut, p. 35.

Un des écrivains les plus judicieux de l'Angleterre actuelle observe avec raison que l'emploi des ornements affectés et le luxe des détails inutiles prouvent le peu de sérieux de l'historien ou de l'orateur (1). Josèphe en est rempli. Samuel Bochart, Leydecker, Le Clerc, dom Calmet, le P. Gillet, se plaignent sans cesse de ces altérations. « On ne peut savoir, dit Bochart, pour quelle raison il s'é- » carte si souvent du texte sacré. » C'est que Josèphe veut composer un livre agréable. Il n'a pas d'autre raison que Varillas ou le P. Berruyer, pour imaginer ou adopter un roman sur Caïn, « chef de brigands, inventeur des poids » et mesures (2) ; » sur les « connaissances stratégiques » de Jacob disposant son arrière-garde et son avant-garde, pour aller à la rencontre de son frère (3) ; sur la jeunesse de Moïse, dont il fait, longtemps avant l'auteur de *Moïse sauvé*, (4), une pastorale élégante (5) ; sur les trésors incalculables, ensevelis par Salomon dans le tombeau de David (6), et qu'il suppute comme s'il les avait vus et touchés ; sur Nabuchodonosor, dont il ne trouve pas l'histoire assez merveilleuse (7) ; sur les bandits Asinée et

(1) So delicate is the perception attained by a high cultivated taste of the proprieties of all grave and earnest composition, that it not only feels an enmity with the meretricious or viciously ornate, but immediately perceives that the greatest beauties of certain species of prose composition would become little better than downright bombast, if transplanted into any composition, the object of which was serious. Macaulay, *Edimb. Rev.*, oct. 1840, p. 79.

(2) Ant. jud. I, II, § 2.

(3) *Id. ib.* XX, § I.

(4) Saint-Amant. V. nos Études Littéraires sur le règne de Louis XIII.

(5) Ant. jud. II, II, § I.

(6) *Id. ib.* II, VII, § 7.

(7) *Id. ib.* X, II, § 6.

Anilée (1) ; et sur l'étrange spectacle que, selon lui, Agrippa voulut donner aux Hébreux, lorsqu'il força quatorze cents de leurs compatriotes, divisés en deux bandes, à se tuer les uns les autres, « sans qu'il en restât un seul (2). »

Le bon père Gillet, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, traducteur de Josèphe et son apologiste fidèle, a des scrupules sur cette affaire : il pense que « les quatorze cents combattants » auraient dû se jeter sur leurs persécuteurs, et ne pas s'entr'égorger si complaisamment. Il n'est pas moins embarrassé, quand il veut expliquer l'histoire des cheveux d'Absalon, « qui pesaient deux cents sicles, et » que l'on ne pouvait couper (3) » qu'après huit jours de travail. Ces puérilités ajoutées aux merveilles de la Bible dérangent le sérieux du bibliothécaire, qui examine à ce propos, dans une note savante, si ces cheveux n'étaient pas une perruque, si les Syriens et les Égyptiens portaient perruque, et si le fait matériel raconté par Josèphe est vraisemblable. « Selon le témoignage de quelques perru- » quiers, ajoute-t-il gravement, les cheveux de certaines » femmes pèsent jusqu'à trente-deux onces (4). » Ici, comme ailleurs, il se donne une peine infinie pour corriger Josèphe, pour l'accorder avec lui-même, et lui prêter, en supposant quelque erreur de copiste, un sens à peu près raisonnable. Il refait Josèphe à tout moment, par considération pour cet écrivain.

Le roman inventé par Josèphe ou ses scribes est-il trop développé et trop important, pour qu'on l'attribue à l'in-

(1) *Id. ib.* XVIII, IX, § 6.
(2) *Id. ib.* XIX, VII, § 4.
(3) *Id. ib.* VII, VIII, § 5.
(4) Trad. de F. Josèphe, t. II, 76 Notes.

terpolation d'un copiste : le P. Gillet se rejette alors sur les *Deutéroses* ou sur les traditions secondaires que Josèphe a pu recueillir dans le temple, adopter et introduire dans sa compilation.

Quand même on admettrait cette hypothèse, ce n'est point un procédé judicieux, c'est le travail d'un romancier frivole de mêler ainsi, dans une histoire, la tradition orale et populaire aux écrits consacrés. Justinien condamne les *Deutéroses*, nommées par les Israélites *Mischna*. Sa Novelle cent quarantesixième, relative aux Hébreux, déclare indigne de foi, comme n'étant point comprises dans les Livres saints, et n'émanant ni de Dieu ni des prophètes (1), les traditions vagues ou Deutéroses dont on avait rempli, aux IIIe et IVe siècles, la *Mischna*, ou Loi répétée, et la *Guémarah*, ou le Complément. Buxtorff (2) et Bartolocci (3), ainsi que Maimonide et Moïse Mekkotzi, conviennent qu'il faut attacher peu d'importance à ces traditions orales, dont les premières furent publiées en 230, et qui n'avaient été avant cette époque confiées qu'au souvenir des docteurs. Le *Thalmud babylonien*, qui les comprend toutes, effrayant amas de folie et de sagesse, accumulées par cette nation éperdue avec la précipitation du désespoir, n'offre, dans les parties qui ont été traduites, aucune analogie avec les embellissements et les amplifications de Josèphe. Son système de composition est hellénique ; il emprunte les formes oratoi-

(1) Τὴν δὲ παρ' αὐτοῖς λεγομένην Δευτέρωσιν ἀπαγορεύομεν μαντελγῶς, ὡς τοῖς μὲν ἱεροῖς οὐ συνανειλημμένην βιβλοῖς, οὔδὲ ἄνωεθεν παραδεδομένην ἐκ τῶν προφητῶν, ἐξεύρεσιν δὲ οὖσταν ἀνδρῶν ἐκ μόνης λαλούντων τῆς γῆς, καὶ θεῖον ἐν αὐτοῖς ἐχόντων οὐδὲν. Novell. 146. Rit. I. Constantinople, Fév. 553.

(2) Recensio operis Thalmudici.

B ibliotheca Rabbinica.

res et les détails fleuris dont il parsème ses narrations aux déclamateurs sortis des écoles grecques et surtout de l'école alexandrine.

Quant aux contradictions du même écrivain, le P. Gillet ne sait trop comment les expliquer. « Les contradictions, » dit-il, et les altérations naissent pour ainsi dire à chaque » pas... Je suis obligé de dire si souvent que le texte est » altéré et qu'il se contredit soi-même, que j'ai tout sujet » de craindre qu'une si fréquente répétition ne soit impor- » tune et à charge (1). » Ces prétendues altérations du texte nous semblent chimériques. Dans beaucoup de circonstances, il est facile d'assigner un motif aux inventions du narrateur. S'il donne pour « un guerrier célèbre (2) » Isaac, si patient sous les insultes des pasteurs du roi de Gérare, c'est qu'il veut relever ce patriarche aux yeux des Romains. Les longues harangues, souvent ridicules, toujours emphatiques, qu'il prête à Daniel (3), à Éléazar (4), à Moïse (5), et même à Dieu, qui justifie le Déluge (6) et s'exprime comme l'Apollon d'Homère, sont des imitations évidentes des discours politiques de Thucydide et des harangues de Tite-Live. Nous serions fort tentés de croire ses collaborateurs (7), coupables de ces paraphrases brillantes. Le morceau oratoire que prononce Hérode dans les *Antiquités* (8), et celui que la même circonstance est censé

(1) *Id. ib.* III, 276.
(2) Ant. jud. II, IX, § 3.
(3) *Id. ib.* X, p. 4.
(4) Machab. 6.
(5) Ant. jud. II, XII, 2. — XIII, 3.
(6) *Id. ib.* I, III, § 8.
(7) Σύνεργοι. *Voy.* plus haut, p. 35.
(8) *Id. ib.* XV, V. § 3.

lui inspirer dans la *Guerre judaïque* (1), diffèrent complètement et paraissent dus au génie fécond de deux amplificateurs différents, qui se sont exercés sur le même sujet. De cette broderie surajoutée aux traditions Josèphe a soin d'éliminer tout ce qui peut blesser les Romains civilisés; il supprime, par exemple, les singularités de l'histoire de Jonas (2); il ne parle ni du veau d'or (3), ni de l'étrange ex-voto des cinq bijoux en or, qui eussent fait rire les philosophes (4); ni de l'envoi des soixante trophées de la circoncision, dont l'explication est difficile à donner en bon français (5). Selon Josèphe, ce sont « soixante têtes coupées, » et non *sexaginta præputia*, que David fait parvenir à Saül. Selon lui, les prêtres ne renferment pas dans une cassette, auprès du tabernacle, *quinque podices* (objets peu convenables), mais *cinq images* d'or (6), ce qui déguise décemment l'incongruité de l'ex-voto. De telles substitutions ne sont pas l'effet de la négligence ou de l'oubli. La Bible offrait dans ces passages un sens oriental, dont la nudité et la bizarrerie eussent paru justifier les reproches de Tacite (7).

Josèphe y substitue les idées et les objets familiers à la civilisation romaine. Deux mots, enfin, ne sont pas prononcés dans le cours entier des œuvres de Josèphe, les mots sacramentels du judaïsme : le *Messie*, ou le fils de Dieu ;

(1) Guerre jud. c. XII.

(2) Ant. jud. IX, x, § 2.

(3) Παραλείπεις, dit le Scholiaste, Ἰώσηπε, τὴν μοσχοποιΐαν αἶδε τῶν προγόνων.

(4) *Id. ib.* VI, 1, § 2. — Quinque *podices aureos.*

(5) *Id. ib.* VII, II, § 5. — *Sexaginta præputia.*

(6) Πέντε ἀνδριάντας. V. Le Clerc, *Com. sur les Rois*, l. I, c. VI.

(7) Mos absurdus et sordidus. Tacit. Hist., l. V.

et Sion *(Tsiône)*, la montagne sainte. Son silence lui épargne la difficulté d'une explication. A chaque période d'oppression succède un Messie *(Mochia)*, un Sauveur, un Libérateur attendu. En parler, ce serait porter ombrage aux maîtres : il se tait donc.

Au moins devrait-il ne pas répéter si souvent qu'il est le plus fidèle des traducteurs, qu'il copie textuellement les livres sacrés, et qu'il ne se permettra pas l'altération la plus légère.

---

§ III.

La guerre judaïque. — Le traité contre Apion.

Moyennant ces réticences, ces omissions et ces embellissements, un Israélite sans probité pouvait donner aux Romains quelque idée, mensongère il est vrai, des traditions anciennes de sa patrie, et y ajouter l'histoire judaïque depuis les Machabées jusqu'au règne d'Hérode. Mais une fois parvenu à l'époque du grand conflit entre la nationalité juive et la toute-puissance romaine, l'embarras devenait excessif. Il y avait là deux passions en regard, deux obsti-

nations également acharnées, deux génies inconciliables dont l'un avait écrasé l'autre et tenait l'historien sous sa main. Si Josèphe eût été le compatriote et le compagnon d'armes des vainqueurs, rien n'eût été plus facile que de s'écrier : « Malheur aux vaincus! les dieux de Rome triom-» phent! » Mais Josèphe est resté juif; c'est en qualité de prophète qu'il a reconstruit hardiment sa fortune. Il ne peut ni blasphémer sa patrie, ni irriter Rome victorieuse. La difficulté de cette situation de juif demi-apostat, de citoyen romain né en Orient, d'Italien adoptif et de prophète civilisé, situation extraordinaire et unique, ne l'a point effrayé. Nous allons voir par quels ménagements il a tout concilié dans sa *Guerre judaïque*, celui de ses ouvrages qui excite le plus d'intérêt et mérite le plus d'attention.

Un fait qui ne contribuait pas à la gloire de l'historien, facilitait son entreprise. Des défenseurs de Jotapat, il ne restait que lui. Josèphe seul avait racheté sa vie en pactisant avec l'ennemi et en flattant l'avenir du vainqueur. Les quatre-vingt-dix mille captifs de Jérusalem, traînés en servitude, jetés dans les carrières d'Égypte, ou périssant de faim sur les routes, n'avaient pas d'éloquence à opposer au narrateur; dix mille d'entre eux fournissaient aux boucheries des cirques la pâture de leurs corps. Qui donc pouvait le contredire? peut-être quelque Juif obscur, étranger à Jérusalem. Juste de Tibériade l'osa, et Josèphe le fit taire au nom des maîtres du monde. La famille des Flavius, marquée du sceau divin par l'invention de sa prophétie, se portait sa caution; Titus venait de parapher de sa propre main (1) l'œuvre du panégyriste; l'allié de

(1) Χαράξας τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ τὰ βιβλία. *Vie de Jos.* 33.

Rome, le roi Agrippa, certifiait l'authenticité des faits (1). L'accusateur n'avait rien à répliquer à ces témoignages des parties intéressées, que Josèphe avait louées ou défendues, et qui le soutenaient à leur tour. Il trouvait donc le champ libre. Supposer des motifs, satisfaire ses haines, disposer ses acteurs, arranger son drame, tout lui était permis : point de contrôle, rien à redouter des Juifs, rien même des Romains, pourvu que les Flavius fussent contents. Il s'y prenait à merveille pour cela. Poppée devenait l'*amie des dieux* (2) ; Domitien était « éclatant, sublime (3), di» gne de son père par la grandeur de l'âme ; » Rome devait la souveraineté du monde non au destin, mais à (4) la vertu. « Les limites de son empire, dit Josèphe, sont l'Eu» phrate, l'Océan, le Danube, le Rhin, l'Afrique ; quoi » d'étonnant (5) ? — Les maîtres sont aussi grands que le » domaine. »

On ne peut être surpris que Rome lui ait élevé une statue. Le chapitre dans lequel la sagacité politique (6) de Josèphe a développé les causes de la grandeur romaine, contient le germe de plus d'un passage de Machiavel et de Montesquieu. Il démontre avec autant de profondeur que

(1) *Id. ib.*

(2) *Voy.* plus haut.

(3) Λαμπρὸς καὶ περίβλεπτος..... ἔχων δὲ πατρόθεν ἔμφυτον τὴν ἀνδραγαθίαν... Guerre jud. VII, 2.

(4) Ἀρετῆς κτῆμα, οὐ δῶρον τύχης..... *Id. ib.* III, V. 1.

(5) *Id. ib.*

(6) *G. P. Olearius* a très-bien caractérisé Flavius Josèphe : « In » rebus gerendis dexteritatem, in consiliis promptitudinem ac sagaci» tatem..... mirati..... Vir πολιτικώτατος qui..... Romanorum res » perspectissimas habuit..... Istius, quale Josepho erat ingenii ho» mines, agiles, nimirum, versuti... etc. » *Voy.* suprà.

de finesse, la conquête du globe opérée par la puissance de la discipline. « Rien d'inconsidéré, rien d'étourdi, rien » qui ne soit réglé d'avance (1). »

Après cette analyse digne d'un maître, il descend des hauteurs que son intelligence a gravies, pour tomber dans les bassesses que sa flatterie lui dicte, et il loue jusqu'aux goujats de Rome (calones), « qui, dit-il, partageant les » dangers de leurs maîtres, leur cèdent sans doute, mais » ne cèdent qu'à eux (2). » Tous les nobles ennemis de Rome, Mithridate, Cynobeline, Vercingetorix, Arminius, Caradoc et les héros juifs ne valaient donc pas un goujat romain ! S'étant ainsi prosterné, il ajoute lestement qu'il n'a pas voulu louer les Romains, mais « consoler (3) les vaincus; » pauvre et misérable consolation !

Il a soin de placer ce panégyrique immédiatement avant le récit des troubles qui suivirent la mort d'Hérode. Il prépare ainsi ses lecteurs à la bienveillance, et ces lecteurs sont citoyens de Rome. Il n'insulte pas ouvertement sa patrie; au contraire, il la fait valoir en exaltant ceux qui l'ont domptée. Il ose dire du mal d'un procurateur mort; dont tout le monde en disait, de Gessius Florus; et c'est ainsi qu'il assure ses droits au titre d'historien véridique et à l'adhésion de l'avenir. Mais d'où vient l'insurrection des Juifs ? qui l'a causée ? Il en révèle les symptômes l'un après l'autre, jamais le mobile. Il se garde bien de pénétrer dans la philosophie des faits comme Polybe; il ne les groupe pas comme Thucydide; il ne remonte pas à leurs causes,

(1) Οὐδὲν ἀπροβούλευτον, οὐδὲ αὐτοσχέδιον... Guerre jud. *Id.* 6.

(2) Συνκινδυνεύοντες ἐν πολέμοις μήτε ἐμπειρίᾳ μήτ' ἀλκῇ τινὶ τῶν δεσποτῶν... etc. *Id. ib.* III; IV; 2.

(3) Οὐ..... παρηγορεῖν... *Id. ib.* V. 8.

comme Tacite ; il n'indique point les sources des mouvements et des passions ; il se contente d'accumuler les détails. Ainsi Pilate veut introduire à Jérusalem les effigies de César, Caligula ordonne la consécration de sa propre statue dans le sanctuaire, un soldat de Cumanus insulte le peuple, un citoyen dépose des oiseaux dans un vase destiné aux cérémonies du culte, les troupes de Florus ne rendent pas le salut aux Hébreux. La signification de ces faits est supprimée ; la raison logique leur manque, et leur succession ne laisse aucune trace dans l'esprit. Tous ils jaillissent du même fond et remontent à la même source ; Josèphe ne le dit pas. Cette cause est la fatigue et le désespoir, naissant des intérêts blessés, des croyances outragées, de la fierté humiliée, de l'existence israélite compromise depuis deux cents ans. Après deux siècles de souffrance, la révolte éclate : on s'arme ; des bandes organisées parcourent les campagnes et animent l'insurrection ; Jérusalem se remplit de groupes de furieux et d'assemblées populaires. Les révoltés assiégent une légion romaine que le gouverneur de Syrie vient délivrer ; Agrippa l'ami des Romains, est chassé de Judée, et les vingt mille hommes de Cestius Gallus sont battus. A la tête des insurgés, se place le grand-pontife Ananias, « probe, vénéré, désintéressé, modéré, dit Josè-» phe, » qui soutient les combattants et conseille au peuple de repousser les Romains, de prouver la force d'Israël, et d'acheter ainsi une honorable paix. Contre lui s'élèvent les Pharisiens et les riches, familiers avec la bassesse, attachés à la famille d'Hérode, soumis ou vendus à Rome, et qui inclinent vers l'humble silence et le prompt paiement du tribut qu'exigent les envahisseurs. La masse du peuple frémit de colère : jeunes gens, prêtres, femmes, âmes exaltées et véhémentes, maudissent le pharisaïsme qui dé-

laisse la patrie. La nation se précipite comme un seul homme à la voix de ces chefs. « Exterminez, criaient-ils, » quiconque traite avec l'ennemi, frappez les lâches, re- » tranchez d'Israël ceux qui ne veulent pas mourir avec » Jérusalem ! »

Non-seulement c'était du fanatisme, mais toute l'institution juive le rendait plus redoutable et plus farouche. Elle ne reconnaissait que Dieu pour maître, l'inspiration immédiate pour guide, et le zèle était sa vraie loi. De là cette terrible ferveur de ceux que Josèphe, dans son prudent mensonge, appelle les « Fanatiques, » — *Zélés*, *Porte-Poignards*, *Brigands*, *Iduméens*; quatre armées de bandits, à ce qu'il prétend; les défenseurs et les vengeurs désespérés de la patrie, dans la réalité. D'abominables cruautés durent se commettre. A l'imminence du péril, à la ruine prochaine du pays, à la désolation du temple se joignait, pour les précipiter dans la frénésie, l'influence de cette législation orientale et judaïque, à la fois loi et dogme, ivresse et devoir (1), qui ordonne au citoyen de se faire législateur, juge et vengeur, dès que la loi est attaquée dans sa source; *loi du zèle*, à laquelle l'historien ne fait jamais allusion; magistrature du bourreau, vengeance de Dieu devenu citoyen et du citoyen devenu Dieu; droit de la fureur, aussi blâmable en théorie que dangereux en fait, mais qu'on ne pouvait extirper qu'avec les racines asiatiques du culte législatif et de la législation sacrée instituée par Moïse. La jurisprudence spéciale du « *zèle* » est consi-

(1) *Jus zelotarum.* — *V.* Hammond, Selden, Heidegger. *Hist. patriarch.* I, 623, et surtout un traité curieux et peu connu de G.-F. Wille. (*Dissertatio de Jure zelotarum in gente Ebræa*, Halle, 1699.)

gnée dans le *Code du Sanhédrin* (1), qui en énumère les différents cas légitimes, et dit en quelles circonstances les « enflammés du zèle de Dieu » doivent exercer leur terrible office. Au XIIe siècle, Maimonide admet encore cette législation (2). Selden pense que Jésus, lorsqu'il chassa du temple les marchands, usa du droit du ZÈLE. Embrasé par l'égoïsme oriental, par les traditions d'Israël, par une longue oppression, par la mort nationale qui approchait, ce zèle dut éclater par des crimes.

Josèphe a calomnié sa nation, non parce qu'il les a redits, mais parce qu'il en a voilé les causes. Il arrache le bénéfice de la pitié à des hommes qui eussent vécu paisibles, si l'impatience de souffrir et l'impuissance de se venger ne les eussent jetés dans la rage. Il falsifie la portion morale de l'histoire, il en altère l'âme ; plus coupable que s'il supprimait les événements ou les déguisait. Dans sa crainte de déplaire aux Romains, et de laisser entrevoir le courage, la constance, le dévoûment, l'héroïsme de ces fanatiques, il les travestit. Ce n'est pas assez de raconter leurs violences, il accumule les tableaux chimériques, qu'il charge de forfaits inventés et inouïs. Sa lâcheté et son embarras lui font perdre de vue non-seulement la vérité, mais la vraisemblance de son récit. Il imagine « des hommes vêtus de »robes de femmes, parfumés d'odeurs, couronnés de roses, »et tuant tout le monde sur leur passage (3) ; » conte milésien, qui ne ressemble à aucunes mœurs, qui ne se rap-

(1) Chap. IX, § *ult.*

(2) Si zelotæ trucidant... laudantur. *Hilc. issure Biah.*, c. II.

(3) Γυναικιζόμενοι δὲ τὰς ὄψεις, ἐφόνων ταῖς δεξιαῖς..... γυναικείας ἐσθῆτας ἀναλαμβάνοντες.., etc. Guerre jud. IV, IX, § 10.

porte à rien, et qui est sans raison, sans analogie, sans vraisemblance : tout, même le crime, a une vraisemblance, une analogie, une raison. Il n'explique d'aucune manière ces démentis burlesques donnés à l'humanité; il s'étend avec complaisance sur l'anomalie de ces crimes, comme s'il aimait à les exposer au grand jour ; il établit dans Jérusalem trois nations d'égorgeurs, qui se livrent une guerre d'extermination et se réunissent contre les honnêtes citoyens; il adjoint à ces « voleurs, » à ces « zélés, » à ces « sicaires, » les « paysans de l'Idumée, » qui accourent aussi pour prendre leur part à ces saturnales. Tout cela se plonge et se vautre dans la boue et dans le sang, en face du temple, en présence de l'ennemi, au milieu d'une vaste orgie. L'écrivain ne prête à ces horreurs nul motif, nul intérêt de cupidité ou de domination; ce sont les passe-temps d'un caprice voluptueux et meurtrier.

Ces monstruosités sont démenties par le petit nombre de faits avérés que Josèphe est obligé d'admettre comme canevas de sa narration. Les pharisiens, les riches et les vieillards demandaient la paix et couraient au-devant du joug des Romains. Les jeunes, les forts et le peuple (1) voulaient combattre et mourir. C'est dans le temple qu'ils se rassemblaient (2), c'est de là qu'ils s'élançaient sur l'ennemi. Avant de baigner les parvis de leur sang (3), ils jetèrent en prison les partisans de la paix; ils élurent un pontife sorti du peuple (4). Nous ne doutons pas qu'ils n'aient commis d'affreuses barbaries. Le crime de Josèphe est d'avoir exagéré les excès, d'avoir calomnié les

(1) Πλήθει τε καὶ νεότητι... *Id. ib.* IV, c. III, § 11.
(2) Ἐκ τοῦ ἱεροῦ προπηδῶντες... *Id. ib.* 12.
(3) Καθαιμάσσων τὸ θεῖον ἕδαφος... *Id. ib.*
(4) ... Δι' ἀγροικίαν... *Id. ib.*

intentions, d'avoir présenté comme des voleurs les derniers défenseurs de leur pays, et comme un amas de chimériques infamies l'insurrection désespérée du peuple contre les conquérants que le pharisaïsme encourageait. Il faut avoir vécu dans des temps de troubles pour savoir toute la facilité du mensonge politique, pour comprendre l'étendue de celui de Josèphe, et reconnaître qu'il ne pouvait ni se passer de cette base frauduleuse, écrivant pour les Romains, ni satisfaire Rome sans rejeter le crime de la révolte sur des morts, ni livrer au monde autre chose qu'un travestissement de l'histoire.

Revenons au commencement de la guerre. Les chefs des insurgés s'étaient déclarés les ennemis personnels de Josèphe. Ils essayèrent de le déposséder de son gouvernement (1) et n'y purent réussir. Cependant Vespasien, à la tête de soixante mille hommes, vient anéantir cette nation rebelle qui ose s'insurger contre Rome. Titus et Trajan assiégent Japha. Céréalis marche contre Joppé, Vespasien prend Jotapat, passe au fil de l'épée la garnison et les habitants, et ne laisse vivre qu'un seul homme, Josèphe, qui lui promet l'empire (2). « Quand on apprit ces choses à »Jérusalem, une violente haine s'éleva contre Josèphe ; on »l'appela traître et lâche ; un cri universel répéta contre »lui mille imprécations (3). » Il suit le vainqueur. Une année s'écoule avant que les conquêtes qui devaient précéder le siége de Jérusalem fussent terminées. Il fallut cinq mois de combats sanglants, livrés le jour comme la nuit, et deux terribles auxiliaires, la famine et l'incendie, non pas pour réduire, mais pour exterminer les assiégés. Chaque

(1) *Voy.* plus haut.
(2) *Voy.* plus haut.
(3) Guerre jud. III, 30.

position devient une ville nouvelle et exige un siége nouveau. L'histoire a vanté le devoûment des guerriers de Numance; elle a respecté l'héroïsme des Gaulois, des Bretons et des Bataves, qui, à la même époque, soulevaient leur tête fatiguée. Les Juifs de Jérusalem seront-ils maudits par l'histoire parce que leur dévoûment a été plus complet et leur courage plus invincible? Non; mais il y avait dans le camp romain un Juif transfuge, spirituel et traître, qui s'est chargé de mentir devant la postérité. C'est son récit qui a trompé l'histoire et l'ineffable crédulité des siècles doit étonner le philosophe; car son récit est un tissu de chimères, dont la fausseté apparaît d'elle-même. Il prétend avoir choisi pour tribune une montagne; de cette élévation, il harangue, à ce qu'il prétend, les factieux de Jérusalem. Il rapporte textuellement ces oraisons qui ne manquent pas d'une certaine faconde, mais qui ne s'accordent ni avec les circonstances d'une telle guerre, ni avec les probabilités locales.

Du sommet de sa montagne, exposé aux balistes romaines et aux machines des Juifs, l'historien affirme avoir parlé deux heures de suite pour engager ces derniers à se rendre, « Jetez vos armes, leur dit-il (1)!

Leur réponse est plus vraisemblable que son allocution. « Malédiction à César et à son père! criaient-ils du haut »des remparts; nous méprisons la mort, meilleure que la »servitude; nous ferons aux Romains, tant que nous res»pirerons, tous les maux possibles. Nous allons périr avec »la patrie et avec le temple; la patrie et le temple ne nous »inquiètent plus. Dieu a un temple plus magnifique, c'est

(1) *Id. ib.* V, IX, § 4.

»le monde (1). » Mot sublime qu'on n'a pas cité et qui est digne de l'être. Ce sont précisément les paroles que devaient jeter à leurs assiégeants ces hommes désespérés. Ainsi la vérité tombait quelquefois de la plume de l'historien. Tout en vantant la clémence de Titus, il avoue que ce général poussa vers la ville une foule de prisonniers juifs, les mains coupées (2), et qu'il en fit pendre un grand nombre à des gibets élevés devant les murs. « Le bois manquait aux gi»bets et les gibets aux cadavres (3). » Simon, fils de Gioras, et Jean de Giscala déployèrent, dans ces circonstances suprêmes, un courage et une habileté auxquels Josèphe, leur ennemi, ne rend aucune justice, mais que les faits attestent. Quand il n'y avait plus de vivres d'aucune espèce à Jérusalem et que les remparts, la citadelle, le temple furent détruits, Simon et Jean essayèrent de gagner la campagne; Josèphe les accuse de manquer de courage. On trouva Jean mourant de faim dans une caverne après le pillage et la dévastation de la ville; abattu, exténué, il demanda la vie. Simon, âme plus forte, se cacha longtemps sous les ruines du temple, et enfin sortant comme un spectre du fond de

(1) Καὶ ναοῦ ἀμείνω τούτου τῷ Θεῷ τὸν κόσμον εἶναι... *Id. ib.* V, IX, 2. M. Salvador traduit ainsi ce passage : « Sommes-nous entrés sur vos » terres? Avons-nous porté le désespoir dans vos familles? Vous dé» sirez la paix! Qui s'y oppose?... » Il n'y a pas un mot de ces phrases dans l'original. Les Juifs maudissent leur ennemi et adorent Jéhovah : voilà tout. Ils ne sont ni aussi modernes ni aussi diserts. (*Hist. des Inst. de Moïse*, t. II, p. 302, l. VI, ch. III. — La citation de Josèphe est également inexacte; M. Salvador la rapporte au chap. XXIX du l. V. Il n'y a pas de chapitre 29 dans le livre cinquième de l'historien.).

(2) *Id. ib.*

(3) *Id. ib.*

la terre que recouvraient des cendres; il apparut, pâle, enveloppé d'une robe blanche et un manteau de pourpre flottant sur ses épaules (1). « Qui es-tu? lui demandent les »soldats effrayés. — Faites venir votre chef et je le dirai. » Térentius Rufus lui demande son nom, qu'il déclare. C'est ce même Simon qui, réservé au supplice, passa devant Josèphe, devenu Romain, pendant la pompe triomphale (2). Quant à Jean de Giscala, les vainqueurs le condamnèrent à des fers perpétuels (3). Ces degrés de clémence correspondaient aux degrés d'infamie. Au plus brave, la mort; au rebelle suppliant, la prison; à la perfidie habile, les honneurs.

Comment peut-on ajouter foi aux détails que Josèphe a donnés sur cette guerre, à ces imprécations incessantes contre les défenseurs de Jérusalem et à ses adulations innombrables. Il prétend que les sources voisines, qui avaient tari pour les Juifs, se rouvrirent tout-à-coup en faveur des Romains (4). Dion Cassius est plus véridique; il convient que les assiégeants manquaient d'eau et qu'ils souffrirent beaucoup (5). Quant à la peinture effroyable des supplices, des forfaits, des carnages et des orgies, dont Jérusalem affamée fut le théâtre, une seule question suffit pour les détruire. Comment a-t-il pu savoir ces détails hideux? Il ne

(1) Cette scène est assez belle pour n'avoir besoin d'aucune addition. M. Salvador y ajoute *un vieux manteau*, *l'œil terrible et le front morne*. Josèphe dit simplement : λευκοῦς χιτωνίσκους... πορφυρᾶς χλανίδας. Il ajoute une circonstance très-pittoresque, oubliée par M. Salvador : ἐκ γῆς ἀνεφάνη, « il sortit de terre. » *Id. ib.* VII. III, 1.

(2) *Voy.* plus haut.

(3) Δεσμοῖς αἰωνίοις... *Id. ib.* VI, IX, 4.

(4) Τίτῳ... πηγαὶ πλουσιώτεραι ῥέουσιν... *Id. ib.* l. V, IX, 4.

(5) Τῇ ἀνυδρίᾳ ἐκακοπάθουν... l. LXVI, IV.

se trouvait pas dans la ville; il n'a dû les apprendre, ni des prêtres, ni des grands, ni des soldats massacrés, mais seulement des femmes, des enfants, des vieillards, captifs misérables, traînés dans les marchés et dans les cirques; pauvres restes d'Israël avec lesquels l'heureux habitant de Rome eut fort peu de relations sans doute. Par quelle audace cet homme que Voltaire a dévoilé en une seule et lumineuse expression, quand il l'a nommé l'*exagérateur Josèphe* (1), entre-t-il dans les plus obscènes et les plus atroces particularités d'un drame qu'il ne connaît pas, auquel il n'assistait pas et qu'il n'a pas vu ? La même perversité de goût littéraire, la même avidité d'amplifications romanesques dont la Bible falsifiée offre mille preuves, nous ont valu cette mère qui tue et mange ses enfants (2) et tous ces faits ridicules, dont le souvenir des hommes a daigné se charger (3).

C'était d'ailleurs la nécessité de Josèphe, de mentir. En inculpant ses compatriotes, il se disculpe. S'il ne prouvait que les martyrs de Jérusalem étaient des monstres, il resterait convaincu d'infamie. Défenseur de son intérêt comme de sa vanité, il n'épargne ni les apologies aux Romains, ni les injures à ses ennemis, ni les éloges à Flavius-Josèphe. Il exige de ses lecteurs une crédulité excessive, quand il rapporte que les « sacrificateurs le consultaient, à »quatorze ans, sur l'intelligence des lois; » assertion qui répugne à Boivin (4) et scandalise le bon père Gillet lui-

(1) *Dictionn. philos.* art. Juifs.

(2) *Id. ib.* V, x, § 3.

(3) Ὀρόβοις μὲν ἐμφράττοντες τοῖς ἀθλίοις τοὺς τῶν αἰδοίων πόρους, ῥάβδοις δ' ὀξείαις ἀναπείροντες τὰς ἕδρας... *Id. ib.* V, x, § 3.

(4) *Mém.* Acad. Inscr. IV, 237.

même (1). Il prétend, ailleurs, que, doué de plus de vigueur que la plupart des hommes, « il a nagé une entière »nuit (2), après le naufrage de son vaisseau ; » il raconte par quel prodige de son éloquence quarante personnes réfugiées dans une grotte, et voulant le tuer, parce qu'il parlait de se rendre, se laissèrent convaincre, suivirent ses avis, tirèrent au sort à qui égorgerait le premier son camarade, se poignardèrent les uns les autres pour éviter le péché du suicide, et ne laissèrent en vie que Josèphe et un de ses compagnons (3). Se jeter sur le glaive, tenu par la main d'autrui, n'est-ce pas le suicide même, sous une forme à peine déguisée?

Cet égoïsme vaniteux de l'historien se manifeste, tantôt par des historiettes de ce genre, tantôt par de graves omissions. Tout occupé de lui-même, il néglige de dire quels furent, au commencement de l'insurrection, les préparatifs militaires et les succès variés de ses collègues, chargés du gouvernement des autres provinces. Il ne parle d'eux qu'à propos de lui. Le siége d'une seule ville, Jotapat, usurpe un livre entier; c'était lui qui la défendait. Les autres actions de la campagne sont omises ou brièvement résumées. Paraît-il devant Vespasien ? Tous les yeux sont fixés sur Josèphe; on s'attroupe, on s'étonne, on le plaint; on le blâme, on le loue; il existe seul dans la Judée, ou plutôt seul dans le monde. A l'entendre, il est l'homme nécessaire, l'homme attendu, le prophète. « Il a, dit-il, étudié »toutes les sectes; » il a même vécu dans le désert, avec un nommé Banus, pour connaître la vie contemplative (4).

(1) T. I, note 6.
(2) Vie de Josèphe, § 2.
(3) *Voy.* plus haut.
(4) *Id. ib.* § 3.

Il est philosophe, orateur, diplomate, guerrier, poète, prêtre et avocat.

Ce dernier talent est celui que je lui contesterais le moins. Il faut l'entendre plaider la cause des Juifs contre Juste de Tibériade, et réfuter les accusations des Alexandrins et des Grecs, personnifiés par lui sous le nom de ce célèbre Apion qui fit tant de livres et dont nous n'avons pas une page. L'audace insultante de sa défense n'expose Josèphe à aucun danger ; il peut attaquer et dénoncer à son aise toutes les faiblesses de l'ingénieuse Grèce ; sa pénétration ne déplaira point aux Romains. « Quel droit avez-vous, dit-il »aux Grecs, de parler contre notre antiquité ? Vous êtes »d'hier (1), vous ne savez écrire que des fables (2) ; il »vous suffit de quelques traditions orales pour bâtir des »édifices de mensonges (3). Votre Homère que vous vantez »est un problème ; et l'on n'est pas certain qu'il ait écrit ses »poëmes (4). Vos historiens arrogants ne songent qu'à ri»valiser (5) de belles paroles, pour flatter ou les villes ou »les rois (6). Quant à nous un petit nombre de livres sa»crés nous suffit (7) ; et ils sont d'accord. Je les ai fidèle»ment traduits (8). » On dirait d'un esclave qui en battrait un autre, devant le maître commun. Deux faits curieux

(1) Παρὰ τοῖς Ἕλλησιν πάντα νέα. *Id. ib.* l. I. II.

(2) Μυθολογεῖν. *Id. ib.*

(3) Ἐκ παρακουσμάτων ὀλίγα συνθέντες τῷ τῆς ἱστορίας ὀνόμαι λίαν ἀναιδῶς ἐνεπαροίνησαν... Λόγοι... *Id. ib.*

(4) Φασὶν οὐδὲ (τὸν Ὅμηρον) ἐν γράμμασι τὴν αὐτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν. *Id. ib.*

(5) *Id. ib.*

(6) *Id. ib.*

(7) Οὐ γὰρ μυριάδες βιβλίων ἀσυμφώνων. *Id. ib.* I.

(8) Ἐκ τῶν παρ' ἡμῖν ἱερῶν βίβλων διὰ τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς συνεγραψάμην. *Id. ib.*

se présentent ici. D'abord ces invectives contre la Grèce ont été sans doute traduites ou corrigées par des Grecs, comme l'avoue l'historien dans un passage que nous avons cité plus haut (1) ; tant la dignité humaine s'était abaissée et avilie à l'ombre de la tyranie universelle. Puis c'est Josèphe, si constamment infidèle, même dans les sujets frivoles, qui attribue à la Grèce l'habitude du mensonge historique, et qui le réprouve. Quant à lui, tout ce qu'il touche s'altère ; il emploie à chaque instant la nuance équivoque et intermédiaire qui, confondant le vrai et le faux dans un crépuscule romanesque, force la vérité de mentir.

Tout le favorisait; et, dans les temps modernes, il a trouvé des partisans nombreux parmi les chétiens abusés. A peine quelques esprits pénétrants ont-ils osé douter de la véracité partielle des faits qu'il raconte. Le dernier historien des Juifs, J. M. Jost, savant Allemand (2), ne trouvant à consulter que Josèphe sur toute l'époque d'Hérode et celle de Vespasien, a défendu résolument le témoignage de l'unique auteur sur lequel il pût s'appuyer. Ses raisons sont bien faibles. « Les meilleurs d'entre les criti-
» ques, dit-il, ont lavé Josèphe des accusations nombreuses
» intentées contre lui ; son amour pour la vérité a été
» prouvé aux dépens d'écrivains plus modernes, d'Eusèbe,
» du Pseudo-Philon, du Pseudo-Hégésippe, du pitoyable
» Hébreu Josippon, et de beaucoup d'autres inconnus tant
» romains que grecs-romains, et des légendes thalumndi-

(1) *Voy.* p. 37.

(2) *Geschichte der Israeliten, seit der Zeit der Maccabaer, bis auf unsere tage, nach den quellen bearbeitet*, von J. M. Jost. Berlin, 6 vol. 1829. Un des meilleurs ouvrages de la littérature allemande moderne, et qui n'a pas été traduit en français.

» ques (1). » (Die besten critiker... haben den jüdischen geschichtschreiber von so vielen verleumdungen gerettet, und seine wahrheitsliebe auf kosten des spætern Eusebius, des Pseudo-Philo... etc... und mancher ungenauen Rœmischer und Griechish-Rœmischer skribenten,... unverkennbar dargethan...) Quoi qu'en dise l'auteur allemand, je ne pense pas que le P. Gillet et Prideaux soient de meilleurs critiques que Bayle, Voltaire et Basnage (2). Quand même Eusèbe, Philon et le prétendu Josippon, auraient tort contre Josèphe, cet avantage ne prouverait rien. Ce ne sont pas eux que l'on peut opposer à l'historien juif; c'est la Bible ancienne qu'il prétend traduire et qu'il défigure; ce sont les faits qu'il prétend transmettre et qu'il arrange; c'est l'évidence même des choses et de sa situation personnelle qui s'élèvent à la fois contre lui. Par une singularité remarquable, tous les écrits de la même époque (3), relatifs aux événements auxquels il a pris part,

(1) Jost. *Ib.* t. I. Anhang zum Zweiten Buche, s. 11.

(2) Les principaux adversaires de Josèphe sont Bayle, Voltaire, Basnage, Salien, Sahméron, G. Olearius, Baronius (*Ann. eccles.*), et malheureusement le P. Hardouin. *De num. Herod.* La colère du P. Hardouin contre Josèphe s'est manifestée d'une manière si étrange, qu'elle a dû servir la cause de l'écrivain juif. « Je ne veux plus l'ap» peler *Joseph*, dit-il, ce serait le confondre avec saint Joseph... Je » n'ai que du mépris pour ce *Josèphe;* car je le nommerai toujours » ainsi... » Bayle s'élève souvent contre la fécondité d'inventions frauduleuses que Josèphe se permet. V. *Dict. histor. et littér.*, 28, a, b. — 169, b. — 240, b. — 337, b. — 2, b. — 716. — 1926, b. — 2273, b. — 2540, b. — 2708, a. Ed. de Rotterdam, 1720. « Il » y a longtemps, dit Bayle dans son article sur Abimelech, que j'ai » conçu de l'indignation contre Josèphe... etc., etc. »

(3) *Die schwierigkeit einer verbesserung der Joseph... liegt be-*

sont perdus; on ne peut contrôler son récit qu'au moyen de quelques lignes de Suétone, de quelques phrases de Tacite, et de quelques pages de Dion Cassius; cette destinée, qui l'a protégé vivant contre les récriminations de ses frères, l'a protégé mort contre la justice de l'histoire.

---

§ IV.

Conclusion. — Valeur historique et littéraire de Flavius-Josèphe.

Si je regarde Flavius-Josèphe comme un guide dangereux, comme un interprète infidèle et intéressé, non-seulement des traditions judaïques, mais des faits contemporains et du génie de l'histoire, non-seulement de l'esprit de son temps, mais de celui de sa race, je ne prétends point diminuer sa véritable valeur. Il faut rarement le croire, et il faut toujours l'écouter. Ses mensonges mêmes sont des lumières. S'il essaie d'obscurcir et d'embrouiller les événements qui se passèrent en Palestine, il laisse tomber en dehors de ce cercle et bien loin dans l'avenir des enseignements curieux. Il sent et il comprend, sans se l'expliquer à lui-même, ce mouvement de civilisation, qui brise l'unité judaïque, qui va briser l'unité romaine, toutes deux exclusives, et qui élargira bientôt le cadre des destinées humaines. Sous ce rapport, Josèphe,

sonders in dem gænzlichen mangel gleichzeitiger Schriften über denselben gegenstand. Jost. *Ib.* S. 10.

malgré son pharisaïsme, ses remarques puériles sur les nombres, sa superstition du détail, ses habitudes juives, dépravées, cèdent à je ne sais quelle impulsion demi-chrétienne, mêlée de stoïcisme, de platonisme mal compris, et de souvenirs esséniens mal digérés. Après avoir exposé les partialités de cet historien, les concessions de cet homme politique, les lâchetés de ce citoyen apostat, il serait injuste d'oublier que la sagacité de son intelligence compensa, jusqu'à un certain point, les faiblesses ou les malheurs de sa conduite. Le dévoûment et le sacrifice restèrent inconnus à cette âme intéressée; mais le développement des sociétés se fit sentir sourdement à cet esprit vigilant et alerte. Il fut infidèle à ce qui tombait en ruines; il passa toute sa vie à défigurer et à mutiler ces ruines; mais il eut l'intérieure et vague révélation de ce qui devait naître un jour. Il ne fut ni vrai, ni grand, ni honnête; seulement un confus et lointain pressentiment agita sa pensée. L'Allemand Wachler dit avec raison que « son mérite est de ne s'être pas contenté des lumières » voisines et hébraïques, et d'avoir essayé la fusion des lu- » mières étrangères (1). » Grand dessein pour lequel la vigueur morale lui manquait : il lui eût fallu, au lieu d'une impartialité inférieure et lâche, une impartialité supérieure et héroïque. C'est encore une remarque juste de l'écrivain que nous venons de citer, que le génie spécial du judaïsme, ou, comme il s'exprime, le « particularisme » (*Particularismus*) des hébreux « cherche à se concilier en lui avec la

(1) ... « Indem er, nicht immer genügend bey næherer beleuch- « tung, die Geschichte der Hebræer und des Auslandes verglich... etc. » « — *Handbuch der Geschichte der Literatur*, » von Dr Ludwig Wachler, Leipzig, 1833. Ier. th. p. 387.

» civilisation universelle des Romains (1). » Il est Juif et veut se faire Latin ; il est Oriental et veut devenir Occidental, double empreinte qui le rend équivoque et louche. Les deux maîtres qu'il sert le repoussent. Les deux civilisations qu'il veut concentrer le renient. Il n'est ni du passé ni de l'avenir, et toute sa finesse, toute sa capacité, n'aboutissent qu'au mensonge.

Il représente ainsi, par ses vices comme par ses qualités, une destruction commencée ; le moment où l'esprit national et local des peuples céda, et fut sur le point d'entraîner Rome elle-même dans cette absorption universelle. La déclamation et l'astuce du Grec, l'orgueil et le théisme du Juif, la crédulité de l'Oriental, la politique pratique du Romain (et tout cela, c'est le même homme !) lui forment un style mêlé comme sa conduite et comme sa vie. On voit dans ses pages, ainsi que dans les rues de certaines villes d'Orient, toutes les physionomies et tous les costumes ; esclaves, hommes libres, soldats, préteurs, philosophes, prêtres, impératrices, courtisanes, femmes juives, Syriens, Arabes, Égyptiens, Alexandrins ; le Romain, qui sait obéir et commander ; le Grec, qui plaît et se laisse séduire ; l'Asiatique, dont la passion éclate ou dort comme la foudre ; éléments inconciliables et toujours ennemis ; faisceau impossible à contenir longtemps dans ses liens factices ; la main des Empereurs ne le laissa point échapper jusqu'au Bas-Empire.

Toute la portion des œuvres de Josèphe qui se rapporte aux temps d'Hérode, d'Agrippa et de Vespasien, celle que

(1) « Merkwürdig als Versuch, den weltbürglichen Rœmersinn mit » dem Hebræischen Particularismus zu versœhnen... etc. » *Id.* tt. 319.

l'on peut lui attribuer exclusivement et à juste titre, falsifiée il est vrai, quant à l'esprit général, vive, pittoresque et animée, est d'une vérité de costume que l'on chercherait vainement ailleurs, et comble une lacune historique.

L'amour de l'écrivain pour la description détaillée, pour l'ornement frêle, pour le luxe des accessoires, pour leur reproduction fine et servile, se tourne en avantage et en richesse. L'historien blesse le goût, le romancier amuse l'esprit. Il est impossible d'intéresser plus qu'il le fait, lorsqu'il ouvre au lecteur le palais d'Hérode et lui montre l'intérieur de cette famille ensanglantée et éperdue de passions. La ruine de Jérusalem offre le même mérite. Rien de plus dramatique et de plus puissant que l'ouverture subite des portes du temple, sans qu'une main d'homme les force à céder, et cette terrible voix qui retentit comme un tonnerre, à travers le *Saint des Saints* :

LES DIEUX S'EN VONT ! !

Si nous avions à nous occuper ici spécialement du mérite littéraire de Josèphe, nous détacherions avec soin du reste de ses œuvres les narrations du siége de Jérusalem et du règne d'Hérode, que la vigueur et la finesse du coloris ne permettent pas d'attribuer aux collaborateurs de l'historien. Ce n'est plus la touche vague et molle qui a corrompu la sauvage grandeur de la Genèse, ni la déclamation fleurie qui règne dans les harangues de Josèphe (1).

(1) Josèphe a exercé plus d'influence sur les littératures du Nord et sur les œuvres des écrivains protestants que sur les littératures méridionales et catholiques. Voltaire lui doit un épisode de la Henriade, épisode que Théod. Agrippa d'Aubigné avait déjà ébauché dans ses Tragiques. Machiavel et Montesquieu l'ont consulté. Les amours d'Hérode ont servi de texte à plusieurs Tragédies françaises, italiennes et espagnoles, la plupart médiocres. Lebeau a traduit en

Il a deviné le secret de Richardson (1), l'intérêt par le détail; il rend les scènes présentes et voisines; il fait couler le sang et siffler la pierre; il montre un enfant qui a soif et sa mère qui meurt en lui donnant le dernier lait de sa mamelle tarie. Un pan de mur tombe, et vous entendez le fracas; vous voyez le nuage de poussière qui s'élève, les membres sanglants et écrasés sont sous vos yeux. Si ce genre de talent était le génie, on devrait placer Josèphe au-dessus d'Hérodote, au-dessus de Tacite, au-dessus de Thucydide. Souvent il marque ses narrations d'un point lumineux, plus vif au regard; il fait saillir ses personnages et ses couleurs avec une vigueur plus éblouissante; on voit circuler dans ses tableaux une atmosphère plus rare et plus diaphane que chez ces grands maîtres. Cependant il reste bien au-dessous d'eux.

C'est que leur but était élevé; le sien, vulgaire.

Il voulait être lu; ces hommes aimaient la vérité, ils avaient une patrie. Protecteurs et non destructeurs des traditions, ils n'appelaient pas l'intérêt sur une famille, un ménage, un roi ou un crime; mais sur leur nation, centre et premier

prose latine *le Discours* de Josèphe aux Israélites, réfugiés dans la caverne après la prise de Jotapat. Mais ce sont les imaginations anglaises, que cet écrivain singulier a le plus vivement ébranlées. En 1677, un dramaturge de peu de talent, Crowne, rival ridicule de Dryden, fit représenter avec succès *the Destruction of Jerusalem*, mauvaise tragédie, dans laquelle on ne s'attend pas à trouver ce qu'elle renferme, l'histoire du règne de Charles II. Milman, poète moderne, a développé dramatiquement la même catastrophe, dans une tragédie épique, *la Chute de Jerusalem* (the Fall of Jerusalem). *Salathiel*, par Croly, le poëme de Byron intitulé: *Heaven and Earth*, et quelques-unes des plus terribles inventions du romancier Maturin, ont été puisées à la même source.

(1) V. notre Étude sur Richardson De Tœ, t. VI et VII.

acteur de leur drame; sur la vertu nationale, les dieux, la foi, les douleurs du pays. S'ils pleuraient comme Tacite l'agonie des grandes vertus publiques, c'étaient des pleurs sévères qu'ils répandaient, plus touchantes que toutes les élégies. Enfin Josèphe, homme d'un talent flexible et d'un esprit très-sagace, eût été peut-être un grand historien, s'il eût été un honnête homme.

DES MOEURS ET DE L'ORGANISATION

DE

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE

DU IIIme AU Vme SIÈCLE.

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE, ENTRE LE LE IIIme ET Vme SIÈCLE.

Sancti Cypriani Epistolæ.

Sancti Hieronymi opera

Sidonii Apollinaris Epistolæ.

M. Villemain. Essais sur les Pères de l'Église.

M. Guizot. Histoire de la civilisation en Europe.

Sedulii et Prudentii Carmina.

Merobaudis quæ supersunt.

DES MŒURS ET DE L'ORGANISATION

DE

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE, DU IIIme AU Vme SIÈCLE.

§ Ier.

Saint Cyprien considéré comme homme politique. — Difficultés de l'organisation chrétienne. — Derniers efforts de l'intelligence païenne. — Apulée.

C'est un curieux phénomène que la création de la société chrétienne. Combattue pendant quatre siècles par le fer, le feu, la dent des bêtes féroces, la haine du peuple, la colère des empereurs et l'invasion des Barbares, elle s'est emparée du monde; par quel miracle? Je ne trouve l'énigme résolue ni chez les historiens théologiques, ni chez les historiens philosophes. Les uns expliquent tout par l'action de la Providence; les autres, par le hasard de la destinée. Mais comment se forma et se soutint l'organisation de l'Église chrétienne au IIIe siècle; conspiration permanente, pacifique, toujours étouffée, jamais vaincue? Quels furent son administration, sa hiérarchie, son mode d'action politique? République sans armée, conjuration sans poignards, nation de martyrs résignés, qui se tiennent debout en face de la société armée, sous le glaive des

proconsuls ; décimés, mutilés, abattus ! A eux le triomphe, à leurs ennemis et à leurs bourreaux la défaite et la honte.

Saint Cyprien fut un des grands promoteurs de ce triomphe. Pour la connaissance exacte de la société chrétienne au IIIe siècle, il n'y a pas de meilleur enseignement que les œuvres et surtout les lettres de saint Cyprien. Ce ne fut pas seulement un saint docteur, un homme éloquent et un martyr ; ce fut un grand administrateur et un homme politique de premier ordre. Sur lui roule toute l'organisation catholique de son époque. Il en est le directeur et le maître. Jusqu'où doit aller la résistance ; quelles concessions peut-on faire au pouvoir ; par quels ressorts doit-on détruire les hérésies, et ramener le grand corps épars du monde chrétien à l'unité et à l'énergie d'une vie commune ; comment encourager les faibles, modérer les violents, rappeler les infidèles, effrayer les parjures, lasser les adversaires, apaiser les populations, communiquer avec les frères éloignés, maintenir l'obéissance, corriger les excès, contenir les fougues du zèle, donner tour-à-tour et à propos des conseils, des ordres, des exemples, des anathèmes, et enfin son sang ; par quel mélange de foi héroïque et de prudence assidue conduira-t-on à bien la grande entreprise d'une réforme universelle, qui embrassera la vie et la mort, le monde et les siècles? Ces enseignements se trouvent dans la vie et les œuvres de Thascius Cyprianus, évêque de Carthage ; ils s'y trouvent avec une précision et une simplicité que Richelieu ou William Pitt auraient admirées. Il n'avait pas de licteurs et n'agissait que sur les âmes. Tantôt il se cachait dans ses domaines, à plusieurs lieues de la capitale ; tantôt on l'exilait dans une petite ville du littoral. Du fond de la retraite et de l'exil, il con-

tinuait son œuvre de sagacité, de courage, de prévision et de prudence ; assignant les aumônes, distribuant les revenus ; envoyant des messagers à Rome et en Espagne ; souvent attaqué, même par des chrétiens ; se défendant contre eux ; ralliant ses amis ; posant des bornes et des règles ; affermissant chaque jour l'autorité de son empire ; s'abstenant de toute démarche inutile ou compromettante ; et ne venant recevoir la mort de la main du bourreau, qu'au moment où toutes les autres tâches sont accomplies et où Dieu n'a plus à lui demander que ce sacrifice.

La naissance et l'accroissement de la société chrétienne s'expliquent d'un mot : c'est le triomphe de la force morale sur la force physique. Autour de saint Cyprien, à Carthage, vous voyez un petit groupe compacte d'hommes pris dans toutes les classes, et réunis par le dégoût commun que leur inspirent les mœurs païennes, par une commune foi et une commune espérance : ouvriers, tailleurs, lingères, rhéteurs, philosophes, magistrats, riches et pauvres ; on remarque dans ce nombre un ancien acteur et un roulier. La tête et l'extrémité du monde romain s'entendent pour abjurer Rome. Les plus éclairés et les plus illettrés se donnent la main pour cette œuvre ; la révolte des uns émane de l'intelligence ; celle des autres, de la misère. Il y a des chrétiens dans le palais des empereurs, et dans les bouges et les tavernes de Numidie. Cependant, le centre de la société romaine, les classes moyennes, bourgeois, soldats, marchands, ne s'ébranlent pas. On sacrifie aux Dieux ; on se livre aux voluptés ; on jure fidélité aux très-saints empereurs ; et la masse a plus de mépris encore que de haine pour ces chrétiens que l'on prend pour des Juifs révoltés, êtres ridicules qui se détachent du grand corps social, protestent par leur silence, et n'ont

pas même la force et l'autorité d'une rébellion armée.

Tout marche de son train ordinaire; jeux du cirque, gladiateurs, dix empereurs par année, nouvelles sectes philosophiques, nouveaux Dieux au Panthéon. Mais dans le monde païen, tout croule. Dans le monde chrétien, tout s'élève. Il n'y a que ruines d'un côté; de l'autre, il n'y a que germes. Thascius Cyprianus exilé dans la petite ville de Curube, en Afrique, est plus puissant que Valérien et Gordien, empereurs. Ceux-là commandaient à des corps, Cyprien commandait à des volontés. Les empereurs trônaient sur un empire pourri, sur un paganisme ridé, sur des populations ennuyées, sur des armées avides, des sénateurs abrutis, des courtisans qui avaient plus de vices au cœur que de plis à leur robe. Thascius dirigeait quelques centaines d'âmes dévouées, prêtes à tout, profondément mécontentes de leur état, retrempées par l'exercice des vertus, heureuses de se régénérer par l'héroïsme, et mettant leur espoir dans l'autre vie. La matière politique manquait aux empereurs païens; et ce qui le prouve, c'est que Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, Julien, grands hommes, n'ont pu qu'endormir ou retarder l'anéantissement de l'organisation romaine. Sous la main des évêques catholiques au contraire, l'élément politique abondait; il se réfugiait là, occupant peu de place, faisant peu de bruit, actif sous ce petit volume et bon à tous les usages de conquête ou d'organisation. Aussi, à mesure que la société païenne s'enfonce et s'abîme, la petite société chrétienne la domine et la dompte.

La coutume des politiques modernes, c'est de confondre la force matérielle avec la force réelle, les lois avec les mœurs, la puissance brutale avec la vie morale, ce qu'il y a d'extérieur avec ce qu'il y a d'intime. Au IIIe siècle, les

proconsuls et les patriciens, les juges et les sénateurs, environnés de faisceaux, munis de lois excellentes, approvisionnés de richesses, protégés par des armées, croyaient leur société bien forte, parce qu'elle avait tout l'appareil extérieur de la force. Elle fut débordée et renversée par ce petit groupe de rebelles paisibles, ayant à leur tête quelques évêques, gens de lettres ou sénateurs habiles; ce groupe avait concentré en lui seul l'élément politique. Il savait attendre, persévérer, croire, aimer, souffrir, se dévouer; enfin vivre et mourir. Les païens ne savaient plus que jouir et combattre.

Les cadres de la société romaine subsistaient, mais l'âme de la discipline romaine était morte. Au contraire, le christianisme vivait dans les âmes avant d'avoir ses lois fixes. La révolte chrétienne, sourde et timide, bien que profonde, manquait d'organisation précise. Saint Cyprien, saint Augustin, saint Jérôme, saint Salvien, saint Martin, saint Ambroise, cent autres accomplirent cette œuvre épineuse et sublime.

Saint Cyprien fut un de ceux qui considérèrent leur entreprise sous l'aspect le plus pratique et le plus applicable; il porta dans ce travail nouveau et redoutable une expérience politique de l'ordre le plus rare et une sagacité consommée. Tous les actes de sa vie d'évêque sont des faits politiques; tous ont eu une valeur appréciable et une action sur la société de son temps. Voilà ce que n'a pas dit Gibbon, dont la légèreté mérite tant de reproches, et qui n'a voulu voir dans le christianisme qu'un accident concourant à la ruine du monde antique. C'était la mort même du monde antique; et dans cette mort, une naissance, comme il arrive toujours.

Tacite et Juvénal, Sénèque et Lucain l'avaient prévue

et prédite. Les dogmes philosophiques de l'antiquité militaient contre l'organisation ou plutôt la corruption impériale. Avant que la révolte du sens moral se régularisât sous le nom du Christ, le stoïcien et le platonicien se détachaient, sinon par les mœurs, au moins par les préceptes, d'une société qui portait les stigmates de Tibère, de Néron, d'Héliogabale et de Commode. La portion pure et féconde des doctrines alla se confondre dans le grand fleuve du christianisme; les abominations du culte des sens, les théories folles ou stériles, nées de la dépravation ou de la sénilité, restèrent adhérentes au monde ancien. Dans la lutte du bon et du mauvais principe qui s'établit alors, le mal fut vaincu en définitive, bien qu'il eût pour lui le glaive, le nombre, l'habitude, quelquefois le talent. Nous avons dit que la masse était païenne; toutes les campagnes l'étaient. Les esprits cultivés tenaient au paganisme. Peu de chrétiens ont eu autant d'esprit et de vivacité de style que Lucien ou Apulée; ces hommes sont stériles. Comparez-les à saint Cyprien, à Salvien, à saint Jérôme. Chez les uns, le vice mourant s'agite et chante pour s'amuser; chez les autres, une vertu naissante, une force au berceau bégaient le code d'un nouvel univers. Les uns ne sont que les successeurs de Pétrone; les autres sont les prédécesseurs de Bossuet. Les uns achèvent de dissoudre; les autres commencent à fonder.

Placez en face l'un de l'autre Apulée et Cyprien. Ils ont vécu dans la même ville, à Carthage, qu'ils ont illustrée. Apulée était un grand mythologue et un philosophe célèbre. Après avoir passé sa vie à recueillir les fables de la vieille religion et à en expliquer les symboles, il les a tressés et réunis dans cette guirlande énigmatique et éclatante qu'il a nommée *l'Ane d'Or*. On ne peut imaginer un style

qui ait plus de prestige, de fascination et de variété que le sien. Il se joue, il se plie, il se prête, il s'élève, il redescend, il module dans tous les tons imaginables. Il sait railler, peindre, médire, conter, déclamer, raisonner selon le besoin. Il emprunte des teintes à toutes les palettes; il mêle ensemble la fécondité ingénieuse des Grecs, les ornements africains, les singularités de l'Égypte, les voluptés milésiennes, les mythes sévères du gnosticisme, les mystérieuses formules d'Éleusis, les obscénités sotadiques, l'élégante impureté de Pétrone, les récits merveilleux de l'Arabie. Vous croyez, en parcourant son livre, découvrir tous les débris confondus du polythéisme, et comme les restes d'un immense festin que le paganisme a donné au monde et que les convives abandonnent; couronnes de roses, tachées de lie, idoles baignées de libations, plats d'or et cristaux portant des sentences philosophiques, tapisseries représentant la guerre, la chasse et l'amour, lyres aux cordes détendues, draperies souillées;—et au fond de tout cela, la mélancolie profonde qui suit l'orgie éteinte et la débauche affaissée. Il ne vous apprend rien; il ne vous instruit de rien. Il vous laisse triste et troublé de toutes ces images émouvantes ou funèbres. La vie, aperçue dans un tel livre, n'a pas de sens, pas même celui du plaisir. Y a-t-il des Dieux? La volupté est-elle un bien? La vertu existe-t-elle? L'homme a-t-il des devoirs? Son existence a-t-elle un but? Il n'en sait rien. Toutes ces questions sérieuses reculent, dans le roman d'Apulée, à une distance infinie et apparaissent plus terribles sous la fantasmagorie qui les cache. Apulée vous parle de rites, c'est-à-dire de superstitions; d'amulettes et de prodiges, c'est-à-dire d'enfantillages; d'aventures bizarres, c'est-à-dire d'une fatalité frivole. Le paganisme, étendu sur le lit de mort, s'a-

dresse à vous par sa bouche et vous dit son impuissance extravagante ; il vous ouvre tous les trésors de sa pensée, pauvres trésors, radotages brillants. Une société qui produit de telles œuvres est condamnée. Elle n'a plus rien de fort, rien de sain, rien de grand. Les principes lui manquent, et les principes sont l'air vital que les sociétés respirent.

Saint Cyprien est l'expression de la société chrétienne, comme Apulée est l'expression de la société païennne. Chez le chrétien, tout est complet et arrêté : ce qu'on doit croire, ce qu'on doit dire et ce qu'il faut faire. Point de contes, point d'équivoque, point de mythes ; un sérieux et une douceur extrêmes, l'unité du style répondant à l'unité des pensées, toute la théorie morale exposée simplement, des préceptes pour toutes les situations, des encouragements pour toutes les âmes ; un système bien lié, ayant ses limites, son centre et ses rayons. Les récits amusants d'Apulée étincelaient comme des lueurs nocturnes sur un tombeau. Les enseignements lumineux de Cyprien brillent comme une auréole sur un berceau. On sent que la vie et l'espoir, l'avenir et la force appartiennent à la petite armée qui choisit pour guides les doctrines de Cyprien. Elle aura besoin de peu, elle vivra chaste, elle sera charitable, elle souffrira noblement, elle mourra de même. Que faut-il de plus pour s'élever au rang des grands peuples ? La force matérielle et l'audace active lui manquent. L'une et l'autre lui seront données par l'avenir, lorsque l'énervement des populations démoralisées les aura livrées sans défense au sceptre des eunuques et à la lance des Huns. Alors la force morale, longtemps éprouvée, surgira au-dessus des conquérants et des vaincus ; le christianisme sera intronisé, et le monde appartiendra aux descendants de Cyprien, d'Augus-

tin et de Jérôme. Alors on reconnaîtra quelle était la vraie Cité, la vraie société; de celle qui, avec l'apparence de l'organisation, cachait son cadavre sous des lambeaux de pourpre, ou de celle qui, ne prétendant à aucun pouvoir, humiliée et battue, possédait la vie et la force réelle. C'est un enseignement pour les nations qui, en se détachant de tout principe, croiraient pouvoir y suppléer par des lois.

On voit chez Saint Cyprien, le détail des lois et jusqu'aux minuties de l'administration jaillir de quelques principes arrêtés. Les modernes prétendent créer les idées au moyen des lois, on sait comment ils y réussissent. La population chrétienne, se plaçant, au troisième siècle, en dehors des habitudes et des mœurs païennes, n'avait plus ni code ni direction. Toute sa loi se renfermait dans l'Évangile qui pouvait subir des interprétations diverses. Deux ou trois injonctions générales émanaient du Livre divin; nul cas particulier n'était prévu; cependant les problèmes les plus difficiles se présentaient à tous moments. Devait-on courir au devant de la persécution? Fallait-il la provoquer ou seulement la subir? Où s'arrêtait l'obéissance de fait, que les empereurs pouvaient exiger des chrétiens? Dans quelles limites se renfermait le pouvoir des évêques? Comment distribuer les aumônes? Par quelles mains devaient-elles passer? A quel contrôle fallait-il soumettre les distributeurs et comment punir les délinquants? Où commençait l'hérésie? A quels signes reconnaître le chrétien, qui se séparait de ses frères, ou celui qu'une erreur d'opinion entraînait hors de leurs voies? Le baptême, symbole du christianisme, était-il effacé par l'hérésie? Était-il permis de le conférer deux fois? La femme faible, ramenée vers le culte païen par la terreur du supplice, pouvait-elle être pardonnée? Quelles bornes imposer à cette

indulgence? Comment traiter les vacillants, les tièdes, les parjures, les timides? C'était toute une législation pénale à établir; elle n'avait pour sanction que l'autorité de l'évêque et l'assentiment de son peuple. La moindre faute entraînait des conséquences graves, elle affaiblissait ou éteignait une république naissante, qui n'avait ni finances, ni soldats, et dont le monde entier était l'ennemi. Je voudrais que nos préfets et nos ministres comparassent les difficultés de leur juridiction et la responsabilité qui pèse sur eux, avec les embarras et la responsabilité des évêques chrétiens, meneurs et instituteurs de la société nouvelle, entre le troisième siècle et le onzième.

C'étaient des difficultés d'autant plus graves, que le christianisme n'avait pas seulement à corriger les erreurs païennes; il amenait ses propres excès. Le principe de la fraternité humaine et de l'égalité devant Dieu, rapprochant le maître de l'esclave, le clerc de l'évêque, la jeune femme du vieillard, confondait les rangs, détruisait la subordination, favorisait une promiscuité dangereuse, et offrait des prétextes et des excuses à la licence et à la volupté. Un raccommodeur de vieux habits et un muletier écrivent à Saint Cyprien comme à leur frère; les relations de Saint Jérôme avec plusieurs dames romaines éveillèrent la calomnie des contemporains. Il faut lire dans les lettres de ce dernier l'histoire de cette vierge enlevée dans le désert par un cénobite (1); et dans Saint Cyprien les reproches mérités par les chrétiennes d'Afrique qui prétendaient vivre avec les diacres sous un toit commun, et même *cum iis concumbere*, sans que leur réputation en souffrît; parce que, disaient-elles, c'était pour elles un exercice de vertu, une

(1) V. plus bas.

gymnastique de chasteté, une épreuve qui les laissait pures. On voit, dans la quatrième lettre de Saint Cyprien, par quel sophisme s'opérait ce mélange extravagant de la volupté païenne et de l'ascétisme chrétien, que l'Église eut à combattre. C'est un sujet trop curieux et trop imparfaitement exploré pour que nous n'y revenions pas tout-à-l'heure.

---

§ II.

Erreurs et embarras de la société chrétienne primitive. — Les relaps. — Le double baptême. — Les Suneïsaktes.

L'œuvre politique de Cyprien ou de Thascius Cyprianus n'était point facile. Pour diriger son Église, il avait besoin d'échapper au martyre et s'exposait ainsi au reproche de lâcheté. Parmi les chrétiens lettrés, beaucoup d'ambitieux et d'orgueilleux soulevaient un étendard hérétique; les combattre était nécessaire, sans compromettre la communauté chrétienne. Les faibles et les incertains, après avoir renié le paganisme, y revenaient par terreur; puis quand leurs craintes s'apaisaient, ils redemandaient la communion; il fallait raffermir ces courages et punir ces lâchetés. Quelques-uns prétendaient effacer leur faute et exigeaient un nouveau baptême; l'évêque sentait bien que le baptême ainsi prodigué perdrait sa force morale et que les portes de l'Église, ouvertes ou fermées au hasard et sans choix, ne laisseraient plus aucune autorité, aucun crédit à l'Église elle-même. Que d'obstacles, que de difficultés! La

tendresse de cœur et la fraternité, prêchées par l'évangile, se prêtaient à mille interprétations dangereuses. L'évêque devait écarter ces dangers, et, sans rejeter les chrétiens dans la rigidité stoïque, garantir leur pureté contre toutes les atteintes et toutes les souillures.

Dans la quatrième de ses lettres, Cyprien parlant au nom des prêtres Cecilius, Victor, Sedatus et Tertullus, essaie de détruire par l'autorité de sa parole les abus de cette dernière espèce qui s'étaient glissés dans l'Église. On y voit d'étranges choses. Des vierges chrétiennes, sûres de leur chasteté, vivaient sous le même toit que les diacres et les prêtres. *In eodem lecto puriter manebant cum masculis.* Cependant elles protestaient de la sainteté de leurs motifs et de celle de leurs actes. *Asseverabant se integras.* Il s'agissait pour elles de lectures communes, d'études sacrées (disaient-elles), même d'un combat héroïque à soutenir contre le démon. Cyprien ne se montre pas fort incrédule, quant aux protestations des vierges; il dit seulement que le sexe est faible, la jeunesse ardente, la tentation facile et l'occasion dangereuse; il prohibe sagement de tels commerces et les blâme avec une force et une éloquence qui prouvent la gravité de l'abus et l'imminence du péril. Dans une lettre suivante (la VIIe) il affirme comme un fait avéré l'innocence matérielle des clercs et des femmes chrétiennes, unis par ces étranges liens. *Stuprum conscientiæ eorum deest;* il en convient; ces personnes qui vivent ensemble vivent chastes, mais elles s'exposent à toutes les amorces qui peuvent détruire la chasteté, *cubilia promiscua jungentes;* et il s'élève contre cette coutume audacieuse et singulière. On peut se souvenir, à ce propos, que Salvien, marié, vécut avec sa femme comme un frère avec sa sœur; saint Basile et Grégoire-le-Grand vantent beaucoup

les mariages de cette espèce et y reviennent souvent. Ils furent fréquents du troisième au cinquième siècle; « *époux quant au nom*, dit Basile, *frères et sœurs dans la réalité* (*adelphoi de tê chrêsei*). » Cyprien voyait un danger dans ces bizarres excès du zèle; il avait raison. Après sa mort, les *suneïsaktes*, ou compagnes non mariées des prêtres, contre lesquelles fulmina le concile d'Antioche, firent beaucoup de bruit dans l'église. Paul de Samosate en avait deux qu'il menait partout avec lui, dit Eusèbe, et qui étaient très-jolies. Bientôt le concile d'Ancyre et le canon de Nicène proscrivirent les *suneïsaktes*, *sunerchomènes* ou *subintroduites*, femmes avec lesquelles les évêques et les diacres partageaient leurs études et leurs travaux. Un nommé Léontius, pour faire taire la calomnie et ne pas renoncer à une jeune *suneïsakte* nommée Eustolie, qui demeurait chez lui, se soumit volontairement à une mutilation qui rendait sa vertu à jamais inattaquable. On eut tant de peine à extirper cette coutume, que saint Chrysostôme écrivit là-dessus deux discours, l'un aux *suneïsaktes* et l'autre à ceux qui les gardaient. Basile ordonne aux *subintroduites* de se retirer dans les monastères : l'un et l'autre toutefois, comme Cyprien, les déchargent de toute culpabilité intentionnelle, et les accusent, non d'avoir de mauvaises mœurs, mais de donner un mauvais exemple, de s'exposer au péril, de braver le démon, et de faire une expérience de chasteté fort dangereuse.

Ceux qui connaissent à fond l'antiquité, ses mœurs et sa philosophie, n'auront pas de peine à retrouver dans les habitudes romaines et grecques l'origine de cette anomalie curieuse. La *suneïsakte* grecque était, avant le christianisme, une sorte de philosophe femelle et de compagne intellectuelle, que les hommes distingués admettaient dans leur

intimité. Cicéron en avait une qui se nommait Cerellia. C'était à elles (1) qu'ils consacraient cet amour pur et platonique, cette Vénus céleste, dont Apulée donne le portrait : « les hommes seuls la comprennent, et peu » d'entre eux savent en jouir : elle n'a rien de lascif et » d'attrayant ; elle possède au contraire une beauté grave, » sérieuse, honnête et sans artifice. Elle peut habiter un » beau corps ; mais dans la grâce et la perfection des for- » mes, elle ne voit qu'un avertissement et une révélation » de la beauté suprême et éthérée qui réside parmi les » dieux. » Confondre avec les dogmes chrétiens ces dogmes platoniques, était chose facile, et l'on n'y manqua pas. Les platoniciens avaient vanté l'enthousiasme qui attache des ailes à l'âme et qui l'entraîne dans les cieux ; plusieurs chrétiens en firent autant. Ils avaient soutenu que l'amour vulgaire et corporel est un symbole mystique de l'amour éternel et suprême ; ce fut encore une opinion favorite chez les Gnostiques. On avait enfin prétendu que les mouvements des sens, et les voluptés physiques, débarrassant l'âme humaine de sa partie impure, facilitaient son ascension vers le ciel, *animæ ascensum*, comme dit le Pseudo-Trismégiste. Il se trouva des gens, parmi les chrétiens, qui adoptèrent les divers degrés de ces dogmes mystiques, depuis le platonisme le plus éthéré jusqu'aux voluptés, admises comme moyen d'épuration. Ainsi, le christianisme, doctrine vaste comme l'humanité, allait se chargeant sur son passage de toutes les erreurs et de toutes les fantaisies qui avaient précédé son avènement. Elles menaçaient non-seulement ses théories, mais sa moralité pratique. Il fallait qu'un évêque le ramenât à la pureté comme

(1) V. nos Études sur l'Antiquité *Des Hétaïres*.

à la raison, et qu'il y parvînt par l'unique autorité de la parole, de la logique et de l'exemple. C'est ce que Cyprien accomplit admirablement; sévère, indulgent, sensé, persuasif, ouvrant la porte au repentir et inflexible quant aux principes.

---

§ III.

Administration de Cyprien.—Sa vie.—Dangers qu'il a courus.—Ses conseils aux chrétiens.—Embarras de sa situation.—Sa mort.

Sur tous les autres points, son habileté fut égale; habileté de moraliste, de publiciste et d'administrateur. Dans sa première lettre, il prohibe le mélange des soins séculiers et des soins ecclésiastiques, défend à un nommé Geminius Faustinus, prêtre, d'accepter la tutelle d'un enfant et la gestion de ses biens et trace la limite exacte du pouvoir séculier et du pouvoir temporel. Dans la seconde, il refuse la communion à un acteur qui enseigne aux jeunes gens des pantomimes lascives et qui prétend n'avoir aucun reproche à se faire, parce que lui-même a renoncé à l'exercice de son art. La troisième lettre rétablit la discipline, blessée par un diacre coupable d'insultes envers un évêque. La quatrième défend aux *suneïsaktes* dont nous avons parlé le renouvellement des épreuves platoniques auxquelles leur pudicité s'expose. Instituteur, roi moral, législateur sans satellites, Thascius Cyprianus, que Suïdas a raison de nommer *le grand*, donne ainsi toutes les nouvelles règles de cette vie chrétienne qui de son temps n'avait pas encore de lois particulières, mais seulement des préceptes généraux; il emploie à cet usage la première pé-

riode de son épiscopat, période de calme et de paix pendant laquelle le polythéisme romain permet à ses ennemis de continuer leur organisation secrète.

Cependant, vers la fin de l'année 250, sous Décius, la religion antique s'effraie des progrès de la religion nouvelle; la bourgeoisie, l'armée, une partie des classes ouvrières prennent ombrage. L'Empire tombe, le nom romain s'avilit, le commerce s'appauvrit, les autels sont abandonnés, tout languit. Le peuple impute aux déserteurs du vieux culte, aux *haïsseurs de l'espèce humaine*, aux chrétiens, tous les maux de l'Empire; la canaille de Carthage demande qu'on lui livre l'évêque Cyprien : *Cyprien aux lions!* L'Amphithéâtre et le Cirque retentissent de ces cris. L'évêque ne veut pas mourir. Il croit avoir encore beaucoup à faire en ce monde; il ne court pas, comme un fanatique, vers un stérile martyre; mais il se retire dans un domaine qui lui appartient, et de là il gouverne son Empire. « Mes frères (écrit-il aux chrétiens qu'il a laissés à » Carthage), je me réjouis de votre santé et de votre salut; » par la grâce de Dieu je suis hors de danger. La situa- » tion des choses et l'état de votre ville ne me permettant » pas de me trouver au milieu de vous, je supplie votre re- » ligion et votre fidélité d'accomplir exactement tout ce qui » est nécessaire à la discipline et à la charité. S'il y a des » chrétiens que l'on emprisonne ou des pauvres qui man- » quent d'argent, je vous recommande ces dépenses. Que » l'on distribue régulièrement et proportionnellement la » somme que j'ai laissée entre vos mains. Ne vous mettez » pas en troupe pour aller visiter les captifs; vous attire- » riez l'attention, vous irriteriez le peuple; vous vous ex- » poseriez à ce que l'on vous enlevât la permission de voir » et de consoler nos frères. Prudence, circonspection, pré-

» voyance; visitez les cachots, deux à deux seulement, » chacun à votre tour, un prêtre avec un diacre. Je vous » conseille l'humilité, la douceur convenables aux esclaves » de Dieu. Pliez-vous aux temps, préparez le retour de la » paix, sauvez vos frères. Adieu très-chers et très-regret- » tés; portez-vous bien et ne nous oubliez pas. »

Les treize lettres écrites pendant sa retraite sont des chefs-d'œuvre de prudence, de sagesse et d'éloquence. Il était impossible qu'on ne l'accusât pas de lâcheté dans sa fuite. Cette plainte fut déférée au clergé de Rome, qui témoigna son mécontentement en termes ambigus. La meilleure réponse était d'accepter le martyre. Thascius Cyprianus commença par subir l'exil, la honte, la calomnie; il fit grandir sous ses mains la république chrétienne dont il était le chef, et il alla ensuite à la mort avec une simplicité de courage qui imposait silence à ses ennemis. Il avait affaire à des hommes plus zélés que prudents, en général pauvres et sans éducation, entraînés par une violence fougueuse, et incapables de comprendre la politique élevée de saint Cyprien. La lettre du clergé de Rome, affectée et barbare, écrite sans franchise et en très-mauvais latin, contraste avec la noblesse élégante et l'excellent style de l'évêque : « *Didicimus secessisse benedictum papam Cyprianum, à Clementio subdiacono, qui à vobis ad nos venit, etc.* — « Nous avons appris que le saint-père Cyprien s'est retiré, de Clément sous-diacre qui est venu de vous à nous, etc. » Le mot *didicimus* se rapporte aux mots *à Clementio*, tandis que la construction de la phrase semble indiquer la liaison de *secessise à Clementio*; il n'y a qu'un écrivain très-peu exercé qui puisse se rendre coupable d'une amphibologie aussi barbare. Tout le reste de la lettre atteste la même ignorance, et déverse sur la con-

duite de l'évêque un blâme oblique et timide. Cyprien leur répond en homme d'esprit, — qu'il ne sait pas bien ce qu'ils veulent dire, que leur épître est ambiguë, qu'il doute même qu'elle soit d'eux, et qu'il la leur renvoie, afin qu'ils reconnaissent si c'est bien là leur signature. « *Legi etiam litteras, in quibus nec qui scripserint, nec ad quos scriptum sit, significanter expressum est. Et quoniam me in iisdem litteris et scriptura et sensus et chartæ ipsæ quoque moverunt, eamdem remisi, etc.* »

C'était une situation tout-à-fait fausse que celle de l'évêque. Le sang des martyrs coulait à Carthage; la persécution était active et furieuse. Il y avait des héros à exhorter, des lâches à flétrir, des faibles à punir, tout en offrant la possibilité du retour et du pardon. Ces derniers qui s'appelaient les *Lapsi*, « les déchus » présentaient un grave embarras. L'évêque voulait que l'on usât de rigueur envers eux; il affirmait que le lien de la communauté chrétienne se détendrait et s'affaiblirait bientôt, si, pendant que les confesseurs mouraient dans les supplices, d'autres chrétiens pouvaient renier leur foi, quitte à se laver de cette faute par l'expression d'un tardif repentir. Sa politique avait raison; mais la parole d'un évêque qui s'était soustrait à la persécution, manquait d'autorité. La gravité d'un dévoûment qui se réserve, la vérité d'une abnégation qui croit sa vie plus nécessaire aux autres que sa mort, la sainteté d'une résolution profonde respirent dans les lettres de l'évêque; et la simplicité de sa défense est plus persuasive que le seraient les artifices du rhéteur. « J'ai ap» pris, très-chers frères, répond il au clergé romain, que » l'on vous a rendu un compte peu fidèle de ce qui s'est » fait et de ce qui se fait ici. Il est donc nécessaire que je » vous écrive pour vous mettre au courant de mes actes

» Dès que l'émeute contre les chrétiens a commencé, les » clameurs du peuple s'étant élevées violemment contre » moi, je me suis retiré de la ville, persuadé que si j'affron- » tais l'orage, le peuple s'irriterait contre nos frères et que » la sédition éclaterait avec plus de fureur. Ce n'est donc » pas à mon salut personnel, mais à la paix publique que » j'ai pensé. Depuis ce temps je n'ai pas cessé d'agir, d'ex- » horter, d'écrire, de consoler, de punir et de diriger. » Plus tard, quand on voit Cyprien, sa tâche accomplie, quitter sa retraite, tendre le cou au licteur, et mourir comme on s'endort, on trouve sublime la douceur avec laquelle il repousse, dans la lettre précédente, l'accusation de lâcheté dont on l'accable. Il est évident que Thascius Cyprianus, regardait la mort d'un martyr comme moins nécessaire que la direction de l'Église qui lui était confiée; en cela, dans sa vie comme dans sa mort, il fut digne de son titre et un véritable évêque.

Les épîtres de ses correspondants offrent des documents non moins curieux sur l'état de l'Église et de la société. La plupart écrivent un latin aussi mauvais que celui du clergé de Rome à cette époque. Celerinus et Lucianus se servent d'un jargon singulier et convenu; jargon sublime, car il exprimait l'héroïsme et conduisait à la mort. — « Severianus a joui d'une confession fleurie. » Cela veut dire : « Le sang de Severianus a coulé. » — « Saturninus a confessé fortement dans la torture des ongles. » Cela signifie : « Saturninus, déchiré par des crochets de fer, n'a pas abjuré le Christ. » On sent, au milieu de cette diction barbare et de cet argot populaire la conviction et la force d'âme. Il faut voir comment ces hommes parlent de la vie, de la mort et des souffrances. « La tribulation » est venue, dit Lucianus, et, selon l'édit de l'em-

» pereur, nous avons reçu l'ordre de mourir par la » faim et la soif. On nous a renfermés dans deux ca- » veaux pour y mourir par la faim, la soif, et aussi par la » fumée du feu. Notre oppression était intolérable, telle que » nul n'aurait pu la soutenir; *pressura nostra intolerabilis*, » *quam nemo portare posset.* Ceux qui, Dieu le voulant, » sont morts, sont Bassus, dans les mines; Mappalicus, » pendant la question; Fortunien, au cachot; Paul, après » la torture; Fortuna, Victorinus, Victor, Herenus, Cre- » dula, Herena, Donatus, Firmus, Venustus, Fructus, Ju- » lia, Martial, Ariston, morts de faim. Nous les suivrons » bientôt; voici cinq jours que l'on nous donne une petite » ration de pain et une mesure d'eau, insuffisantes. » Celerinus s'exprime avec la même résolution, en aussi mauvais latin : il est impossible de faire de plus admirables barbarismes.

Cyprien, ancien philosophe, homme de lettres, orateur, reprend les mêmes idées et leur imprime la forme élégante et énergique de son talent consommé. Avant de mourir lui-même, il chante l'hymne de gloire en l'honneur de ce Celerinus qui a résisté à la torture et scellé de son sang sa révolte obstinée contre le paganisme. « Pendant dix- » neuf jours, enfermé, chargé de fers, lié au poteau, son » âme est demeurée libre. Plus fort que ses peines, plus » grand que ses bourreaux, plus calme que ses maîtres, » plus haut que ses tyrans, il a foulé de ses pieds enchaî- » nés ceux qui le terrassaient. Il est couvert de blessures, » et ses blessures resplendissent; ses chairs meurtries et » glorieuses pendent en lambeaux qui disent sa grandeur. »

Il fallait à Cyprien une mort sublime pour que cette éloquence, cette prudence, cette politique portassent dans l'avenir leur caractère véritable. Cyprien couronna bien

l'œuvre de sa vie. Il se rendit au premier ordre du proconsul.

— « Tu es Thascius Cyprianus? lui dit le maître.

— » Je le suis.

— » Tu t'es donné pour père et pour guide à des hommes sacriléges?

— » Oui.

— » Les très-sacrés empereurs te commandent d'accomplir les cérémonies.

— » Je ne le puis.

— » Pense à toi.

— » Fais ce qui t'est ordonné. Ma résolution est juste et je n'ai plus besoin de penser.

— » Ton esprit est depuis longtemps sacrilége. Tu as rassemblé des conspirateurs ennemis de Rome. Les sacrés empereurs n'ont pas pu te ramener aux autels romains. Auteur et porte-étendard du forfait le plus odieux, tu serviras de leçon à ceux que tu as égarés et réunis pour le crime. Ton sang rétablira la discipline.

— » Je remercie Dieu! »

On conduisit à six milles de Carthage, dans un champ, ce héros et ce sage que l'Église a placé au rang des saints. Là, il eut la tête tranchée. C'est assurément un des personnages les plus remarquables de l'histoire.

---

§ IV.

Le ve siècle.—Salvien, sa vie et ses œuvres.—Caractère de son talent et de l'éloquence Gallo-Romaine.—Affectation et sincérité.

Dans un coin de l'Auvergne, pratiquant les vertus ascé-

tiques, marié, mais d'un hymen chrétien, singulière et double lutte de la chasteté, Salvien, au commencement du cinquième siècle, écoutait, du fond de sa solitude, le bruit de toutes les ruines du monde romain. De sa dixième à sa trentième année, il avait vu se développer le triste et pâle roman de l'histoire byzantine, et la tragédie sanglante de l'empire occidental : ici les eunuques, là les barbares. Salvien avait treize ans lorsque le tribun populaire du christianisme, Chrysostôme, partait pour l'exil; seize ans, lorsque les soldats goths, commandés par Radegaise, accouraient des bords de la Baltique pour dévaster l'Italie; dix-sept ans, lorsque les hordes germaniques brûlaient la ville de Metz; dix-huit ans, à l'époque du blocus de Rome par les Goths, au moment où Chrysostôme mourait à Comana d'une mort plus que romaine.

Pendant la vie de Salvien, les fléaux s'amoncèlent sur cette Europe privée de lien, de mœurs et de force. Les Francs, dont l'humble colonie occupait le Brabant, pillent une seconde fois cette belle ville de Trèves, où la Cour latine, errante et dégénérée, était venue s'établir. Trèves n'est que cendres, lorsque Salvien touche à sa vingt-neuvième année. Il a trente ans, et la Gaule entière, affaiblie par les vices romains, cède aux Barbares; il en a trente-huit, et les Vandales de Genséric saccagent les cités d'Afrique. Sa vieillesse voit Attila s'avancer, soumettre Byzance à des traités honteux, et Genséric piller Rome ; il meurt au milieu de cette mort de la république.

Ces dates sont le commentaire indispensable de ses œuvres; il n'écrit pas, il pleure. Un gémissement lugubre lui échappe, mêlé d'indignation, d'angoisse et de repentir. *Dolor erumpit*, comme il le dit lui-même. Il explique la chute romaine par les crimes romains. Il excuse Dieu,

ou plutôt il le loue de son châtiment; Augustin, à la même époque, trace sur le tombeau de la cité romaine écroulée le plan de la cité divine. Le traité *de Avaritiâ*, homélie de Salvien contre la cupidité et le luxe, n'est que le prélude de sa grande élégie, intitulée : *De la Providence* (*De Gubernatione Dei*). Quand il écrit le premier de ces ouvrages, les Barbares n'ont fait encore que frapper à la porte de la Gaule. Plus tard Trèves brûlée trois fois et l'Empire démantelé lui arrachent, c'est lui qui le dit encore, un cri profond, parti de ses entrailles, une plainte impossible à contenir, tant la douleur bouillonne dans la moëlle de ses os, *æstuantibus dolore medullis!* Ce pamphlet chrétien, jeté au milieu des douleurs du temps, palpitant de regrets et de terreurs, perpétue à travers les âges la pitié qu'inspire un monde à l'agonie; cette œuvre imparfaite sous le rapport de l'art, est inappréciable quant à la valeur historique.

L'éloquence, allumée par le désespoir, y triomphe de la diffusion, de la subtilité, du mauvais goût, des habitudes scholastiques, du bel esprit, et de la corruption du langage. Salvien, élevé à Trèves, au milieu des trésors de la rhétorique gauloise, qui se modelait sur les rhéteurs de la décadence, avait puisé son savoir à la source même de cette littérature de reflet, qui ébaucha notre éducation. La Gaule, à peine civilisée, patrie des intelligences promptes et faciles, avait accepté sans le dégrader, l'héritage de l'éloquence romaine affaiblie; elle se montrait déjà souple, ingénieuse, abondante, variée dans ses imitations. Tandis que le poète pompeux d'un âge vide, l'Égyptien Claudien, construisait sur la fiction du style classique et de la mythologie païenne, ses œuvres creuses et sonores, nos Gaulois, plus élégants et plus simples, atteignaient une imitation posthume et

plus fidèle du langage de cette Rome qui n'était plus nulle part. Ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était la facilité d'un style mêlé de saillies ingénieuses, et d'ornements plus frivoles qu'agréables. Déjà vous entrevoyez chez Salvien, Hilaire de Poitiers, Ausone, Sidoine Apollinaire, Vincent de Lerins, tous Gaulois, cet air leste, ingénieux et dégagé, cette fécondité de mots peu significatifs, cette coquetterie d'un discours fait pour plaire et non pour convaincre, en un mot, ce défaut de gravité sérieuse et de simplicité mâle, qui, depuis Christine de Pisan jusqu'à nos jours, traversant les époques de Crétin, de Coquillart, de Baïf, de Saint-Amand, de Benserade, de Cotin, de l'abbé Coyer et de Dorat, s'est mêlé aux qualités de notre esprit. Les lettres de Sidoine affectent le trait, comme celles de Voiture; Ausone a des pointes à la Benserade; et Salvien des concetti comme Fléchier. Telle description de jardin et de villa romaine, chez Sidoine, est aussi affectée, aussi pimpante que cette fameuse lettre, dans laquelle Voiture décrit le château du T. Les jeux-de-mots et les calembours ne manquent pas même à la douleur de Salvien. Il accumule douze épithètes autour d'une phrase insignifiante, prodigue les assonances pour charmer l'oreille, se complait dans une description oiseuse; son désespoir trouve des épigrammes.

Mais le sentiment des publiques douleurs éclate sous cette rhétorique factice. Ce mélange de vérité dans le fond des idées, et de mensonge dans la forme, cette âme émue et ce langage affecté produisent un effet bizarre. On s'étonne de trouver l'abus de l'épithète, l'usurpation des assonances, le fracas de l'antithèse, dans l'éloquence de la conviction, dans la sincérité de la douleur. Chez cet écrivain ingénieux, doux et sensible, toutes les formes sont outrées. Veut-il blâmer la dégradation des sénateurs romains, qui épou-

saient leurs servantes ou se livraient aux amours ancillaires ; il les montre « précipitant le sommet de leurs nobles » mariages, dans les lits obscènes des femmes esclaves ; » (*præcipitantes fastigia nobilium matrimoniorum in cubilia obscœna servarum*). La recherche des contrastes et la poursuite du bel-esprit remplacent la simplicité convenable à la grandeur de la catastrophe et à la majesté de la plainte.

Quelquefois cette éloquence, qui se fait jour à travers tous les nuages, enferme une vérité forte dans un jeu de mots. « Romains, autrefois vos magistrats pauvres vous faisaient une république riche ; aujourd'hui un pouvoir riche vous fait une république pauvre. » (*Tunc pauperes magistratus opulentam rempublicam habebant ; nunc autem dives potestas pauperem facit esse rempublicam*).

Sa phrase est puérile et son émotion sublime. « Pourquoi » ferais-je l'histoire de ce temps misérable ? Tous les lieux » du monde ravagé le savent ; elle le sait, l'Espagne qui » n'est plus qu'un nom ; elle le sait, l'Afrique qui a vécu ; » elle le sait, la Gaule en ruines ! La douleur me presse ; » pardonnez-moi de m'écarter de mon sujet... » Quelques lignes plus bas, cette angoisse patriotique le saisissant de nouveau : « Ah ! s'écrie-t-il, notre République est déjà » morte ou voici le dernier râle de son agonie ; d'énormes » exactions épuisent ceux de ses membres qui paraissent » garder encore un reste de vie ! »

Rien de plus difficile que de reproduire l'élaboration factice du style de Salvien et cette composition artificielle d'une phrase qui rimant douze fois avec elle-même sacrifie les grâces mâles et énergiques de la prose aux recherches d'un frivole arrangement. « *Piâ molitione cœpti, et* » *divino amore suscepti ; non luto posita, nec lapide cons-*

» *tructa, sed confectione valida, et arte firmata; quæ non* » *ventis concuti, nec alluvione subrui, nec pluviis dis-* » *solvi, etc.* »

Telles sont les ridicules afféteries dont les rhéteurs gaulois enjolivaient leur langage. Aussi faut-il chercher dans l'original et non dans les traductions ce mélange d'imitation et de barbarie, de qualités naturelles et de défauts acquis, de calque cicéronien et de néologismes subtils.

Salvien, comme la plupart des écrivains de son époque, emploie toujours le mot insolite et préfère la couleur outrée à la couleur vraie; sous l'exagération des paroles l'impuissance de la pensée apparaît; en parlant d'un homme avide, il dit : « *Ejus rebus siti rabidâ inhiaverat;* » veut-il peindre la haine et l'envie : *luridus malevolentiæ zelus ardet.* Un Romain du temps de César eût employé simplement le mots *odium*, *odisse;* quand les idées s'usent chez les peuples, leurs paroles deviennent *hargneuses*, comme dit Montaigne.

---

§ V.

Mœurs Romaines au ve siècle. — Indignation des âmes chrétiennes contre ces mœurs.—Traité *de la Providence* par Salvien. — Rénovation de la société par les Barbares. — Alliance du Christianisme et de la Barbarie. — Remarques philologiques sur les transformations de la langue latine à cette époque.

L'enseignement historique offert par les œuvres de Salvien résulte à la fois des mœurs qu'il retrace, des défauts de sa manière, des habitudes de son style, et des senti-

ments auxquels il se livre. Comme saint Augustin, il admire les Barbares; comme Sidoine Apollinaire, il compare leurs rudes vertus aux vices énervés des populations latines. « Venez (dit Salvien), venez, Saxons et Huns! voyez » ces chrétiens, ils lisent l'Évangile et font la débauche; » ils écoutent les apôtres et ils boivent jusqu'à s'enivrer; » ils suivent le Christ, et ce sont des voleurs! » — (*Evangelia legunt et impudici sunt; apostolos audiunt et inebriantur; Christum sequuntur et rapiunt!*) C'est un admirable mouvement; partout éclate chez Salvien la même indignation contre les mœurs romaines; elle prête à son bel esprit quelque chose de sublime : « Vous jetez des mal» heureux aux bêtes du Cirque! dit-il, vous assistez à leur » supplice! Des entrailles humaines sont lacérées et man» gées par les animaux féroces; et ces misérables sont à la » fois dévorés par les dents des lions et par les regards de » leurs semblables! »

C'est Salvien qu'il faut lire pour reconnaître à quel degré d'abaissement le monde romain était tombé; combien le christianisme était nécessaire, et par quel miracle il s'alliait à la fois à la vengeance divine, au progrès de l'humanité et à la mollesse des mœurs. « Nous » n'avons plus la victoire, dit-il; nous n'avons plus la ri» chesse, nous n'avons plus la paix; tout nous manque à la » fois. Nous ne savons agrandir que nos vices. Les vieux » Romains jetaient la terreur dans le monde; nous la res» sentons aujourd'hui. Les Barbares leur payaient tribut; » nous payons tribut aux Barbares. Nos ennemis nous ven» dent le soleil qui nous éclaire. Si nous vivons, c'est » qu'ils veulent bien nous laisser vivre, et nous achetons » cher ce misérable bonheur. O honte! ô honte! A quoi » sommes-nous descendus! Quoi de plus abject et de plus

» vil que nous ! Nous remercions les Barbares, quand no-
» tre argent a payé la rançon de notre vie, et nous croyons
» que c'est une vie ! Enfin nous voilà si ridicules et si lâ-
» ches, que nous appelons *don volontaire* l'or qu'on nous
» prend et qui nous rachète ! »—C'est le dernier gémissement d'une âme romaine, qui ne sent plus son ancienne dignité que par la douleur.

Tout le sixième livre du traité *de la Providence* est une plainte de ce genre. En justifiant le Dieu vengeur qui frappe tant de vices, le chrétien se fait l'allié des peuples de proie, instruments choisis par la malédiction céleste et prend parti contre les vices de Rome en faveur des Barbares et de la providence de Dieu. « Je voudrais crier ces vérités de toute
» la force de ma poitrine : Je voudrais faire entendre ces
» paroles au monde entier. *Romains ! ayez honte de votre*
» *vie ! Les Barbares, moins vicieux que vous, sont plus*
» *forts que vous ! Notre faiblesse est dans nos âmes ; et*
» *nous sommes vaincus par nos vices !* » Les plus sauvages de ces hordes (*corporum atque induviarum fœtore horridi*), avaient précisément les vertus énergiques, qui manquaient à leurs ennemis ; ils brisaient le monde et le renouvelaient. Ils jetaient dans ce monde énervé un sang vigoureux et une sève ardente. Gaulois et Romains s'arrêtaient frappés de stupeur en face des géants à l'âme dure et au bras de fer, que le Nord et le Midi leur envoyaient pour les punir. Dans la faiblesse du lien social, dans l'énervement de toutes les forces morales qui constituent un peuple, eux qui n'aiment plus que les combats de la métaphysique et leur *insolubilité labyrinthique* (*insolubilitatem labyrinthicam*), ils sont battus par les Barbares ; et ils les admirent plus encore qu'ils ne les haïssent. Les témoignages de cette admiration sont fréquents chez Augustin, chez Salvien, chez

Sidoine Apollinaire. Redevenus enfants par l'excès de l'affaiblissement sénile, ces lâches fils d'une patrie glorieuse trouvaient là une spectacle intéressant et nouveau; ils jouaient avec cette épée qui leur brisait le crâne, avec cette lance qui les frappait à mort.

Le germe de la civilisation nouvelle se trouvait à la fois chez ces barbares conquérants et chez les chrétiens. On l'admire chez l'éloquent ascète Salvien, dont le cœur attristé puisait sa force de résignation et de souffrance dans la solitude et la prière. Comme prosateur, il n'échappe pas à la mauvaise rhétorique de son temps, la lutte perpétuelle des traditions cicéroniennes et du style nouveau, oriental, subtil, affecté, vague et puéril, qui envahissait le style à la mode, se fait observer chez lui d'une manière très-piquante.

Il est amusant et triste de voir comment une langue se dégrade et s'en va, quand un peuple meurt. Depuis longtemps on a dit que la dissolution sociale et celle du discours s'opéraient à la fois: quels sont les rapports de l'une et de l'autre décadence? comment le relâchement des liens sociaux opère-t-il l'altération du langage? Dans le déclin de la langue latine, ces problêmes offrent un double intérêt; la dépravation de cette langue, la pourriture et le débris de ses éléments ont concouru à la formation de notre idiôme actuel: comment s'est régularisé ce débris et qu'est-il devenu? Que nous en reste-t-il? L'état de transition entre le temps où la langue latine était complète, et celui où elle n'est plus que *langue morte*, le moment de la corruption même est curieux à observer.

Les idiômes robustes, à l'époque de leur virilité, expri-

ment les choses et dédaignent l'abstraction des choses (1). Cicéron s'excuse d'employer le mot *qualitas*. Il dit qu'il est forcé d'en faire usage, voulant rendre le terme grec *poiotêtê*, qui exprime la qualité des objets ; on ne trouve pas même *quantitas* chez Cicéron, ni *civilitas*.

Sidoine fait les frais de *serietas*, *activitas*, *vilitas*, *parilitas*, *sinisteritas*, *sequacitas*, *longinquitas*, *insolubilitas* et même *animositas*, qui est un mot tout français et qui n'a jamais été latin. Cette transformation de l'adjectif en substantif indique un procédé de l'esprit qui veut faire une classe catégorique de chaque nouvelle qualité, réduisant à l'abstrait ce qui n'était qu'une observation partielle, procédé de généralisation métaphysique, qui écrase les idiômes sous la fausse richesse des nuances inutiles et des abstractions nouvelles. La même cause inonde d'adverbes un dictionnaire qui vieillit. Cicéron dirait : *de se ipso loqui*, parler de soi-même. Salvien dit : *personaliter loqui*. *Proverbialiter*, adverbe tout français (proverbialement), abonde aussi chez Sidoine. Ce n'est pas tout, il crée *invectivaliter* (d'une manière injurieuse). Le verbe se transforme souvent en adjectif, et nous avons *pervagabilis*, *incomprehensibilis*, *purgabilis*, *remissibilis* et *possibilis*, dans Sidoine et Salvien. La dernière décrépitude, la dernière et fatale élaboration de cette vieillesse des langues, qui tend continuellement à les rendre moins précises et plus métaphysiques, semble consister dans le changement du singulier en pluriel, de manière à faire d'un objet défini une masse et une foule d'objets indéfinis. Le XIXe siècle a vu naître *les gloires* « de la France » et les « *activités réunies* »,

(1) V. nos Études sur l'Antiquité. *Destinées des Langues Teutoniques et Latines.*

ainsi que les « *jeunesses des génies* » et les « *tristesses des désespoirs.* » Sidoine dit aussi qu'il ne veut pas publier *suas otiositates* (ses oisivetés), et Ausone parle des *sinistritates*, ce qui veut dire simplement les mauvaises chances de sa vie.

J'ai cherché avec curiosité et trouvé avec plaisir chez Salvien quelques linéaments primitifs de nos idiotismes français. Nos substantifs en *ité*, qui dérivent de la forme latine *itas*, sont très-multipliés dans son style. Il emploie « *probrositas*, reprehensi*bilitas*, pari*litas* et vicio*sitas*; « ce dernier apparaît plus de cent fois dans ses pages. C'est ainsi que les langues, en s'enrichissant par l'analogie, s'altèrent et se corrompent par le luxe des rapports qu'elles découvrent. « Accusab*ilis*, æsti*mabilis* et reprensib*ilis*, spernib*ilis* et fusib*ilis* » offrent des exemples de cette facilité d'analogie corruptrice. Des influences lointaines s'y joignent; la contagion de l'Orient est parvenue jusqu'à Salvien qui parle des *sublimitates* et des *præpotentiæ*, au lieu des « puissants » et des « riches. » L'exagération des mots y contribue encore; les mots sont usés; on les vernit. Il n'y a plus de *pauperes*, mais des *pauperculi;* ni des puissants, mais des *præpotentes;* une chose n'est pas *monstrueuse*, elle porte des monstres; *monstrigera*, *nivifera.* « Captiver, *captivare*, » appartient à Salvien; des *faussetés* sont pour lui *falsitates.*

La même débauche de langage introduit dans son style un nombre merveilleux d'*actualités*, d'*individualités*, de *spécialités*, d'*homogénéités.* Il s'opère dans les esprits des nations vieilles certains classements métaphysiques qui sont à la fois commodes et vagues. Cicéron et Horace parlent des *vicieux*; Salvien parle de la *viciosité.* Senèque sermonne les *puissants;* Salvien gourmande les *puissances.* C'est

bien la même chose; mais Salvien ne se prend plus aux hommes; il attaque l'idée.

Les adverbes *incessabiliter* et *immensuratim*, *incessamment* et *démésurément* sont aussi prodigués par lui; le mot *specialiter*, « spécialement, » et le mot *personaliter*, « personnellement » se présentent fréquemment dans le même auteur. Ainsi les expressions deviennent violentes ou nuageuses; exagérées ou vagues : c'est la ride de l'âge, le signe mortuaire (1). Pour dire que le *vice est le propre des Romains* (ce que Cicéron n'aurait pas manqué d'exprimer simplement), Salvien se sert de cette phrase : *Viciositas et impuritas quasi germanitas quædam est Romanorum.* Ce n'est pas assez pour lui de *germanitas*, il invente *passivitas*; il va jusqu'à créer *inofficiositas.*

Peut-être ces observations paraîtront-elles puériles à ceux qui n'y verront que de simples remarques de grammaire. Ceux qui étudient à la fois la vie politique des peuples et les révolutions de leur langage savent quels rapports intimes unissent ces deux parties diverses et inséparables de la civilisation et de l'histoire.

---

§ VI.

Sidoine Apollinaire. — Sa situation sociale. — En quoi il se détache de Salvien.—Traits de mœurs. —Un dîner à Bordeaux en 456.

L'importance de Sidoine Apollinaire a été sentie vive-

(1) V. nos Etudes sur l'Antiquité, *Destinées des Langues Teutoniques et Latines.*

ment et relevée éloquemment par Gibbon, M. de Châteaubriand, M. Guizot et Montesquieu.

Homme du monde, écrivain qui cherchait l'élégance, d'un esprit agréable et frivole, Sidoine est excellent à consulter, si l'on veut connaître l'impression produite par la présence des Barbares sur les imaginations gauloises et romaines. « Vous auriez été fort heureux, écrit-il à Domnitius, si vous aviez vu le prince barbare Sigismer, à pied » au milieu de ses hommes à cheval, s'avancer flamboyant » de pourpre, éclatant d'or, éblouissant de soie blanche. O » magnificence! Et des cheveux, un teint, une peau dignes » de ce luxe! Il était beau de contempler aussi ses compagnons d'armes et féaux, les pieds garnis jusqu'à la » cheville d'une chaussure de soie, les mollets et les genoux nus, avec un vêtement court, serré, bariolé, atteignant à peine le milieu de la cuisse, des manches couvrant à peine le haut du bras, et une jupe verte, frangée » de blanc. » Il continue ainsi, décrit le costume d'un oppresseur de la Gaule et d'un fondateur de la France, costume qui est précisément celui des Écossais des montagnes; n'oublie ni le baudrier, ni la claymore, ni les agrafes d'or, ni la célèbre hache d'armes, ni les boucliers, bronzés ici, argentés là; et finit par s'écrier : « A un tel spectacle, il ne manquait rien que votre présence (1) ! »

(1) « *Quam voluptatem putamus mente conciperes, si Sigismerem regium juvenem, ritu atque cultu gentilitio ornatum vidisses! Illum equus quidem phaleris comptus, immo equi radiantibus gemmis onusti antecedebant, vel etiam subsequebantur; cum tamen hoc magis ibi decorum conspiciebatur, quod præcursoribus suis, sive pedisequis, pedes et ipse medius incessit, flammeus cocco, rutilus auro, lacteus serico; tum cultui tanto, coma, rubore, cute concolor regu-*

C'est ainsi que le vaincu parle du vainqueur, et le Romain du Barbare.

Salvien a bien plus de gravité, de sérieux et de respect pour lui-même, pour son titre de citoyen romain, pour les souvenirs de la patrie. Sidoine Apollinaire, demi-chrétien, habitué aux malheurs de son temps, jouant avec la phrase pour se désennuyer et se consoler, philosophe à la manière de Boëce, souvent rhéteur, quelquefois mystique, rarement pénétré ou ému, avec autant de talent que Salvien, reste bien au-dessous de ce dernier, qui le domine de toute la hauteur de son âme. Salvien représente la fraction la plus importante, la plus consciencieuse et la plus forte de cette société en débris, qui s'agitait au cinquième siècle sous la hache des Barbares, celle qui souffrait le plus et qui, dans son indignation, son abnégation et sa douleur, conservait le dépôt de la morale publique et le secret du renouvellement que les destinées humaines allaient subir.

Sidoine offre, il est vrai, beaucoup plus de détails de mœurs que Salvien. Avec Sidoine on peut aujourd'hui même connaître, dans leurs moindres circonstances, les mœurs de nos vieilles cités occitaniques, démêler un peu le chaos étrange de luxe, de mysticisme, de paganisme, de souvenirs littéraires, de voluptés molles, de christianisme ébauché, de penchants philosophiques, qui remplissait la vie

lorum autem, sociorumque comitantum forma et in pace terribilis; quorum pedes primi perone setoso talos ad usque vinciebantur : genua, crura, suræque sine tegmine. Præter hoc vestis alta, stricta, versicolor, vix appropinquans poplitibus exertis : manicæ sola brachiorum principia velantes, viridantia saga limbis marginata pumiceis... etc. *Sed quid hæc pluribus? Spectaculo tali sola præsentia tua defuit!* » (Epistola XX, L. III.)

des hommes puissants, à Toulouse, à Narbonne et Bordeaux. Ce Gaulois, imitateur de Pline le jeune et prédécesseur de Voiture, nous ouvrira les portes d'une villa des environs de Bordeaux.

On dîne, ou plutôt l'on soupe. L'empereur Majorien a convoqué les notables de la province, et dans ce moment même où l'Empire se meurt, où tout s'en va par lambeaux, où la redoutable figure des Huns et des Goths apparaît au détour de toutes les forêts, les notables, obéissant à l'appel du monarque, se rassemblent, non pour se défendre, mais pour boire. Ces mourants qui veulent jouir encore d'un dernier souffle que Dieu leur laisse, vont prodiguer le vin et les roses, les encens et les parfums.

Tout chrétiens qu'ils soient, ils ont conservé la royauté gastronomique du *maître du festin* (*rex convivii*), célèbre dans l'antiquité ; ce dernier qui remplit son office en conscience, laisse un intervalle un peu trop long entre deux services. Comment remédier à cette faute grave et employer le temps qui s'écoule ? L'un des convives tire de dessous son manteau les *Epîtres de Petrus Magister*. A cette apparition imprévue, les penchants littéraires de l'assemblée s'éveillent; la verve de trois poètes s'allume : Severianus, Lampridius, Sidonius improvisent tour-à-tour leur hymne à la louange de *Petrus Magister*, du festin, du temps, du lieu et des convives.

C'est chose remarquable, que le tour léger, facile, coloré, plus français que gaulois, de la pièce *improvisée* à ce sujet par Sidoine, qui nous l'a conservée. Ses petits vers de huit pieds, d'un mouvement simple et voluptueux, sans idées et presque sans images, se distinguent par la vivacité du rhythme et l'éclat des paroles descriptives; vous croyez lire une de ces nombreuses poésies fugitives que notre

civilisation a semées avec tant de luxe dans son cours monarchique, depuis Coquillart jusqu'à Desmahis; même aisance, même grâce, même défaut de passion et d'ardente poésie; Chapelle et Bachaumont n'ont pas mieux fait dans leurs bons moments:

Age, convocata pubes;
Locus, hora, mensa, causa,
Jubet ut volumen istud,
Quod et aure et ore discis,
Studiis in astra tollas!
Petrus est tibi legendus,
In utrâque disciplinâ
Satis institutus auctor!
Celebremus ergo, fratres,
Pia festa litterarum.
Peragat diem cadentem
Dape, poculis, choreis,
Genialis apparatus.
. . . . . .
Juvat ire per corollas
Alabastra ventilantes,
Juvat et vago rotatu
Dare fracta membra ludo,
Simulare vel trementes
Pede, veste, voce Bacchas!
. . . . . .
Arabumque messe pinguis
Petat alta tecta fumus.
Veniente nocte necnon
Numerosus erigatur
Laquearibus coruscis
Camerâ in supernâ lychnus!
. . . . . .

J'aimerais à transcrire tout ce dithyrambe du festin gaulois, chant de joie étourdie, dont le frivole prétexte est un volume de rhétorique : « Allons, amis, voici un beau volume, celui de Petrus Magister, savant dans l'une et » l'autre discipline ! Chantons ses louanges ; tout nous y » invite, le lieu, l'heure, le festin ! Lisons, étudions ce » grand homme ; célébrons, chers amis, les pieuses fêtes » de la littérature ! Le jour tombe ; que le vin, les danses » et le bien-vivre remplissent de joie ces dernières heures !... Voici les lits couverts de pourpre, et qui boiront, » avides, le nectar empourpré ! Voyez, tout est riche, tout » étincelle, tout flatte les yeux ! Ces meubles viennent » d'Asie, ceux-ci arrivent de Grèce ; partout des sculptures » et des peintures ; des chasses meurtrières où personne » ne meurt ; des groupes blessés dont le sang ne coule » pas ! C'est plaisir d'errer à travers ces fleurs épanouies » qui penchent leur corolle sur les urnes d'albâtre ; plaisir » de livrer son corps à la danse souple et brisée ; et d'imiter la tremblante ivresse des bacchantes !... Le plat du » milieu se couvre du lin le plus fin et le plus blanc ; le » lierre et le pampre vert le couronnent ; de belles guirlandes courent autour des armoires et des couchettes ; » voici des cytises, des lys, des jonquilles ! Déjà la lampe » suspendue se remplit d'encens moissonné en Arabie, et » la fumée s'élève vers le toit éclatant : ici l'huile est inconnue ; c'est le baume odorant qui nous verse la lumière. » Venez esclaves ! Pliez vos têtes sous le poids du métal » travaillé avec un soin exquis ! Venez, musiciens et musiciennes ! et que vos cordes animées, vos doigts qui » chantent, votre airain sonore, vos flûtes passionnées, ravissent nos cœurs ; donnez-nous tout ce que la poésie a » de plus doux, tout ce que l'éloquence a de plus ravis-

» sant ! Tout cela, Petrus Magister l'a connu; homme
» admirable, devant lequel se sont prosternés barreau,
» ordre équestre, ordre militaire ;... sa gloire a traversé
» la Ligurie et rempli les villes du Rhône ; bientôt il por-
» tera chez les Ibères féroces la politesse gauloise ; bientôt
» il communiquera aux peuples du septentrion la civilisation
» et les lettres ! »

---

§ VII.

Civilisation de la Gaule Méridionale au Ve siècle. — Caractère équivoque et brillant de cette civilisation et de cette époque intermédiaires.

On le voit, la Gaule, à l'époque de l'évêque de Clermont, Caïus Sollius, que les savants ont nommé Sidoine Apollinaire, la Gaule du Ve siècle ne manquait pas d'éclat et de mouvement.

Fixant ses yeux sur l'avenir, ardente aux nouveautés, nourrice des lettres, riche en philosophes, abondante en recherches de civilisation, industrieuse, aimant ses aises, poète et architecte, estimant les douces vertus, facile à vivre, bonne dialecticienne, couvant des avocats sans nombre et récompensant leur faconde par les honneurs, la gloire et la fortune ; elle se voyait grande et parée ; les voluptés du corps et de l'esprit ne lui suffisaient pas, elle voulait les secrètes voluptés de l'âme. Le mysticisme assaisonnait tous ses festins. Elle arrangeait de petits vers, des soupers délicats, des hymnes pour les saints et des impromptus pour

les banquets. Une certaine mélancolie gracieuse brochait sur le tout et flottait comme un voile à la surface de cette civilisation naissante et mourante, païenne et chrétienne, épicurienne et chargée de douleurs.

Ce caractère équivoque appartient aux siècles limitrophes entre deux civilisations, dont l'une a donné tous ses fruits, et dont l'autre s'annonce à peine. Ces époques offrent la plus confuse des énigmes, on ne sait où les placer. Où finissent-elles ? où commencent-elles ? A quoi servent-elles ?

Comment, par exemple, expliquer la métamorphose inaperçue du monde romain ? Pourquoi la pensée et l'âme de la civilisation, païennes sous Auguste, furent-elles toutes chrétiennes sous Majorien ? Pendant les cinq siècles qui séparent ces deux trônes, rien qui ressemble à un point d'arrêt, à une séparation, à une limite ; tout se suit logiquement ; tout s'écoule également ; le flot va toujours, entraîné dans le même lit par une impulsion semblable ; il est vrai que c'est un flot singulièrement limoneux et troublé. On est républicain, philosophe, orateur, eunuque, grammairien, affranchi, prêtre de Lampsaque, et lévite du Christ ; le tout quelquefois successivement, d'autres fois simultanément. Le passé se survit, l'avenir s'annonce, le présent a foi dans sa propre grandeur. Il y a bien plus d'opinions que de personnes ; chaque homme renferme dans son sein une douzaine d'opinions différentes et l'anarchie de l'individu reflète fidèlement l'anarchie générale. Curieuse situation, et que l'irruption du monde barbare vient compliquer encore ; moment de fusion, moment qui dure des siècles. La transition s'opère sans dissonances apparentes ; c'est même le nombre des dissonances qui en sauve l'âpreté : toutes vont s'éteindre à la fois dans un vaste et inexplicable murmure. Le point de départ a été le polythéisme sous la ré-

publique ; le but sera le christianisme sous la féodalité; dans l'espace intermédiaire se pressent, comme dans un abîme, mille éléments disparates : paganisme, judaïsme, cultes orientaux, mœurs romaines, souvenirs philosophiques, espérances de régénération. L'immense chaudière contient sans éclater les trois mondes de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera ; et, pour résultat de cette évocation magique, on voit enfin la nouvelle Europe, comme l'enfant couronné de Macbeth, lever sa tête ingénue et annoncer son règne futur.

La naissance d'un monde social et la décadence d'un autre s'opèrent toujours dans ce crépuscule vague et mobile. Non-seulement un demi-reflet se montre encore après que le soleil d'une civilisation antécédente a disparu de l'horison, non-seulement cette clarté crépusculaire survit aux clartés réelles; mais l'aurore d'une civilisation qui est à naître, s'annonce quelques siècles plus tôt que son apparition véritable. La première aube des sentiments chrétiens colore déjà la poésie de Virgile et même les œuvres de Cicéron (1); l'un et l'autre sont plus humains, plus sensibles aux peines de l'âme, moins attachés aux tables d'airain de la loi romaine, moins inaccessibles aux délicatesses féminines et aux passions morales, que tous leurs prédécesseurs. Cicéron pleure la mort d'un pauvre esclave ; Virgile adopte sa Didon ; il aime à déployer l'âme de la femme dans sa beauté mélancolique, il s'associe à ses faiblesses; l'un et l'autre choisissent dans les derniers produits de la civilisation grecque, les fruits les plus doux et de la plus tendre saveur, ceux qui plus tard viendront se mêler naturellement aux doctrines chrétiennes. L'un et l'autre, Cicé-

(1) V. nos Études sur l'Antiquité : Quelques mots sur Virgile.

ron et Virgile, sont destinés à modifier dans l'avenir les intelligences européennes, quand elles seront soumises à la loi catholique.

A ce phénomène d'un demi-christianisme, précédant de trois siècles l'avènement des institutions chrétiennes, joignez le phénomène contraire d'un semi-paganisme qui viendra se mêler au règne du christianisme triomphant. Le crépuscule d'un jour expiré se confond avec l'aurore d'un matin qui commence. Nous avons vu Virgile préluder au christianisme. Six siècles après Virgile, un *Mehr-Bode*, évidemment Germain de race, réveille le paganisme. Il écrit, sous le nom de Merobaudus, des poésies admirables, dont Niebuhr a recueilli les fragments; c'est une clameur douloureuse, que ce païen lance vers le ciel, en face du monde qui change. « Tu changes, lui dit-il ? moi je reste inflexible tu dégénères, je te brave ! tu te perds, je te maudis ! » Mehr-Bode, au milieu des chrétiens, est plus païen que Cicéron; ce Mehr-Bode est cependant contemporain de Sidoine, de Saint-Loup et de Saint-Remi.

---

§ VIII.

Le Roman au ve siècle. — Naissance véritable du Roman moderne. — L'Europe et l'Asie livrées à la confusion. — Résultats littéraires de cette situation et de ces mœurs.

Sidoine, que nous regardons comme l'un des plus amusants explicateurs de l'époque intermédiaire qui sépare la

chute de Rome du Moyen-âge proprement dit, est païen par ses études, aime Virgile, étudie Térence, lit l'*Hecyre* avec son fils; cependant il est chrétien et évêque. Il touche ainsi aux deux mondes à la fois.

Rien de plus bizarre et de plus romanesque que cette situation; rien de plus commun alors; le Roman, qui n'est autre chose que le poème épique des accidents de la vie et du conflit des passions avec les situations, coulait à pleins bords. La confusion de tous les états, le mélange de toutes les fortunes, l'intrigue, la ruse, la cupidité, le hasard jouaient mille drames extraordinaires qui se retrouvent par lambeaux décousus chez Sidoine et Ausone, Salvien et Saint-Jérôme.

Le Roman, qui donne à la personnalité humaine toute sa valeur, et qui ne s'était pas développé chez les païens, prend donc la société moderne et chrétienne au berceau, l'enveloppe de langes de toutes couleurs, la berce, lui chante des chansons de nourrice, lui montre des hochets, et ne la quitte plus. A peine l'empire romain commence à déchoir, voici Pétrone; voici Apulée; voici Lucien. Infatigables et amusants conteurs, ils annoncent et installent les maîtres du roman moderne.

On voit poindre chez eux le génie de Cervantès et de Fielding; ce n'est pas qu'il ne date de plus loin, et qu'il n'ait trouvé son germe antérieur dans les fables asiatiques et milésiennes. Mais au lieu de ce petit récit amusant, dont les citoyens de l'Attique avaient auparavant varié les formes pour leurs menus plaisirs, le Roman proprement dit, levant la tête après l'ère chrétienne, se mêle tout-à-coup d'éloquence, de poésie, de satire, de connaissances chimiques et bibliques.

La grande combustion qui avait lieu donnait pour

résultat un métal de Corinthe. Les peuples étaient embarrassés de leur savoir hétérogène, témoin les efforts de Macrobe, d'Athénée, d'Aulus Gellius, de Photin, de Marcianus Capella pour en recueillir quelques parcelles et s'approprier les débris du grand trésor qui débordait de toutes parts, et courait risque de se perdre par sa richesse même. A cette confusion des souvenirs et des savoirs se joignaient la confusion de toutes les forces sociales et le mélange singulier des peuples et des croyances.

Aussi le Roman fait-il une entrée triomphale chez les chrétiens. Non seulement les évêques écrivent des récits d'aventures et d'amours, mais le monde entier est un roman en action.

Vous ne pouvez imaginer les faits bizarres qui se jouent sur les vagues de ces tempêtes grondantes, depuis le troisième jusqu'au sixième siècle. Enlèvements, stratagèmes, passions effrénées, passions délicates, caprices, mélanges de races et de professions; ici des femmes qui instituent des sérails, là des eunuques chefs d'armée; chrétiens qui vivent dans le mariage pour s'exercer à la chasteté virginale, païens qui imitent les chrétiens; voluptés africaines entrant dans la vie mystique des métaphysiciens du Nord; sortiléges, initiations, incantations; Eleusis à côté du Christ; la brutalité du Cosaque et la dure grandeur du Germain tombant à la fois sur le monde livré aux gourmets de Byzance, aux avocats de Bordeaux et aux sénateurs de Rome; quoi de plus curieux? L'histoire s'arrête; le roman commence.

La vie d'Apulée le prouve : il épouse une veuve qui l'enrichit, plaide contre son beau-père, se fait élever une statue, est accusé de magie, passe de Rome en Afrique, d'Afrique à Rome, pénètre dans les mystères égyptiens, et

meurt en cherchant le grand arcane. La vie de Salvien, celles d'Ausone, de saint Augustin, de Sidoine, tous chrétiens, sont nuancées d'accidents étranges qui n'auraient pu se produire, que l'on n'aurait pas même compris dans une société solide et reposée.

---

§ IX.

Mélange de vertus délicates et de vices énervés. — Action bienfaisante du Christianisme sur les unes et sur les autres.—Il organise les éléments sociaux de ce temps. — Exemples. — Les *lettres formées.*

Du quatrième au cinquième siècle toutes les âmes étaient affaiblies.

Le vice et la vertu avaient quelque chose de mol et d'énervé qui, n'excluant pas la pudeur, la grâce, la timidité, ne permettait guère les dévoûments énergiques, les grands déploiements de la pensée, les ardentes démonstrations de l'héroïsme, les puissantes résolutions. A la subtilité des esprits se joignait l'alanguissement des cœurs. La Gaule, comme nous l'avons vu, s'endormait au sein de voluptés raffinées. *Ilicet à deliciis in delicias rapiebamur*, dit un des hommes les plus honnêtes de cette époque. La douceur abondait, la force manquait. Le martyre chrétien devenait l'unique symptôme de vie morale que les peuples montrassent; il leur restait la grandeur passive, celle qui souffre et qui meurt. Souvent, à l'aspect de ces dernières vertus, on aurait pu se tromper et croire à la renaissance d'un meil-

leur monde, d'une société plus forte et plus morale; c'étaient partout, à Rome et dans les Gaules, des raffinements de délicatesse, des scrupules de chasteté, des recherches de pudeur que n'avaient point connus les contemporains de Caton. « Ne croyez pas, dit Sidoine, que nous souf-
» frions, dans nos maisons de campagne et au milieu de
» nos plaisirs, les luttes indécentes des athlètes nus, ou
» leurs enlacements dont la déshonnêteté blesse l'œil; nous
» les bannissons de nos tableaux et de nos sculptures; la
» verge de nos gymnasiarques corrige les fautes des athlè-
» tes vivants, quand il leur arrive de blesser la décence. »
— A voir tant de réserve dans les plaisirs, on croirait que la société est sauvée.

Pour que les nations se régénèrent, il faut plus de temps et de plus rudes épreuves. Ce n'est pas assez pour elles d'avoir conquis les faibles vertus des âmes faibles. Il y a des vices vigoureux qui annoncent la virilité des peuples; le brutal et sévère Caton devenait impossible sous Théodose, et ce monde voluptueux et ruiné, qui se baignait dans les larmes par forme d'expiation, ne pouvait faire éclore que des résignations féminines et des patiences douloureuses.

L'admirable résultat du christianisme fut de réunir et de couler pour ainsi dire nn seul bloc les qualités dernières des Romains dépravés, et les forces brutes des barbares. Réparateur des vices que la vieillesse des sociétés amène, éducateur, si l'on nous passe ce mot, des hordes nouvelles sorties des antres du Caucase et des bois de la Germanie, le christianisme couvrit l'Europe ensanglantée d'un voile de bienfaisance protectrice. Aux plaisirs sensuels des uns, il opposait le spiritualisme; aux rapines sanguinaires des autres, le dogme de la fraternité universelle; corrigeant la barba-

rie par les lumières, conservant avec soin le dépôt des lettres et la tradition des arts, il tempérait la puérilité des intelligences par le sérieux de ses préceptes, et rétablissait les communications entre les provinces divisées que les Goths et les Bourgondes se disputaient. Le dernier lien de la société, sa main le tenait; le premier rayon du monde futur émanait de lui. L'autorité organisatrice du christianisme, au sein de cet effroyable chaos, est écrite à toutes les pages des auteurs que j'étudie.

« Nos évêques, dit Sidoine, étendent jusqu'aux dernières » limites des Gaules la recherche de leur charité..... » Un évêque gaulois remplit des greniers du blé qu'il achète; et lorsque le flot dévastateur de l'irruption gothique a détruit les moissons du pays, l'évêque nourrit cette population affamée; la détresse générale n'a que lui pour recours: *post gothicam depopulationem, post segetes incendio absumptas, peculiari sumptu inopiæ communi per desolatas Gallias gratuita frumenta misisti*, écrit encore Sidoine à un évêque. Ces seigneurs de l'Église, ces princes du nouveau monde chrétien, presque tous sénateurs romains, gouverneurs de province, hommes opulents, lettrés, élevés à l'école des anciens philosophes, le meilleur sang de Rome antique, méritaient que la reconnaissance du monde leur fît une mémoire divine, et les plaçât dans une sphère de splendeur et de sainteté.

Même aux yeux de la philosophie, quels plus grands hommes que saint Martin, saint Remi ou saint Ambroise? Conservateurs de l'ancienne discipline romaine, ils rattachaient à la civilisation antérieure l'avenir; ils fondaient et organisaient une république morale. Ils avaient leurs signes secrets, leurs moyens de reconnaissance et de ralliement,

leur gouvernement spécial, leurs caisses d'aumône. C'était une influence toute politique qu'ils exerçaient. Moralement plus forts que les conquérants, ils s'emparaient de l'âme des Barbares.

Entre les merveilles historiques, il en est peu de plus intéressantes que cette franc-maçonnerie du christianisme primitif, procédant à travers mille dangers à la reconstruction du temple social ! Ce gouvernement occulte se développait sous les décombres d'un État ruiné, et l'Église procédait comme une conspiration véritable. Pour reconnaître ceux qui étaient à elle, elle avait imaginé les « lettres formées, » *litteras informatas*, données par les évêques aux chrétiens qu'ils voulaient recommander à leurs collègues. Ces titres de franc-maçonnerie politique portaient des signes mystérieux qui en assuraient l'authenticité. On prenait mille précautions pour qu'elles ne pussent pas être contrefaites. A la tête de ces passeports du christianisme primitif, se trouvaient d'abord les quatre lettres, *P*, *U*, *A*, *P*, initiales (selon Mabillon) des quatre mots grecs, signifiant les trois personnes de la Trinité, et le bienheureux saint Pierre, mais plutôt de la Trinité seule (*Pater*, *Uios*, *Agion Pneuma*). Au bas on lisait *Amen*. Plus loin, rangées l'une près de l'autre, quatre lettres donnaient les initiales des noms de celui qui écrivait, de celui à qui l'on écrivait, de celui pour qui l'on écrivait, et de la ville où l'on écrivait. Tous ces caractères, y compris le mot *Amen*, et l'indication courante du jour et de l'année, exprimaient une certaine valeur numérale que l'on avait soin de relater dans le corps de la lettre. L'évêque la scellait de son sceau, pour l'envoyer à son collègue. On tenait secret le chiffre qui protégeait contre les tentatives de falsification ces lettres de changes tirées sur la charité des suzerains du monde moral.

N'était-ce pas là une confrérie bien organisée ? Touchant au peuple par des élections presque populaires, souvent tumultueuses et improvisées, les évêques approchaient des rois barbares, leur servaient de conseillers, de maîtres et d'instructeurs. Pendant que les uns faisaient tonner la parole divine, d'autres employaient les moyens d'une diplomatie pacifique. « Le très-féroce roi des Goths, dit un contem-» porain à saint Féreol, subissant l'influence de ta parole em-» miellée, grave, piquante, inusitée, a fait ce que tu voulais; » il s'est éloigné des portes d'Arles; et ce que les armées » d'Aétius n'avaient pu accomplir, tu en es venu à bout... » par un dîner. » — Dans la vingt-cinquième lettre du livre IV des Lettres de Sidoine, on voit deux pieux évêques élire tout-à-coup au milieu du peuple assemblé, l'homme politique qui doit tenir la crosse épiscopale. Dans la lettre sixième du livre suivant, un spectacle plus curieux s'offre à l'observateur : les habitants de Bourges, ayant confiance dans l'évêque de Clermont, vont le chercher et le prient de leur donner un évêque de sa main.

Le lien social étant détruit, on renforçait d'autant le lien religieux. « Peu nous importe, écrit un évêque à » son collègue, que la province soit politiquement divisée, » si elle est religieusement unie. » — *Minimum refert quod nobis est in habitatione divisa provincia, quando, in religione, causa conjungitur.* Ce travail politique des évêques mérite mention et nous l'avons signalé plus haut en esquissant la vie de saint Cyprien.

---

§ X.

Détails de mœurs. — Puérilité corrigée par le sérieux du christianisme. — Éloquence et poésie descriptives. — Caractère de la critique à cette époque. — Amour du détail.

Le monde païen était puéril. L'homme de guerre reculait devant le soldat burgonde; le bas peuple gémissait et attendait; l'homme de lettres s'occupait à faire des vers rétrogrades et des acrostiches, ou comme Sidoine, à peindre en trois cents vers douze chars lancés dans la carrière.

La philosophie radotait. L'étude ne s'attachait qu'à des détails ridicules. La poésie ne songeait qu'aux vaines recherches du rhythme. Tout, dans la littérature devenait forme, bruit, écho et couleur. La critique était vague, sans corps et sans principe. « Merci, écrivait Sidoine à un « littérateur, de vos épîtres, toutes remplies de perles, de « diamants et de nectar... *Litteras plenas nectaris, florum,* « *margaritarum...* » Il croyait en disant cela qu'il était un grand critique; comme s'il y avait eu le moindre sens dans ces paroles éclatantes. On louait un poète quand il était bon ouvrier de versification; lorsque les hendécasyllabes coulaient bien, que ses hexamètres *bruissaient* agréablement, lorsque le second vers du distique élégiaque rimait avec le premier, au moyen de l'*anadiplosis;* toutes ces niaiseries avaient des noms propres. *Argutus artifex erat. Faciebat siquidem versus oppidò exactos tàm pedum mirâ quam figurarum varietate; hendecasyllabos lubricos et enodes; hexametros crepantes et cothurnatos; elegos vero*

nunc echoïcos, nunc recurrentes; nunc per anadiplosim, fine principiisque connexos. La poésie abaisse ses aîles, et n'est plus qu'une méprisable ouvrière de rhythme et de rime!

A cette époque aussi, le genre purement descriptif dominait l'éloquence; chacun voulait décrire les paysages, les prés, les champs, la mer, les maisons, les intérieurs. La littérature s'abîmait dans le pittoresque; il est vrai qu'elle y trouvait quelquefois des rajeunissements heureux; l'élégiaque et charmant Cowper, ou Bernardin de Saint-Pierre, semblent avoir dicté ces lignes de Sidoine: « L'extrême automne abrège maintenant le jour; maintenant la feuille tombe en bruissant de tous les arbres des bois; et l'oreille inquiète du voyageur l'entend frémir autour de lui. Il est bien difficile de gravir jusqu'à la ville que tu m'indiques, ville située au sein des Alpes glacées... etc. » — Le commencement de cette épître est d'une harmonie mélancolique toute moderne.

Trop souvent aussi, l'on érigeait en système ce procédé descriptif, si fastidieux et si commode. — « Ne critiquez pas » une description trop détaillée, dit Sidoine; vous avez » tort; c'est que vous n'avez pas lu *les Bains*, *l'Hercule*, » *la Chevelure*, *le Tivoli*, ni les *Silves* de Stace. Ce der- » nier se garde bien de resserrer ses descriptions dans les » entraves de deux ou de quatre vers. Il les étend, il les » décore, il les recouvre d'une foule de lieux-communs, » ainsi que de morceaux de pourpre. » — Ainsi une brève description n'eût pas suffi. Il fallait les vastes draperies de la poésie lyrique, le déploiement des couleurs et des reflets, tout ce travail du *lieu-commun* brillant dont Stace avait donné l'exemple.

Cette mauvaise littérature, professée et encouragée par

les sophistes, ne laisse aucune place à la vérité, à la raison, à la simplicité, à la passion. Ils trouvent une ingénieuse excuse pour faire approuver du lecteur les détails les plus minutieux : « Il faut en accuser, disent-ils, non la page descriptive, mais l'étendue et l'importance des lieux que le poète copie. » (*Quapropter bonus arbiter et artifex lector, non paginam quæ spatia describit, sed villam quæ spatiosa describitur, grandem pronuntiabunt.*) On voit que pour décrire un domaine de cinquante lieues, il faut nécessairement cinquante rames de papier.

C'est une observation aussi singulière que vraie, que l'amour du paysage saisit toujours les nations vieillies. On attache alors une extrême importance aux formes, aux sons, à tout ce qui est extérieur. Par exemple, Sidoine loue beaucoup un de ses amis de ce qu'il a placé de « grands mots dans de pauvres vers. » (*Verba ditia versus pauper includit.*) Ce même critique trouve des phrases admirablement vagues et sonores quand il veut donner une idée du style qui était alors à la mode : — « La maturité constante » de votre langage, écrit-il à un célèbre écrivain de ce siè- » cle, admet une certaine tendresse agréable ; et vous gref- » fez à propos une certaine douceur au milieu de la mor- » dante satire. Ce qui fait que l'attention du lecteur est » soulagée, et que les membres de son esprit fatigué par » la discipline rude de la philosophie sévère sont tout-à- » coup rafraîchis voluptueusement et vont se reposer dans » le havre délicieux de la rêverie. » Le texte original est encore plus maniéré : — *At vero in libris tuis jam illud quale est, et quod et teneritudinem quamquam continuata maturitas admittit, interseritque tempestivam censura dulcedinem, ut lectoris intentionem per eventilata disciplinarum philosophiæ membra lassatam repente voluptuosis ex-*

cessibus, quasi quibusdam pelagi sui portubus, foveat. Le même écrivain veut-il vanter un orateur ? — *Commaticus est, copiosus, dulcis, elatus.* Toujours l'oreille avant l'intelligence, les sens avant l'âme, les images avant la pensée. La lâcheté de la conduite se mêle à cette dégénérescence de l'esprit. Un noble romain prie un évêque de lui fabriquer des vers qui doivent être gravés sur une coupe d'argent offerte à une reine barbare. — *Poposcistis, ut epigramma transmitterem duodecim versibus terminatum, quod possit aptari conchæ capaci quæ per ansarum latus utrinque in extremum gyri à rota fundi senis cavatur striaturis:* — « Vous me demandez une épigramme de douze » vers qui puisse être gravée sur une vaste coupe ciselée » en six rainures partant du fonds, et en suivant les con- » tours jusqu'à l'ouverture, etc. »

Plaignez ce pauvre Romain, forcé de capter par un présent la bienveillance de Ragnar-Hild, femme d'un Sicambre; et cette muse qui, réduite à devenir la dernière ouvrière d'un atelier d'orfévrerie, fait des lignes hexamètres que l'on va inscrire sur les rainures ou les bosses d'un vase d'argent donné par la bassesse à la barbarie !

La manie de tout décrire, qui posséde les écrivains de la décadence, est sans doute fort condamnable sous le rapport du goût et de l'art. Un homme qui s'amuse à compter les feuilles d'un arbre ou les mailles d'un point de dentelle, qui prend plaisir à copier nuance par nuance les ornements d'une tapisserie et les marbres d'une mosaïque, sacrifie la gravité de la pensée à la curiosité la plus frivole.

Cependant c'est le mauvais goût d'Anne Comnène qui nous initie aux pompes et aux folies de la cour byzantine : nous apprenons d'elle quelle était la couleur des yeux de ce Barbare aux fortes épaules et à la grande épée qu'elle

contemplait avec effroi et amour. Nous trouvons chez Sidoine toutes sortes de descriptions : un bain, une maison de campagne, un dîner, un assaut de beaux esprits, des élections d'évêques, une émeute populaire, un enlèvement de jeune fille, le portrait d'un parasite, celui d'un bouffon, celui d'un délateur, une course de chars, un banquet littéraire, jusqu'aux noces d'un Barbare, jusqu'aux rides de deux vieilles femmes gothes, logées dans un grenier, se querellant sans cesse, vêtues de haillons, un tableau de Van-Ostade. Le grand Théodoric « a de gros mollets ; on lui coupe tous les matins le poil des narines ; son dos est rentré, ses côtes font saillie ; il a les flancs larges et la cuisse forte ; ses cheveux nattés et tressés recouvrent ses oreilles ; les cils de ses paupières atteignent le milieu de ses joues quand il ferme les yeux ; son nez se recourbe avec majesté ; ses lèvres sont minces et il porte des favoris extrêmement épais qui ne descendent pas au-dessous des oreilles ; tous les matins un barbier épile la partie inférieure de son visage. » On éprouve un peu de dégoût pour l'admiration de Sidoine, qui décrit le Barbare comme on peindrait une belle bête curieuse. Mais on voit, on entend le grand Théodoric, on chasse et l'on joue aux dés avec lui ; voici ses gardes vêtues de fourrures ; — et les ambassadeurs de Rome qu'il daigne recevoir et congédie lestement. Ces traits, qui manquent à la grande histoire, donnent au passé la couleur vive de l'anecdote contemporaine et aux mouvements politiques l'intérêt de la vie privée (1).

(1) V. plus haut, *de l'autorité de Flavius-Josèphe.* (dernier chapitre.)

§ XI.

Caractère particulier de Sidoine et nature de son talent. — Portraits contemporains. — Procès d'Arvandus. — Scènes de mœurs. — Maximus évêque. — Une matinée chrétienne à Clermont en 468.

Sidoine Apollinaire, s'il eût été ému d'une vive sympathie pour l'agonie de l'Empire, aurait brisé son stylet et ses tablettes; jamais âme romaine n'eût écrit ce portrait du Visigoth. Comme la plupart des hommes distingués du cinquième siècle, il n'était ni romain ni gaulois; il était chrétien. L'infamie et la lâcheté de Rome, quand elle livre à Ricimer la fille de son empereur, pour obtenir un peu de répit, éveillent à peine chez l'évêque une étincelle de remords patriotique. Il décrit la pompe nuptiale : temples, marchés, forum, théâtres, écoles et prétoires, couverts d'épithalames en l'honneur des époux; tribunaux déserts; boutiques fermées; affaires suspendues; la robe consulaire aux palmes d'or, revêtue par le fils des Gètes; et le peuple attroupé devant les tréteaux des baladins, applaudissant à leurs scènes bouffonnes. Il laisse échapper un regret timide et pense que tout cet argent est assez mal dépensé (*eventilatas utriusque imperii opes*); il n'est pas très-sûr non plus que ce mariage (*in spem publicæ securitatis....*) conclu *dans l'espoir* de la sécurité publique, rétablisse les affaires : mais il se soumet, il se résigne. C'est la grande vertu de son temps. A propos de cette dernière expression *in spem*, remarquons en passant que les traducteurs au-

raient dû la reproduire, ce qu'ils ont oublié. Elle cache une finesse et une faiblesse.

Les honnêtes gens, tels que Sidoine, se détachant du cadavre qui s'appelait encore république, embrassaient le dernier espoir des intelligences élevées et des âmes tristes, la patrie chrétienne. Les fripons et les aventuriers, les parvenus et les délateurs, vivant de la ruine générale et trouvant mille passions à exploiter, ne quittaient pas un champ si fertile que la misère des temps leur livrait; ils colportaient leurs services du camp des Barbares au camp ennemi, achetaient, vendaient, trafiquaient, dénonçaient; gens d'affaires, banquiers, avocats, négociateurs, entremetteurs, agioteurs. En décrivant cette race éclose dans les eaux troubles des orages publics, Sidoine ajoute que leur plus grande crainte était de voir la paix renaître. « Leur ferme espérance gît dans l'incertitude des révolutions, un temps inquiet les rassure. » Que feraient-ils en effet d'un gouvernement stable et d'une législation vigilante? Portés par le flot immonde de ces mœurs vénales, ils arrivent aux grands emplois. Le préfet des Gaules, Arvandus, un homme du genre de ceux que nous venons de citer, veut livrer sa province aux Barbares après l'avoir épuisée par ses exactions. Son procès, détaillé dans une lettre de Sidoine qui le plaint tout en avouant son infamie, est un document historique. La légèreté du coupable, l'impunité dont il est sûr, les excuses de son ami, le dernier effort de la sévérité romaine contre une corruption invétérée, composent un tableau unique.

Arvandus fait écrire, par son secrétaire, une lettre adressée au roi des Goths; il lui conseille le partager les Gaules avec les Bourguignons, se moque de la faiblesse de l'Empire, raille l'empereur, et indique les points d'attaque

du côté de la Bretagne, de la Vendée et de la Loire. Cette lettre tombe entre les mains des ennemis d'Arvandus, Gaulois que ses concussions ont irrités. On le dénonce, il est prisonnier, on le conduit à Rome. Sa sécurité ne se dément pas. « Laissez-moi, dit-il à ses amis qui s'inquiètent, arranger cette affaire; vous n'y entendez rien, et vos terreurs sont absurdes. » Il a devant les yeux tant d'exemples de trahison! le sénat est si faible! L'accusation capitale qui pèse sur lui ne l'empêche pas de lever la tête. Il se fait friser, affiche une élégance et un luxe peu conciliables avec sa situation, se promène sur la grande place du Capitole, rit avec ceux-ci, reçoit les éloges de ceux-là, trouve des flatteurs, les encourage, parcourt les boutiques des bijoutiers et des merciers, marchande des étoffes, déploie des soiries, examine des diamants, achète des perles, puis va s'asseoir, couvert d'une tunique blanche, en face des députés gaulois, qui portent le deuil de leur province. Lecture est donnée de la pièce principale, la lettre au roi des Goths.

Arvandus interrompt le greffier pour dire qu'elle est bien de lui, et qu'il l'a dictée; on murmure : il répète en riant cet aveu. Les juges se lèvent de leurs bancs, s'écriant que les débats sont inutiles, que le crime est évident, que l'accusé s'est condamné lui-même. Alors l'insolent pâlit et se trouble. Il commence à craindre un dernier remords de la pudeur romaine. On le condamne en effet; son exil dans l'île du Tibre, exil qui devait être suivi de la mort, se transforme en un bannissement perpétuel; la lâcheté des mœurs l'a emporté sur la justice. Arvandus avait raison de compter sur la faiblesse universelle.

Des vertus nouvelles honoraient cependant ce siècle affaibli, vertus passives, qui ne réparent rien, mais qui préparent.

La compassion pour le faible entrait dans les cœurs. En voici un touchant exemple.

Un officier du palais, homme opulent et considéré, prête une somme à Turpio, qui a été tribun et qui meurt sans la lui rendre. Turpio laisse à son fils des affaires embarrassées; dix ans s'écoulent sans que la somme ait été payée. Les intérêts à 12 pour 100 par an ont doublé le capital; le fils est incapable de faire honneur à la dette paternelle. Cependant les gens de loi, chargés du recouvrement de la créance continuent les poursuites commencées; le débiteur malade et ruiné, se voit menacé d'expropriation. Sidoine, alors évêque, se charge de calmer le créancier et d'obtenir de lui un délai; il va rendre visite à Maximus, qu'il a connu autrefois brillant, vigoureux, ardent aux plaisirs et aux affaires. Il le trouve fort changé. Maximus, dégoûté du monde, a embrassé le christianisme. L'homme de cour s'est fait ermite. Dans la villa qu'il habite, point de pourpre, de marbres ni de tapis; tout est devenu simple et modeste comme le maître. Il parle peu, il prie et il veille; il couche sur des joncs tressés et il se nourrit de légumes. Ses compatriotes ont voulu qu'il fût évêque, il a longtemps refusé cet honneur, et en l'acceptant il n'a point renoncé à la simplicité d'un moine. Ses portes sont couvertes d'étoffes grossières en guise de draperies. Sa barbe est longue et son front rasé. Maximus accueille avec politesse l'évêque son confrère et l'invite à dîner. Après le repas, Sidoine parle enfin de l'objet de sa visite, dit à son hôte les malheurs qui ont accablé Turpio et sa famille, peint les gens de loi (*circumlatrantes*) aboyant autour du débiteur insolvable, et sollicite un délai. A ce récit, Maximus fond en larmes: « Je ne pleure pas, dit-il » à son collègue, la perte que je puis faire, mais les infor-

» tunes de cette famille. Assurément, moi qui suis évêque, » je n'exigerai point d'un malheureux malade ce que j'au- » rais eu honte d'exiger autrefois, quand mon débiteur » était bien portant et heureux. Dites au fils de Turpin » qu'il soit tranquille, que je le regarde comme mon » fils; que j'attendrai; enfin que je lui accorde remise » des intérêts qui ont doublé la somme prêtée. Quant à » cette dernière, je donne un an pour la solder. » L'intérêt de cette anecdote est dans ces détails d'intérieur que Sidoine n'oublie jamais; la maison de campagne transformée en ermitage; les étoffes de Cilicie suspendues aux portes; l'homme de cour devenu ascète et donnant des larmes au malheur de la pauvre famille; sa table frugale; son accueil bienveillant; et ce discours simple qui va si bien à la générosité de l'action.

Ainsi, la vraie république, c'était l'Église. Elle ne pouvait corriger les faiblesses, ni changer les vices en vertus viriles. Seulement la résignation, la décence, une rêverie plus mélancolique peut-être que pieuse, tempéraient l'énervement général et composaient des mœurs nouvelles compliquées de luxe littéraire et de raffinements sensuels, à tout prendre, curieuses et agréables. Point d'intérêt solide et sérieux, excepté celui d'un monde futur; le dégoût de la vie politique; la guerre méprisée, puisqu'il était reconnu que les Barbares, en cela, étaient supérieurs aux Romains; des jeux, des chants, des fêtes; un emploi enfantin de la poésie et de la musique, mêlé à ce que la religion a de plus grave : voilà l'époque. Je ne parle pas de Byzance ni de Rome; mais de notre Gaule, surtout de la Gaule méridionale.

On peut, grâce aux épîtres de Sidoine, se donner le

plaisir de passer une journée à Clermont vers 460. L'évêque Sidoine, ou plutôt le citoyen Sollius, dont la maison de Polignac croit descendre parce que le second nom de l'évêque était *Apollinaris*, n'omet pas un seul détail intéressant.

L'aube vient de blanchir les toitures de la petite ville d'Auvergne ; le peuple s'assemble et court à la basilique, ancien tribunal dont le Christianisme s'est emparé. Femmes, enfants et vieillards remplissent les cryptes et le portique. On prie dans le souterrain, on prie dans les cours, on prie sur le tombeau du bienheureux saint Just. C'est vers la fin d'un été ardent, après une nuit chaude ; la solennité matinale offre une volupté exquise au peuple gallo-romain, que les athlètes et les déclamations des rhéteurs commencent à ne plus satisfaire. Bientôt il arrive tant de monde que cette armée de chrétiens est forcée d'écouter de loin les Vigiles et les Psaumes ; la suave douceur des voix qui répètent alternativement les hymnes sacrés se répand au loin dans la ville. Quel charme inconnu et mystérieux, quel plaisir nouveau pour des âmes si fatiguées, pour des hommes si lettrés et sivoluptueux !

Sidoine, en décrivant cette fête chrétienne, en ressent encore la suavité pure et pénétrante ; il n'oublie pas la mélodie des chants alternés, la magie de l'art chrétien empruntant ses ressources à la musique grecque, enfin ce dialogue musical, *quam alternante mulcedine monachi clericique psalmicines concelebrabant*. La foule émue se presse, les cierges s'allument, le jour enfin éclate et vient mêler ses rayons à la lueur des torches de l'Église.

L'évêque et les premiers de la ville, pour ne pas trop s'écarter de la Basilique, et se trouver prêts au moment où

Tierces seront chantées, s'asseyent sur une pelouse qui entoure le tombeau de Syagrius, consul. Les fleurs variées, la première et douce fraîcheur d'une matinée qui annonce l'automne, le parfum qui s'exhale du gazon, les festons des pampres tombant d'une treille aux larges feuilles et abritant les amis, composent un tableau ravissant. Sollius le reproduit tout entier, avec une complaisance encore charmée. Son style est doux et cependant affecté; la vérité du sentiment se fait jour à travers les néologismes et les archaïsmes dont il jonche sa phrase; tout cela n'est pas naïf, ni énergique, encore moins passionné; mais dans le tableau maniéré qu'il colore, une certaine délicatesse d'âme respire qui annonce bien les recherches exquises de la société moderne.

On cause, on devise; on ne parle pas politique; nulle mention des impôts, nulle allusion aux puissances; on n'a personne à compromettre, on ne craint pas d'être compromis. Entre le despotisme, l'invasion, les délateurs, les barbares et les exacteurs, on se fait une joie d'échapper à la politique et aux puissances: *Quod beatissimum, nulla mentio de potestatibus, aut de tributis.* Celui-ci dit des bons mots; cet autre raconte des histoires; on oublie l'église, les Matines et les sépulcres d'alentour. On les oublie si bien que l'évêque demande une raquette et veut jouer à la paume; son frère Domnitius prend un cornet à dés: les voilà, l'un donnant le signal du plus bruyant des jeux, l'autre faisant voler au loin la balle. Les écoliers accourent, les vieillards, les enfants, même les femmes se mettent de la partie.

Un vieux poète gaulois, du nom de Philimatius, s'était fait accompagner par son secrétaire Epiphane; Epiphane tenait les tablettes et le stylet pour écrire ce que son maî-

tre allait dicter : épigramme, tétrastique ou distique. Le secrétaire n'eut absolument rien à faire; car Philimatius, malgré son grand âge, prétendit jouer aussi à la paume ses chutes fréquentes, ses longs soupirs, sa respiration pénible, sa course haletante, les meurtrissures de la balle qui tombe sur lui et qu'il ne peut éviter, amusent les chrétiens, et entre autres l'évêque Sollius, qui, prenant pitié de son ouaille *(facturus rem charitatis)*, cesse de jouer et prête une excuse à l'orgueil humilié du vieillard. Philimatius, homme impétueux et violent, ne manquait ni de réputation ni de vanité. Son front couvert de sueur et sa lassitude le forcèrent d'aller s'asseoir près du logis du portier. Il y avait là deux portes battantes et une grosse serviette de ménage, encore hérissée de poils, que l'on avait suspendue entre ces deux portes pour la sécher. Le vieux poète prenant la serviette s'essuya le front.

— Ami, dit-il à l'évêque Sollius, improvise-moi, je te prie, un petit quatrain!

— Sur quel sujet?

— Sur ma serviette.

Les poètes de l'époque écrivaient des quatrains sur toutes choses; le grand mérite consistait à les faire vite, en y insérant une pointe, s'il était possible. Sidoine répondit :

— Oui, très-volontiers.

— En outre, je veux que mon nom tienne sa place dans ton quatrain.

— Comme tu voudras, réplique l'évêque en souriant avec modestie.

— Mets-toi donc à l'œuvre; dicte l'impromptu. Mon scribe attend.

— Il y a beaucoup de monde ici; tu sais que les Muses aiment la solitude.

— Ah ! reprit le vieux poète, tu veux le tête-à-tête et les faveurs secrètes ? Ne crains-tu pas qu'Apollon ne soit jaloux !

Voilà le dialogue des deux Gaulois, l'un évêque, l'autre homme grave et vieillard, tous deux chrétiens. Ces souvenirs des Muses et d'Apollon, cette mythologie étrangement appliquée, ce retour au paganisme, loin de blesser la délicatesse des assistants, les charma. C'était si bien tourné, si imprévu ! (*tam lepida, tam repentina !*)

On applaudit à Philimatius ; le scribe assis, son stylet à la main, attend l'improvisation de l'évêque, et ce dernier dicte le quatrain suivant, qui obtient le plus grand succès :

Mane novo, seu cùm ferventia balnea pèsèant,
Seu cùm venatu frons calefacta madet,
Hoc foveat pulcher faciem Philimatius udam,
Migret ut in bibulum vellus ab ore liquor.

« Puisse, un autre matin, Philimatius retrouver encore » cette toison pour étancher la sueur de son beau visage » et lui faire boire l'eau qui la couvre, soit à l'heure où la » chaleur des bains réclame ce service, ou quand l'ardeur » de la chasse aura mouillé son front fatigué. »

Cependant le service divin reprend son cours, et joueurs de paume, fabricants de petits vers, diseurs de bons mots, tout ce groupe d'aimables et vieux enfants rentre à l'église, s'enivre de chants religieux, assiste à la solennité de la messe, attend le glaive barbare qui le lendemain matin peut-être va renverser ces tombeaux, fouler ces gazons et détruire cette basilique.

§ XII.

Irruption des Barbares. — Remarques sur le style de Sidoine Apollinaire.

Car il est là, le barbare. Le Hun arrive du fond de la Bohême, et vient fournir à cette population lettrée, qui ne sait plus que les lettres, un nouveau sujet de petits vers. Ce même évêque décrira des pieds à la tête, en beaux hexamètres, le brigand de la Tartarie dont il a peur : « C'est, dit-il, une race terrible d'âme et de corps. Tout petits, ses enfants font horreur. Le front étroit, la tête ronde, deux cavernes pour yeux, des regards qui s'en échappent et qu'on n'aperçoit pas ; des crânes dont les orbites caves fuient le jour ; la faculté de voir au loin, et de cacher ce point lumineux qui voit ; telle est la hideuse population dont je parle. Les mères ont peur que leurs enfants n'aient des narines, et les applatissent sous une double ligature. Nés pour les combats, l'amour maternel les déforme ; afin que leur face sans nez, devenue plus large, reçoive le casque plus commodément. Ce sont de beaux hommes, de vastes poitrines, de larges épaules, la taille mince. Assez petits quand ils sont à pied, ils paraissent géans quand on les voit à cheval. L'enfant qui vient de quitter sa nourrice est aussitôt jeté sur un cheval. Vous diriez que les membres de l'homme et de l'animal ne font qu'un, tant le coursier et le cavalier sont cloués solidement l'un à l'autre. Les autres peuples se font porter par les chevaux ; celui-là habite sur eux. Il aime les flèches, les lances, les arcs et frappe le but avec certi-

tude. Ces gens-là ont traversé pour marcher contre nous les glaces du Danube. »

N'avez-vous pas de honte, fils des Romains et des Gaulois, de décrire complaisamment les sauvages que vos ancêtres eussent exterminés, de les observer avec tant d'amour, de les analyser et d'employer à cette peinture trop ressentie les formes de Virgile et une versification assez heureuse?

Voici les Francs, aux yeux bleus et humides (*albet aquosa acies*); — à la barbe blonde et rare (*tenues cristæ*); — aux larges épaules, à la taille svelte (*angustam alvum*); à la culotte serrée sur les hanches (*strictiis assutæ vestes*). Comme, après tout, c'étaient nos pères, nous ne sommes pas fâchés de retrouver ce portrait de famille, et nous pardonnons à l'évêque, fils d'une autre race, et l'un de nos aïeux aussi, sa complaisance envers les barbares, complaisance qu'il partageait avec tout son siècle. En donnant le signalement exact de ces conquérants terribles, il a été fort utile à l'histoire, et l'on chercherait vainement ailleurs des documents aussi précis et aussi vivement colorés. J'ajouterai qu'il méprise son temps et le connaît. Il a peint quelque part le dandy de son époque, *ressaveteur de contes, calomniateur, fabricant de mauvais récits; bavard sans éloquence; railleur sans gaîté, curieux sans sagacité; grossier dans son affectation d'esprit, à genoux devant le présent, exploitant le passé, dédaignant l'avenir.*

Chaque livre des épîtres de Sidoine est adressé à des hommes d'une profession spéciale. Les lettres écrites aux poètes et littérateurs célèbres du cinquième siècle sont particulièrement dignes de remarque. On voit qu'alors l'avocat et l'homme de lettres sont maîtres; on estime avant

tout la culture de l'esprit ; on est persuadé de l'influence de la civilisation sur le monde. En se soumettant aux envahisseurs, on les abhorre. Cette crainte, ce mépris, cette horreur des barbares se joignent à une extrême poltronnerie. On se fie à la science, on aime l'étude. Devenue puérile, la Poésie ne sait plus que scander des vers brillants pleins de pensées vides et de fausses prosodies ; elle pleure, comme dit Sidoine, la ruine de la société : *Suspiriosis plangens ululatibus.* Cela n'empêche personne de se livrer aux délices d'une vie efféminée ou aux austérités d'une pénitence chrétienne, également impuissantes à relever l'état.

A peine un de ces écrivains, auquel j'ai consacré d'assez longues études, résumées en quelques pages, a-t-il achevé son homélie douloureuse sur la situation de Rome avilie ; il décrit son doux voyage sur la Garonne, les rameurs chantant les louanges du maître, les banderolles de soie que le vent agite, un repas succulent servi sur le pont, des lits d'édredon couverts de pourpre, des jeux de dames, de trictrac et d'échecs, un treillage orné de feuilles nouvelles, protégeant le voyageur contre l'ardeur du soleil; plus loin, c'est une aventure galante que l'évêque, bonhomme s'il en fût, raconte avec indulgence et componction : plus loin encore il dit les deux petits vers qu'il a improvisés à la table de l'empereur, et qui lui ont valu tant d'éloges ; et quelques pages plus bas, sa triste captivité lorsque les barbares ont mis la main sur lui ; les murs de Clermont détruits, les maisons en cendres, les femmes égorgées, le peuple éperdu n'ayant d'espoir, dit l'écrivain gaulois, que dans la cérémonie des rogations. Il ne sait pas que Dieu protège surtout les nations viriles, assez fortes pour conserver l'indépendance qu'elles ont reçue de lui.

Traduire Sidoine exactement ce serait faire une œuvre

presque barbare et marcher sur les traces d'un détestable guide. Personne ne l'a encore osé; les traducteurs, à l'entortillage de Sidoine, ont substitué la clarté et la pureté; à ses métaphores, le sens naturel; à ses mots insolites, des paroles simples. Interprétation utile, mais qui cesse d'être une traduction. Ils ont eu peur de nous donner la bizarrerie de ses lignes et l'affectation de son coloris. Vous le redressez, vous le corrigez; le voici pâle, sage et chaste, ce Gaulois des derniers temps, dont le latin n'est plus un latin; qui met du fard à toutes ses périodes; qui emprunte aux Étrusques, aux Phéniciens, aux Goths, aux Hérules, aux Vandales, aux Celtes, aux Persans, les lambeaux de cet habit d'Arlequin dont il pare son style; qui se fait tantôt grossier, tantôt subtil, pour échapper au mot simple!

Au lieu de dire que *l'eau bout*, Sidoine prétend qu'elle *cuit*. *Non solum calet unda, sed coquitur* (1).—A un poète dont il veut louer le talent, il dit que *sa trompette est vénérée de l'univers*. *Tuam tubam totus orbis veneratur*. Cette *trompette* dont Sidoine fait cadeau à son homme, les traducteurs l'ont supprimée pour y substituer une *lyre* ordinaire. — *Potor Mosellæ, Tiberim ructas*! C'est ainsi que Sidoine fait l'éloge d'un homme qui habite les bords de la Moselle et qui s'exprime en latin. Ce sont les mêmes traces de dépravation littéraire que nous avons signalées plus haut; ainsi que *cavernatim ructata e pumicibus aqua;* et toutes les autres folies de notre auteur : folies destinées à frapper l'œil; enseigne d'une boutique que l'on veut achalander et sur la quelle on prodigue les couleurs criar-

(1) Voir plus haut SALVIEN.

des, les lettres tortues, toutes les séductions du genre baroque. Ce style ridicule est une date.

Quiconque lit pour la première fois le texte latin de Sidoine est donc forcé de traverser mille couches différentes et superposées de fausse poésie, de mauvaise mythologie, de souvenirs historiques, d'érudition inutile, de consonnances pénibles, de détails puérils, de descriptions interminables, de frivolités pédantes, d'images entassées, d'anecdotes égoïstes, de prétentions ingénieuses, d'archaïsmes laborieux, d'hellénismes mal agencés. Quand le patient lecteur a soulevé cet amas de misères, il se trouve en face d'une intelligence naturellement saine et délicate, et d'une âme excellemment pure. Il admire par quel prodige des sentiments si vrais ont pu se cacher sous une multitude de draperies extravagantes ; il conçoit très-bien ce que La Monnoye a voulu dire quand il a nommé le style de Sidoine un « *style fanatique.* » Sidoine est fanatique de mauvaise rhétorique. Il a voué le plus superstitieux des cultes, au mot, à la rime, à l'hyperbole, à la synecdoche, à l'hypallage et à toutes les divinités folles, honorées par les sophistes. Son oreille amie le bruit des paroles qui résonnent aigrement comme les grelots d'une marotte, son intelligence n'avoue que les mots dont l'impropriété lui offre une saveur piquante. Il lui faut des images grossières, crues et jetées par plaques.

Son bonheur consiste à outrer le mauvais, à déformer la langue, à battre les mots sur son enclume jusqu'à ce qu'ils deviennent absurdes et informes ; il procède à ce métier dans toute la candeur de son âme. Ce labeur, c'est ce qu'il appelle *latialiter insusurrare.* Pauvre Sidoine! Il ne sait pas que Marcus-Tullius Cicéron disait simplement : *Latinè loqui.* Mais Sidoine ne peut se décider à nommer les choses par leur nom ; il ne se résout pas même

à respecter les noms propres. Pour lui Marcus-Tullius Cicéron devient *Varicosus Arpinas*. — *L'Arpinate qui a des varices;* parce que Cicéron avait les jambes malades.

---

§ XIII.

Saint Jérôme. — Ascétisme sévère et hostile à la société païenne. — Changement dans les destinées de la femme. — La femme chrétienne.

Nous venons d'étudier l'homme politique, l'orateur élégiaque et le bel-esprit de la société chrétienne à sa naissance; c'est-à-dire Cyprien, Salvien et Sidoine. Il nous reste à contempler l'ascète dans sa cellule, l'expression la plus farouche de la révolution des esprits, à l'époque dont nous nous occupons.

Au IVe siècle, saint Jérôme représente l'exaltation morale à son apogée, le mouvement chrétien dans ce qu'il a d'excessif. C'est un athlète. Il attaque les institutions non dans leur forme, mais dans leur essence; il ne laisse pas subsister pierre sur pierre du monde social. Mirabeau n'approche pas de lui.

Pendant que la société romaine s'abîme sous les coups des Barbares, il y a en Égypte, au fond d'une caverne, un homme qui fonde le spiritualisme des temps nouveaux,

qui sacrifie à cette œuvre son génie, sa fortune, sa vieillesse, ses amitiés; qui ne croit pas que l'on puisse aller assez loin en fait de violence contre les sens; qui travaille incessamment à détruire les liens humains de la volupté, du bien-être et de l'habitude, et pousse de toute sa force à l'anéantissement de l'ordre social. Saint Jérôme ne respecte pas une seule chose terrestre: c'est là ce qui fait sa gloire. La société de cette époque devait être moralement anéantie par les théories chrétiennes, comme elle l'était dans sa réalité par les barbares. Jérôme tuait les idées. Attila ne frappait que des hommes.

Ainsi le conquérant a moins de valeur réelle et d'influence que le philosophe. C'est une chose singulière que l'obscurité dans laquelle sont restés les hommes politiques du même temps. L'histoire efface les noms des empereurs contemporains; le nom de l'ascète y éclate. Qu'est-ce aujourd'hui que Stilicon, Honorius, Alaric auprès de saint Jérôme?

Les premiers ont détruit ou essayé de soutenir les étais délabrés d'une machine qui s'en allait. Jérôme a compris qu'il ne fallait plus songer à rien de tel, et que le ver rongeait les entrailles d'une société dorée. Jérôme prêcha l'avenir, nia le présent, et ne s'occupa point du passé. Sans doute il a franchi toutes les limites de la morale praticable; le monde ne pourrait subsister trois jours s'il adoptait la fureur du solitaire de Béthléem. Mais le principe de cette exaltation, ou si l'on veut, de cette exagération, principe contraire à la discipline romaine et païenne, devait servir de moteur à toute la civilisation future de l'Europe christianisée. C'est dans les pages de Jérôme que l'on voit s'annoncer la plus ardente révolte des chrétiens contre le paganisme, et il a le bon sens de ne pas la transformer en émeute impuissamment armée. Il laisse aperce-

voir tous les points capitaux qui détachèrent le christianisme de la religion ancienne : l'égalité de l'esclave et du maître, l'universelle fraternité des hommes et l'émancipation sociale de la femme.

Ce dernier fait est des plus importants. « Pour les chré-» tiens, dit Jérôme (lettre 84), l'acte illicite aux femmes » est également illicite aux hommes; d'un côté et de l'au-» tre, même servitude, mêmes devoirs (1). » Le mot *æquè*, employé par le philosophe chrétien, doit être remarqué ; il établit l'égalité des sexes devant la loi morale. Jérôme ajoute, pour bien préciser sa pensée :

« Les lois de César ne sont pas celles du Christ ; saint Paul prêche une doctrine, et Papinien une autre. Tout ce que le code chrétien ordonne aux femmes s'adresse aussi aux hommes. Le paganisme établissait une différence : il paraissait croire que le crime viril différait du crime féminin; il lâchait la bride aux passions de l'homme auquel il permettait la débauche, tout en la punissant chez la femme : cette distinction est injuste. »

Ces paroles, écrites au IVe siècle, en face du paganisme ouvrent aux femmes une nouvelle carrière ; elles les rachètent et les émancipent.

Les femmes s'empressèrent d'adopter une doctrine, non-seulement vraie, mais qui flattait leur orgueil et servait leurs intérêts ; leur prosélytisme devint l'un des plus puissants ressorts de la révolution chrétienne et de son triomphe.

Les femmes que Juvénal, Martial et Tacite nous montrent si profondément dépravées par la décadence romaine,

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, les *Hétaïres*.

se relèvent du moment où l'émancipation leur apparaît, où leur destinée s'exhausse, où leur condition s'épure. Il y a dans les lettres de saint Jérôme des tableaux admirables de la vie des femmes chrétiennes. Rome vient d'être prise par les soldats barbares d'Alaric; la maison de la chrétienne Marcella est envahie :

« Le vainqueur sanglant y pénètre ; la chrétienne attend les Barbares et les affronte d'un visage intrépide. Sa fille, chrétienne aussi, est près d'elle. On lui demande de l'or : elle montre sa vieille tunique, témoin de sa pauvreté volontaire. On n'y veut pas croire ; on imagine qu'elle a enfoui ses richesses. Frappée de verges, déchirée par les fouets, foulée aux pieds, elle ne sent aucune douleur, et ne demande qu'une grâce : celle de n'être point séparée de sa fille, et de la protéger contre des outrages que sa vieillesse n'a plus à craindre. Alors le Christ amollit ces âmes féroces ; et parmi des épées ensanglantées, la pitié eut sa place. La mère et la fille furent conduites par les Barbares à l'église de Saint-Paul pour y trouver un asile ou un tombeau. »

Le reste du tableau est d'une douceur merveilleuse :

« Peu de jours après, cette femme héroïque, pleine encore de vigueur et de santé, s'endormit dans le Seigneur, vous léguant ses pauvres (Jérôme s'adresse à la fille de Marcella), à vous pauvre comme eux, fermant les yeux entre vos mains, rendant l'esprit sous vos baisers, vous souriant au milieu de vos larmes ; tant la conscience de sa vie passée et l'espérance de l'avenir la soutenaient. »

---

§ XIV.

Détails de mœurs. — Le séducteur chrétien au IVe siècle.

Telle est l'éloquence émue et brûlante de l'Ermite, bien supérieur, sous ce rapport, au rhéteur Salvien et au spirituel Sidoine. Les descriptions chez saint Jérôme ne sont jamais un jeu d'artiste ; son âme s'y mêle et les anime d'un feu puissant et sombre. Le peintre de Marcella mourante décrit avec une amère éloquence les mœurs des grandes dames ; plus d'une essayait de concilier la coquetterie et le devoir, l'amour de la parure et l'amour divin :

« Elles font tomber élégamment des deux côtés de leur front les boucles de leur chevelure, dit Jérôme. Leur peau est soigneusement lavée et polie ; elles emploient des parfums, portent des manches étroites, des robes qui dessinent la taille, des souliers qui craquent sous le poids du corps, et elles s'appellent vierges pour que leur innocence se vende mieux et périsse à plus grand prix. — Près d'elles marchent ces adonis chrétiens, frisés, parés, brillants de pierreries, et dont les vêtements répandent au loin l'odeur d'un rat étranger. Toutes ces personnes se disent chrétiennes ; les agapètes elles-mêmes prétendent n'avoir pas renié Jésus-Christ ; épouses sans noces, concubines sous ombre de religion, courtisanes qui ne se livrent qu'à un seul amant, sœurs voluptueuses qui cherchent des frères de plaisirs. D'autres, pures dans leur vie, mais fières des dignités de leurs maris, ne marchent qu'environnées d'un bataillon d'eunuqnes, et ne portent pour robes que de l'or tissu en filets légers. Leurs litières sont superbes et dorées. Même quand elles sont veuves, elles continuent leurs pro-

menades triomphales et se font précéder par leurs essaims d'esclaves mutilés. Leur figure est fraîche, leur peau fardée, leur maison pleine d'adulateurs, pleine de convives. On dirait qu'elles cherchent un mari vivant, non qu'elles pleurent un mari mort. Heureuses de la liberté du veuvage, fatiguées de la domination conjugale, elles permettent aux ecclésiastiques, qui devraient leur inspirer le respect, de les baiser sur le front. Cette complaisance des prêtres les enorgueillit ; elles passent pour vierges et chastes, et, après un repas exquis, elles *rêvent d'apôtres.* »

Ce dernier trait dit tout. Jérôme, s'il eût vécu sous le paganisme des Antonins, et qu'il eût été païen lui-même, eût écrit la satire comme Juvénal. Il ne pardonne à aucun nouveau vice des chrétiens nouveaux.

« J'en connais, dit-il, de ces femmes qui se font un orgueil de fouler aux pieds l'orgueil du siècle. Leurs haillons les rendent fières. Elles affectent un maintien timide, prennent la dernière place, se confessent indignes, parlent d'une voix faible et dolente, soupirent, font parade de leur maigreur, marchent en s'appuyant sur un bras étranger, et veulent que l'on admire en elles les effets redoutables des veilles et du jeûne. Quelqu'un paraît-il : elles ferment les yeux, baissent le sourcil, semblent accablées. Leur robe est brune, une ceinture de cuir la maintient. D'autres plus hardies coupent leurs cheveux, prennent un habit d'homme, et rougissant de leur sexe, levent hardiment au ciel une face d'eunuques. J'en connais qui se voilent la face d'un capuchon, et qui revêtent le cilice. Ne croyez pas à leur piété ; c'est de l'orgueil. »

Il faut lire ces Lettres quand on veut savoir ce que peut essayer, vouloir ou oser un siècle ennuyé de lui-même.

Jérôme flétrit, en les analysant, les fantaisies de ces temps décomposés, où la femme devenait homme, où l'homme devenait femme, où toutes les transformations et toutes les folies amusaient la lassitude universelle et se mêlaient bizarrement à la régénération que le monde allait subir. Qui s'attendrait à trouver au IVe siècle un Lovelace chrétien? Jérôme nous le montre. Sabinianus, c'était son nom, avait rempli l'Italie du bruit de ses séductions et de ses voluptés hardies; il comptait beaucoup de succès et il s'en vantait :

« Un plaisir conquis lui semblait une victoire, et, dit saint Jérôme, il promenait de tous côtés son char de triomphe amoureux. »

Lassé de passions facilement assouvies, il s'avisa d'aimer la femme d'un Barbare (*barbari mariti*), homme puissant et redouté, quelque Germaine ou Gothe, une de ces belles *Criemhilt* du poème des *Niebelungen*, connues de Sidoine Apollinaire. Laissons parler saint Jérôme :

« Sabinianus ne craignit point de se conduire en amant et en maître chez un homme qui n'avait besoin de personne pour venger son offense, et qui, d'un coup de glaive, juge et bourreau, pouvait châtier l'adultère. Le séducteur ne se gênait pas, accompagnait la femme séduite aux jardins du mari, la traitait comme sa femme, lui commandait, la dominait et bravait tout. L'époux fut averti; Sabinianus se sauva par des souterrains qui communiquaient de la villa du mari dans la campagne de Rome. Là, caché quelque temps parmi des brigands samnites, il apprend enfin qu'on le cherche, s'embarque sur le premier navire qu'il trouve à l'ancre, et aborde en Syrie. Que faire après tant de tragédies? Devenir moine? Sabinianus en témoigna le désir.

» Il se dirigea donc vers Jérusalem, et y fit profession d'ascétisme. Mais sa vieille vie avait laissé trop de traces brûlantes dans une âme habituée et asservie aux passions pour qu'il adoptât les vertus dont il avait revêtu le costume et l'apparence. Ce moine prétendu se couvre de soie et de perles; ses doigts portent des bagues, ses dents sont entretenues avec un soin de femme; sa tête chauve, ornée de rares cheveux que les voluptés ont décimés, se dresse fièrement; le parfum ruisselle sur son corps; il s'épile, il se baigne; la pierre ponce fait briller ses membres encore vigoureux. »

On avait espéré que cet homme, habitué aux séductions et aux voluptés, pour lequel étaient mortes, frappées du glaive, plusieurs femmes mariées, qui avait entraîné dans une carrière de dangers et de douleur une foule de vierges romaines, ferait enfin pénitence dans le désert. L'habitude et les passions l'emportèrent. Une jeune fille qui venait de se consacrer à la vie religieuse, dans la solitude de Béthléem, lui sembla belle, et il l'aima. Il faut entendre saint Jérôme faire éclater sa foudre contre le scandale de ces amours profanes dans le désert chrétien; et cette voix terrible qui maudit le nouveau converti et la vierge séduite.

« L'Eglise entière veillait, la nuit sainte retentissait des louanges de Jésus, les idiomes de tous les peuples priaient Dieu à la fois. Pendant ce temps, Sabinianus glissait une lettre d'amour dans la porte même du temple où fut la crèche du Seigneur. Il voulait que la malheureuse jeune fille, en pliant le genou pour adorer, trouvât sous sa main cette épître empoisonnée; puis, rentrant dans le chœur, il allait mêler sa voix aux voix des lévites, et là ses yeux rencontraient les yeux de la vierge. Misérable! ne crains-

tu pas que l'Enfant-Dieu vagisse, que la Vierge mère te voie, que le Dieu du monde t'écrase? Les anges pleurent, l'étoile brille en haut, Jérusalem se trouble; ah! je tremble, et le frisson s'empare de mon âme et de mon corps au moment où j'essaie de représenter ce que tu as fait. Mes larmes éclatent avant mes paroles; le désespoir et l'horreur arrêtent ma voix..... La vierge trompée vient trouver Sabinianus dans cette grotte vénérable : elle lui livre, comme la dot d'une épouse future et le gage d'un amour mutuel, sa ceinture, des mouchoirs et des cheveux. On peut tout croire d'un tel homme, mais je ne veux rien ajouter, rien supposer. Le chœur des anges se faisait entendre au-dessus de sa tête; le concert divin remplissait les airs. Ah! quand vous vous êtes trouvé seul avec elle dans un tel lieu, vos yeux ne se sont pas couverts de ténèbres? Votre langue ne s'est pas engourdie? Vos bras ne sont pas tombés? Votre cœur n'a pas tremblé? Vos pieds n'ont pas faibli?....

« Ensuite, pendant toute la nuit, du jour au matin, vous êtes resté sous sa fenêtre; et la hauteur des murs s'opposant à ce que vous la vissiez de plus près, une corde vous servait à lui transmettre vos messages. Le soleil enfin levé, vous quittâtes, triste et pâle, ce lieu de délices; pour écarter le soupçon, vous êtes allé lire l'Evangile du Christ en qualité de diacre. Nous imaginions, nous, que cette pâleur inaccoutumée, cette effrayante maigreur étaient les résultats de vos veilles; cependant, vous aviez déjà loué un vaisseau, tracé votre itinéraire, désigné le jour, arrêté votre fuite; l'échelle qui devait favoriser l'enlèvement de la vierge s'appuyait déjà sur la muraille... vous fûtes découvert. O malheur de mes yeux, ô consternation! »

Cette lettre de Jérôme, d'une puissance extraordinaire

de style, est une grande curiosité historique. Le Romain corrompu pense seulement à ses voluptés ; la femme du vainqueur germain ou vandale cède à la séduction romaine ; le christianisme et le désert offrent un asile au coupable ; enfin dans le désert même on voit la pureté chrétienne aux prises avec la volupté païenne.

---

§ XV.

Amour de la solitude. Haine de la société. — Terreur universelle. — Rome détruite.

Il n'est point vrai, comme l'a prétendu Gibbon, que le christianisme ait ruiné l'empire romain : la ruine de l'empire a favorisé le développement du christianisme. On se précipitait vers les églises et les solitudes pour échapper aux hordes victorieuses ; on cherchait le désert ; on se rattachait, dit saint Jérôme, à la pénitence, unique planche de salut (*tabulam pœnitentiæ tenentes*). Saint-Jérôme, dans toutes les brûlantes lettres qui tombaient de sa cellule de Béthléem, vrais flots de lave bouillante, exprime ce dégoût de la société contemporaine. — « Que voyons-nous dans le monde ? la mort de nos amis, les supplices des citoyens, l'incendie des villes et des maisons de campagne, la ruine des provinces, la captivité de nos proches, les féroces visages des ennemis ; naufrage universel, qui ne nous offre qu'un appui : la foi ! »

L'amour, le mariage, la tendresse des enfants, les bonheurs domestiques devenaient des sources d'amertume et des causes de désespoir. Saint Jérôme dit à une femme qui pense à se remarier : « Y songez-vous ? lorsque vos biens vont vous être enlevés, lorsque vos revenus vont être détruits, lorsque tout est désastre, prendre un mari ! Vos enfants seront tout-à-l'heure assaillis par la maladie et par la faim ! Vos amies et vos compagnes de noces seront en deuil ! Au milieu du chant d'hyménée, le clairon barbare retentira ! Et ce mari, que fera-t-il ? Ou vous le verrez fuir, ou vous le verrez combattre. »

C'est quelque chose de très-touchant que ce fond de désespoir, cette réalité lugubre, qui apparaît de temps en temps chez les philosophes chrétiens du IVe siècle. Ils en parlent assez peu ; on s'aperçoit cependant que c'est leur grande et muette préoccupation. Ils se font une félicité spiritualiste et un bonheur idéal. Ce qui manque à l'homme reparaît, dans ses discours, plus souvent que ce qu'il possède ; et la raison en est naturelle : nous pensons bien plus à ce que nous regrettons qu'à ce que nous avons. Les Barbares d'ailleurs n'étaient pas indulgents pour ceux qui pleuraient trop haut ; et les vaincus, par excès de désespoir, ou par lâcheté, se taisaient. — « Malheur à ceux qui se plaignent (dit encore l'éloquent Jérôme), malheur à ceux qui les écoutent ! Nous pleurons, mais tout bas ; et qui nous entendrait pleurer serait en péril lui-même. Le gémissement nous est défendu ! »

Personne ne pouvait croire que le globe eût longtemps à vivre. *Quid salvum, si Roma perit?* « Si Rome meurt, est-il rien qui puisse se soutenir ? »

Jérôme s'apprêtait à commenter Ezéchiel, quand on vint lui apprendre que Rome était prise. « Mon âme

est restée confuse; je me suis tu longtemps, sachant que notre siècle est un siècle de larmes. » Une année après, il se remet à l'œuvre : « aussitôt les Barbares, comme un torrent, dévorent l'Egypte, la Phénicie, la Syrie. » Peu de temps se passe ; « tout l'Orient tremble; le Caucase vomit des essaims de Huns que leurs rapides chevaux entraînent et jettent sur tous les rivages, et qui répandent le sang avec l'épouvante. Puisse Jésus éloigner à jamais ces bêtes terribles de l'empire romain ! Ils se trouvent partout avant qu'on les attende, devançant le bruit de leur arrivée, sans pitié pour la religion, pas même pour l'enfant qui vagit. On l'égorge souriant, et on le jette dans la mort avant qu'il ait commencé la vie... Non, je n'ose pas m'appesantir sur les ruines de notre temps; mon âme en est effrayée (*horret*). Depuis vingt ans, le sang romain coule chaque jour entre Constantinople et les Alpes-Juliennes. Scythie, Thrace, Macédoine, Dardanie, Dacie, Thessalonique, Épire, Achaïe, Dalmatie, les deux Pannonies, tout appartient aux Barbares, qui ravagent, déchirent et dévorent. Que de mères nobles et de nobles filles, jouets de ces monstres ! d'évêques dans les fers, de prêtres égorgés, d'églises détruites, d'autels devenus étables pour les chevaux, de reliques profanées ! Le deuil, le gémissement, la mort partout. Le monde romain croule; mais la tête des chrétiens se lève encore; nous sommes debout. (*Romanus orbis ruit; et tamen cervix nostra erecta non flectitur.*) »

Nous avons rendu autrement que les traducteurs ces dernières et magnifiques paroles; elles ne renferment pas, selon nous, un reproche adressé à l'orgueil des Romains. Le mot *nostra* nous paraît s'appliquer aux chrétiens seulement qui ne reconnaissaient pour *leurs* que les enfants du Christ.

Les mots *erecta cervix* ne semblent point emporter la signification d'orgueil condamnable que la traduction leur attribue; enfin, on doit remarquer que l'une des citations favorites de Jérôme, sa devise philosophique, souvent reproduite dans ses lettres,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ,

est répétée par lui avec admiration et avec éloge. Jérôme, quelques lignes plus bas, blâme et maudit, non point l'orgueil et la constance, mais la lâcheté des Romains :

« O honte! ô stupidité qui ne se peut croire! l'armée romaine, victorieuse du monde, maîtresse du monde, a peur, elle tremble, elle est vaincue. Elle a peur de ces hommes montés sur des rosses (*caballos*), qui se croient morts dès qu'ils touchent la terre, et qui ne savent pas marcher..... Oh! si je pouvais monter sur une élévation d'où le monde entier se découvrît à nos yeux, je te montrerais l'univers enseveli sous ses ruines; peuples se ruant sur les peuples, trônes tombant sur les trônes, tortures, égorgements; ceux-ci engloutis, ceux-là esclaves..... La grandeur et la terreur de la réalité font taire la parole; tout ce que je dis n'est rien auprès de ce qui est.—O république déplorable! Des Pannoniens et des Hérules t'ont dévastée! Dans les villes, la faim; hors des villes, le glaive. Nous pleurons depuis si longtemps que les larmes sont sèches dans les yeux. Rome a combattu au centre de ses domaines, non pour la gloire, non pour la liberté, mais pour l'existence : combattu! non; elle a vendu ses meubles

et a donné son or pour vivre !... Hélas ! *je pleure les funérailles du monde !* le monde romain croule ! » *totius orbis mortuos plango. Romanus orbis ruit !*

L'antiquité n'a pas légué un seul ouvrage dans lequel cette destruction soit peinte de couleurs aussi tragiques. La rhétorique de Salvien et de Sidoine amuse leur douleur. Chez saint Jérôme, l'accent est bien plus âpre et le sentiment plus intense. Il se console, non en faisant de petits vers, mais en contemplant la chute des dieux païens. — « Merveille ! le Capitole aux voûtes dorées est désert et sale (*squalet*). Tous les temples de Rome se couvrent de poussière ; l'araignée y fait sa toile. La ville entière se déplace et court aux églises chrétiennes à demi-brûlées, aux tombeaux des martyrs. Le paganisme abandonné pleure. Ces anciens dieux des nations, relégués sous les toits, partagent leurs greniers avec le hibou et la chouette. La croix brille sur le drapeau des soldats. On voit cet emblême de nouvelle vie décorer la pourpre royale et étinceler sur les diadêmes. Jusqu'à l'Egyptien Sérapis est devenu chrétien. De l'Inde, de la Perse, de l'Ethiopie, les troupes de moines accourent au désert. Le Hun et l'Arménien apprennent les Psaumes ; l'armée blonde et rouge des Gètes promène l'étendard chrétien à travers le monde... Ici, au désert, nous sommes accablés de nouveaux frères ; il nous en vient de toutes les régions de la terre ; nous n'avons pas assez de place pour eux ; et cependant nous ne pouvons ni faire au-delà de nos forces, ni renoncer à l'œuvre commencée, Les ressources nous manquent pour loger tous ces amoureux de la solitude ; nous venons d'envoyer un de nos frères en Europe, chargé de vendre nos maisons de campagne à demi-détruites par les Barbares, et les débris de nos patrimoines. »

Celui qui écrivait ces lignes au désert était si pauvre en effet qu'il ne pouvait payer un secrétaire (*notarium*), et qu'il remerciait beaucoup l'ami qui lui envoyait un petit bonnet; encore ce bonnet était-il trop étroit. *Pileolum, texturâ brevi, charitate latissimum, senili capiti confovendo, libenter accepi, et munere et muneris auctore lætatus.* « J'accepte avec joie le petit bonnet que vous m'en- » voyez pour réchauffer ma vieille tête; il est étroit, mais » la charité l'élargit; et je l'aime tant pour le cadeau que » pour son auteur. »

---

§ XVI.

La cellule de saint Jérôme. — Sa doctrine; excès de la pensée chrétienne.—Ses études et son style. Ses biographes.

A travers la porte de cette cellule habitée par l'ardent vieillard qui n'a pas de bonnet pour couvrir sa tête blanchie, vous apercevez la transformation du monde. Alors se formule la nouvelle discipline. Quelques hommes, les yeux fixés sur l'Evangile, la rédigent sur ce modèle; les uns, comme Cyprien, en législateurs et en hommes politiques; les autres, comme Augustin, en métaphysiciens subtils; d'autres enfin, comme Jérôme, en prophètes qui lancent l'anathême avec le précepte, et ordonnent au monde de marcher dans la route indiquée. Jérôme, le plus fougueux de ces réformateurs, pousse toutes les idées à l'extrême; il ne donne point de règles convenables à une société vivante. Il n'admet comme vertu que l'abnégation; comme vie sociale, que

l'ascétisme; comme science, que la science divine; comme chasteté, que la virginité; et personne n'a moins compris la faiblesse humaine et l'indulgence qu'elle exige. Il se livre à l'étude comme à une frénésie, à son indignation contre les hérétiques comme à une indomptable fureur; quelquefois la douceur du christianisme le corrige. Dans ses discussions avec Augustin, il faut voir cette sauvage violence lutter contre la modération qu'il s'impose, et la rébellion de sa nature essayer de rompre et de briser la loi de charité qu'il subit.

Vieux il n'a pas de secrétaire ou de copiste à cause de sa pauvreté. Sa vue, fatiguée par une lecture assidue, lui refuse son secours; il travaille encore dans sa grotte; il étudie la Bible, il la commente, il la traduit.

Personne n'a mieux compris ni exprimé plus finement les difficultés ou plutôt les impossibilités de la traduction: « Vous ne verrez presque jamais, dit-il, les beautés d'une langue apparaître avec le même éclat dans un idiôme étranger. Voici un mot dont la signification grecque est précise; en latin, je n'ai pas de mot qui le reproduise. J'ai recours à la périphrase, et le long détour que je tente réussit à peine à me conduire au but. Ajoutez à cela les anfractuosités de l'inversion, les différences des cas, la variété des images. Chaque langage possède sa vie propre, son caractère individuel et national; telle parole rendue littéralement semble absurde: effrayé, je veux changer l'ordre ou la tournure de la phrase; aussitôt l'on me dit que je manque aux devoirs du traducteur. Quoi de plus beau que les psaumes et les livres hébreux? Eh bien! ceux qui les lisent dans la traduction les trouvent sauvages, farouches, incultes; ils n'en pénètrent pas le sens et la moëlle; ils n'aperçoivent qu'une draperie de traduction

souillée et flétrie. Ces ouvrages hébreux une fois traduits en grec, leurs parties ne se lient pas; on cesse de les comprendre. » Esprit ardent qui ne se contentait pas de la surface, la science lui coûtait des angoisses et des larmes, comme la religion et l'amour : « Après avoir épuisé les finesses de Quintilien, la manière solennelle de Fronton, le style agréable de Pline-le-Jeune, je retournai à l'alphabet juif, j'appris à épeler l'hébreu, je répétai les mots *stridens* et les gutturales rauques de cet idiôme. Oh! que de labeurs, de difficultés, de désespoirs, d'interruptions, d'obstination et d'acharnement à reprendre le travail quitté! Ils le savent ceux qui ont étudié près de moi. Semence amère de l'étude, je goûte aujourd'hui tes fruits suaves. »

Parmi les fondateurs du christianisme, saint Jérôme est la figure la plus extraordinaire. L'historien ne peut ni passer lestement à côté de lui sous prétexte que c'est un saint, ni répéter seulement, avec une naïveté affectée, les vieilles légendes qui le concernent. Que ce soit un saint, personne n'en doute; il est probable aussi qu'il a été homme. Je voulais connaître les mobiles terrestres de sa conduite, savoir pourquoi Hiéronyme ou Jérôme, le Dalmate dont nous ignorons même le nom réel, s'en alla au désert, quels étaient ses motifs, dans quelle société il vécut, quelles passions il eut à combattre, quels exemples et quelles doctrines il laissa après lui, en un mot, sa part véritable de travail dans le changement sublime qui s'opérait. Vous ne m'instruisez pas là-dessus, si vous vous contentez avec Gibbon ou Lamethrie, de rire de saint Jérôme, de sa discipline et de ses macérations; si vous me racontez, en plaisantant, qu'il vivait d'herbes, qu'il a commis des contresens dans sa traduction de l'Ancien-Testament, et qu'il est entré dans de véhémentes fureurs con-

tre les priscillianistes et autres hétérodoxes. Je ne suis pas mieux renseigné par le légendaire crédule qui raconte pieusement les rêves de Jérôme, répète les conversations édifiantes des mendiants et des moines dans le désert, et dit comment une corneille leur apporta du pain quand ils avaient faim, et de l'eau quand ils avaient soif. Je voulais quelque chose de plus. Je ne pouvais m'accommoder ni des épigrammes de l'un, ni des ingénuités de l'autre. Un personnage dont les doctrines et l'exemple ont eu tant d'influence n'est pas méprisable; il est impossible aussi d'accepter, en dernier résultat, des contes enfantins, débris d'une honnête et antique crédulité, qui plaisent à un esprit sérieux par la naïveté de leur poésie, mais qui n'expliquent absolument rien.

La *Vie de saint Jérôme* a été écrite par beaucoup d'auteurs. Dolci, Martianay, Cermello, Engelstoft, l'ont tentée; Cermello et Dolci son imitateur ont eu l'excellente idée d'enchaîner habilement, de manière à en faire une narration suivie, les divers passages dans lesquels le docteur a parlé de lui-même, ce qui lui arrive fréquemment comme à tous les hommes passionnés. L'ouvrage de Dolci qui a pour titre : *Le grand Jérôme son propre biographe*, est très-curieux. Après le travail de Dolci, tissu de fragments de saint Jérôme, et auquel la parole véhémente du docteur donne un caractère et une couleur admirables, il faut placer le travail lourd, fastidieux, exact de Martianay sur les événements qui composent la vie du saint. Une seule espèce d'ouvrage restait donc à essayer; une biographie, non pas irréligieuse ou impie, mais philosophique, historique, vraiment chrétienne, dans le sens légitime de ces mots.

Ce parti entraînait beaucoup d'embarras. Il fallait juger l'importance et l'influence de la vie ascétique dans le monde moderne, et passer en revue, en les appréciant, toutes les opinions dont le docteur a été sinon le premier, du moins, le plus énergique et le plus éloquent propagateur, relativement à la virginité, au célibat, à l'abstinence, au jeûne, à l'expiation, à la solitude. Il fallait rechercher l'analogie vraie ou supposée de ces doctrines d'abnégation avec le sens propre du christianisme, et discuter l'action bienfaisante ou pernicieuse qu'elles ont exercée sur les destinées des nations nouvelles. Le biographe a devant soi, non pas comme flambeaux, mais comme énigmes et comme obstacles, les plus grandes et les plus ténébreuses questions de l'histoire et de la morale.

L'anéantissement du moi humain, tel que le saint docteur le pose en principe, résultat définitif et conséquence extrême de la théorie du péché originel, ne peut servir de base à aucun état social; sans mariages, sans rapports d'intérêt ou d'ambition, le monde meurt; c'est ce que demande saint Jérôme.

Ces théories, placez-les en face des faits contemporains; elles s'éclairent; vous en comprenez la valeur. Quand même Juvénal, Martial, Sidoine, Pétrone, Ammien-Marcellin, auraient exagéré ce qui se passa du IIIe au VIe siècle, il n'est pas probable qu'ils aient toujours menti.

Les effroyables déportements qu'ils sont unanimes pour raconter ne se concilient avec le maintien d'aucune société. Qu'est-ce donc que la doctrine de Jérôme et la vie de ce docteur? Un contre-poids, une lutte acharnée de fait et de principes contre la dissolution universelle. Il ne connaît point la modération et l'indulgence. Il va jusqu'au dernier terme et au dernier excès de sa doctrine. Dans

la dégradation romaine, il n'admet plus la société politique comme supportable ou possible. Le même sentiment d'effroi et de tristesse a dicté la *Cité de Dieu* de saint Augustin et le *Traité du gouvernement divin* par Salvien; chez le Dalmate Jérôme, cette mélancolie est frénésie. Il ne trouve au fond de sa caverne que des foudres d'anathème contre ce qui fait la joie ou le soutien de la vie terrestre; de là cette prose dithyrambique, plus digne d'Isaïe que de Cicéron; de là ces dissertations sur le voile des vierges, sur l'impudeur et le crime de celles qui osent montrer leurs figures, sur la gourmandise effrénée de ceux qui ne vivent pas de racines et d'eau claire, sur la damnation inévitable de quiconque se mêle ou touche aux intérêts humains. De là aussi l'incompréhensible austérité de ces conseils qui ne sont point faits pour le monde, puisqu'ils le condamnent et le détruisent, et l'étonnement dont on est saisi quand on voit se mêler à des élans sublimes, des puérilités monacales, aux événements dont le monde était foudroyé, des enseignements sur les points les plus minutieux de la discipline ascétique.

Pour expliquer cette âme farouche, dure et grande, il faut présenter ces passions et ces souvenirs, dans leur ordre réel et sous leur vraie lumière; donner d'abord l'idée la plus nette du mouvement général du monde, peindre ensuite les faits particuliers, l'impression reçue par saint Jérôme, et arriver enfin à ses écrits, à ses travaux, à sa retraite, qui s'éclairent naturellement des études que nous avons indiquées.

Sa retraite au désert semble imputable à deux causes : au mouvement de décadence qui se faisait sentir, et qui, rendant les mœurs romaines plus dépravées, effarouchait l'austérité de l'ascète; — puis à la colère que

le satirique chrétien avait éveillée autour de lui. Saint Jérôme était en réalité un puissant et terrible satirique, et si cette assertion étonne, on n'a qu'à relire ses ouvrages et ceux des contemporains qui ont parlé de lui ; « vous avez montré la verve de Lucilius, lui dit un moine de ses amis, et votre sel âcre a bien frotté le monde. » Il l'avait si bien frotté, que ce monde ne pouvait plus le souffrir. « On me traite en criminel, dit-il lui-même, pour avoir parlé des vices des autres. — Je suis digne de Dieu, s'écrie-t-il ailleurs, car le monde me hait. *(Quod Deo dignus sim quem mundus oderit.)* » Aussi s'éloigna-t-il en pleurant, car c'était une âme, non pas aimante ou délicate, mais passionnée, ardente et farouche. Il s'en alla chercher dans une grotte l'apaisement définitif et l'oubli de ceux dont il s'était fait haïr. « Qu'ils continuent, s'écrie-t-il encore, et qu'ils visitent leurs matrones et leurs sénats de femmes. Folies du cirque, fureurs des gladiateurs, foule des théâtres, tumultes de Rome, adieu ! » Puis, avec cette verve attendrie et profonde qui s'est retrouvée chez Rousseau à la fin du XVIIIe siècle, il parle de la solitude qui l'attend, du lit de feuilles sèches qui lui suffira, des fleurs et des oiseaux, des psaumes chantés sous le ciel ouvert.

Jérôme était de ces hommes qui ne peuvent souffrir le train ordinaire du monde, ses ombres et ses taches et qui s'en punissent eux-mêmes. Il eût voulu d'un seul coup effacer les souillures et transformer l'univers. L'exagération que Molière place dans la bouche d'Alceste, a été la règle de sa vie et le mobile de sa fuite. C'est dans saint Jérôme qu'il faut étudier les peintures les plus cruelles des mœurs de ce temps. Le style dans lequel sont écrites ces diatribes est admirable en son espèce, bien que ce

ne soit plus du latin véritable ; on reconnaît le sauvage des bords du Danube ; il y a de la terreur mêlée à l'ironie, et l'on comprend que les amis de saint Jérôme l'aient accusé de rudesse et de dénigrement.

Si l'aspect moral et historique de saint Jérôme est unique et grandiose dans son étrange âpreté, la forme qu'il emploie ne l'est pas moins sous le point de vue littéraire : il représente à lui seul le latin barbare des régions où il est né. Dans les littératures et les langues qui vivent beaucoup, un curieux phénomène s'opère à la longue : elles finissent par s'imprégner de toutes les nuances des nations conquises. Ainsi, vers la fin de la domination romaine, on peut distinguer un latin-africain, tel que celui d'Apulée, d'Augustin et de Tertullien ; un latin-espagnol immortalisé par Lucain et les deux Sénèque, et même un latin-gaulois ingénieusement recherché, tel que le présentent Ausone et Sidoine-Apollinaire. Quand vous rencontrez dans Sénèque et Martial les *Agudezas* dont Quevedo se targua plus tard, et dans Lucain les traces de l'enflure souvent reprochée à Gongora, il y a bien là matière à réfléchir sur la perpétuité des races. Le style de saint Jérôme est le plus curieux de tous, parce qu'il est unique. C'est le seul Dalmate qui ait écrit en latin à cette époque. Nourri sur les bords de l'Ister, réfugié ensuite dans les roches de Béthléem, il se sert de la langue de Virgile comme personne ne s'en est servi, et cette forme sauvage est pleine d'éloquence, de grandeur, de fureur. L'hébraïsme qui s'y mêle en complète l'harmonie grandiose ; on croit entendre errer la foudre dans les rochers arides et brûlés de Josaphat et de Béthléem.

Sans doute au milieu de cette diversité d'esprits et de caractères qui entretient le jeu de la société, il est per-

mis de s'attacher à des vertus plus douces et à des grandeurs moins effroyables. Fénélon me semble aussi digne d'imitation que l'abbé de Rancé ; et saint Cyprien, le plus aimable et le plus calme des grands hommes chrétiens de son temps, marche tout au moins l'égal de saint Jérôme. Mais ce dernier se révèle par des saillies si extraordinaires de caractère et de génie, que je ne connais guère d'étude plus intéressante par la difficulté même.

§ XVII.

Comment le paganisme essaya de se transformer pour résister au christianisme. — Julien l'Apostat. — Développement de la société chrétienne.

Effrayé de l'ascendant que devait acquérir sur un monde las de chimères, une religion plus pure, séduisante par sa nouveauté, flatteuse pour les opprimés et les faibles, le paganisme se dépouilla de ses vieilles habitudes, et sentit à son tour la réaction du christianisme naissant. Quittant les images grossières, les formes sensuelles et les superstitions brutales, il entra dans une voie de raffinement graduel qui le conduisit à une espèce de théisme mystique, renforcé d'un panthéisme subalterne. Au lieu de divinités innombrables, empruntées à tous les pays et adorées par une crédulité aveugle, le paganisme, essayant de se renouveler, proclama l'Etre-Suprême, servi par des armées d'esprits inférieurs, dont les bataillons subordonnés à son pouvoir composèrent

la milice de la démonologie. Cette teinte sémi-chrétienne du paganisme marque la vie et les œuvres de Julien-l'Apostat. Cet empereur bizarre, demi-chrétien, demi-platonicien, poète avant tout, est dévot à Jupiter et au soleil, comme un chrétien catholique est dévot à la vierge Marie et à saint Jean-Baptiste. D'une part, les païens penchent vers le mysticisme chrétien ; d'une autre, les chrétiens ne sont pas exempts de tout mélange de paganisme : ils traitent le Père éternel avec ce mélange de crainte physique et de vénération pour la puissance qui caractérise la religion de Jupiter et de Vesta. Conflit étrange; la foi la plus forte et la plus neuve finit nécessairement par l'emporter ; le moment arrive où le paganisme n'a plus pour soutien, pour appui et pour refuge, que les seules institutions politiques de Rome. Jadis, il les avait protégées ; c'est à elles qu'il demande à son tour protection. Jadis le patriotisme s'était placé sous l'aile de la religion des Quirites, à laquelle il avait demandé la flamme sainte, l'enthousiasme qui aggrandit et fait triompher les peuples. Voici la religion mourante qui vient demander aux souvenirs de Romulus et de Numa l'aumône d'un peu de vie qui lui manque. Après ce dernier effort le paganisme expire, et Rome avec lui; l'institution romaine disparaît.

Mais le paganisme est lent à s'éteindre ; une longue traînée de flamme suit encore cette planète qui va s'éclipser. Depuis l'époque de l'apparition chrétienne, jusqu'au moment où le paganisme est chassé du monde, des siècles s'écoulent. Ce feu sacré ne veut pas mourir. L'étincelle semble expirer, puis renaît, puis meurt de nouveau, puis reparaît à différents intervalles, et fait encore, après de longues années, briller sa clarté vacillante dans les sanctuaires oubliés de Vénus et d'Apollon : tant il y a de puis-

sance vitale dans les institutions qui ont vécu. L'obstination avec laquelle la religion païenne se ménagea, jusque dans les derniers temps, un petit empire au milieu du monde chrétien, est prouvée par les écrits des Pères de l'Église, par les médailles et les monuments. Cinq siècles de combats n'anéantirent pas les traces d'un culte autrefois puissant.

On peut diviser ce combat de cinq cents années en quatre périodes historiques : la première comprend le laps de temps qui s'écoula depuis l'introduction de la nouvelle foi dans l'empire, jusqu'à la lutte des deux croyances, sous le règne des Antonins. La seconde renferme les divers mouvements de la lutte, encore indécise entre le christianisme et le paganisme ; elle s'arrête à Constantin. La troisième, consacrée au triomphe de la religion nouvelle sous Constantin et ses successeurs, voit cependant la foi ancienne reparaître avec éclat, et se maintenir obstinément sous Julien. La cinquième période de ce tableau, si grand et si varié, comprend les dernières tentatives du paganisme pour garder ou reconquérir son influence : elles disparaissent sous Théodose. mais en laissant encore quelques vestiges, que l'on ne voit s'effacer entièrement que sous Justinien. Un Allemand, élève du théologien Shrœck, le professeur Tschirner, a esquissé, avec la profondeur du jugement et l'impartialité les plus remarquables, la première de ces époques. M. Beugnot, se renfermant dans les limites que traçait autour de lui l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné une histoire érudite et curieuse de la destruction du paganisme en Occident. L'ensemble de cette belle œuvre reste encore à remplir : cadre magnifique qui appelle une main puissante, et qui, sans doute, l'attendra longtemps encore.

Si vous eussiez visité l'empire romain à l'époque où les Antonins occupaient le trône, vous n'eussiez pas soupçonné le mouvement qui se préparait. Tout était encore païen; partout s'élevaient les temples des anciennes Divinités : cirques, jeux funèbres, pompes sacrées, attiraient encore, sinon la même foule et la même vénération, du moins un grand concours de peuple et un respect traditionnel. Les divinités locales étaient adorées, les autels fumaient, les holocaustes n'avaient pas cessé; on s'apercevait à peine que les sectateurs des vieux rites étaient moins empressés, et que le nombre des personnes qui attachaient de l'importance à la connaissance approfondie de la religion diminuait chaque jour. Toutes les formes extérieures étaient respectées : on pouvait prendre pour un lieu-commun de tous les temps les murmures du prêtre qui se plaignait de voir le nombre des victimes décroître, et celui des incrédules augmenter. A la surface, point de changements; dans les profondeurs et à la base du paganisme, une maladie secrète sapant lentement l'organisme du vieux culte, devait le faire succomber tôt ou tard aux effets d'une invisible et constante morsure.

Avant le règne d'Alexandre-Sévère, les chrétiens n'ont point de temples; tout se passe dans les souterrains. Cette société, qui doit envahir et ensevelir la société romaine, est inaperçue; elle a son culte, mais secret et domestique; ses espérances, mais modestes; son monde à part, mais encore humble, n'osant lever la tête et sortir de la foule. Souffrante et militante, elle s'accroît avec mystère; elle a ses temples dénués d'ornements; sa religion cachée dans le sanctuaire de la famille. Les chrétiens, à cette époque, étaient considérés, non comme des membres d'une secte, mais comme des hommes sin-

guliers qui s'isolaient du reste du monde, ne prenaient point part aux amusements publics, se renfermaient dans un austère silence, et se faisaient haïr par leurs vertus mêmes : cette différence de mœurs impliquait un dédain amer pour les hommes, crime impardonnable à leurs yeux. La masse de la société repoussait de son sein ce petit groupe hostile. Le peuple lapidait les chrétiens ; l'autorité se montrait à peu près indifférente à leur sort. La populace les abhorrait, imptaientè du mépris qu'ils témoignaient pour elle, et s'écriait sans cesse : *Les chrétiens aux lions ! qu'on les égorge !*

Leur nom, maudit par la foule, était d'ailleurs obscur autant que détesté. Lois, habitudes, langage, ne les acceptaient pas encore. De temps en temps, les hommes du pouvoir entendaient dire que le peuple se soulevait contre les Juifs ; en certaines localités, ces soulèvements étaient terribles. Quand le peuple était mécontent, on tuait quelques membres de la caste abhorrée ; on les dépeçait en lambeaux ; la persécution ne venait pas du pouvoir et n'avait rien de systématique. Néron les pendait et les crucifiait, « parce qu'ils étaient, dit Tacite, odieux au genre humain. » Domitien frappait les chrétiens parmi les membres de sa propre famille, ne voulant pas la laisser envahir par les souillures des mœurs juives. A la même époque, saint Paul parcourait librement l'empire. Les parents de Jésus-Christ, qui devaient redouter la vengeance de l'autorité, étaient épargnés par sa générosité dédaigneuse. Les préfets des provinces satisfaisaient le peuple en livrant au bourreau, de temps à autre, quelque victime chrétienne ; même en Palestine, certaines traditions populaires, qui attribuaient la domination future du monde à une caste juive, armaient contre elle les plus viles, mais

aussi les plus nombreuses passions. Les lettres de Pline-le-Jeune prouvent que la persécution n'eut rien de politique. Le cri populaire s'élevait-il contre cette race, les autorités sévissaient; si l'humanité leur commandait la clémence, la voix publique les poussait à la férocité. La loi devait punir contre le crime de lèse-majesté divine; et chaque jour les chrétiens s'en rendaient coupables. Aussi les plus cléments des empereurs, entraînés par les flots de la passion générale, obéissant d'ailleurs à la législation romaine, frappaient-ils les chrétiens. Comment leur pardonner? Ils attaquaient de front cette discipline impérieuse et forte de l'institution romaine. S'en détacher, braver non-seulement les mœurs, mais les croyances; s'isoler d'une société qui ne se maintenait que par une austère obéissance à la loi : voilà ce que faisaient les chrétiens; c'était être criminel, appeler le glaive et vouloir la mort.

Dans une époque plus reculée, lorsque l'institution romaine était vigoureuse, on n'aurait pas laissé un seul chrétien vivant. Mais, sous les empereurs, tout s'affaissait; au-dessus de la masse nationale, assez cruelle pour égorger les chrétiens, se trouvaient les gouvernants, aveugles et assoupis, qui ne prévoyaient pas le danger couru par la société chancelante. La persécution des chrétiens et leur extermination ressortaient de l'instinct populaire, et n'avait encore rien de politique.

Au sein du christianisme, couvait une vieille tradition de révolte contre les institutions romaines; révolte humble et honteuse d'abord, qui se dissimulait sous la forme d'une négation, et qui ressemblait à la timide protestation de l'esclave. Sous les Antonins, la position du chrétien change : il fait valoir son titre de sujet romain; il en a tous les droits; il en conserve les priviléges. Les apo-

logistes approchent du trône avec modestie, il est vrai, ils représentent une secte peu nombreuse, mais avec courage. Ils viennent réclamer contre leurs ennemis, contre les préjugés vulgaires, contre l'irritation des masses. On les écoute quelquefois avec bonté, quelquefois avec indifférence. Quant à la populace, elle ne s'y trompe pas, elle pressent vaguement que, dans un avenir éloigné, cette nouvelle secte portera préjudice à l'ancienne religion; les vieux dieux s'ébranlent; gardant leurs formes extérieures, ils dépérissent en secret : la chute des idoles s'annonce. N'entraînera-t-elle pas la chute de Rome ? Un faisceau étroitement serré rattachait et liait ensemble l'agriculture, la conquête, la loi civile et la loi religieuse : une fois le faisceau rompu, tout devait périr.

C'était ce que disaient surtout les persécuteurs du christianisme naissant. L'obstination des martyrs, leur haine intrépide contre les idoles, leur fermeté dans les supplices, leur fanatisme, leurs malédictions contre Rome semblaient autant de menaces. Irrités par les vengeances intermittentes du pouvoir, les plus fanatiques d'entre les chrétiens forgeaient des prophéties qu'ils répandaient dans le peuple, et qui représentaient la fondation de Romulus et Numa comme prête à crouler : ces fausses prophéties sont nombreuses. Tel est le troisième livre d'Esdras. Selon ces prédictions apocryphes que l'avenir a justifiées, le trône du Christ devait s'asseoir un jour sur les débris de Rome dépravée. « Les temps étaient accomplis, les martyrs allaient être vengés; l'établissement définitif de la foi chrétienne devait coïncider mystérieusement avec le naufrage de l'empire. » Ainsi parlaient les chrétiens. Plus la dent des lions déchirait les victimes, plus retentissaient, violentes, ces imprécations vengeresses. Elles remplissent de leur verve

les pages de l'Apocalypse : longue malédiction dont l'obscurité a fait extravaguer tant de grands hommes et rêver tant d'érudits. N'est-il pas évident que le chrétien persécuté, se réfugiant dans l'île de Pathmos, solitaire et sombre, se nourrissant de fantastiques espérances, empruntait aux poètes hébreux les plus ardentes invectives, et faisait rouler sur Rome, dominatrice du monde, le tonnerre des vengeances de Jéhovah ? Dans cette œuvre extraordinaire, on trouve un mélange inouï de frénésie, de douleur, de colère, d'érudition confuse, de souvenirs bibliques, d'imagination asiatique et de poésie hébraïque. Ce qui la domine surtout, c'est le pressentiment de la mort de Rome. Le rêveur solitaire a vu s'ouvrir le livre des destinées romaines : l'impureté et la dépravation de Babylone seront frappées. Il jette le cri d'anathème, la ville maudite périra !

---

§ XVIII.

Les vers Sibyllins. — Mehr-Bode. — Fusion passagère des deux religions.

Ce cri furieux ou triste jaillissait de tous les cœurs chrétiens, ou du moins il s'y trouvait contenu. C'est lui qui se reproduit avec une extrême vivacité dans ces étranges *vers sibyllins*, œuvres trop peu connues des premiers poètes du christianisme. L'histoire de ces vers est curieuse ; et Voltaire a prouvé qu'il en ignorait l'importance, lorsqu'il s'est moqué de ces paroles du vieux cantique : « Il viendra le jour funeste, le jour de colère qui réduira le siècle en cendres, comme l'attestent la Sibylle et David ! »

Dies iræ, dies illa
Solvet sœclum in favillâ,
Teste David cum Sibyllâ.

David et la Sibylle se confondaient, comme on le voit, dans le même respect; les chrétiens n'échappaient pas au préjugé vulgaire qui vénérait les prophétesses. Aujourd'hui même, le don de prophétie, accordé par toute l'antiquité aux femmes enthousiastes, qui se mêlaient de vaticination, est encore accepté par le peuple qui croit aux sorcières. Les prophétesses étaient répandues sur tous les points de l'empire romain ; leurs vers oraculaires servaient de règle aux nations, décidaient de la gloire des peuples et du sort des rois, et réglaient souvent les destins des armées. Dans les grandes circonstances, on voit apparaître les oracles et les sibylles. Dès les premières années du christianisme, les Juifs d'Alexandrie, habitués à toutes les espèces de fraude, et surtout aux fraudes littéraires, empruntèrent le style sibyllique, pour donner plus d'autorité et de poids à leurs opinions, à leurs craintes, à leurs espérances. En se servant d'une forme connue et respectée du monde entier, ils facilitaient la circulation de leurs idées, et peut-être n'étaient-ils pas fâchés de tromper le public. Rien de plus curieux à observer que leur gauche imitation d'Hésiode et d'Homère, de Pindare et d'Alcée; elle porte visiblement l'empreinte de l'Asie et de l'Afrique, des croyances égyptiennes et du théisme hébraïque. Successeurs immédiats des juifs, les chrétiens se conformèrent à l'exemple des Hébreux d'Alexandrie. L'Asie-Mineure, et particulièrement Alexandrie, furent inondées d'oracles sibyllins, qui, sous des formes grecques,

contenaient les prédictions, les menaces et les dogmes de la nouvelle foi chrétienne. Six livres de ces faux oracles sont parvenus jusqu'à nous ; les deux derniers, qui appartiennent à l'époque des Antonins, donnent une idée juste et curieuse de l'état moral du christianisme à cette époque.

Dans ces étranges compositions, nous voyons briller de tout son éclat le génie de l'invective juive, revêtu de paroles grecques, et poursuivant de sa colère la civilisation latine. La race hébraïque abandonne rarement ses colères ; subjuguée et frémissante, elle maudit encore ses oppresseurs : elle a éternisé sa fureur contre les Egyptiens et les Babyloniens. Les chrétiens-juifs des premiers siècles ne se sont pas montrés plus indulgents envers Rome que leurs aïeux envers l'Egypte. Plaçant dans la bouche des sibylles toute l'expression de leur courroux, ils leur ont fait prédire les maux infinis réservés à la conquérante, la destruction de ses trophées et de ses idoles ; ainsi Jérémie, Isaïe, et tous les prophètes, avaient autrefois annoncé la chute et la disparition des divinités égyptiennes :

« Toi, dit la sibylle, Isis, déesse trois fois malheureuse, tu resteras solitaire et abandonnée sur les rives du Nil, comme une triste Ménade sur les bords de l'Achéron... ta mémoire sera effacée sur la terre. Et toi, tu seras victime, o Sérapis ! toi qui reposes sur les blocs de pierre, gigantesque ruine ! Tu couvriras le sol d'Egypte, sol livré à la misère et à la désolation... Alors, l'un des prêtres vêtus de lin dira : « Il faut construire le temple magnifique du Dieu véritable, et changer la loi solennelle de nos ancêtres. Dans leur ignorance, créant des dieux de pierre et de bois, ils leur ont consacré des fêtes. Elevons enfin nos cœurs et les accens de nos hymnes vers le Dieu éternel, impéris-

sable, le seul vrai roi, le créateur et le conservateur de nos âmes, le Dieu infini !... » — « O toi (s'écrie un autre de ces poètes singuliers qui sont tout à la fois hébreux, grecs, égyptiens, païens et chrétiens), Rome altière ! la punition tombera sur toi du haut des cieux ! La première, tu plieras le col ; tes fondations seront détruites ; tes murs crouleront ; tes enfants périront, et le feu te consumera. Prosternée sur la terre, tu mourras, et ta richesse avec toi ! Les loups et les renards seront errants dans tes ruines. Tu seras comme si tu n'avais jamais été. Où trouveras-tu ton égide ? Qui te protégera ? Lequel de tes dieux d'or, de pierre et de fer viendra te sauver ? Où seront les décrets de ton sénat ? Où sera-t-elle la race antique de Saturne et de Rhée ? Où seront les images des morts que tu encenses aujourd'hui ? Lorsque trois fois cinq Césars (depuis la dictature de Jules César jusqu'au règne d'Adrien) auront tenu le monde entier sous leurs lois, de l'Orient à l'Occident : on en verra paraître un, dont le nom sera celui d'une Mer (Adrien et la mer Adriatique). Cet empereur sera splendide, magnifique, éclatant et sans bornes comme la mer. Ensuite règneront trois autres empereurs dont les temps seront les derniers du monde (*Antonin le Pieux, Marc-Aurèle* et *Lucius Vérus*, à l'époque desquels l'auteur appartient). Bientôt reparaîtra l'infâme matricide... — « Ce matricide est Néron, contre lequel les chrétiens professaient une profonde haine, justifiée non-seulement par sa persécution contre les chrétiens, mais par ses vices : on ne voulait pas avouer qu'il fût mort, et la crédulité prétendait qu'il reviendrait sous la forme de l'Antéchrist. — « Il reviendra, continue l'oracle, des confins de la terre où il s'est réfugié, et alors, ô Rome ! il te faudra pleurer ; il te faudra revêtir le cilice et quitter les robes impé-

riales! La gloire de tes aigles mourra... et il y aura sur le globe une grande confusion de tous les mortels. Le Tout-Puissant, montant sur son trône, viendra juger tout ce qui vit et tout ce qui est mort : de longs gémissements se feront entendre; de vastes ruines engloutiront les cités, et les abîmes de la terre seront béans ! »

Quel intérêt dramatique dans ce vague pressentiment de la chute de Rome, de l'extinction du paganisme, de l'anarchie qui doit régner sur la terre, et de l'immense révolution qui, succédant à l'éclat de la domination romaine, attirera, pour en partager le cadavre, les nations du nord et du midi? Un autre de ces écrivains exprime le triomphe définitif de la foi chrétienne par l'image d'un vaste temple céleste qui embrasse toutes les nations, et réunit tous les peuples sous son immense voûte. Le poète qui rendait cet oracle magnifique et jetait un si lointain coup-d'œil sur l'avenir, était peut-être quelque pauvre esclave inconnu, recevant dans Alexandrie sa ration quotidienne, et s'amusant à prophétiser, pour ses menus plaisirs, la grandeur de cette secte infime à laquelle il appartenait.

Rome méprisa longtemps ces menaces. Pour elle, les chrétiens étaient les membres d'une opposition sourde et humble, qui ne valait guère la peine d'être écrasée ; mais cette opposition devint terrible; un cri de mort s'éleva contre eux. Le christianisme blessait la vieille et éternelle majesté de Rome, que rien n'a jamais pu détruire. Ennemie des Césars, ennemie des dieux, ennemie de Rome, comment n'aurait-on pas livré la guerre à la foi chrétienne? De quel droit aurait-on laissé les chrétiens vivre? Qui eût osé faire valoir en leur faveur les principes de

l'humanité, eux qui appelaient de leurs vœux le bouleversement des empires! Rome demandait vengeance contre de tels prophètes. On les accusait de tous les crimes, et fort injustement; ils se détachaient de Rome, sans vouloir la perdre. Leur désaffection ne se traduisait pas en complots. «Trouvera-t-on parmi eux, demande Tertullien, des révoltés, des prétendants au trône, des compétiteurs de l'empire? Nous voit-on dans les rangs des soldats qui briguent un pouvoir usurpé? On nous calomnie. Nous ne sommes pas à craindre pour le pouvoir; nous respectons la majesté de l'empereur (*majestatem imperatoris*). » « Pourquoi (ajoute cet habile orateur dans une lettre adressée au préfet d'Afrique Scapula) un chrétien, qui n'est l'ennemi de personne, serait-il l'ennemi de son maître? Il sait que Dieu a mis ce dernier sur le trône, et que Dieu l'y maintient. Son devoir est d'honorer l'empereur, de l'aimer, de le respecter tant que le siècle durera (*quousque sæculum stabit*). » Remarquez cette expression *sæculum*, expression toute chrétienne, qui peut indiquer ou la durée matérielle de cent ans, ou celle du pouvoir séculier, ou bien enfin l'existence entière du monde visible opposé au monde moral et religieux; équivoque qui se retrouve dans tous les écrits des auteurs chrétiens.

Entre l'âge d'or des Antonins et le règne de Dioclétien, l'empire fut accablé par tous les genres de maux : le christianisme poussa des racines profondes. La souffrance sympathise avec lui. Une religion qui recommande la patience convenait merveilleusemant à des hommes qui ne devaient rien attendre que de la patience et de la résignation.

La nuée de Barbares qui fondaient sur l'empire, les tyrans de passage qui pesaient sur le trône, les impôts inouïs,

les famines et les incendies qui désolaient le monde civilisé, tout servait la cause du christianisme et hâtait son développement. Les maux de la vie présente devenaient insupportables; une religion d'orgueil et de victoire n'allait plus à des temps d'humiliation et de défaite. Non-seulement beaucoup de personnes adoptèrent le christianisme, mais les préjugés universels contre les chrétiens s'éteignirent peu à peu : le malheur justifiait leurs prédictions; on ne pouvait plus les accuser de mensonge. Jadis l'opinion populaire leur avait imputé des crimes : rébellion, vol, meurtre, péculat, inceste, débauche. Ces accusations s'évanouissaient; en se rapprochant d'eux, en les écoutant, en observant leur vie, on trouvait en eux les plus purs et les plus chastes des hommes. La calomnie fut forcée de se taire; des attaques démenties par les faits eussent attiré sur les proscrits l'intérêt populaire.

La réaction ne s'arrêta pas là : souvent invoquée par les chrétiens, la philosophie païenne devint leur protectrice; elle coïncidait avec quelques-uns de leurs dogmes et de leurs opinions. Pour adoucir la haine des païens, ils avaient accepté comme utiles les axiomes les plus moraux de Platon et du Portique; ils n'avaient pas craint d'avouer que les travaux de la philosophie ancienne avaient servi de précurseurs à philosophie chrétienne. A leur tour, les philosophes païens de Rome mourante tentèrent une espèce de réconciliation avec le christianisme et, s'écartant de leur route, inclinèrent vers le mysticisme chrétien. Il y eut un moment où l'on put croire à la fusion des deux croyances. Les nuances les plus opposées s'affaiblirent et s'allièrent; on interpréta le paganisme de manière à lui donner une signification chrétienne, et cette métamorphose fut si complète et si singulière, que

de leur côté les chrétiens modérés excusèrent les erreurs païennes, et leur prêtèrent à leur tour une signification symbolique. L'horreur du polythéisme fut palliée par la pureté du commentaire. Les influences orientales ne restaient pas oisives : de tous les points de l'Asie elles affluaient à Rome. Le culte de Mithra et du soleil, les souvenirs Eleusiniens, toutes les théories de l'Egypte, de la Perse et de l'Inde formèrent un amalgame bizarre : théorie nouvelle qui contrastait avec la simplicité brutale du paganisme primitif. Apollon, dieu des arts, fut assimilé au soleil et à Jésus. Les fragments de morale utile et humaine, que contenaient les écrits des philosophes, furent considérés comme chrétiens ; Socrate, Platon, Thalès, devinrent des prophètes du nouveau dogme, des sages vénérés, et presque adoptés par le christianisme. « La plus grande gloire des philosophes (dit un chrétien) est d'avoir devancé le christianisme, en adorant un seul Dieu sous différentes dénominations. Je serais tenté de croire que les chrétiens d'aujourd'hui sont philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient chrétiens. »

A ces avances du christianisme vers le paganisme, l'ancienne religion répondait de son mieux ; elle se spiritualisait, non-seulement pour satisfaire les nouveaux besoins que le triomphe chrétien faisait naître, mais parce que l'on était las de tous ces dieux absurdes, que la raison progressive des siècles renversait tour-à-tour. Le Voltaire du paganisme, Lucien avait épuisé la coupe de l'incrédulité, et versé sur les religions anciennes sa verve corrosive. Une négation ne peut vivre long-temps : l'incrédulité fut passagère. L'esprit public recevait deux directions puissantes. D'une part, le christianisme, d'une autre, la philosophie de l'époque l'arrachaient à cette mordante

et inutile ironie, qui peut amuser un moment les peuples blasés, mais qui ne constitue rien.

La religion de Rome n'avait gardé sa splendeur et son influence que pendant les temps florissants de la république romaine; lorsque, puissante et naïve elle repoussait les arts, les idées, la philosophie de la Grèce. La philosophie grecque s'introduisit à Rome et la république mourut. Le triomphe de l'incrédulité prépara cette mort. Tous les hommes d'esprit se firent gloire de mépriser leurs anciens dieux; l'épicuréisme passa pour la seule foi raisonnable, et l'art de multiplier les jouissances trouva partout des adorateurs. Pendant cette époque d'athéisme et de volupté, le christianisme marchait obscurément à la victoire. Il offrait des consolations plus pures aux hommes de tous les âges et de toutes les classes. Bientôt l'ostentation de la débauche et le luxe du scepticisme perdirent l'attrait de leur nouveauté. On se remit à parler de la religion avec décence, sinon avec dévotion; les uns se firent chrétiens, les autres essayèrent une autre espèce de religion, païenne par la forme et par le nom, mais éloignée du polythéisme des temps antérieurs. Le néoplatonisme revêtit les draperies de la religion païenne, et lutta contre le christianisme dont il subissait l'influence. Ce fut l'époque de la thaumaturgie, de l'enthousiasme mystique, des sciences occultes, de la croyance aux songes, aux oracles et aux démons.

Quelques-uns espérèrent rendre aux cérémonies romaines leur ancienne importance; d'autres puisèrent chez les nations étrangères de nouvelles formes de culte, de nouvelles opinions philosophiques, de nouveaux modes d'adoration. On se demandait si, en combinant toutes ces théories, on n'arriverait pas à une philosophie définitive de la vie humaine, qui embrasserait tout, répondrait à tout.

Héliogabale et Alexandre-Sévère se placèrent à la tête de cette foi nouvelle, mélange de toutes les religions. L'un et l'autre ne furent que de grands syncrétistes. De l'an 218 à l'an 235 de l'ère chrétienne, on voit l'un, bouffon insensé et furieux, l'autre, philosophe austère, essayer de construire de leurs mains, et avec la différence de vues et de plans qui convenaient à leur caractère, le vaste Panthéon que l'humanité désirait. L'un, Syrien efféminé, longtemps grand-prêtre du soleil à Emèse, dévot fanatique de ce dieu qu'il avait adoré sous la forme d'une pierre ronde et noire tombée du ciel, voilait sous ses atroces folies un sens religieux et une mysticité orientale; il élevait au soleil un temple splendide qui se remplissait des plus éclatantes offrandes; il amenait de Carthage Astarté qu'il mariait avec le dieu Syrien. Il plaçait sur l'autel du soleil toutes les reliques anciennes de la foi de Romulus : le *Palladium*, les *boucliers sacrés*, le *feu de Vesta;* les sentiments religieux et les souvenirs des Romains en étaient profondément blessés.

Les brutalités même d'Héliogabale représentaient l'apothéose des sens, et se rapprochaient dans leur folie du culte de l'astre, source de la vie et de l'amour. Ce syncrétisme absurde, né des passions d'un monstre immonde, ne devait régner qu'un moment. Le système d'Alexandre-Sévère, noble illusion d'un sage, qui voulait concilier l'opposition de toutes les doctrines, n'avait guère plus de chances d'existence. Forcer ces doctrines de s'allier, malgré leurs contrastes et leurs nuances, tel était le but de cet empereur. Il réunissait dans le même culte : Abraham, fondateur de la race juive; Jésus-Christ, rénovateur du monde; Orphée, père des mystères grecs; et cet Apollonius de Tyane, charlatan, qui mêla aux croyances grec-

ques les idées religieuses de l'Egypte et de l'Inde. Cet amas de statues hétérogènes encombrait sa chapelle ; personne ne représenta mieux que lui la confusion qui règne dans les époques mixtes. Il lisait Platon, étudiait Aristote, ornait les temples d'Isis et d'Osiris. Païen et philosophe, il répétait sans cesse l'axiome favori de la nouvelle doctrine : « Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît. »

Cet essai de conciliation et d'alliance entre les vieilles et les jeunes doctrines, ne devait aboutir qu'à détruire les premières. Ces systèmes mitoyens et de transaction qui cherchent à former un pacte entre le passé et l'avenir, ne satisfont ni le vulgaire, ni les philosophes, ni les habitudes des croyants, ni les espérances des âmes ardentes. Le néoplatonisme avait la prétention d'être une philosophie ; et par son mélange de superstition antique et de folles rêveries, il révoltait les penseurs. Il voulait être une religion, et sa poésie vaporeuse transformait en symboles les traditions populaires, auxquelles il ne laissait ni assez de substance pour que le peuple s'y attachât, ni la sublimité d'une abstraction assez pure pour que les esprits métaphysiques l'adoptassent. Parmi les monuments de cette école vaste et bizarre, il faut compter plusieurs écrits mal compris des modernes : La *Vie de Pythagore*, le *Livre des mystères de Jamblique*, les œuvres de Porphyre et celles de Philostrate. La *Vie d'Apollonius* de Tyane, par ce dernier, n'est qu'un roman religieux et métaphysique appartenant à la même école. L'essai de Porphyre, sur la *cave des Nymphes dans l'Odyssée*, offre un exemple curieux de l'habileté avec laquelle on transformait la poésie en allégorie mystique. Toutes les légendes des vieux temps devenaient allégories. Cependant, on professait pour elles un

souverain respect; on ne s'apercevait pas que les réduire à l'état de symbole, c'était leur enlever leur puissance et les atténuer jusqu'à les détruire. Pour donner du poids à ces théories vagues et séduisantes, pour les faire accepter au peuple, on essayait de les rattacher aux temps reculés; on se plongeait dans les ténèbres de la plus profonde antiquité; on établissait un lien entre la nouvelle philosophie et les vénérables traditions, qui sanctionnaient de leur autorité cette combinaison étrange de mysticisme, de contes orientaux, de métaphysique subtile, de doctrines exotiques et d'influences chrétiennes. Dès l'époque des Antonins, les païens avaient senti le besoin de se renouveler et de justifier le changement qu'ils introduisaient dans le polythéisme. Plus tard, une élaboration habile achève l'œuvre: le néoplatonisme ouvre les portes à toutes les folies de l'imagination, à toutes les finesses d'une métaphysique abstraite. Ennemi ostensible du christianisme, son allié réel, à demi-chrétien au fond, ce système fait pour les rêveurs, se posant supérieur à toutes les religions, et prétendant les dominer et les embrasser, voulait bien tolérer la foi chrétienne comme il admettait toutes les variétés de la pensée religieuse; mais il ne lui pardonnait pas l'intolérance. Il s'irritait des prétentions de cette foi, qui se donnait pour religion véritable et exigeait le sacrifice de toutes les autres croyances. Adorateurs d'un dieu unique, les chrétiens devaient s'attendre à être maudits.

Cependant, sous cette loi du néoplatonisme, l'usurpation des dieux orientaux continuait; son progrès occupa et envahit toute l'époque; Abithra vint s'asseoir près de Cybèle, et les prêtres phrygiens donnèrent la main aux aruspices. L'Occident fut couvert d'un vaste flot de divinités orientales. Elastique, souple, frivole et conciliante de sa na-

ture, le paganisme, au lieu de refuser l'entrée de ses temples à cette cohorte de dieux nouveaux, les élargit pour leur donner passage. Ils encombrèrent le Panthéon, comme le prouvent le grand nombre de médailles, d'inscriptions, de monuments, d'amulettes asiatiques, souvent indéchiffrables aux savants, et qui datent de cette époque. On était dévot à tous les dieux du monde. Celui qui avait officié dans le temple d'Isis reparaissait dans celui de Minerve en qualité de sacrificateur. L'*hiérophante* devenait prêtre des divinités germaniques. Le paganisme espérait que ces alliés nombreux le défendraient, et qu'il serait fort en marchant à leur tête. Les mystères de Samothrace et d'Eleusis s'accordaient bien avec tous les autres cultes du monde. Les croyances locales subsistaient; point de temples abolis, point d'autels renversés, point d'exigences gênantes; on ne détruisait rien : on se contentait de puiser à toutes les sources païennes mille superstitions divergentes.

Voilà le caractère spécial de cette religion bâtarde et sans racines, qui n'eut rien d'énergique et de durable. On l'a tour-à-tour confondue, soit avec la religion mythique des anciens Grecs, soit avec la religion politique des Romains. En se retrempant dans tous les fanatismes de l'Orient, le polythéisme voulait bien se donner des associés, mais non un vainqueur; bientôt il disparut sous l'amas de ces assimilations contradictoires.

Pendant que le paganisme allait demander aux dieux de l'Asie la sainteté et la sagesse, une faible minorité se rattachait au platonisme qu'elle essayait de renouveler. Son caractère de raisonnement subtil était loin de pouvoir satisfaire les peuples; ses abstractions avaient peu d'influence positive. Pendant que le vulgaire s'abandonnait aux superstitions orientales, l'action du néoplatonisme se

concentrait dans les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, asiles temporaires offerts à l'élite des penseurs ennuyés, des hommes de lettres blasés; il ne constituait pas même une secte; refuge de quelques esprits bizarres, poétiques et orgueilleux, il resta dans le domaine des théories. La religion païenne était compromise par l'interprétation qu'il lui donnait. Raffiner et subtiliser le polythéisme, c'était le rendre incapable de servir à l'usage populaire. L'imprégner d'idées chrétiennes, tout en l'opposant au christianisme, c'était manquer son but. Il était absurde de vouloir introduire une âme chrétienne dans un corps païen; il était ridicule de conserver les formes extérieures d'un culte dont on changeait le sens : ainsi firent les théoriciens d'Alexandrie. Ils voulurent allier la sublimité de la doctrine à la grossièreté des pratiques; ils échouèrent. Quelques êtres singuliers, comme Julien l'Apostat, purent seuls se rattacher à ce culte faux, s'armer pour lui d'une ardeur presque chevaleresque, s'enflammer d'un enthousiasme rêveur pour cette idole.

On ne peut s'empêcher de mépriser un si triste palliatif contre la chute d'un édifice attaqué dans ses bases et miné par le temps. Ces murs lézardés tombèrent bientôt. Une religion qu'il faut excuser, interpréter, justifier, est perdue. « Ne regardez pas, dit-on, la partie grossière du polythéisme, elle est accidentelle et accessoire; c'est sa partie intime et spiritualiste qu'il faut saisir, et qui en constitue le fonds sublime ! » Vaines paroles; le peuple ne comprend rien à ces distinctions des rhéteurs; il ne s'embarrasse pas des commentaires inventés par les philosophes. Du fard sur la joue d'un mort ne le fait pas revivre.

§ XX.

Résumé. — Conduite de divers empereurs. — Persistance inutile du paganisme. — Saint-Ambroise. — Christianisme de Bizance opposé à celui de Rome. — Derniers défenseurs du paganisme.

Nous avons montré déjà, près du paganisme populaire et du platonisme des littérateurs, une autre religion vivante et jeune, qui ne voulait rien accepter de la foi païenne, et qui se renfermait dans ses dogmes. Elle voyait approcher à grands pas le moment prévu de sa domination. Tandis que le paganisme, en ne satisfaisant personne, accumulait les concessions, le christianisme, qui ne cédait rien, s'adaptait à tous les besoins de l'humanité. Révélateur de mystères profonds que la raison ne pouvait atteindre, il apportait au monde une philosophie utile et forte qui embrassait tout, et entassait en un trésor commun les richesses conquises par la raison humaine dans sa marche à travers les siècles. Il ne procédait pas comme le néoplatonisme, qui, prétendant tout concilier, ne faisait que rattacher à des abstractions sans valeur des idées délabrées par le temps. Ses dogmes étaient en harmonie avec sa morale; ses usages étaient d'accord avec ses croyances. Ses ennemis lui empruntèrent son langage, et cherchèrent à lui dérober sa force; tentative encore stérile, qui prouva seulement l'autorité conquise par lui.

Cette conquête intellectuelle du christianisme trouva pour antagonistes les intérêts. L'institution romaine lutta vigoureusement et longtemps contre l'envahissement chrétien. Si les philosophes de Rome comprenaient le Christ,

si la masse des citoyens cédait à l'influence du christianisme, les sénateurs n'acceptaient aucun pacte avec les impies, destructeurs des temples, déserteurs du passé, provocateurs de la colère divine, et dont le fatal triomphe s'associait à la dépravation des mœurs, à l'affaissement des courages. Le paganisme se rallia donc autour des vieux sanctuaires romains; il reprit de la force au pied de ces dieux dont la protection tutélaire avait longtemps soumis le monde entier. Là se forma un groupe compacte, un noyau de résistance païenne qui a laissé, même de nos jours, comme une sève de paganisme au sein de la capitale chrétienne.

Les sénateurs dirigèrent le mouvement de résistance païenne. Les empereurs le respectèrent ou le craignirent; et Constantin même, après l'adoption du christianisme, qu'il commença par tolérer pour le favoriser ensuite, eut soin de ménager les Pères conscrits et leur paganisme invétéré. S'il parle dans les édits publics des rites anciens, du polythéisme, c'est toujours avec considération et décence. Ce sont les *vieilles observances*, *les solennités des temples*, *les coutumes solennelles des Gentils*. Ses successeurs se montrent moins polis. La religion déchue n'est pour eux que l'*erreur* et la *démence des anciens*, *le rite des profanes*, *la superstition villageoise* (*pagana*), *l'impiété damnable*, *la stupide erreur du vulgaire et des villageois* (*paganorum*). Constantin attaqua bien plutôt le paganisme par le dédain et l'abandon que par les violences. Il sévit, non contre les cérémonies sacrées du polythéisme, mais contre la sorcellerie, la divination, toutes les folies théurgiques que le paganisme lui-même avait essayé de condamner. Sans fermer les temples païens, il leur opposait la magnificence des temples chrétiens. Ce fut lui qui consacra au culte du Christ la Basilique ou salle de justice,

sur le modèle et le plan de laquelle toutes les églises chrétiennes ont été construites. Le patronage impérial accordé par Constantin aux prêtres de la nouvelle loi religieuse les plaça de niveau avec les ministres des cultes païens, mais non au-dessus d'eux : malgré la haine que l'empereur portait au sénat de Rome, à ses souvenirs, à son orgueil, il n'osa pas aller plus loin.

Dans une seule circonstance de sa vie, cette haine éclata. Son refus d'assister aux jeux du Capitole, l'édit qui prohiba la célébration des fêtes séculaires le rendirent à jamais odieux. S'il faut croire le païen Zozime, cette suspension causa toutes les calamités qui accablèrent l'empire. Le peuple de Rome ne cessa pas de poursuivre l'empereur de sa haine. L'historien que nous venons de nommer ne le ménage pas, et les papes ont longtemps pensé que la publication de ses annales serait dangereuse au christianisme. Sous le pontificat de Pie V, de Thou, qui se trouvait à Rome, ne put obtenir la permission de jeter les yeux sur le double manuscrit de Zozime, enfoui dans les bibliothèques de Rome et de Florence.

Les catholiques romains ont cru devoir dissimuler la résistance obstinée que le paganisme, retranché dans la ville sacrée, opposait à ses ennemis. Le point central de cette résistance fut la cité même qui devait un jour devenir la capitale du monde chrétien : ce fut là que l'opposition païenne s'organisa définitivement. Là, régnait une vieille aristocratie riche de dotations païennes, ayant à sa solde une armée de cliens, professant une piété d'ostentation pour les divinités déchues, maîtresse d'une populace affamée, turbulente, ennemie des chrétiens. Ceux-ci, en petit nombre, soutenus par Constantin, mais abhorrés, voyaient planer sur les murailles de la ville de Romulus l'é

du vieux Latium. Tous les actes, souvent répréhensibles ou criminels, de Constantin leur étaient imputés à crime. Quand il se souilla du sang de sa famille, les Romains le virent avec horreur. Ce fut dans leurs murs qu'eut lieu l'interrogatoire de l'héroïque et jeune Crispus, bientôt suivi d'un meurtre judiciaire. A peine les procédures étaient commencées, on put lire sur leurs murailles une terrible épigramme que l'histoire a conservée et qui compare au règne de Néron le règne du nouvel empereur.

Son principal crime, c'était d'être chrétien; la populace le poursuivait de son mépris; probablement un sentiment de vengeance et le besoin d'échapper à l'inimitié de sa capitale, l'engagèrent à transférer le siége de l'empire à Constantinople. Il voulait détruire cette opposition dangereuse et formidable, appuyée sur tant de souvenirs de gloire traditionnelle. Ce sénat hostile et païen l'inquiétait et le fatiguait; il craignait même le profond attachement des Romains pour les localités de leur ville. Afin de décider les familles chrétiennes sénatoriales à quitter Rome, et à venir habiter Byzance transformée, il fit construire, dans cette dernière, des palais exactement semblables à ceux qu'elles allaient quitter. Le calque fut si fidèle que les exilés ne s'aperçurent même pas de leur exil.

Mais Rome ruinée concentra dans son sein toute l'énergie du vieux paganisme; elle fut païenne parce que Byzance était chrétienne. L'irritation augmenta quand Rome descendit au rang des villes secondaires de l'empire. Humiliée par l'absence ou l'indifférence des souverains, veuve du monarque et de la cour, qui visitaient souvent Milan ou Ravenne sans aller à Rome, la ville sacrée, la ville des Scipion et des César, sentait son orgueil impuissant s'ac-

croître à mesure que la destinée l'abaissait. Toute sa haine se dirigeait sur les chrétiens. Les regrets de sa grandeur éteinte, l'amour ardent et stérile de ses institutions autrefois si fortes se transformaient en un dévoûment presque fanatique pour le polythéisme auquel ces souvenirs se rattachaient. Un fait singulier, c'est que, ponr ne rien perdre de leurs anciens rites, et sans doute aussi pour obtenir la protection et la faveur des empereurs à venir, les païens de Rome placèrent Constantin, après sa mort, au nombre de leurs dieux; Constantin, le destructeur de ces dieux! On fit son apothéose; il eut son calendrier païen : *Inter deos meruit referri*, dit Eutrope, expression bizarre chez un païen, qui parle du destructeur du paganisme. Mais la vieille religion demandait seulement qu'on la laissât vivre. L'une des plus belles cérémonies de son rituel était cet apothéose des empereurs, dont la magnificence charmait la curiosité populaire : elle ne voulut pas s'en priver.

Deux lois du code Théodosien semblent attribuer au fils de Constantin l'abolition définitive des temples et des sacrifices; elles ont été évidemment antidatées par les copistes. L'une de ces lois qui porte la date 353 après Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : *Il nous plaît que les temples soient fermés dans tous les lieux et dans toutes les villes; que l'accès en soit interdit à tout le monde, et que la faculté de rester dans l'erreur ne soit plus accordée aux malheureux. Si quelqu'un contrevenait à ces ordres, qu'il soit frappé du glaive vengeur.* — (*Placuit, omnibus locis atque urbibus universis claudi protinus templa, et accessu vetitis omnibus, licentiam delinquendi perditis abnegari; volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere. Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetraverit, gladio ultore sternatur.*) L'autre loi de 360 n'est pas moins claire : *Que la*

peine capitale frappe ceux qui offrent des sacrifices ou adorent les idoles.— (Pœna capitis subjugare præcipimus quos operam sacrificiis dare, vel colere simulacra constiterit.)

La date de ces deux lois est apocryphe ; les monuments prouvent que sous le règne de Constance les temples païens étaient encore ouverts dans tout l'empire, et que le sang des victimes coulait sur tous les autels. On possède des inscriptions qui attestent que de nouveaux temples dédiés aux idoles païennes s'élevèrent à la même époque en différents lieux. Ce ne fut que beaucoup plus tard que la foi chrétienne, longtemps persécutée, devint persécutrice, saisit le glaive que ses ennemis laissaient tomber, et fit de la vieille religion un crime capital.

Julien l'Apostat règne ; sous le voile d'une tolérance égale pour les deux cultes, il essaie de replacer sur le trône le paganisme déchu : rêveur impérial, fantastique réformateur, il apprend par expérience qu'il est impossible d'arrêter le mouvement du monde et le cours des destinées.

Que voulait-il ? restaurer le polythéisme et le rendre à ses principes primitifs ? mais ces principes n'avaient rien de fixe, rien d'arrêté ; il leur avait toujours manqué un plan, un code, un système. En vain s'amusait-il à fondre dans la même théologie deux théories contradictoires ; celle d'Homère, la foi populaire, la croyance plastique ; et celle de Platon, la philosophie des penseurs et des enthousiastes. Un tel mélange n'avait aucune condition de durée. Tantôt écrasant les chrétiens de son indifférence ; tantôt par son amer sarcasme trahissant la faiblesse de sa cause et l'impuissance de ses efforts, il était incertain de la route qu'il avait à suivre. Ces membres épars de religions diverses aux-

quels il essayait de donner une âme, ne pouvait former un corps, se rassembler, marcher, vivre. En vain ses hécatombes ensanglantaient tous les coins de l'empire, on riait de ce massacre universel de bœufs et de génisses, la croyance éteinte ne pouvait renaître.

Les oracles interrogés se taisaient; les pratiques de sa dévotion devenaient un objet de risée. Spiritualiser le paganisme qui s'effaçait du monde, faire renaître la vénération perdue pour les cérémonies populaires d'un culte physique et matériel; cette double tentative avortée a flétri le nom de Julien, qui ne fut ni un monstre, ni un apostat, ni un persécuteur.

Un jour seulement il s'avisa de défendre aux chrétiens d'enseigner la philosophie, la poésie, la critique, l'histoire; seul acte de toute sa vie qui porte le caractère d'une persécution réelle. Au lieu de nuire aux chrétiens, cet acte, s'il avait pu se réaliser, les aurait servis, les aurait rendus aux principes de leur institution, à la morale divine de leur fondateur; il les aurait arrachés à l'influence des rhéteurs, et les eût empêchés de se corrompre par le platonisme en vogue, par l'orientalisme de l'époque, par cette teinture de paganisme que les études littéraires ne manquent jamais de donner à l'esprit. Peut-être la vigueur de la primitive religion chrétienne se serait-elle mieux conservée.

Les efforts de Julien restèrent sans succès. Valentinien, qui professait le christianisme, se fit remarquer ensuite par son impartialité; il sut tenir la balance égale entre les deux partis; Valens mérita les mêmes éloges. Les colléges des prêtres idolâtres furent aussi bien traités que les confréries chrétiennes. De nouveaux honneurs et de nouvea

priviléges, accordés aux ministres du culte païen, les égalèrent aux chrétiens. Arbitre partial entre la foi antique et la foi récente, Valentinien ne se montra inexorable que pour ce qu'il nommait les superstitions païennes. Il rendit des lois rigoureuses contre la magie; il condamna la divination, la sorcellerie, la recherche de l'avenir, l'interprétation des songes; c'était détruire le fonds du paganisme, qui, à Rome, ne subsistait pas sans la science augurale. Tout cela était tellement mêlé et confondu dans le tissu du polythéisme que l'on ne pouvait guère porter la main sur les superstitions magiques sans renverser la croyance sacrée, enlever un fragment de l'édifice, sans le détruire. Comment restreindre la démence dans des limites raisonnables? Valentinien jeta, par ses persécutions dirigées contre la théurgie, une extrême défaveur sur les rites les plus solennels de la croyance nationale.

Le secret des cérémonies nocturnes fut violé; il fallut fermer le sanctuaire mystérieux d'Eleusis et renoncer à ces profonds mystères sans lesquels (disaient les païens) *la vie devenait insupportable et perdait sa dignité.* La société entière subissait une vague accusation de magie; nuage menaçant d'où la foudre jaillissait, lancée par le bras impérial. De nombreuses victimes tombèrent; le paganisme eut ses martyrs; on vit périr et les chefs du paganisme qui se livraient à la divination avec ardeur, et les néoplatoniciens qui, reconnaissant une race d'hommes intermédiaires avec lesquels l'homme pouvait lier commerce, croyaient à la théurgie; même certains chrétiens qui mêlaient à leurs saintes doctrines des superstitions furtives et de folles pratiques.

Cependant Rome restait païenne; les formes extérieures ne changeaient pas. On lit dans Publius Victor et Sextus

Rufus Festus, deux auteurs assez barbares, qui ont publié le catalogue topographique des monuments de Rome à cette époque, qu'elle possédait alors cent cinquante-deux temples païens et cent quatre-vingt-trois chapelles (ædiculæ), toutes dédiées à des dieux différents. L'armée était probablement païenne; le préfet, entouré de ses cohortes, protégeait les édifices de l'ancien culte. La majesté du Capitole, les cinquante temples inviolés, les sanctuaires vénérables de Mars, de Vesta, de Romulus, de César, de la Victoire, s'élevaient dans leur magnificence séculaire, au-dessus de la ville éternelle. Toute la campagne restait païenne; même vers l'Orient, du côté d'Antioche, ville qui avait adopté le christianisme avec zèle, la population des champs, incivilisée, parlant un dialecte barbare, ignorante jusqu'à la brutalité, conservait ses vieilles mœurs et ne voulait pas se détacher de ses divinités tutélaires. Les esclaves qui cultivaient le sol et dont l'Évangile devait un jour adoucir les mœurs et le sort, en attendant qu'il pût les affranchir, n'avaient ni assez de lumières, ni assez de grandeur d'âme, pour abandonner facilement l'idolâtrie; les cérémonies païennes leur semblaient préférables à la simplicité chrétienne. Quand ces maîtres s'étaient convertis, il arrivait souvent aux esclaves païens de satisfaire leurs vieilles haines, en accusant ces maîtres de tous les crimes.

Une petite partie de la population libre répandue dans les villes s'était donnée la première à la foi chrétienne, qui commença par éclairer la bourgeoisie. On trouve quelques habitants de la campagne *dans les rangs de la noble armée des martyrs;* mais c'est plutôt une exception qu'une règle. Cette situation se prolongea beaucoup; on ne civilisa la campagne, c'est-à-dire on ne la christianisa qu'en rem-

plaçant par des monastères et des abbayes les *villas* et les fermes romaines. Le grand fondateur du système monastique, saint Martin fut aussi le destructeur des temples païens; d'une main élevant l'abbaye, de l'autre il effaça du sol le sanctuaire des dieux anciens.

Gratien et Théodose abrogent définitivement les priviléges du paganisme; la confiscation de ses biens, l'anéantissement de ses symboles datent de cette époque. C'en est fait, l'empereur ne craint pas de se déclarer ennemi de la religion de l'État; il renverse de sa main les autels nationaux, ferme les temples, abolit les sacrifices, et défend à Rome de les offrir au nom de tout le genre humain. Ainsi, trente-huit ans après la mort de Constantin, toute la machine romaine tombe à la fois : c'est Ambroise qui dirige le bras de Gratien; Ambroise, esprit hardi, homme d'action et d'entreprise. L'évêque de Milan n'exerce pas seulement son influence sur ce faible et jeune empereur; il domine Théodose. Un empereur fier, impérieux et guerrier plie devant l'autorité sévère et la puissance ecclésiastique d'Ambroise; on reconnaît en lui tout le caractère du Romain devenu chrétien. C'est bien l'homme d'exécution, de pratique et de gouvernement; le conquérant et l'organisateur. Vous chercheriez en vain quelque chose de semblable dans l'église orientale, qui a plus d'éloquence, plus de talent, plus d'esprit, mais moins de volonté. Bazile et Grégoire de Naziance conservent au milieu de leur piété fervente l'empreinte grecque; fils de Platon et de Gorgias, théoriciens et métaphysiciens, ils brillent par le style et la forme. La volonté caractérise Ambroise; moins habile et d'un langage plus rude, il va droit au fait, il frappe à coups redoublés, il entraîne ses auditeurs surpris et domptés; il ne veut qu'obtenir un ré-

sultat et emporter de force un succès qu'il désire. Saint Augustin qui par la subtilité de sa controverse toute-puissante rappelle l'habileté des Grecs, joint à ces caractères une intrépide tenacité, une ambition romaine, un génie d'envahissement et de victoire : cet athlète, sans quitter le monde des spéculations théorétiques, s'arme de toute la vigueur de la conquête.

A ces grands noms chrétiens, les païens opposèrent quelques hommes supérieurs, qui forcèrent au respect leurs adversaires les plus acharnés. Il y a toujours quelque chose de noble et de grand dans cet attachement au passé, dans ce dévoûment qui se soutient envers et contre tous, malgré le renouvellement des époques, et qui prend bravement et tristement les armes contre un inévitable destin.

En général, les chefs d'une minorité forcée de se défendre sont des hommes énergiques, fidèles, consciencieux et dignes. La postérité les oublie souvent ; elle aime à s'agenouiller devant le succès. Si les hommes qui s'attachent à la majorité sont contraints de flatter la tyrannie populaire, les guides de la minorité embrassant la décadence, adoptant le malheur, ont besoin de courage autant que d'activité et de talent. Tels étaient Symmaque et Vettius Prætextatus. Vettius, préfet du prétoire en 384, consul élu pour l'année suivante, jouissait d'une popularité méritée, qui ne s'appuyait que sur des services. Le jour de son élection, ce dernier et noble représentant du paganisme monta les degrés du Capitole, et prononça, en présence du sénat, un discours plein d'éloquence, dans lequel il exhortait les sénateurs et le peuple à garder l'obéissance aux lois malgré la décadence de Rome. Toutes les dignités de la religion païenne expirante s'étaient concen-

trées dans sa personne; elle l'avait choisi pour dernier défenseur et pour appui; il était augure, pontife de Vesta, pontife du soleil, quindécemvir, curial d'Hercule, consacré à Bacchus et aux mystères d'Eleusis; Néophante, Tauroboléate, Père des pères; ce dernier titre était important et honoré dans les rites du culte de Mithra. Lorsque Rome apprit sa mort, les citoyens se trouvaient au spectacle; ils en sortirent en foule, versant des larmes et faisant retentir l'air de leurs cris de douleur. Le paganisme perdait son dernier grand homme. Tous ceux qui ont examiné avec soin les pièces du procès, soutenu d'un côté par Symmaque et les païens, et de l'autre par les chrétiens, avoueront que la brusque véhémence d'Ambroise et la douce monotonie de Prudence pâlissent comparées à l'argumentation logique et puissante de Symmaque, à sa patriotique éloquence, à son style plein de force, d'énergie et de simplicité! Mais le langage de l'ancienne Rome, les accents d'un patriotisme éteint tombaient inutiles dans des oreilles prévenues : la société païenne n'avait plus d'espoir; l'exaltation d'Ambroise, servant la cause de l'humanité, sous l'œil de la Providence, était certaine du succès. Les faibles accents de Prudence trouvaient leur sublimité dans la foi profonde du poète et de ceux qui l'écoutaient; d'avance vaincu, Symmaque n'ignorait pas que sa cause était perdue depuis quatre siècles. La supériorité d'un talent réel ne changea rien à l'état des choses, et prouva la force du christianisme, la faiblesse et l'impuissance du passé.

Depuis cette époque, la décadence s'accélère, l'idolâtrie disparaît rapidement. Gratien refuse de porter les insignes du souverain pontificat. Parmi les dieux qu'il se résout à détruire, il choisit (étrange choix) la belle statue de

la Victoire qui ornait le Forum. Était-ce donc la Victoire des Romains qu'il fallait frapper la première? Déjà Constance avait ordonné le déplacement de cette statue, mais probablement pour la transférer à Constantinople : Julien lui avait rendu sa position vénérée, qu'elle conserva pendant les règnes suivants. Faire crouler le vieux symbole de la conquête et de la grandeur de Rome, c'était en finir avec les superstitions surannées.

La foudre qui, longtemps suspendue, tombait sur le paganisme, écrasa les dernières espérances de ses partisans. Le sénat, éclatant en clameurs lugubres, déclara que si l'on ne restituait aux pontifes leurs dotations, et si l'on ne rétablissait l'autel de la Victoire, les sénateurs païens ne se montreraient plus dans l'assemblée. Vaine menace. Saint Ambroise, instruit de ce projet par le pape Damase, en avertit l'empereur qui refusa d'admettre la députation, sous prétexte qu'elle ne représentait pas le sénat. Lorsque l'éloquent Symmaque vint pour exposer ses plaintes à l'empereur, il reçut cette réponse humiliante, et vit que tout était fini.

Bientôt les propriétés du sacerdoce païen sont confisquées. On balaie d'un coup les priviléges des vestales, et les immunités des Aruspices. Les honneurs attachés aux fonctions sacerdotales sont détruits. Aux lamentations des partisans des dieux anciens, se joignent les cris de triomphe et les sarcasmes des chrétiens. « Pourquoi, disaient ces derniers, récompenserait-on la chasteté sur les fonds de l'État? s'il en était ainsi, ne faudrait-il pas ruiner le trésor en faveur des vierges chrétiennes? » On eut encore un peu de pitié; malgré la confiscation des propriétés sacerdotales et la suppression des sacrifices, une certaine somme fut allouée aux cérémonies publiques du paganisme

somme très-faible, qui constituait une aumône plutôt qu'un revenu. Après la mort de Valentinien, un léger mouvement annonça le douloureux et faible réveil du paganisme moribond. Flavien, chef de ce parti, fut nommé consul : la protection d'Arbogaste, le Gaulois, plaça sur le trône un rhéteur païen, Eugène. Les dieux dépossédés reprirent leur trône; les temples se rouvrirent, les victimes offrirent leurs entrailles sanglantes aux regards des divinateurs; l'armée de l'usurpateur porta peintes sur ses bannières les images d'Hercule et de Jupiter, et menaça de transformer les églises en écuries. La Victoire reparut un moment sur son piédestal, et l'on ordonna la restitution des propriétés confisquées. Des cendres du vieux paganisme s'élevait encore une flamme vacillante, lorsque Théodose marcha contre Eugène, triompha, traîna captif l'usurpateur et railla ce vain simulacre d'Hercule qui flottait sans le défendre, sur la bannière de son ennemi. Déjà Théodose lui-même, dans sa course triomphale à travers l'Asie, avait jonché la terre de tous les débris des anciens dieux. Le sang des sacrificateurs avait coulé, le paganisme avait eu ses martyrs; mais des martyrs sans foi ne sont rien; l'édifice mal cimenté tomba en ruine; le poète Prudence affirme même que la conversion du sénat romain fut entière et difinitive. Nous le croirions difficilement ; ce fait semble éclos des illusions de son ardente foi. A Rome, si toutefois il est certain qu'il se rendit à Rome, Théodose n'osa rien de plus que ses prédécesseurs.

---

§ XXI.

Deux poètes païens de cette époque. — Derniers soupirs du Polythéisme. — Substitution des Saints et de la Vierge aux Idoles. — Conclusion.

Un grand débris de paganisme osait se maintenir derrière les retranchements des vieilles mœurs. Les familles sénatoriales persistent dans leurs habitudes de religion privée. Si le culte public fut renversé, les dieux lares gardèrent leur pouvoir à l'ombre du toit héréditaire. Le dernier poète de Rome, Claudien, est plus obstinément païen que Virgile : on voit qu'il appartient à l'une des familles patriciennes qui n'ont pas voulu déserter le vieux temple. Plus il se sent pressé par l'atmosphère chrétienne, plus il résiste aux influences du temps de crise où il vit. La destruction du paganisme, destruction dont il est témoin, n'obtient pas de lui une seule concession ; ses œuvres, tout historiques par le fond, quelque emphatiques qu'elles soient par la forme, sont dominées par le sentiment païen. Lisez ses magnifiques descriptions des cérémonies sacrées, des augures, des temples, des sacrifices, des prophéties de l'époque ; rien n'y laisse deviner que la révolution en faveur du christianisme est accomplie, et que chaque jour le culte ancien reçoit de son ennemi une nouvelle insulte et une nouvelle blessure, une prolongation de martyre et d'agonie ? A dater de Claudien, la mythologie païenne n'est plus qu'une vaine et charmante décoration poétique. Elle

tout son sérieux; les chrétiens lui pardonnent en faveur de son peu d'influence. Traversant le moyen-âge, elle arrive jusqu'aux peuples modernes qui ne peuvent se décider à le répudier, et qui l'adoptent comme ornement.

Constantin avait élevé le christianisme au niveau de la vieille religion. Gratien et Théodose avaient abrogé la vie nationale du paganisme. Honorius s'empare des temples publics et des derniers restes de l'*Annone* consacrés aux jeux publics. Tout magistrat qui refuse son assistance à l'exécution de ces arrêts est passible de graves châtiments, tant on a peu de confiance dans la magistrature et dans son zèle. Il fut même question de réserver les grands emplois aux chrétiens et d'en exclure les païens; mais les généraux les plus expérimentés appartenaient à la foi païenne; il fallut les ménager : Alaric menaçait!

Un fantôme d'empereur païen, Attale, fut intronisé à Rome. Un autre païen, nommé Génésides, conduisit l'armée. Alors on vit à Ravenne un empereur chrétien et une cour chrétienne; à Rome un empereur païen et une cour païenne : double chimère d'empire, également impuissante; l'épée d'Alaric, suspendue entre les deux camps, les terrifiant de sa menace, les forçait au repos. Rome est enfin prise par le chef des Goths; l'aristocratie déchue des Quirites se disperse, les sénateurs fuient à travers l'empire; leurs temples restent debout; et souvent les chrétiens reviennent s'emparer de ces murs déserts qu'ils consacrent au Dieu éternel.

L'usurpation progressive du christianisme aboutit, sous Valentinien III, à une domination si jalouse qu'elle devient intolérance. Les rites du polythéisme, religion qui avait plus de pratiques que de dogmes, sont poursuivis de la place publique dans le temple, du temple jusqu'au foyer domes-

tique, et de là dans le sanctuaire de la conscience. On résiste pourtant encore; il est difficile de déraciner entièrement une religion qui a son sanctuaire dans la famille, d'extirper des habitudes antiques et domestiques. Au commencement du Ve siècle, un mauvais poète, nommé Endeléchius, affirme positivement que la croix de Jésus-Christ *n'est vénérée que dans les grandes villes.* Au milieu du même siècle, Maxime évêque de Turin déclame contre le culte des divinités païennes dans le voisinage de son épiscopat. Le polythéisme se montre encore souffrant, il est vrai, caché, mais existant, dans les replis secrets de la société. Sous Valentinien, un poète, Germain d'origine, Mehr-Bode, attribue la décadence de Rome au triomphe du christianisme qu'il maudit.

« Viens (c'est ainsi qu'il fait parler la Discorde qui s'adresse à Bellone), renverse les murs de Rome; qu'ils soient impuissants à repousser tes fureurs; qu'elle tremble en entendant le fracas de ton approche! Chasse de la terre les dieux protecteurs! Porte le ravage parmi les anciens maîtres du monde! Plus de feu sacré sur les autels de Vesta! Je me glisserai, moi, armée de mes artifices, dans les splendides palais; je chasserai à jamais les vieilles mœurs et les cœurs antiques. Mépris pour les héros : nulle équité; plus de respect pour les justes! Que l'éloquence attique périsse et qu'Apollon châtie leur dédain! Que l'honneur et le pouvoir appartiennent aux méchants; que le hasard soit maître et non la vertu! Que la cupidité règne! que dans les cœurs embrasés bouillonne la folle ardeur d'acquérir! Que tout se fasse sans l'inspiration de Jupiter, sans la protection du Dieu suprême! »

Nous reproduisons ici ces vers énergiques et sans doute fort peu connus :

Mœnia nulla tuos valeant arcere furores;
Roma ipsique tremant furiaia murmura reges :
Tum superos terris atque hospita numina pelle;
Romanos populare deos, et nullus in aris
Vestæ exoratæ ..... palleat ignis.
His instructa dolis palatia celsa subibo.
Majorum mores, et pectora prisca fugabo
Funditus : atque simul, nullo discrimine rerum,
Spernantur fortes, nec sit reverentia justis.
Attica neglecto pereat facundia Phœbo :
Indignis contingat honos et pondera rerum
Non virtus sed casus agat, tristisque cupido;
Pectoribus sævi demens furor æstuet auri :
Omniaque hæc sine mente Jovis, sine numine summo!

Ce Mérobaudus, dont la statue fut placée dans le forum de Trajan, occupait des fonctions militaires très-importantes. L'inscription de sa statue est parvenue jusqu'à nous, et Niebuhr a publié le premier les vers curieux que nous venons de rapporter.

Après cette époque, le paganisme romain s'éteint par dégrés et suit le progrès de sa mort naturelle. Si dans l'Orient le fer et le feu frayaient la route au triomphe définitif de la croix; à Rome la vieille superstition ne restait plus attachée qu'à des formes vaines, à des habitudes de langage indélébiles, à des traditions épuisées, qui se traînaient encore languissamment, et que non-seulement on n'essayait pas de détruire, mais qu'on assimilait soigneusement au christianisme. Le temple devenait église; le païen, en adorant le Christ, croyait adorer Apollon. Le culte de la vierge Marie, qui se répandit alors, fut un des principaux moyens employés par la religion conquérante, et l'un des plus efficaces. Aux yeux de tous cette nouvelle idole était

digne de respect. Une femme portait son enfant dans ses bras, mère et vierge, symbole attendrissant et plein de charme. Devant la vierge Marie, toute la Sicile idolâtre déposa ses préjugés païens. On retrouve encore en Grèce et en Russie la *Panagia* plus vénérée que la Trinité même; en Espagne et en Italie, la Vierge sans tache est l'objet d'une adoration profonde et presque païenne. L'Apollon du Mont-Cassin ne fut renversé de son autel qu'en 529, par saint Benoît. Le culte de Diane se maintint obstinément dans les environs de Trèves jusqu'au septième siècle. Quant aux divinités païennes du Nord, elles allèrent de même se perdre dans la foi chrétienne. L'époque précise de leur disparition définitive est obscure : car les historiens confondent aisément Thor avec Jupiter, et Woden avec Mercure; la plupart des vieux documents poétiques de la Germanie portent l'empreinte d'un paganisme septentrional et primitif mêlé au christianisme nouveau.

La beauté morale et la fécondité civilisatrice du dogme chrétien devaient conquérir le monde et remplacer à jamais la splendeur usée et la moralité incomplète du polythéisme. D'autres diront comment les arts, sous l'influence chrétienne, prirent une forme divine qui renouvela leur sève épuisée. Qu'il nous suffise d'avoir retracé quelques détails curieux d'un immense mouvement auquel l'histoire du monde ne peut rien opposer d'analogue. Quoi de plus digne d'attention dans l'histoire des peuples que ces éléments antiques et modernes, en fusion depuis le IIe siècle jusqu'au VIe, et aboutissant à la fondation définitive de l'Europe chrétienne et civilisée!

UDES SUR LE MOYEN-AGE.

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE INDUSTRIELLE DU BAS-EMPIRE ET DU MOYEN-AGE.

Consulter — : Berington. — Histoire littéraire du Moyen-Age.

Beckmann. — Histoire des Inventions et Découvertes.

Hallam. — Histoire du Moyen-Age.

Heeren. — Du Commerce des Anciens.

Corpus historiæ Byzantinæ, passim.

DES CRÉATIONS INDUSTRIELLES

SOUS LE BAS-EMPIRE ET AU MOYEN-AGE.

§ Ier.

De quelques préjugés défavorables au Moyen-Age et au Bas-Empire.

Au fond des institutions antiques on trouve une grande injustice : elles avaient pour base le mépris et l'esclavage du genre humain. Le monde payait bien cher la liberté d'une ou deux républiques. Les trésors de la Grèce nourrissaient le luxe et la splendeur d'Athènes ; Sparte avait des Ilotes et rendait ses alliés tributaires ; Rome devint magnifique à force de rançonner les peuples.

Il est ridicule d'adorer encore l'ombre d'une tyrannie qui a écrasé le monde. Admirons la fierté des courages et l'élévation des âmes, qui distinguaient les anciens, mais que l'histoire et la postérité cessent enfin de flatter Rome autrefois puissante, et de brûler leur encens devant cette férocité inflexible et cette politique inhumaine, souveraines de la terre pendant si longtemps.

Ils avaient établi l'esclavage : pour eux le sang *barbare* était comme une onde impure que l'on pouvait répandre à son gré. Ils traitaient de *barbares* le reste des hommes ; et les prisonniers, devenus leurs esclaves, étaient achetés,

vendus, mutilés, massacrés au gré des maîtres. Lorsque le grand Caton sortait du sénat où il avait parlé de la vertu, il allait, dit Plutarqne, battre ses ouvriers; et ce vertueux citoyen, avant de se donner la mort, eût essayé son glaive dans le sein du malheureux qui venait d'allumer sa lampe, si ses amis accourus n'eussent retenu son bras (1).

Ces épouvantables maximes dirigeaient toute leur politique. Ils se croyaient une race privilégiée parmi les hommes. Aussi n'exerçaient-ils aucune industrie. Ces travaux mécaniques qui eussent avili leur majesté romaine, ils les abandonnaient aux esclaves. Un commerçant ne valait pas le dernier goujat de l'armée; les vêtements, les aliments, tout sortait des mains des esclaves.

Comparez à l'industrie antique exploitée par ces malheureux l'industrie moderne que des mains libres cultivent. Les Romains manquaient de presque toutes les nécessités de la vie. A un luxe immense, aux voluptés et aux inutilités de l'opulence, ils joignaient l'indigence des objets qui passent aujourd'hui pour communs et indispensables. Leurs *villas* manquaient de cheminées, quoiqu'elles fussent ornées de statues; si vous étiez entré dans le palais d'Auguste, vous y eussiez vu de l'or et du marbre, point de vitres; le roi de l'univers vêtu de pourpre, n'ayant pas de linge, et buvant dans les coupes d'or, sans pouvoir chasser la fièvre dont le remède était ignoré.

Notre supériorité industrielle est incontestable : on peut ajouter que nos maximes sur l'homme, sur Dieu, sur le monde, sur la liberté, sur la nature, sont plus étendues et plus saines; que nos connaissances sont infiniment plus vastes et plus vraies; que nos systèmes politiques sont

(1) Plutarque. *Vie de Caton.*

plus équitables. La civilisation antique avait peut-être plus d'héroïsme, nous avons beaucoup plus de lumière; elle se montrait plus magnifique et plus éclatante, la nôtre est certainement plus utile, plus bienfaisante et plus éclairée.

Où est née cette supériorité? Comment s'est-elle établie? L'histoire est muette sur ce point : le moment où la société antique expira, où la nouvelle civilisation naquit; ce moment qui seul pouvait donner des documents sur un changement si notable, est dédaigné par la plupart des historiens. Ils n'approchent du *Bas-Empire* que pour le calomnier, jamais pour le peindre. Prodigues d'injures, avares de preuves, à les entendre le moyen-âge est un gouffre dont il est inutile d'approfondir et d'éclairer l'obscurité. C'était un temps maudit, un chaos social, un abîme ténébreux d'où aucune clarté ne s'échappe, où ne brille aucun génie, et qui n'ont été signalés par aucuns bienfaits. Ignorants et magnifiques, également avilis par le luxe et la barbarie, les hommes du Bas-Empire et des six siècles qui suivent la chute de Rome, unissaient tous les contrastes du crime, sans avoir l'apparence d'une vertu. L'atrocité des mœurs donnait la main à la bassesse, à la lâcheté, la faiblesse à la perfidie. Telles sont les couleurs confuses et les traits indécis, mais hideux, sous lesquels ont été présentés non-seulement le moyen-âge lui-même, mais les douzième, treizième et quatorzième siècles. Les *temps de barbarie* (ainsi les écrivains nomment cette époque) ne finissent qu'à la découverte de l'Amérique : l'Europe alors, suivant eux, s'élève tout-à-coup radieuse et brillante du sein d'un océan de ténèbres. Douze siècles, perdus pour l'espèce humaine, une si grande lacune dans l'histoire de la civilisation, l'invraisemblance de ces douze cents ans de

néant, ne les embarrassent nullement, et passent sous leur plume comme un trait.

Il serait bon de chercher si un espace de temps aussi vaste n'a pas exercé quelque influence, et n'a pas donné à la société quelque produit utile. Ces douze siècles ont-ils été stériles en industrie, en commerce? Ce sont les deux pivots de toute la civilisation. Le moyen-âge et le Bas-Empire ont-ils laissé dans une stagnation complète les arts utiles?

---

§ II.

Mœurs du Bas-Empire. — Nouvelle situation des femmes. — Système d'éducation. — Décadence intellectuelle. — Béryte, Athènes et Byzance.

Il est incontestable que depuis les Antonins jusqu'à Charlemagne, il y a eu dans la société européenne confusion et décadence; il faut s'entendre sur ce qu'on appelle décadence. La vie morale d'un peuple peut s'évanouir sans que sa vie matérielle soit attaquée; il est même possible qu'une nation soit industrieuse, savante, spirituelle et qu'elle jouisse de tout le bien-être imaginable; — et qu'elle l'augmente chaque jour.

Étudions sous ce rapport les historiens de Byzance : on y voit un extrême raffinement et une habile recherche des jouissances matérielles, beaucoup d'inventions nouvelles, de découvertes importantes; nulle grandeur dans le présent, et tous les germes de l'avenir.

Un orientalisme singulier, explicable par la position de Constantinople, prévalait dans les mœurs : les Byzantins sensuels détruisaient le culte de la beauté et de la proportion pour accorder à l'embonpoint cette préférence que toutes les nations de l'Orient ont professée et que le philosophe Aristote signale, lorsqu'il dit : (1) « qu'une des premières qualités chez une femme, c'est la grosseur et la grandeur (*méthos*). » La Byzantine peignait ses yeux comme l'Orientale moderne. Plus d'une homélie de saint Chrysostôme est dirigée contre cette habitude. « D'où » vient, dit-il, que notre siècle est si affaibli, si incapable » de grandes pensées? c'est que nous enfermons les fem- » mes dans leur maison, où la paresse, les bains, les » parfums et les lits de plume achèvent de les assoupir et » de les réduire à l'imbécillité. »

C'est cependant à Constantinople que la nouvelle indépendance des femmes a commencé à se faire sentir. Le principe chrétien, le souvenir de la dignité romaine, et le goût de la volupté se combinèrent pour assurer aux femmes de Byzance une position spéciale et bizarre, d'où date, en réalité, la situation moderne des femmes. Esclave et enfermée avant le mariage, la jeune fille passait tout-à-coup, après avoir contracté une alliance toujours vénale, d'une prison sévère à la dissipation la plus tumultueuse ; entourée d'esclaves de son sexe qu'elle multipliait dans son intérieur à proportion de sa fortune, elle se faisait suivre quand elle sortait d'une armée d'eunuques, autre espèce orientale qui exerça une triste influence sur Constantinople. Pour être à la mode, il fallait que les esclaves fussent nombreuses et belles. Mais dans ce grand nombre

(1) Rhétorique, liv. 1er, chap. 5.

ne pouvait-il pas s'en trouver de trop jolies? De là, des cris et des violences inconnus aux mœurs d'Athènes et de Rome (1). « Les passants, dit Chrysostôme, se demandent » quel est ce bruit? — *C'est la maîtresse qui bat sa ser-* » *vante* (*ên doulên tuptei tês autês*). » A ce propos, le prédicateur se met en grande colère; il se plaint de la violence des femmes, des invectives dont elles accablent leurs suivantes, qui sont, il est vrai, médisantes, bavardes, désordonnées comme leurs maîtresses; et même de la cruauté avec laquelle il leur arrive souvent de lier ces malheureuses à des colonnes ou à des pilastres pour les charger de coups devant leurs fils et leurs filles.

Ce premier essai de l'indépendance féminine ne réussissait guère, comme on le voit; on soutenait contre le mari des luttes domestiques pour obtenir plus de mules à son char, des harnais plus beaux que ceux du voisin. Quant aux recherches de la parure, à peine la richesse élégante de l'éloquence de Chrysostôme peut-elle reproduire les coquetteries coûteuses de la Byzantine, les soins mis en usage et l'argent dépensé pour faire ressortir *la rondeur provoquante de la taille, les plis flottans du manteau et l'éclat lustré des cheveux.* C'est ainsi que les belles de Constantinople se montraient à l'église, après avoir traversé les rues étroites de la ville. A l'église on donnait des rendez-vous, on lançait des épigrammes et l'on riait toujours. Ce peuple oisif n'était point changé par le christianisme : l'orateur en vogue se montrait-il dans la chaire sacrée? on le saluait par des acclamations, comme au spectacle; demandait-il la permission de se faire remplacer, on le sifflait. « Ils veulent absolument, dit Chrysostôme, en-

(1) V. dans nos Études sur l'Antiquité, les *Hétaïres*.

» tendre cette voix qui les lacère; il leur faut cette puni-
» tion, ces tortures, ces objurgations que je leur inflige
» quand je me montre; ils oublient ma mission et le Sei-
» gneur dont je répète les paroles, et ils m'accueillent
» comme un Dieu qui descendrait du ciel. »

Un pauvre évêque chrétien, vieillard, exténué, assis devant un pupitre au milieu de l'église et entouré d'une foule immense était salué par des cris enthousiastes et écouté avec une profonde vénération. « D'abord, dit Chrysostôme,
» quand on m'applaudit si bruyamment, j'éprouve un sen-
» timent humain de joie et d'orgueil (*anthropinon ti pas-*
» *chô*), mais ensuite je pense à cette population frivole
» qui n'aime que les grandes paroles, qui est si peu sé-
» rieuse, et je m'afflige. Rentré dans ma chambre solitaire
» je pleure. »

La civilisation littéraire était perfectionnée jusqu'à la dépravation; l'éducation de la jeunesse commençait de bonne heure, se continuait longtemps, créait des grammairiens et des sophistes et ne faisait pas de citoyens. Les enfants et les jeunes gens en robe de soie flottante, ornés par leur mère de bracelets et de colliers d'or, passaient de l'hippodrome aux écoles, et de ces dernières au théâtre.

Les études de la jeunesse ne se dirigeaient que vers la subtilité de l'esprit; rien pour former des hommes. Au lieu de colléges, des théâtres de disputes. Un certain nombre de chaires dont Théodose, après Constantin, avait déterminé les attributions, apprenaient à ces jeunes efféminés les grâces et les recherches d'un langage corrompu par son élégance même. Comme il arrivait toujours dans Byzance, la partie matérielle de l'éducation était d'une extrême magnificence: huit portiques aérés, soutenus par des colonnes de marbre conduisaient à de grandes salles, avec une chaire pour le

professeur et des bancs pour les élèves. Des peintures à fresque ornaient les murailles. Une chaire et une salle particulière étaient assignées à chaque professeur. En 425, deux professeurs enseignaient la grammaire grecque, un la grammaire latine, un la rhétorique, enfin un cinquième la législation. Il fallait être chrétien pour être admis au nombre des professeurs ; les païens de leur côté établissaient des salles d'étude et payaient des professeurs particuliers qui faisaient grand ombrage aux professeurs chrétiens. Théodose augmenta le nombre de ceux-ci qu'il porta à trente-un. Il paraît prouvé que le sénat (le sénat de Théodose !) prononçait sur l'admission des candidats. Treize de ces professeurs avaient pour domaine la langue latine et quinze la langue grecque ; et telle était la proportion ridicule établie dans les subdivisions du savoir, que les subtilités de la grammaire accaparaient à elles seules, dans ce nombre, vingt chaires pour le latin et dix pour le grec ; l'art des sophistes grecs, cinq, et l'éloquence romaine seulement trois. Plus tard on créa une chaire de philosophie et deux chaires de jurisprudence.

Une pareille éducation tendait évidemment à faire régner la frivolité, l'ornement et le mensonge. Les draperies de la rhétorique et les arguties de la grammaire voilaient aux regards toute la partie saine et forte des connaissances humaines. Le sens moral si profond du christianisme put seul combattre ou modérer cette tendance, ce luxe subtil de l'éducation Byzantine. Grégoire de Naziance rapporte que Saint-Bazile se fit admirer surtout par la force d'esprit avec laquelle il rejeta quelques-unes des branches d'études que l'on jugeait alors indispensables.

C'était aussi l'époque des résumés et des abrégés, des

« compendia, » des méthodes faciles mises à la portée de tous. Aristote était inintelligible; on regardait, dit Thémistius, le sens de ses œuvres comme retranché dans des fortifications « plus imprenables que celles d'Ekbatane. » La logique n'était plus qu'une méthode de chicane; et l'on joignait à la déclamation poétique empruntée à Platon, ou plutôt parodiée d'après lui, les subterfuges du barreau. Ainsi se préparaient à l'exercice de leurs facultés ces jeunes gens sans but moral qui devaient être un jour des citoyens sans patrie.

Avec ses trente-un professeurs, Byzance n'était que la métropole du plaisir. Béryte, le *Beyrouth* du moderne Nappier, était devenue la capitale des études légales; Rome, celle du monde politique; Athènes, celle du monde littéraire. Sans avoir achevé son éducation dans cette dernière ville, on ne pouvait prétendre à aucune supériorité intellectuelle. Mais Athènes, tout en conservant un goût plus pur et en gardant plus précieusement que Byzance la tradition des anciens chefs-d'œuvre, subissait la même décadence. Elle professait pour les sophistes une passion qui allait jusqu'à la fureur.

L'étranger qui venait finir son éducation dans la ville de Minerve et qui abordait au Pyrée, avec son porte-manteau, son tapis et ses malles, comme le raconte saint Grégoire, n'y trouvait que vie joyeuse et tumulte; rien qui rappelât la gravité orientale de Byzance; partout une puérile, ingénieuse et voluptueuse agitation. D'abord, les amis et les partisans des professeurs à la mode, tous rivaux, entouraient le jeune homme et essayaient de le déterminer en faveur de leur patron. Une fois engagé dans les rues d'Athènes, le nouvel étudiant était assailli de questions. Celui-ci lui proposait une énigme, celui-là un problême;

mille interrogations bizarres accueillaient le nouveau venu. C'était un chaos d'épigrammes, de sophismes, de chansons, d'arguments et de subtilités; d'autres interlocuteurs se joignaient à la mêlée; et quand l'étudiant avait été bien harcelé par ses hôtes, on finissait par le conduire en triomphe jusqu'à la place publique. Dans cette procession singulière, la joie enfantine des habitudes athéniennes éclatait librement; les étudiants se rangeaient en deux files, sautant et dansant comme les coryphées des bacchanales; il ne leur manquait que le thyrse. Le nouveau venu marchait au milieu de cette bande, couronné de fleurs, et arrivait ainsi jusqu'à la porte des bains publics qu'il trouvait fermée et que l'on frappait à grands coups de mille instruments. Enfin les deux battants livraient passage au jeune homme, ainsi immatriculé parmi les étudiants athéniens. Cette gaîté folâtre de la décadence athénienne, cette scène d'une vivacité si jeune contrastent vivement avec le silence des tombeaux et l'immobilité des ruines; et l'on ne peut lire sans un sentiment de mélancolie profonde ce récit, que saint Grégoire a mêlé à l'une de ses homélies, comme un agrément, dit-il, une douceur, enfin « un *bonbon* (êdusma) de son éloquence sacrée.

C'était une vie charmante sans doute que cette vie presqu'enfantine passée aux pieds de Vénus et de Minerve, au milieu d'aimables amis et sans études sévères. Il ne s'agissait que de grâces oratoires, de recherches fleuries et captieuses; on devait quitter à regret ce centre d'une lumière douce, qui n'avait plus de chaleur. Là le dernier reflet du paganisme conservait l'agrément de la vieille mythologie et éloignait les graves pensées chrétiennes. La vie y était facile; les mœurs humaines et sociables; on n'y voyait pas, comme à Béryte, les jeux des gladiateurs accoutumer les âmes à la

cruauté; ni, comme à Byzance, la magnificence et l'industrie tout dominer et tout absorber. Vous reveniez d'Athènes, un peu efféminé, un peu païen, prêt d'ailleurs à subir toutes les conditions de la vie d'intrigue et de luxe, de jouissances sensuelles et de combats métaphysiques qui régnaient à Constantinople.

---

§ III.

Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie. — Énumération des découvertes industrielles qui datent de cette époque.

Certes de telles mœurs ne développaient et ne rendaient vigoureuse aucune faculté morale de l'homme; cependant tout ce qui avait trait au perfectionnement matériel s'embellissait et s'accroissait. Constantin, par un décret de l'an 333, demandait qu'on lui envoyât des élèves architectes, sculpteurs et artisans; il exemptait d'impôts les parents des jeunes gens qu'on lui adressait. Il réussit dans son dessein. En peu de temps, il régna sur la ville la plus riche en beaux monuments qui fût au monde, et la plus stérile en grandes âmes.

Ce ne fut pas tout; le commerce et l'industrie, alimentés pendant quatre siècles par le luxe colossal de Byzance, s'emparèrent des forces de la nature. Dans cette apathie de la vie morale, dans cette torpeur de la vie intellectuelle, au milieu de la dévastation et du bouleversement du reste de l'Europe, on vit éclore successivement à

Byzance, à Milan, à Ravenne, à Rome ces découvertes dont le monde moderne n'a pas cessé de jouir.

A peine l'institution chrétienne a-t-elle pris racine, les fabriques de soie sont apportées par des moines, en 230; la pompe et l'aréomètre, découverts au Ve siècle; le sable est transformé en verre au VIe siècle; les chiffres arabes sont connus, la musique est réduite en un système simple, au VIIe; les moulins sont inventés, et les foires marchandes établies au VIIIe. Je continue mes recherches, et je suis frappé d'étonnement en reconnaissant enfin que la stérile et indolente Byzance, le moyen-âge et cette vaste période, si dédaigneusement traitée, ont donné au monde *toutes* les découvertes qui constituent la supériorité de la civilisation moderne; les glaces, la boussole, les cheminées, le papier, le café, le verre, la soie, le télescope, les lunettes, les postes, les cartes marines, la poudre à canon, l'eau-forte, la gravure, les tapis, les orgues, les lettres de change, les liqueurs spirtueuses, la peinture à l'huile, la fresque, la détrempe, la connaissance des Antipodes, l'alambic, l'imprimerie : sont-ce là des bienfaits? Et si l'on calomnie l'ère qui donna de tels fruits, que faire pour empêcher les hommes d'être ingrats?

Dès les premières années du moyen-âge, on voit s'élever des *hôpitaux*, des *asiles* pour les *enfants-trouvés* et les *vieillards*, des *maisons de retraite* pour les pauvres, établissements qui, sous l'influence du christianisme, devinrent bientôt communs à tous les peuples civilisés. Quelques coutumes des barbares, adoptées par les vaincus, ajoutent aux jouissances de la vie. Tel est l'usage des *pelleteries* et des *fourrures* que les Romains ignoraient. Les anciens montaient à cheval sans étriers et sans selle; cet usage date du Ve siècle. On n'avait employé, jusqu'au VIIIe siècle,

que le parchemin, le papyrus et les tablettes enduites de cire, pour y inscrire ses pensées. Un nommé Amrou, de la Mecque, imagine, vers l'année 706 de notre ère, de piler le linge pour en faire du *papier*. Le *papier de chiffons* est inventé vers 1250. L'érudit Montfaucon a vainement essayé de remonter à la véritable origine de cette invention si précieuse.

Pendant le cours du Xe siècle, des moines oisifs inventent les *horloges*. Auparavant on se servait de clepsydres, de sabliers et de gnomons. Vers le XIe siècle, les bénédictins élèvent les premiers *moulins à vent* dans leurs domaines. Un bourgeois de Middlebourg invente les *lunettes*, et fournit à Copernic et à Newton les instruments de leurs conquêtes. L'invention de la *boussole*, ou plutôt la découverte de la polarité de l'aimant se perd dans les ténèbres du Xe siècle. Les Arabes, cent ans plus tard, nous donnent l'*alun*, le sel *ammoniac* et l'*eau-forte*, substances dont l'emploi a créé tant de nouvelles industries. Les Juifs établissent en Orient de vastes fabriques de teinture. L'industrie enrichit Venise, les villes libres des Pays-Bas, et prépare la grandeur de Florence. Linné affirme que la plupart des végétaux qui servent à notre nourriture ont éte apportés par les Goths en Europe, et cultivés par des moines : il cite le *houblon*, les *épinards*, l'*artichaut*, parmi ces nouveaux aliments. Les *signaux* employés dans la tactique navale datent de l'empire grec ; l'*éclairage* et le *pavage* des rues remontent à la même origine. Les premières cheminées furent construites à Venise, ou, selon Villani, à Florence, au XIIIe siècle ; la *poudre à canon*, dont les Indiens connaissaient le secret, fut communiquée aux Arabes par ces derniers, et aux Européens par les Arabes vers le commencement du XIVe siècle. L'*imprimerie* et la *gravure*, qui ont

une commune origine, et dont la découverte fut préparée de longue main par l'habitude de graver sur bois des légendes et des images, appartiennent à la même époque.

L'invention de la *peinture à l'huile*, faussement attribuée à Van-Eyck, remonte un siècle plus loin; un tableau de Jean de Mutine, peint à l'huile sur bois, porte la date de 1280. L'art de fabriquer des *miroirs de verre* en interceptant les rayons solaires au moyen du vif-argent, n'était point connu avant le XIVe siècle. A la même époque on commença à soumettre le commerce à un code spécial; les *lettres de change* furent inventées. Barcelone eut son *code maritime*, qui servit de modèle à toutes les lois commerciales formulées dans la suite sur le même sujet. Le *tricot* et la *dentelle* furent inventés en Italie. Si nous voulions descendre jusqu'aux plus vulgaires détails, nous ne craindrions pas de citer plusieurs usages domestiques, regardés aujourd'hui comme indispensables, et qui furent mis en vogue par les Italiens du moyen âge : tel est l'usage des *fourchettes* et celui du *tourne-broche*. Je ne parle pas des résultats si nombreux de la grande découverte de Colomb; la *cochenille*, la *canne à sucre*, une multitude de substances utiles et nouvelles sont dues à la même cause, qui se rapporte elle-même à l'invention de la boussole.

Dans cette Byzance énervée que nous avons décrite tout-à-l'heure, le mouvement intellectuel s'était ralenti, le mouvement moral s'éteignait; mais de ses mœurs date une nouvelle phase de luxe et de bien-être. On retrouve ce luxe dans la Gaule-Méridionale au temps de Sidoine (1).

(1) V. plus haut, SIDOINE APOLLINAIRE.

L'affaiblissement intellectuel de Byzance, d'Athènes, de Rome, entre les IVe et IXe siècles, puis entre le IXe et le XIVe, ont permis à l'humanité d'appliquer son énergie à la création de nouvelles ressources matérielles. Quel espace de temps a jeté, dans une durée égale, autant de jouissances, d'industries et de richesses au sein de la civilisation ? Que l'on supputé le nombre d'êtres humains, soulagés, égayés ou alimentés par ces découvertes ; que l'on calcule les heures et les jours de bonheur et de plaisir, préparés par elles seules ; que l'on cherche à en apprécier l'influence éloignée ; et, sans parler de la boussole qui a créé la navigation, et de la poudre (secret de tuer beaucoup et vite, fruit des moments de récréation d'un moine, et qui a changé l'art militaire), que l'on juge l'imprimerie, non-seulement comme art de fixer les paroles, mais comme un lien magique du passé et de l'avenir ; une barrière opposée aux invasions de la force ; une chaîne électrique qu'il suffit de frapper pour soulever le monde contre l'injustice !

Au sein de ce Bas-Empire, méprisable à plus d'un titre, l'industrie et le commerce prirent leur essor. La chute de l'aristocratie romaine avait préparé le triomphe des arts mécaniques. Il n'y avait plus qu'un moyen de se ménager une vie heureuse et opulente ; c'était de faire le commerce et de se livrer à l'industrie. Les Arabes, les Vénitiens et les Génois couvraient les mers et opposaient à l'orgueil des chefs féodaux, à la puissance usurpée par les laïques, leurs manufactures, leurs produits, enfin leurs trésors : la classe industrielle prenait sa place entre des grands qui n'avaient que leurs tourelles, et des prêtres qui n'avaient que leurs abbayes. « Pou» voir tombait, gausserie cessait (dit Rabelais) à l'aspect d'ob» jet tant vénérable comme est argent. » Les petits magistrats d'Italie et des Flandres, les aldermen et le stathoudérat pe-

saient déjà dans la balance politique; le monopole, arraché aux mains nobles, avait livré depuis longtemps à des mains roturières l'exploitation de l'industrie. Une puissance nouvelle préparait, au sein d'un âge affaibli, son énergie bienfaisante.

Il est encore d'autres bienfaits de la même époque. Avant de les indiquer, remontons aux premières causes de tous les grands changements qui la signalent. Voyons quel héritage Rome expirante avait laissé au Bas-Empire naissant. La haine du monde entier, un peuple dégénéré, un fantôme d'autorité, des tribunaux sans lois, un empire sans patrie, les lettres avilies par les rhéteurs, le commerce étouffé sous le monopole, le sceptre pourri dans la main des monarques : voilà quel fut cet héritage. La *louve des exactions* (comme le Dante la nomme) (1) avait épuisé la substance des peuples. Depuis longtemps les derniers cris, les derniers soupirs du génie républicain s'étaient exhalés dans les belles pages de Tacite. L'éloquence avait fui avec la vertu; la liberté, dans son exil, avait entraîné le talent et le génie; des mercenaires barbares tenaient le peuple à genoux et tremblant sous la pointe de leurs lances. Sous ces auspices, le Bas-Empire commence : il porte le poids de tous les forfaits que Rome a commis. C'est Rome que l'on encense; c'est le moyen-âge que l'on calomnie; au succès on ne trouve que des vertus; au malheur on n'attribue que des crimes.

(1) « *Ed una lupa che di tutte brame*
» *Sembrava carca con la sua magrezza*
» *E molte genti fa già viver ferame.* »

Cependant le genre humain se trempe au foyer de tant de discordes et de malheurs. Le premier fruit de l'enfantement convulsif est la *servitude abolie.*

Constantin, en appelant les esclaves à la liberté et au christianisme, avait préparé cette révolution : elle s'accomplit par la seule force des choses. Les Huns, du pied de la muraille de la Chine, s'élancent; et à peine ont-ils passé le désert, que l'Empire croule, les palais sont en flammes, et leurs maîtres, jadis opulents, errent sur un territoire couvert de ruines. Les fortunes sont incertaines; les propriétés se divisent. Ces meutes d'esclaves qui remplissaient les maisons et les terres des nobles deviennent inutiles. On n'a plus à exécuter aucun de ces grands travaux par masses, auxquels on les employait. Au lieu de nourrir un homme, on paie les heures d'un journalier. Le serf lui-même a sa pauvre cabane. L'afflux des races nomades achève de jeter un esprit de liberté dans la société en décadence : cette sève vigoureuse circule avec leur barbarie comme un nouveau sang dans des membres paralysés. On voit, dans les rues de Byzance, parmi ces eunuques et ces moines qui se traitent magnifiquement d'*illustrissime* et d'*honoratissime*, des sauvages sortis des marais de la Frise, qui se saluent en ces termes : « *Salut, toi qui étant libre, es noble* (1) ! »

Enfin toutes nos institutions bienfaisantes datent de cette même époque. Les ambassades auprès des *hauts-barons* jettent les fondements des *états-généraux*. Le *jury* nous vient des bois de la Germanie. Le *Wittenagemot* de ces barbares est le type véritable de nos assemblées re-

(1) Voy. *Neueste Ostfriesische Geschichte*, von *Tileman Mathias Wiarda*. Berlin, 1818.

présentatives. Hallam,, Turner (1), Temple (2), Miller (3), Montesquieu, tous les écrivains qui se sont occupés de ces matières témoignent de l'influence exercée par les institutions de ces peuplades sur les institutions de l'Europe.

Industrie, politique, législation, nous tenons tout de cette époque si méprisée. Je ne sais si elle fut barbare; certes, à la juger par ses fruits, elle a été grande et digne d'estime. Quant au génie, on ne trouve dans les pages de ses écrivains ni la pureté ni la sévérité de Virgile, de Xénophon, de Tite-Live. Les arts languirent pendant six siècles; quelques théologiens discutèrent des questions à peu près aussi utiles que celles-ci : « Savoir si une chimère, bombinant dans le » vide, peut manger les intentions secondes (*utrum chi-* » *mæra, bombinans in vacuo, possit comedere secundas in-* » *tentiones*). » Mais n'est-ce que dans un discours ou dans un poème que le génie laisse des traces? Les facultés humaines perdent-elles toute espèce de droit à la gloire, quand elles s'occupent d'autres objets; et si l'époque où Isocrate, au rapport d'Athénée, consacrait un mois à tourner et polir une phrase, mérite votre admiration, ne pouvez-vous réserver quelque estime au temps qui produisit le moulin à moudre et le moulin à papier?

Il serait injuste, d'ailleurs, de refuser le génie à l'époque de Julien, de Bélisaire, d'Hildebrand, de Zénobie,

(1) Voy. *Anglo-Saxon History*, etc.

(2) *Observations on the United-Provinces.*

(3) *Researches on the principles of the Constitution*, etc. — V. surtout *Palgrave*, *Hallam* et *Wiarda.*

d'Alfred et de Charlemagne. Les couronnes alors étaient pesantes ; l'on trouverait dans l'histoire peu de têtes capables de les supporter dignement. Quoique les dialectes teutons eussent corrompu la langue latine et grecque (1), et que le mélange de tant de patois divers ne permît plus aucune pureté de style, Quinte-Curce et Longus se placèrent, sous ce rapport même, à côté des écrivains les plus distingués. Ouvrez Bazile, Chrysostôme, Augustin, Ambroise, Grégoire de Nazianze : lisez l'Africain Tertullien, Lactance et quelques autres, ils vous offriront l'étrange spectacle d'une lutte violente entre des génies puissants et des siècles confus. Alcuin, Gerbert, Avicenne, le grand Roger Bacon, Abeilard, Boëce et Bède méritent mention.

Le malheur même entretenait cette force de résistance qui fit éclore, entre autres fruits, les républiques italiennes. Les caractères énergiques et quelquefois atroces, dont leur histoire est remplie, n'appartiennent qu'au moyen-âge; on retrouve des vestiges du même génie chez Michel-Ange et Dante.

Entrez dans une des cathédrales semées sur l'Europe par ces générations. Vous y reconnaîtrez tous les vestiges et comme l'emblême de leurs mœurs. Ces proportions démesurées, ces voûtes suspendues au loin sur d'immenses colonnades, glacent le cœur le plus ferme. Un involontaire effroi vous saisit. C'est l'infini rendu palpable. Vous écoutez. Il semble que cette majesté lugubre recèle des oracles et des mystères.

Que votre pensée rassemble un moment, dans cette ob-

(1) V. plus bas, HROSVITA.

scure enceinte, tous les écrivains qui ont traité si légèrement le moyen-âge. Qu'au milieu d'eux, éveillé par les cris calomniateurs de l'histoire, un génie de cette époque, un Dante, par exemple, se lève et dise :

« Tout ce que vous êtes, vous le devez à notre âge. » Votre oubli serait odieux : que dire de votre calom- » nie ?

» Nos erreurs même vous ont donné des fruits. Nos ri- » dicules ont été pour vous des bienfaits. Vous devez votre » chimie à notre alchimie ; nos astrologues ont précédé vos » astronomes.

» Jouissez en paix d'un si grand héritage. Mais pourquoi » troubler les cendres, froides depuis longtemps, des hom- » mes qui vous l'ont légué ? D'eux seuls viennent vos » institutions, vos industries et vos plaisirs. Nos savants » vous ont conservé les trésors du génie antique. Nos ou- » vriers en combinant les éléments, ont continué cette » conquête de la nature, à peine ébauchée par les an- » ciens, qui vous prodigue aujourd'hui tant de jouis- » sances et de richesses et que vous poursuivez avec or- » gueil.

» Chaque heure de votre existence prouve que vous êtes » ingrats. Il n'en est pas une qui ne soit aujourd'hui em- » bellie par quelque découverte utile, dont la source ou le » perfectionnement appartient au moyen-âge. Les fem- » mes même nous doivent leur nouvelle puissance. Escla- » ves des anciens, reines aujourd'hui, elles sont devenues » les compagnes des générations, dont elles n'étaient que » les conservatrices ignorées et souvent avilies. C'est aux » mœurs de ces barbares que vous ravalez, c'est à notre » chevalerie chrétienne, à nos peuplades germaniques, » qu'elles doivent cette volupté de l'âme, cette délica-

» tesse de sentiment, ces passions inconnues de l'antiquité,
» ce nouvel amour enfin (1), et cet empire qu'elles ont
» conquis.

» Tels sont nos bienfaits ; telle est votre reconnaissance.
» Vous payez, par des outrages, les hommes qui, en des
» temps malheureux, ont forgé les armes de votre pou-
» voir et les instruments de vos plaisirs ? »

Pourquoi les bienfaits de cette époque ont-ils été appréciés avec tant de légèreté ? Parce que l'on veut être lu, et non être utile ; qu'il est aisé de juger vite et de prononcer hautement ; que l'on trouve plus beau d'être éloquent que d'être vrai. Ce que nous oublions le plus souvent, c'est d'être justes.

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, DE LA SITUATION DES FEMMES CHEZ LES GRECS, etc.

D'ARISTOTE ET DE SON INFLUENCE.

QUELQUES MOTS SUR LA RHÉTORIQUE

D'ARISTOTE.

« Je vais vous apprendre à persuader, c'est-à-dire à » avoir raison quand vous aurez tort. Vous parlerez pour » ou contre, également bien. Les grandes choses, vous les » rabaisserez; les petites, vous les ferez grandes. Je vous » fournirai des preuves, des arguments et des répliques. » Vos auditeurs ont des passions, je vous dirai lesquelles; » vos juges ont des faiblesses, vous en saurez la carte. » Dans ces tiroirs, que je nomme chapitres, vous trouve- » rez numérotées, étiquetées et classées, des solutions » pour tous les cas possibles; ici de la morale, plus loin » de la colère, ailleurs de la pitié. Quand il faudra vous » *frapper la cuisse* (*femur ferire... indignatos decet et* » *excitat auditorem*, dit Quintilien) ou *frapper du pied* » (*pedis supplosio*, dit Cicéron), j'aurai soin de noter cette » mimique de l'éloquence. Or, écoutez-moi. »

Ainsi parlaient, je ne dis pas Aristote à ses disciples, mais tous les rhéteurs anciens. Ils nous ont élevés; nous leur devons ce que nous sommes; cependant l'exposition fidèle de leurs systèmes nous semble une parodie, tant nous nous trouvons éloignés du monde antique, tant l'idée de l'utile a prévalu sur l'idée du beau, tant la civilisation a vieilli l'Europe, tant la moralité chrétienne est devenue reine et maîtresse de cette Europe disciplinée ja-

dis par les arts helléniques. Nous sommes arrivés à ce point de ne plus comprendre l'immense subtilité de l'art grec, subtilité naïve, finesse ingénue, artifice presque puéril dans sa profondeur. L'ironie éclot sur nos lèvres quand le sévère Aristote reprend la parole, et compte grain par grain les genres de bonheur et d'avantages que l'orateur doit promettre à son crédule auditeur. Il y en a de *cent sept* espèces, ni plus ni moins :

Treize bonheurs positifs, ci.	13
Quinze bonheurs de préférence. . . .	15
Vingt-quatre avantages certains. . . .	24
Cinq avantages moins certains.	5
Cinquante avantages comparatifs. . . .	50
Total.	107

Nous ne voyons là rien de sérieux ; Aristote n'est pas de cet avis. Après avoir dénombré les preuves artificielles et les preuves non artificielles, il touche au chapitre des passions, et c'est là qu'il triomphe. Le chiffre et l'observation le servent à l'envi. Il donne l'algèbre complète du cœur humain : « Vous exciterez la colère de dix-sept façons ; » vous l'apaiserez de dix-sept manières. Il y a vingt-sept » motifs différents pour aimer ou pour haïr. Les mobiles » de crainte sont au nombre de onze ; on peut l'accroître » de sept manières et la diminuer de sept autres. Douze » motifs de honte peuvent agir sur huit genres d'hommes, » et il faut les distinguer soigneusement. On a pillé pour » huit espèces de maux ; on est indigné sous quatre points » de vue. L'envie se divise en six espèces. On doit parler » aux hommes sept langages, suivant que l'auditeur est » jeune, vieux, homme mûr, noble de race, puissant, ri-

» che ou pauvre, malheureux ou heureux. Ce n'est pas
» tout, la diction passe par ces nuances, et je vais
» énumérer cent quatre-vingts élémens ou parties dont se
» compose la bonne diction oratoire, appropriée aux temps,
» aux lieux, aux hommes, aux professions, aux circon-
» stances. Nous descendrons jusqu'à l'étude de la méta-
» phore et jusqu'à l'emploi de l'épithète. Nous n'oublie-
» rons pas le proverbe, la sentence, l'allitération, la rime,
» la plaisanterie, le jeu de mots. Soyez persuadés que mes
» divisions renfermeront tous les résultats de cette science.
» Puisez ensuite dans ce magasin complet; le blanc paraî-
» tra noir et le juste injuste. Vous pourrez, comme cet
» ancien sophiste, dire à vos auditeurs : *Aujourd'hui je*
» *vous ai fait l'éloge de la justice, à demain celui de*
» *l'injustice.* »

Cette voix grave et perçante d'Aristote nous étonne un peu, malgré ses vingt siècles d'empire. L'Européen du Nord n'a jamais adopté d'une manière complète l'idée du beau, le culte de la forme, la théorie de l'art, ainsi que l'entendaient les Grecs (1). Non-seulement cette domination de l'art offense la moralité chrétienne; mais une hostilité plus profonde sépare la Grèce des mœurs septentrionales, et d'une certaine probité sincère, austère et dure, filles des climats sévères et des cieux attristés. Réduire en formules le bien et le mal, la vertu et le vice, la haine et l'amour; est-ce un jeu permis, n'est-ce pas un blasphême et un crime? Nous voilà tout armés de colère contre ces subdivisions et ces finesses, dont les esprits délicats d'Athènes, de Syracuse et d'Alexandrie ne se lassaient pas d'admirer

(1) V. la Préface de notre premier volume, ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, p. VI.

la beauté. Nous aimons mieux admettre, avec Quintilien et Cicéron, la nécessité de la probité pour l'orateur. *Vir bonus dicendi peritus.* Je souhaite que l'adoption de cette morale nous ait beaucoup profité; je ne doute pas que nos orateurs politiques ne soient toujours dans le vrai, j'admets que nos avocats craignent d'embellir une mauvaise cause. Sans nous perdre au fond de toutes les questions, sans nous demander trop curieusement quelle est la vraie supériorité morale des avocats modernes sur les sophistes anciens, il reste évident que l'art de l'éloquence s'est transformé, que la civilisation, en s'étendant vers le nord, a essayé de rapprocher la probité de la rhétorique, et que personne n'oserait plus, dans nos sociétés actuelles, professer l'art de tromper les hommes selon les catégories d'Aristote.

Une fois cette indignation moderne calmée, si l'on suit avec attention la trace du philosophe grec, plus on avance, plus on s'étonne. Il s'empare de tout, il analyse tout, il embrasse tout. Des abîmes de la métaphysique, il passe aux délicatesses de la phrase. Comme l'art de persuader les hommes touche à leurs intérêts et à leurs passions, il n'y a pas de profondeurs dans lesquelles le Stagyrite ne lance, si on ose le dire, la sonde de son intelligence merveilleuse. Rien n'est plus vaste, rien n'est plus subtil; c'est une classification à perte de vue, d'une justesse extraordinaire et d'une étendue qui effraie. Tous les grains sont pesés, toutes les formes mesurées, tous les nombres supputés. Dans cette encyclopédie analytique, vous retrouvez les mœurs des peuples, celles des hommes, l'étude des gouvernements, la physique, la logique, l'histoire naturelle, la science du langage. Vous restez en adoration devant cette puissance de l'esprit le plus aiguisé qui fût jamais; devant

cette sagacité qui a tout vu, tout exploré, tout classé : vous n'êtes plus surpris que l'Europe renouvelée, quand elle voulut retrouver les arts et l'éloquence, se soit précipitée à genoux aux pieds d'Aristote, et que les peuples chrétiens aient dit à ce païen : « *Soyez l'instituteur nouveau du monde qui veut renaître!* »

Il faut que cet homme ait été bien puissant. Aujourd'hui même, après tant de commentateurs et d'imitateurs, l'érudition se propose, comme le but de ses efforts les plus élevés, l'explication du système d'Aristote. M. Cuvier a rendu récemment leur lustre aux travaux du Stagyrite sur l'histoire naturelle. On rebâtit de toutes pièces le monument de cet esprit encyclopédique; l'anatomiste de la pensée n'a pas perdu son autorité; le père de la scolastique fixe l'attention d'une époque livrée à la pratique et à l'expérience.

Tous ces efforts sont bons et louables; cependant ils ont leur péril. Aristote, l'encyclopédiste des temps anciens, ne peut être jugé partiellement; on ne le connaîtra qu'en réunissant en un faisceau l'ensemble de sa doctrine; la même méthode d'analyse et de classification a présidé à tous ses travaux. Chacun d'eux, isolé, est loin d'avoir sa signification propre. Dans sa *Rhétorique*, par exemple, Aristote n'est que l'organe et non le créateur de la science de persuasion et de déception qu'il développe avec tant de soin. Il ne fait, comme le dit Cicéron, que recueillir les anciens préceptes et les classer avec plus d'ordre. Fidèle à son système, il dresse l'inventaire des acquisitions de l'esprit humain, et il y place l'art du rhéteur. Qu'il y ait des doutes graves à soulever sur la valeur intrinsèque de cet art, peu lui importe; son affaire n'est pas de juger, mais de classer. Son génie dénombre, divise, subdivise, range, ordonne,

numérote ; il est classificateur. Le type idéal de Platon ne brille pas, à ses yeux, dans une perspective lointaine, vaporeuse et divine. S'agit-il des faits, il les observe ; des idées, il les range par nuances et les représente par des signes algébriques. Il a des cases pour tous les objets matériels ; il en a pour toutes les qualités, toutes les entités, toutes les puissances, toutes les modifications de l'esprit. Observateur, il marche à la tête des expérimentalistes modernes ; Linné, Cuvier le reconnaissent pour précurseur. Métaphysicien, il établit toutes ces divisions analytiques, que la scolastique a développées et subdivisées. Raymond Lulle, avec sa machine dialectique, n'est que le fils naturel d'Aristote. Il crée les classifications de l'histoire naturelle et celle du syllogisme ; il distingue les ovipares des vivipares, et découvre qu'on ne peut raisonner juste que de dix-neuf façons.

Déjà, dans Cicéron (1), l'idée de l'art grec, la science de persuasion, isolée de la moralité, commence à faiblir. Si ses *Topiques* et son *De Inventione* appartiennent à la vieille rhétorique, son *De Oratore* annonce une nouvelle ère. Là, l'idée du juste, pour laquelle Socrate est mort, commence à envahir l'éloquence. Cicéron se détache, avec un peu d'embarras, il est vrai, et sans une décision prononcée, par instinct plutôt que par système, de l'idée de l'art, de l'habileté pure, de l'artifice, de ce *technê* adoré de l'Ionie, et qui domina toute l'institution grecque.

Rome, amoureuse de l'utile et du succès, recueillit pour le transformer l'héritage de la rhétorique grecque. Vient le christianisme qui confond la philosophie et l'éloquence. Sous les coups des Barbares, l'intelligence expire,

(1) V. nos ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, *Quelques mots sur Cicéron.*

ou plutôt s'endort. L'Europe, à son réveil, étend la main dans ses premiers tâtonnements, et veut un guide qui la relève et la dirige ; elle choisit ce grand Aristote, qui avait inventorié toute la science de la Grèce : l'Europe l'écoute et se prosterne. Les derniers raffinements de l'art grec sont les leçons qu'elle bégaie.

Aussi la fraîcheur ravissante et le premier souffle virginal qui embellissent l'aurore des nations manquent-ils à l'Europe du moyen-âge. A côté d'Aristote, elle place la Bible, essaie de les unir, fait Aristote juif, commente la Bible par les catégories, et s'embrouille dans ses respectables et naïfs efforts de conciliation impuissante. Aujourd'hui, si l'on veut connaître les grandes sources qui ont modifié le plus vivement tout le cours de la civilisation intellectuelle et morale en Europe, il faut étudier Aristote et la Bible.

HROSVITA,

NAISSANCE DU DRAME CHRÉTIEN AU Xme SIÈCLE.

QUELQUES DOCUMENTS SUR HROSVITA ET SON ÉPOQUE.

Consulter — M. Saint-Marc Girardin, — Essais littéraires.

— M. Villemain, — Littérature du Moyen-Age.

— M. Magnin, — Traduction du Théâtre de Hrosvita.

— Conrad Celtes, — Édit. de Hrosvita (lat.).

— Pirkenhammer, — Vie de Hrosvita.

— Warton and Price. — History of English Poetry.

HROSVITA,

RELIGIEUSE DE GANDERSHEIM.

§ Ier.

Le drame à Gandersheim. — Mise en scène. — Les actrices. — Les spectateurs.

Une religieuse saxonne du xe siècle avait lu Térence, avec quelles délices et quel enchantement! Dieu seul peut le savoir. Imaginez les délicatesses de l'*Andrienne*, les tendresses de l'*Hecyre*, le souffle amoureux de Ménandre, et les murmures voluptueux des jeunes Athéniens sous les portiques de leurs *Hétaïres*, étudiés dévotement par la nonne allemande, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, et vivait sous le règne des Othons. Pour moi, je me plais à me représenter cette lecture, commencée, interrompue, reprise et continuée quelque soir d'été, sous l'ombre transparente et chaude des grands chênes, au bord du fleuve Ganda; elle a dû coûter bien des soupirs, bien des larmes et de douloureux triomphes à la nonne de vingt-cinq ans. « Que ce Térence est profane! a-t-elle dû se dire; qu'il est charmant et dangereux! Si l'on appliquait à la légende, c'est-à-dire à des histoires utiles et sacrées, son art poétique, son aimable dialogue, cette succession variée de personna-

ges empruntés à toutes les conditions et parlant le langage de leurs caractères et de leurs mœurs, ne pourrait-on pas édifier vivement les âmes, et ne serait-ce pas un heureux accommodement entre la volupté et la vertu, la piété et le plaisir? Parler d'amour, en parler ardemment et sans crainte, pour le plus grand honneur de Dieu et la glorification de la chasteté! »

Hrosvita se mit au travail de grand cœur et d'une pensée si pure, que son œuvre demeura chaste et limpide, malgré les plus vives hardiesses. De la prosodie de Térence, elle ne savait pas un mot; elle ne voulait pas gâter, en l'amplifiant, la légende, qu'elle respectait trop pour l'altérer. Elle se contenta de diviser chaque récit en scènes dramatiques, et de prêter à ses personnages un langage latin germanisé, un dialogue vif et net, partagé en assonances irrégulières, à la mode germanique du xe siècle, mode sententieuse qui avait envahi les sermons latins comme les poèmes tudesques. Bientôt sept légendes, toutes en l'honneur de la vertu féminine triomphant, « avec sa fragilité, de la vigueur mâle (*virile robur*), » furent achevées; elle les soumit humblement à quelques savants personnages, sans doute à ces Grecs-Latins qui venaient de Constantinople, appelés en Allemagne par les Othons. On doit rendre hommage à ces derniers; malgré l'énergie peu commune de la nonne et la nouveauté d'un essai très-éloigné des énervements du style byzantin, ils comprirent le mérite de cette femme, « qui s'inclinait devant eux comme un roseau » (*arundineo more inclinata*), dit-elle en sa préface.

Ce dut être un mouvement inaccoutumé dans le couvent de Gandersheim, lorsque les savants hommes consultés par la religieuse eurent approuvé son travail, et qu'il fut question de jouer sa première pièce. Saint-Cyr n'était pas plus

vivement préoccupé des chœurs d'*Esther* et des destinées de l'altière Vasthi. Que de choses à faire, et que de soins pour la mise en scène!

Il fallait se procurer le manteau impérial de Constantin, la cotte de mailles et la forte épée de Gallicanus, les ajustements barbares du roi des Scythes, les flèches et les peaux de bêtes de son armée, et le costume de cour des primiciers Paul et Jean; les jeunes nonnes avaient des frères et des pères bien placés dans le monde, et auxquels on avait recours; ces affaires arrangées, il fallait encore distribuer les rôles; la coquetterie revenait prendre sa place dans les divertissements sacrés. Quelque jeune fille, la plus belle entre toutes, bien modeste, préférée de l'abbesse pour sa candeur et sa pureté, devait représenter l'héroïne, sans cesse exposée aux attaques de l'amour charnel et toujours victorieuse. On la pare, et l'on sème sa tête virginale de perles byzantines; plus elle sera belle, plus éclatera divinement la puissance de la chasteté. Quelles religieuses prendront les rôles d'hommes? quelle est celle surtout qui se chargera de répéter les brûlantes paroles (*inlicita suaviola*) que prononcent les amants? N'est-ce pas une mission dangereuse. L'auteur elle-même prendra ce soin, Hrosvita, dont il est triste que nul portrait ne nous soit parvenu, et qui, belle ou laide, ne pouvait manquer d'être d'une figure spirituelle et expressive. Venait ensuite l'arrangement solennel du chœur tendu de ces tapisseries qui étaient d'un usage général, et qui faisaient flotter autour des pilastres leurs empereurs romains, leurs scènes pieuses et leurs martyres, précisément les décorations dont on avait le plus grand besoin. La belle église de style primitif, aux rares ornements, aux fenêtres hautes, devait être fière et parée, le jour (sans doute celui même indiqué par

la légende) où les portes s'ouvraient à deux battants, où les cloches sonnaient à pleines volées, où l'évêque diocésain d'Hildesheim venait officier au grand autel, et, la messe dite, s'asseyait sur sa chaise dorée (*sella aurea*), en face de l'autel même, pour assister, chose étrange, au premier baptême de l'art dramatique moderne!

Ne détruisons pas l'intérêt grave de l'histoire littéraire par la frivolité des inventions. La grâce libre du roman se meurt dans le pédantisme, et cette alliance de la fausse imagination avec l'érudition fausse est une des plaies vives de la littérature récente. Mais la sobriété même de l'érudition la plus austère ne peut se défendre d'un enthousiasme secret lorsqu'elle soulève un coin du voile que le temps a fait tomber sur les siècles. Qui ne serait tenté de reconstruire par la pensée le théâtre sacré des triomphes de Hrosvita? l'église, non pas gothique-fleurie du XIIe ou du XIIIe siècles, mais saxonne et d'un caractère beaucoup plus grave : la longue rangée des moines d'Hildesheim debout dans la nef, avec leurs robes noires, leurs têtes rasées et leurs cuculles: les grandes dames aux diadèmes emperlés, aux lourdes robes, aux manteaux ornés de grecques massives brodées en or; les princes de la cour impériale assis dans le chœur même, peut-être aussi quelque envoyé de Byzance, à la figure fine, à la longue barbe blanche, aux ornements efféminés, mêlé à la sévère assemblée; enfin, sous le porche, qui laisse voir le ciel, la foule pressée des manants, des bourgeois, des artisans, et quelques serfs ou gens mainmortables de la puissante abbaye?

---

§ II.

Naissance de l'art dramatique dans les églises. — Fête de l'âne. — Situation littéraire de l'Allemagne au xᵉ siècle. — Femmes savantes du moyen-âge.

M. Magnin a donné une excellente traduction de ce théâtre de Hrosvita ; c'est un des plus aimables et des plus savants livres publiés dans ces derniers temps. L'un des caractères du traducteur, esprit rare et délié, c'est la prudence ; aussi n'ose-t-il pas avancer, et je me garderai bien d'affirmer à mon tour, que la magnifique église de Gandersheim ait servi de théâtre aux nonnes actrices ; je pencherais secrètement, comme on l'a vu, vers cette dernière opinion, que je suis loin de soutenir comme indubitable et certaine. Où Hrosvita aurait-elle trouvé place pour ses processions triomphales, ses cérémonies de mariage, de baptême et de funérailles, ses combats simulés, et tous les groupes de comparses qu'elle aime à faire mouvoir ? Mille détails, ceux-là entre autres, confirment l'assertion de M. Magnin, qui estime que ces œuvres ont été faites pour être représentées et non lues. Des gloires descendent, les cercueils s'ouvrent ; un ermite monte à cheval, traverse la forêt, et arrive à une place publique. Voici une hôtellerie, que l'on pourrait appeler d'un nom moins honnête ; ceci est un cimetière ; une âme béatifiée disparaît et monte au ciel. Pour ces divers jeux de scène assez compliqués, l'église était mieux disposée que l'intérieur du couvent et même que la salle du chapitre. L'église, d'ailleurs, la nef et l'autel furent, pendant

le moyen-âge, habitués à se prêter à ces jeux scéniques, et c'est un fait que notre contemporain a le premier éclairci avec une savante et spirituelle lucidité, que l'éclosion du théâtre moderne, se développant du sein même des cérémonies catholiques.

Objectera-t-on que les légendes tournées en drames par Hrosvita étaient peuplées de personnages qui n'appartenaient point aux livres saints, et que c'eût été une profanation intolérable? Cette profanation prétendue s'accordait avec le génie du moyen-âge. A Constantinople et dès le VIIe siècle, on avait vu des représentations pompeuses s'emparer des saints lieux, au point de scandaliser quelques esprits timides; les années, en s'écoulant, ne firent que servir ce développement de l'esprit chrétien, essentiellement populaire et sympathique. Je ne crois pas qu'il y ait eu de délimitation tranchée et complète entre le drame sacerdotal pur, le drame populaire des églises et le drame profane; la transition a dû s'accomplir, comme tout se fait en ce monde, par une succession de mouvements inaperçus, quelquefois contradictoires, dont le résultat général était identique, et concourait à l'évolution nécessaire. On vit peu à peu les représentations de la passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages profanes; c'était entrer dans le sens des populations chrétiennes que de permettre à Barrabas, à Marie-Madeleine, au Juif errant, cordonnier de son état, et même à l'ânesse de Balaam, de se montrer à l'église.

L'école entière du XVIIIe siècle, Robertson, Voltaire, sans compter les controversistes protestants, ont grossièrement erré quand les paroles naïves et les attitudes burlesques de ces personnages leur ont offert une profanation des choses sacrées; ils n'ont pas compris cette tentative sé-

rieuse, pardonnable ou non, pour atteindre la réalité de l'esprit et de l'art chrétiens, en montrant les choses humaines, triviales et sublimes, gravitant autour du trône de Dieu. Dulaure a grand tort de faire tant de bruit à propos de la fête de l'âne et de son cantique chanté dans la cathédrale de Rouen :

Eh ! sire âne ! et chantez !
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez, etc.

Il ne sait pas qu'il parle d'un vrai vaudeville, d'une farce dramatique et ecclésiastique, et que cet âne était l'ânesse de Balaam. Dans cette représentation bouffonne, telle que Ducange l'a décrite d'après une vieille rubrique, on voyait paraître Virgile couronné de lauriers, Nabuchodonosor dans sa pompe avant de manger du foin, Balaam chevauchant sur cette monture (*Balaam ornatus, sedens super asinam* (*hinc festo nomen*) *habens calcaria, retineat lora* (1), etc.), et une multitude de comparses dont les groupes divers symbolisaient les temps anciens et les temps modernes. La fournaise s'allumait au milieu de la nef, le farouche tyran livrait à ses bourreaux les trois victimes que l'on précipitait dans les flammes. Cette partie de la représentation semblerait avoir dû absorber l'attention populaire; pas du tout : l'ânesse était le personnage préféré; ce fut elle qui donna son nom à la fête, les autres acteurs s'éclipsèrent devant elle. De là cette obstination de la plupart des écrivains modernes, et ce lieu commun anecdotique, répété cent fois

(1) Ducange. Glossar. voce *asinus*.

par les gens frivoles, que le clergé catholique institua au moyen-âge une fête ridicule dont l'âne était le héros.

Les érudits ne s'accordent pas sur la date exacte de ces représentations, où l'ânesse avait tant de succès; Warton (1) en cite une du XIe siècle, dont il attribue la suppression à Grosteste, évêque de Lincoln. Malheureusement ce Grosteste ne vivait qu'au XIIIe siècle, et Warton, qui prétendait à l'érudition et à la poésie, était aussi léger comme érudit qu'il était pesant comme poète. Le progrès de l'ornementation théâtrale, qui s'introduisit dans les églises et finit par y régner, doit avoir été assez lent; il est probable que la marche en aura été parallèle à celle de l'architecture catholique; la grande vogue des mystères a dû coïncider à peu près avec cette efflorescence brillante et bizarre qui, du XIe au XIVe siècle, sema les cathédrales de tant d'images bouffonnes et tragiques, sculptées avec profusion dans le marbre et dans la pierre.

Ici une importante question se présente. La sévérité antique des mœurs chrétiennes, surtout en Allemagne, permet-elle de supposer que les drames de notre religieuse aient été représentés? M. Magnin résout le problème affirmativement. M. Price, éditeur de Warton, dont il a souvent corrigé les erreurs, est d'un avis contraire. On peut alléguer plusieurs motifs en faveur de cette dernière opinion. La Basse-Saxe, à laquelle appartenait Hrosvita, était alors moins civilisée et plus voisine que l'Allemagne méridionale de cet état de mœurs que Tacite a décrit : vastes métairies, immenses forêts semées de quelques villes rares et peu habitées, le grand empire de Charlemagne affaissé en se divisant, enfin une demi-barbarie qui laisse plus fa-

(1) *History of Poetry*, in-4°, t. II, p. 365.

cilement concevoir le travail isolé d'une imagination émue, se complaisant à dramatiser la légende, que les pompes publiques d'une représentation ecclésiastique. A ces motifs généraux et tirés de la situation même du pays, on peut ajouter des observations plus précises; les indications de scènes ou didascalies sont très-peu nombreuses dans le manuscrit de la nonne, et l'une de ces notes a été détachée du texte même par Conrad Celtes, le premier éditeur.

Des raisons fort graves me semblent militer contre l'opinion de M. Price, que M. Magnin n'adopte pas, comme nous l'avons dit. L'Allemagne du nord, toute barbare qu'elle fût, se trouvait soumise à un mouvement de civilisation ecclésiastique, nécessairement latine, qui n'a pas été bien approfondi; l'impulsion donnée par Charlemagne était amortie, mais n'était pas éteinte. L poésie primitive des races teutones se taisait sous l'impression vive, fraîche et puissante, de la foi nouvelle qui s'emparait de la Germanie, et qui, éloignant ces peuples neufs de leurs propres dialectes, leur faisait oublier leurs chants sauvages. Du VIIIe au XIe siècle, l'éducation ecclésiastique et romaine produisait en Allemagne et en Angleterre une foule de glossaires, de versions interlinéaires et de paraphrases bibliques; Beda, Cudbert ou Cuthbert, Aldhelm, homme de race teutone, essayaient des poésies ecclésiastiques latines d'un mérite remarquable. Au commencement du XIe siècle, Ingulf allait à Westminster et à Oxford apprendre le latin, la rhétorique et la philosophie aristotélique. Les moins civilisées entre ces races subissaient l'éducation monacale avec une ingénuité énergique et vive, dont la trace se trouve dans l'*Heliand*, poème composé par un moine anonyme de la Basse-Saxe. Enfin, le partage de l'em-

pire après Charlemagne précipita encore ce mouvement singulier.

Cette époque germanique de Hrosvita, époque obscure et peu connue des savants français, italiens et espagnols, médiocrement éclairée par les Allemands eux-mêmes, est aussi bizarre qu'intéressante. J'admettrais difficilement que « le couvent de Gandersheim fut en Allemagne une sorte d'oasis intellectuelle jetée au milieu des steppes de la barbarie. » Les monastères de Saint-Gall en Suisse, de Lorsch auprès de Worms, d'Hirschau dans la Forêt-Noire, de Wessobrun en Bavière, et plusieurs autres, contenaient des bibliothèques et des écoles, des moines avides d'acquérir et de propager la science. Plus d'un catalogue de ces bibliothèques nous est parvenu; si l'on n'y compte pas beaucoup de volumes, le choix des livres est bon, et le soin avec lequel les vieux moines protégeaient leurs trésors pourrait nous servir d'exemple et de leçon. Ces bibliothécaires anciens mettaient leurs livres dans des boîtes d'or (*capsæ*, *caveæ aureæ*), souvent enrichies de diamants (*ex auro purissimo gemmario opere cælatas*). Quand ils s'en servaient, ils les recouvraient d'une enveloppe de cuir ou *chemise* (*camisæ librorum*). Rien ne coûtait aux prélats pour donner aux Ecritures saintes, par exemple, une enveloppe digne d'elles. Un poète du IXe siècle, Godwin, dans son ouvrage *De Præsulibus*, raconte que l'archevêque Wilfrid, après avoir dédié solennellement l'église de Ripon, ordonna que quatre copies de l'Evangile fussent écrites en lettres d'or et closes dans une boîte d'or :

Quatuor auro
Scribi Evangelii præcepit in ordine libros
Ac thecam e rutilo his condignam condidit auro (v. 654.)

Une religieuse savante n'était même pas chose aussi rare (*rara avis*, comme le dit Henricus Bodo) qu'on pourrait l'imaginer. Je citerai parmi ces dames savantes du moyen-âge, trois seulement qui n'ont pas laissé de traces de génie et de sensibilité comme Hrosvita, mais qui méritent une mention : — Herluca, religieuse d'Eppach ; — l'abbesse Aurea, dont on peut lire l'histoire dans la légende intéressante de l'orfèvre saint Eloi ou Eligius, — et Hedwige de Bavière. Les discours de l'abbesse prouvent une instruction théologique fort avancée ; Hedwige, mariée au duc Burckhart II de Souabe, lisait le grec et le latin, ce qui la placerait, en fait d'érudition, au-dessus de notre nonne de Gandersheim, dont les drames ne semblent pas prouver qu'elle ait su le grec.

---

§ III.

Beaux-esprits des couvents allemands. — Anecdote de Meinwerc. — Latin rimé.

Ce ne sont pas là des exemples partiels et isolés, mais les corollaires de ce grand ensemble de faits que j'ai signalés plus haut. Les couvents de Charlemagne étaient restés debout ; sous les Othons, Cologne, Utrecht, Mayence, Bonn, Corvey, Trier, Paderborn, Hildesheim, Fulda, virent se former d'autres pépinières latines et grecques. Les empereurs, qui avaient la prétention d'hériter des Césars, protégeaient ce genre d'études ; le même désir avait porté Clovis à se créer une petite cour romaine, à

changer ses leudes germains en sujets de l'empire, et à donner de l'autorité à l'Eglise, qui, représentant la civilisation latine et despotique, plaisait fort à ces rois barbares longtemps chefs de leurs égaux. Plus leur pouvoir s'accrut, plus ils s'efforcèrent d'accaparer la force dont la civilisation latine avait armé ses empereurs. Au xe siècle, les Othons accordèrent non-seulement aux études latines, mais aux études grecques une faveur particulière. Le frère d'Othon Ier, Bruno, archevêque de Cologne, fit venir des professeurs et des artistes de Constantinople; Othon II épousa une Grecque et s'entoura de Grecs; Othon III apprit dès sa première jeunesse la langue d'Homère qu'il savait fort bien.

Cette tentative était un peu violente et exagérée, et comme elle ressortait de l'ambition politique, elle ne s'opérait pas avec l'aisance de développement et la souplesse féconde qui caractérisent la marche naturelle des civilisations. Des évêchés étaient accordés à certains guerriers plus braves que savants, plus fidèles à l'empereur que propres au service des autels; tel était ce Meinwerc ou Meinwerk, évêque de Paderborn, contemporain de Hrosvita, en faveur duquel on me permettra une courte digression, qui rentre d'ailleurs dans notre sujet. Il ne faut pas s'arrêter au grotesque et à la bizarrerie de ces traits de mœurs, mais les consulter comme témoignages uniques de l'esprit des époques. Rien ne reproduit plus naïvement ce mélange de barbarie germanique, de savoir latin, de dévotion vive et d'ingénuité grossière dont j'ai parlé, que la vie de cet évêque, recueillie par Leibnitz (1), vie aussi diver-

(1) Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*, t. I, p. 555.

tissante qu'elle est précieuse pour la connaissance du xe siècle en Allemagne.

L'empereur, son cousin et son compagnon d'armes, l'avait investi malgré lui de l'évêché de Paderborn, que la négligence de l'évêque précédent, Rhetarius, avait laissé tomber en ruines. Meinwerc était riche; il ne se souciait point d'un évêché qui devait lui coûter beaucoup et lui rapporter peu; cependant il se dévoua, se réservant le droit de représailles, qu'il exerça d'une façon originale. « Un jour, par exemple, que l'empereur devait aller entendre la messe à la cathédrale, ce dernier fit placer sur l'autel ses plus riches étoffes de cérémonie, et recommanda bien à ses hommes d'armes et à ses suivants de rester près de ces objets précieux, dont l'évêque, fort sujet à caution, pourrait vouloir faire sa proie. Meinwerc dit la messe lui-même, et, après l'*Agnus Dei*, monta en chaire, traita de la différence qui se trouve entre la dignité impériale et la dignité sacerdotale, prouva la supériorité de celle-ci sur l'autre, et démontra, d'après les canons, que tout objet, une fois consacré au service des autels, demeurait à jamais soumis à la juridiction de l'évêque; après quoi il retint comme propriété inviolable de son église les ornements dont on venait de faire usage, et frappa d'excommunication quiconque « serait assez osé pour les reprendre. » L'empereur, mécontent de ce tour épiscopal (dit la légende écrite par un contemporain), fut forcé de se soumettre; il fit ensuite à Meinwerc et à son évêché beaucoup d'autres dons non moins involontaires : celui d'une coupe d'or, d'une patène et d'un manteau du plus haut prix, que Meinwerc, après le lui avoir longtemps et vainement demandé pour le maître-autel, finit par enlever des épaules impériales. — « Tu es un voleur ! cria l'empereur à l'é-

vêque qui se sauvait, et tu me le paieras de manière ou d'autre ! — Il est plus convenable, répondit Meinwerc, que ce manteau soit dans le temple de Dieu que sur tes mortelles épaules ! »

Cependant l'empereur, qui était à bout, avait résolu de se venger; il appela donc son chapelain, et, se faisant apporter le rituel du service pour les morts, où se trouvent ces mots : *Benedic, Domine, regibus et reginis, famulis et famulabus tuis*, il lui ordonna d'effacer la syllabe *fa* des deux mots où elle se trouve. Le lendemain, Meinwerc, ayant à célébrer le service funèbre du père et de la mère de l'empereur, lut couramment ces mots à haute voix, *mulis et mulabus*, puis, s'apercevant du tour qu'on lui jouait, il se reprit et prononça correctement *famulis et famulabus*. — « Ah ! dit l'empereur à l'évêque, qu'il fit venir après la messe, je te demande de prier pour mon père et ma mère, et tu pries pour mes *mulets* et mes *mules !* Voilà un bel évêque ! — Par la mère de notre Seigneur ! répliqua l'évêque, te voilà encore avec tes vieux tours ! tu te moques donc de Dieu comme de moi ? Cela ne restera pas impuni ! » Le chapitre fut assemblé, le chapelain condamné aux verges, fouetté vigoureusement à la place de l'empereur et renvoyé chez son maître et son complice dans un piteux état.

L'ignorance des couvents allemands du xe siècle ne ressort pas de cette anecdote, mais au contraire l'alliance étrange d'une grossièreté rustique et d'un savoir ébauché. Brucker, dans son *Histoire de la Philosophie* (1), altère les faits d'une manière impardonnable, lorsque, voulant présenter le xe siècle en Allemagne comme dépourvu de

(1) *Histoire de la Philosophie*, xe siècle, t. III, p. 632.

toute connaissance des lettres, il allègue en preuve de son assertion l'anecdote de Meinwerc, et montre cet évêque « accoutumé à prononcer, en récitant des psaumes, les mots *mulis* et *mulabus* pour *famulis* et *famulabus*, tant il savait peu le latin. » La plupart des critiques ont reproduit ce mensonge. Meinwerc n'était pas ignorant; c'était le barbare germanique se faisant Romain et ecclésiastique malgré ses antécédents, et n'y réussissant pas trop mal, puisque le chapelain de l'empereur ne le dupa qu'à demi, et qu'il sut se reprendre assez à temps pour prononcer les mots sacramentels et restituer le vrai texte. Cette mauvaise plaisanterie prouve que, chez les empereurs, l'on s'occupait beaucoup de latin, et que l'on attachait une haute importance à la connaissance de cette langue.

Il faut lire ensuite avec quel orgueil le même biographe teuton décrit les triomphes scholastiques du monastère de Paderborn sous le successeur immédiat de Meinwerc, Imadius. — « Là (dit-il dans ce latin germanique rimé, auquel Hrosvita sut prêter un caractère plus doux, plus grave et sur lequel nous reviendrons) habitèrent *musiciens* et *dialecticiens;* là brillèrent des *rhétoriciens* et d'illustres *grammairiens;* là les maîtres des arts qui exerçaient le *trivium* s'étaient dévoués au *quatrivium*; là s'élevèrent *astronomes* et *physiciens*, *géomètres* et *mathémaciens;* là fleurit *Horatius* et le grand *Virgilius*, et *Crispus Salustius*, avec *Urbanus Statius;* enfin, ce fut plaisir pour tous — de composer des vers très-doux, — et des récits délicieux, — et des chants harmonieux! »

Ludusque fuit omnibus,
Insudare versibus
Et dictaminibus,
Jocundisque cantibus.

On ne reconnaît pas là le tableau d'une réunion d'hommes voués à l'ignorance, mais l'affectation des Philaminte et des Vadius, et la preuve que le pédantisme était à la mode. L'auteur continue, avec la même recherche ridicule, dont son latin peut seul donner l'idée, et qui ne se traduirait pas :

Quorum in scriptura
E pictura
Jugis instantia
Claret multipliciter hodierna experientia;
Dum studium nobilium clericorum,
Usu perpenditur utilium librorum.

Mots qui apparemment doivent signifier : « On s'y livre tous les jours et sans cesse, de toute manière, à la peinture et à l'écriture avec un succès splendide, et les nobles clercs prouvent leur amour de l'étude par l'usage quotidien des livres utiles. »

On voit combien ces couvents de l'Allemagne, auxquels M. Price, Robertson, Voltaire, Dulaure, Brucker, voudraient refuser la culture intelletuelle et la possibilité de jouer un drame latin, renfermaient de prétentions érudites et de barbarie pédante. Cette sauvage coquetterie de latinisme éclate à l'époque même de notre religieuse, ou peu de temps après elle; l'église et le palais se confondent; les cathédrales se parent comme des théâtres; empereurs et évêques concourent de gré ou de force à la splendeur des cérémonies latines; religion, grammaire et politique se donnent la main. En de telles circonstances, au milieu de telles mœurs, il est aisé d'imaginer quelque légende latine

et sacrée mise en dialogue par une femme d'imagination et d'esprit, représentée avec pompe, dans l'église du monastère, pour l'édification des fidèles, en présence des plus illustres seigneurs. Les preuves tirées du petit nombre ou même de l'absence des didascalies ou indications de mise en scène ne me semblent pas conclure contre la représentation des œuvres de Hrosvita ; rien de plus commun que cette absence dans les manuscrits. Enfin un trait qui a décidé M. Magnin nous déciderait comme lui. La religieuse, qui a besoin de ressusciter une de ses héroïnes, fait paraître Dieu invisible ; la forme visible qu'elle choisit est celle « d'un très-beau jeune homme. » Deux interlocuteurs sont en scène, Jean et Andronic ; au moment où Dieu apparaît, Jean s'écrie : *Expavete!* A qui parle-t-il? A Andronic? mais pourquoi cette forme et ce pluriel? M. Magnin pense que ces mots sont une allocution directe aux spectateurs, vers lesquels le personnage se retourne pour les avertir, en leur criant : « Tremblez ! » L'explication est fort vraisemblable. On ne comprenait guère que la religieuse employât ici et ne reproduisît nulle part ailleurs dans ses œuvres la forme de basse latinité *vous* pour *tu*, la seconde personne du pluriel au lieu de celle du singulier. Certaines dictions singulières et barbares se présentent dans son style, par exemple *si* au lieu de *num*, dans le sens interrogatif ; mais ces formes mêmes sont chez elle systématiques, elles font corps avec la latinité qui lui est particulière, et dont elle ne s'écarte jamais.

---

§ IV.

Ère de civilisation romaine-teutonique. — Ses produits. — Gaultier d'Aquitaine. — Le Ruodlieb. — Hrosvita.

Que Hrosvita ait choisi l'église ou la salle capitulaire pour y faire jouer ses pièces, que même elle ne les ait pas destinées à la représentation, peu importe ; le recueil de ces drames nus et ingénus, graves et touchants, n'en a pas moins d'importance pour l'histoire de la civilisation moderne dans la communauté chrétienne du moyen-âge. Ils attestent l'effort du génie teutonique, aidé au xᵉ siècle par la culture latine qui se développait au sein des monastères allemands, et que n'ont pas signalé nos bénédictins, enfermés par devoir dans la seule histoire littéraire de la France. Ce fut une ère de civilisation passagère et curieuse, dont il reste peu de traces, et pendant laquelle le génie allemand céda le pas au latin et au grec, favorisés des souverains et enseignés par le clergé aux classes supérieures de la Germanie. Le *Chant de guerre contre les Normands*, publié par Fischer (1), appartient encore à l'ancienne poésie allemande à demi-étouffée ; mais le *Ruodlieb*, poème latin à rimes *intérieures* ou *léonines* d'un moine de Tegernse, et le poème latin non rimé de *Gautier d'Aquitaine*, se rapportent (ainsi que la paraphrase d'Otfried, la vie de Meinwerc et plusieurs légendes et biographies en prose cadencée) au mouvement littéraire qui prépara et suivit

(1) Leipzig, 1750.

l'apparition de Hrosvita, « la onzième muse, la Sapho allemande, » comme l'appelle Pirkheimer ou Birkhammer.

Pour sentir le mérite de la religieuse, pour apprécier la délicatesse de son talent, l'élévation passionnée de son âme, il faut opposer à ses œuvres les essais contemporains. Ouvrez *Gautier d'Aquitaine* (1), application du rhythme de Virgile au germanisme pur et à la barbarie des forêts. Là, les plaisanteries sont d'un goût plus fruste encore que les facéties de Meinwerc et de son parent l'empereur. Deux héros, pour s'amuser, s'arrachent, qui un œil, qui une main, et trouvent la plaisanterie fort bonne. Nous ne citerons que le début de cette petite conversation d'un guerrier frank et de son ami le Provençal ou l'Aquitain pour mettre en relief toute la valeur de Hrosvita.

« Après beaucoup de bruit et de grands coups de poing, les héros commencèrent à se jouer dans une dispute *plaisante*, dit le poète. »—« Ah! dit le Frank à l'Aquitain, tu » auras besoin dorénavant de chasser le cerf, mon bon » ami; car il te fraudra un (2) gant (*il lui coupe la main*),

(1) Poème latin du xe siècle, sans doute traduit des vieilles chansons allemandes. — Fischer, Leipzig, 1780.

(2) *Wantis*, gants. — « Il te faudra des *gants* de cuir, dont tu jouiras sans fin pour la vie. » — Les allemands disent aujourd'hui *yand-schuh*, soulier de la main, pour *gant*. Nous signalons aux étymologistes français cette vieille acceptation perdue du mot germanique *want*, gant (abri, paroi, muraille, couverture), de *winden* (tourner, entourer), analogue à *wande* (tourner, virer), d'où *anwenden* (appliquer, adapter), et *verwinden* (enlacer, entrelacer); la racine commune est le gothique *vandia*. Les Anglais ont encore *winding*, bien qu'ils aient emprunté à un autre racine (*gleiten*, *to, glide*, glisser, fourrer) leur mot *glove* pour gant. Les étymologies françaises n'ont jamais été suffisamment éclairées, faute d'une connaissance

» et je conseille d'y mettre du coton pour que l'on ne s'en » doute pas. Wah! (*cri germanique*), qu'en dis-tu? te » voilà forcé d'attacher ton épée sur la cuisse droite, et tu » ne seras plus à la mode. Si l'idée te vient d'embrasser ta » femme, il faudra donc (quel dommage!) passer la main » gauche autour de sa taille au lieu de la droite. Après » tout, tu feras ces choses-là de la main gauche! »

« Gautier lui répondit : — « Sicambre, je ne sais pas » pourquoi tu fais tant de bruit. Si je chasse les cerfs, toi, » tu ne chasseras plus le sanglier. Dorénavant (*il lui crève » un œil*) tu ne donneras plus d'ordre à tes domestiques » que d'un œil; les héros qui viendront te voir, tu les sa- » lueras en les regardant de travers. Je te conseille de te » faire préparer, pour ton retour, un cataplasme de farine » et de lard : cela te servira d'emplâtre et de potage. » Ces plaisanteries gracieuses qui soulèvent le cœur dans la traduction sont, non pas corrigées, mais rendues plus atroces dans l'original par l'élégance affectée des expressions virgiliennes et la politesse des tournures mêlées à des fautes de quantité grossières ; on voit que l'écrivain a étudié son Virgile avec quelque fruit : — *Si quando cura subintrat... ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas... tenera lanugine comple !*

Post varios pugnæ strepitus ictusque tremendos,
Inter pocula scurrili certamine ludunt.
Francus ait : — Jam dehinc cervos agitabis, amice !
Quorum de corio wantis sine fine fruaris.
Ac dextram moneo tenerà lanugine comple.
Ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.

comparative et d'une étude parallèle des idiomes teutoniques et latins.

Wah! sed quid dicis, quod ritum infringere gentis
Ac dextro femori gladium agglomerare videris, etc. (1).

Ces plaisanteries de haut goût s'écrivaient dans un autre canton germanique et lettré, à Saint-Gall, et le fond de ces belles choses, traduites par Eckehard Ier, au xe siècle, peut-être corrigées par Eckehard IV, pour l'instruction des latinistes de son monastère (qui devaient y apprendre médiocrement la prosodie), remonte à une époque très-ancienne. Quant à la forme du poème, tel que nous le possédons, c'est une des manifestations de la phase latine et élégante que nous avons signalée, et dont les drames de la religieuse de Gandersheim offrent le couronnement et l'expression la plus complète ; mais combien de délicatesse féminine, de grâce et de pureté chez elle! et quel contraste avec les tableaux grossiers et les scènes sauvages versifiés par le moine de Saint-Gall!

Que cette personne d'un si vrai talent fût quelque fille noble ou de sang royal, et que Hrosvita fût un surnom, nous ne nous en étonnerions pas à la manière simple et haute dont elle fait parler ses gens de cour et ses rois. A peine eut-elle ouvert et étudié Térence, le désir de transformer en drame ses lectures habituelles dut naître chez elle. Elle trouvait là plusieurs plaisirs à la fois : suivre la mode, satisfaire sa dévotion, inculquer de bons préceptes, cultiver un art nouveau pour lequel elle était faite, donner l'essor aux sentiments qui bouillonnaient dans cette âme vive et tendre, enfin s'occuper beaucoup des passions tout en les blâmant.

C'est là en effet un des charmes de ce livre; une flamme

(1) Vers 1423.

ardente fait éruption, sort de la tombe monacale, et montre par intervalles le cœur de la femme, naïf et comprimé, dévoré d'ardeurs étouffées. Dans la préface, la religieuse ne peut s'empêcher déjà de parler des « caresses des amants si propres à séduire » (*blanditiæ amantium ad inliciendum promptiores*) et de « la fragilité féminine qui gagne tant de gloire à vaincre la vigueur de l'homme » (*virile robur femineæ fragilitati subjacens*). Partout, dans ces esquisses aussi nettes qu'elles sont puissantes, se mêle à un parfum de conviction chrétienne, à une foi ardente, l'instinct merveilleux des passions inconnues peut-être, à coup sûr pressenties. Lorsque Gallicanus, épris de la beauté de Constantia, embrasse le christianisme, et fait comme elle, et à son exemple, vœu de chasteté, la préférence qu'elle ressent pour lui se révèle par un mot admirable : « Je serai plus forte si vous êtes fort avec moi » (*Eo liberius servabimus, quo te non contra luctari sentimus*). Dans le drame intitulé *Callimaque*, le jeune homme déclare son amour à Drusiana, qui repousse ses propositions avec mépris ; restée seule, elle pense à lui ; l'amour va l'atteindre, elle demande à Dieu de mourir « plutôt que d'être la ruine de cet aimable jeune homme. » Cet unique mot trahit la vivacité du sentiment secret que la résistance accroît et enflamme ; la lutte chrétienne contre les passions s'annonce. Les traits de ce genre sont fort nombreux chez Hrosvita ; premiers éclairs de ces sentiments contenus et de ces combats intimes qui ont défrayé le drame et le roman modernes.

Les situations les plus scabreuses n'effraient pas la nonne, ou plutôt elles l'attirent ; on dirait qu'elle veut mesurer sa force contre cette puissance attrayante et redoutée. Ici un amant, semblable au Roméo de Shakspeare, soulève la

pierre du cercueil, contemple cette femme adorée, cette beauté morte et non encore flétrie, et, se jetant sur la terre humide, éclate en sanglots passionnés : « Te voilà donc, toi » si belle encore, et qui m'as repoussé si durement ! » Ailleurs, le lieu de débauche s'ouvre, et la jeune courtisane donne accès à l'ermite qui, sous l'habit d'un cavalier, la pénètre de honte, la convertit et la ramène à la triste cellule de la pénitence. Deux fois la religieuse a traité ce sujet qu'elle a emprunté à deux légendes ; la simplicité, la variété de cette double esquisse, prouvent la fécondité de ses ressources et l'attrait qu'avaient pour elles de telles victoires et aussi de tels combats.

L'accent de la prière et de l'exaltation chez notre religieuse est aussi solennel et aussi brûlant que l'accent de l'amour ; des traits de philosophie admirables par le sentiment et la profondeur lui échappent. Telle est cette apologie de la science prononcée par l'ermite Paphnuce : — « Mieux l'homme comprend avec quelle habileté merveilleuse Dieu a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui, et c'est justice *(nec injuria)*, » qui rend mieux le sentiment de l'auteur. La simple nonne allemande du xe siècle avait deviné l'accord de la philosophie et de la pensée religieuse, et résolu le problème qui inquiète les philosophes. On ne doit pas s'étonner de l'hommage que lui ont rendu quelques-uns des esprits les plus délicats de ce temps (1).

(1) V. plus haut, DOCUMENTS SUR HROSVITA.

§ X.

Du style latin de Hrosvita. — De la rime et de l'allitération.

La contemporaine des Othons n'échappe pas, tant s'en faut, à ce crépuscule de grossièreté et de pédantisme, de raffinement et de barbarie, dont nous avons cité des traits. Elle étale avec la complaisance d'un heureux enfant les nouveaux bijoux de sa science ; elle a des dissertations sans fin sur la géomètrie, l'algèbre, la musique des sphères, et des subtilités aristotéliques qu'elle prête à ses amants ; à côté de cela, elle se permet des bouffonneries très-lourdes, dans le style même de M. de Pourceaugnac. C'est un amoureux trop empressé, qui pendant l'obscurité de la nuit croit enlacer de ses bras une belle proie et n'embrasse que des marmites. Il s'échappe ensuite tout noirci ; ses beaux vêtements de conquête, souillés par les instruments de cuisine, se pavanent devant le monde ; alors des cris de joie et des éclats de rire de jeunes filles, de religieuses et de seigneurs, semblent traverser le xe siècle, le saint monastère, et tous les temps qui suivirent, pour arriver à nos oreilles.

Le style latin dans lequel ces essais dramatiques sont écrits mérite une étude, et ne ressemble guère à celui de Térence, quoi qu'en dise la bonne religieuse ; peut-être, si nous l'examinons de bien près, y découvrirons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien au monde moderne. La vie de Meinwerc nous en a offert des échantillons ridicules. Hrosvita en est le modèle achevé et comme le perfectionnement définitif.

Au premier aspect, vous croyez lire de la prose, et tous les éditeurs ont reproduit de cette manière, sans indiquer une forme rhythmique ou rimée, les drames de Hrosvita, si vous les relisez avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes incomplètes, qui coupent la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inégales. Les variétés et accidents du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement:

ABRAHAM.

Hei mihi! bone Jesu! quid hoc monstri
Est quod hanc quam tibi sponsam nutrivi
Alienos amatores audio sequi!

AMICUS.

Hoc meretricibus antiquitus fuit in more
Ut alieno delectarentur in amore.

ABRAHAM.

Affer mihi sonipedem delicatum
Et militarem habitum,
Quo deposito tegmine religionis
Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas! doux Jésus. quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amants!

» C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire à l'amour des étrangers.

» Amenez-moi un coursier rapide et un habit de soldat, afin que, déposant les vêtements religieux, j'aille la trouver sous le costume d'un amant. »

Il ne s'agit pas d'une ou deux rimes jetées par hasard dans le texte d'un système entier d'assonances, aussi fidèlement suivi que chez les dramaturges espagnols; en réalité Hrosvita écrit des vers libres, de toute espèce de pieds; elle subit cette loi, même dans des phrases très-brèves, comme celle-ci :

CONSTANTINUS.

Si aliud expetas,
Oportet proferas.

Et encore :

EPHREM.

Qualiter?

ABRAHAM.

Miserabiliter,
Deinde evasit latenter.

Ailleurs encore :

MILITES.

Non terremur,
Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singula-

rité curieuse et nous rejette dans une question importante et mal éclaircie, celle de la naissance et de l'origine de la rime chez les modernes.

Il ne tiendrait qu'à nous de tailler librement et de puiser à l'aise dans une mine d'érudition extraordinaire, l'*Essai sur la Versification*, publié par M. Edelstand Duméril : il y a là de quoi défrayer dix gros volumes d'érudition littéraire. Quelques faits soigneusement vérifiés, empruntés à ce savant auteur et ramenés à nos propres vues, nous serviront de guides dans une recherche assez difficile. Si l'on consulte le peu de monuments tudesques, anglo-saxons, frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on reconnaîtra que Hrosvita n'a fait qu'être fidèle au génie gothique de son temps. Deux principes de versification le dominaient; — l'un plus rude, plus antique et plus général, l'allitération, qui répète durement la première ou la seconde consonne, c'est-à-dire la racine des mots : elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise, comme le dit Grimm (1) ; — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie. Le martellement cyclopéen des vers scandinaves primitifs, tels que :

Sofe Snél Snéllemo, etc.

n'était pas plus étranger que l'assonnance des finales aux poètes grecs et latins. Ennius dit :

Salmacida Spolia Sine Sanguine et Sudore ;

(1) « Ich glaube dass die Alliteration ursprünglich ihren sitz in der ganzen poesie des deutschen Sprache Stammes gehabt hat. » (*Ueber den altdeutschen Meistergesang*, p. 166.)

Il y a quelques rimes volontaires dans l'Iliade et l'Enéide. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de l'oreille, l'un plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, l'autre plus reposé et plus doux, ressortant l'un et l'autre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rhythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial, nouveau, sans analogie avec la délicate mesure des Grecs, succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération ; cette symétrie, tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots, aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays. Les antiquaires et le peuple anglais sont restés fidèles à l'allitération : l'écaillère de Londres ne manque pas de dire : *Wine and winegar*, et les titres des livres populaires en Angleterre reproduisent avec complaisance cette antique forme : *Wine and Walnuts*,—*Peter Priggins*,—*Paul Pry*.

Je regarderais volontiers ces deux éléments comme nouveaux en Europe, appartenant aux races barbares et illétrées ; *rusticus sermo, rusticitas*, indiquent, ainsi que le prouve un passage de don Bouquet, les chants populaires rimés (1). Toutefois, on doit noter un fait digne de remarque, c'est l'affinité constante de l'une de ces deux formes, la rime, avec le Midi, — et de l'autre, de l'allitération, avec le Nord. Saint Augustin, Africain, écrit un

(1) Tom. III, p. 505.

sermon en assonances pour mieux graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain, ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomique, on ne peut plus favorable à la mémoire.

Au IXe siècle, parmi les Germains, ce sont les septentrionaux qui allitèrent, et les méridionaux qui riment. La plus vieille poésie chrétienne germanique est celle d'Otfried, moine de Weissenburg, en haut allemand, et celle de l'*Heliand*, par un Bas-Saxon qui écrivait peu de temps avant Hrosvita. Otfried, qui représente le sud plus civilisé, mêlé de latinisme et de keltisme, possède déjà la rime. L'auteur de l'*Heliand* garde encore l'allitération, ornement et fondement de la vieille poésie nationale. L'Allemand du nord suit de près la Bible; celui du sud a ses idées; il change, il amplifie, il fait de la critique. Le septentrional est naïf, le méridional policé. Ce dernier s'étonne sans cesse de pouvoir exprimer de si saintes choses en langue tudesque rimée, ce qui est une nouveauté pour lui. La rime a eu beaucoup de peine à s'acclimater au nord de l'Angleterre, où la forme allitérative s'est conservée longtemps. Chaucer dit qu'il est un Breton du midi, et qu'il « ne sait pas se jouer dans ses vers avec les consonnes, ni dire : *Rem, ram, ruf*... »

..... I am a sotherne man
I cannot geste *rem, ram, ruf*...

Mais comme c'est un homme d'esprit et d'une oreille déli-

cate, il ajoute: « Après tout, la rime ne vaut guère mieux :

And, god wote, rime hold i but litel better ! »

Et il a parfaitement raison : la rime est la sœur cadette de l'assonance barbare, qui elle-même est une cousine méridionale de l'allitération du nord.

Je ne pense donc point que la rime se rattache à la civilisation et à la poésie païennes ; c'est un démenti nouveau et barbare, bien que méridional et surtout chrétien. Les derniers poètes romains ne connaissent point la rime; Sidoine Apollinaire, qui se plaît aux recherches les plus dépravées et les plus bizarres, écrit de mauvais vers qui ne riment pas. On trouve dans les orateurs chrétiens du ve siècle quelques assonances destinées à frapper le peuple (1). Mais Ausone s'amuse seulement à bâtir des pièces *en croix* et *en centons*, coquetteries de décadence, étrangères à la dureté rocailleuse de l'allitération et à l'écho de la rime. Ces dernières formes n'apparaissent qu'avec les invasions des peuples du Midi et Nord, surtout avec l'invasion plus puissante du christianisme; la sentence, le dogme et la docrine, s'impriment bien mieux dans les esprits par le retour parallèle des désinences. La prédication chrétienne, c'est-à-dire toute la civilisation du Midi, s'empara de ce moyen; les lettrés ne se servirent plus que de l'assonance ou de la rime; elle retentit dans les *sequences* et les proses d'église, puis elle fit son nid dans la poésie et même dans la prose teutonique. Le grand Gerbert est à peu près le seul homme de son temps qui ait méprisé cette forme nouvelle. De la poésie ou prose gallo-

(1) V. plus haut, SALVIEN.

romaine et latino-tudesque (à rimes *intérieures*) dont Hrosvita offre un échantillon précieux, la rime est descendue directement chez nous. Les langues vraiment musicales s'en passent, les idiomes plus durs s'en arrangent : je ne connais rien de moins mélodieux que les rimes suivantes, que cite M. Duméril, rimes dont la richesse est incontestable et qui appartiennent à un poème islandais du IXe siècle :

Haki,
— Kraki,
— Hoddum
— Broddum,
— Saerdi
— Naerdi
— Seggi
— Leggi, etc (1).

Voilà de belles rimes. Le skalde Égil Skallagrimmson, auquel nous ne ferons compliment ni sur l'harmonie de son nom, ni sur la délicatesse de son oreille, rimait ainsi avant Hrosvita et Otfried ; il nous semble donc difficile de croire que la rime fût aussi hostile que le pense M. Duméril aux idiomes gothiques en général, puisqu'ils en abusaient si durement.

Pendant que la rime méridionale et ecclésiastique envahissait les idiomes du Nord, l'allitération païenne et septentrionale essayait d'entrer de force dans les idiomes du Midi, où elle ne pouvait pas se maintenir. Le plus curieux exemple de cet effort perdu est le poème allitéré

(1) Stephanius, *Notæ ad Saxonem*, p. 78.

d'un contemporain de Hrosvita, qui se nommait Hugues-*le-Chauve* (Hucbald (1)), qui vivait sous Charles-*le-Chauve*, et qui se crut prédestiné à écrire un poème hexamètre latin « sur les gens chauves; poème qui subsiste, et dont tous les mots commencent par la lettre C ou K.

Karmina, Klrisonaa (*clarisonæ?*) Kalvis Kantate, Kamenæ!

Nos savants bénédictins, peu versés dans les langues du Nord, n'ont pas donné, sur l'origine de cette fantaisie qui nous semble grotesque, les éclaircissements nécessaires; ils n'ont fait entrer en ligne de compte ni le nom du *chauve* Hugues, ni l'habitude septentrionale de l'allitération.

Du temps de Hrosvita, la poésie tudesque, sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance; il y avait longtemps que la poésie latine en vivait et que la prose romaine ne pouvait s'en passer : la biographe de Meinwerc nous a montré tout-à-l'heure l'amour de la rime poussé au point de rendre le sens de l'auteur indéchiffrable. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en latin, en saxon, en bas-allemand, en anglo-saxon, en irlandais, que des parallélismes rimés, soit en vers, soit en prose; et si la rime ne détrônait pas l'allitération, du moins elles partageaient comme sœurs le trône barbare. Hrosvita trouva dans cette

(1) De *bolen*, « tanner, dépouiller, » et non de *bold*, bardi, comme on l'a cru. Les Anglais ont conservé *bald*, chauve.

situation la littérature de son pays. Elle ne changea rien à cette mode; elle en effaça seulement la prétention, l'obscurité, l'entortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres; elle imprima à cette prose cadencée et rimée un caractère de gravité sentencieuse et tendre; elle écrivit, en latin de son époque, des vers libres et ingénus, rimés et harmonieux, tout-à-fait dans le goût de La Fontaine ou de Chaulieu. Qu'on lise, d'après cette donnée, le commencement de la charmante scène entre l'ermite et la courtisane, et l'on reconnaîtra chez la recluse saxonne du xe siècle (par conséquent antérieure aux poètes provençaux) la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

STABULARIUS.

Fortunata Maria,
Lætare, quia
Non solum, ut hactenus, tui coævi
Sed etiam senio jam confecti
Te adeunt,
Te ad amandum confluunt.

MARIA.

Quicumque me diligunt
Æqualem amoris vicem in me recipiunt.

ABRAHAM.

Accede, Maria, et da mihi osculum.

MARIA.

Non solum
Dulcia oscula libabo

Sed etiam crebris senile collum
Amplexibus mulcebo.

ABRAHAM.

Hoc volo.

MARIA.

Quid sentio?
Quid stupendæ novitatis gustando haurio?
Ecce, odor istius fragrantiæ
Prætendit fragrantiam
Mihi quondam
Usitatæ abstinentiæ!

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers ; ce sont en effet des vers modernes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre pas à pas le latin de Hrosvita et à calquer, vers pour vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ses lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra-comique de la pire espèce ; mais que l'on s'en souvienne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons *vers libres*. Voici le calque exact, mesure pour mesure, de cette prétendue prose :

L'HÔTELIER.

Réjouis-toi, Marie!
Ta charmante vie
Bientôt va s'entourer, non plus de jeunes gens,
Mais de vieillards prodigues et galants,

Dont la tendresse
A tes pieds mettra sa richesse.

MARIE.

Mon âme est toute à l'amour,
Bien suprême!
Que celui qui m'aime
Espère un doux retour.

ABRAHAM.

Un étranger, Marie,
Te prie.
Ah! veuille m'accorder
Un baiser!

MARIE.

Mes bras, de leur douce caresse,
Enlaceront ta tremblante vieillesse;
Je baiserai tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose? Évidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tous ses drames sont faits de cette manière. Lorsque l'ermite se révèle à Marie, et lui reproche ses déportements, le mètre, que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études, au moyen-âge par la forme du style et le fond des idées, elle touche

par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place est assurée à Hrosvita dans les littératures modernes. Les nuances dans la peinture des sentiments du cœur, l'union de la chasteté volontaire et de l'amour ardent, l'expression contenue des passions fortes, la métaphysique dans l'émotion, tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrosvita (1), à l'état de premiers linéaments et dans leur forme pour ainsi dire virginale.

Le fonds de ses drames est germanique; elle tend au *vrai* plutôt qu'au *beau*, qui est le but spécial de l'art hellénique; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques et hideuses, violentes et même impudiques; une sincérité passionnée les relève. Ce fonds de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffinement, sans arrière-pensée, sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence. Les sujets s'offraient d'eux-mêmes; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quant au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

(1) L'étymologie réelle du mot *Hrosvita*, qu'elle traduit elle-même *Clamor validus* (à peu près comme De Thou traduit *Bassompierre* par *Levis sonus a rupe*), nous semble devoir être *Rauschen* (bruit, murmure), et *schwind* (rapide, violent); le nom véritable de la religieuse aurait donc été *Rauschwind*, latinisé par le mot *Hroswitha* ou *Hrotswitha*, orthographe inexacte, mais que M. Magnin a d'ailleurs très-bien fait de conserver d'après le manuscrit.

Les esprits d'élite étudieront désormais dans l'édition donnée par notre savant contemporain la religieuse du xe siècle, — âme passionnée et esprit supérieur, qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine.

ÉTUDES

SUR DANTE ALIGHIERI

ET

LES PLATONICIENS D'ITALIE.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU DANTE, etc.

V. — Villani. — Istorie Fiorentine.

Malaspina. — Id.

Rossetti. — De l'esprit anti-papal en Italie, etc.

Ozanam. — Le Dante, etc.

Bembo. — Azolani.

Tasso. — Canzoni, etc.

ÉTUDES SUR DANTE ALIGHIERI

ET

LES PLATONICIENS D'ITALIE.

§ Ier.

Esprit de la divine comédie. — Matériaux et éléments qui ont servi à la construire. — Vision d'Albéric. — Le Tesoretto.

De tous les poèmes épiques, la *Divine Comédie* est celui dans lequel le plus de faits inconnus et oubliés se trouvent rappelés vaguement, ou plutôt indiqués en passant. Tout ce que son siècle savait, Dante l'a mis dans son ouvrage. Encyclopédie du XIVe siècle, c'est le résumé des mœurs, des idées, des passions, des souvenirs du moyen-âge. Physique, métaphysiqne, scolastique; inventions nouvelles; explications alors à la mode des phénomènes naturels; mention des hommes célèbres de son temps et des siècles antérieurs; il n'a rien passé sous silence. On le voit même devancer ses contemporains; indiquer avec justesse l'égalité de l'angle d'incidence avec l'angle de réflexion; prophétiser quelques-unes des grandes découvertes qui

devaient hâter la civilisation de l'Europe ; signaler dans un vers l'attraction universelle,

Il punto
Al qual d'ogni parte si tirano pesi :

nommer le soleil « premier ministre de la nature, qui pénètre le monde de la vertu céleste et dont la lumière fait la mesure du temps (1) ; » pressentir la véritable nature de la voie lactée (2) ; et même deviner les quatre étoiles du pôle antarctique qu'Américc Vespuce devait apercevoir le premier (3). A ces singulières prophéties mêlées de beaucoup d'erreurs, joignez une immense quantité d'anecdotes contemporaines que le devoir du critique est d'éclaircir. Cette tâche immense, rendue plus difficile encore par le vieux langage du poète, par l'obscurité de sa diction concise, par le grand nombre d'anecdotes obscures, auxquelles se rapportent les noms dont cette grande composition est semée, a ouvert à ses commentateurs une vaste carrière, dans laquelle ils se sont précipités avec joie. Leurs travaux sur la *Grande comédie* du poète florentin composeraient une vaste et inutile bibliothèque.

Les uns ont cherché dans les vieux fabliaux, les autres dans les mystères, essais informes de l'art dramatique mo-

(1) Lo ministro maggior della natura
Che del valor del cielo il mondo imprenta
E col suo lume il tempo ne misura.

(2) Come distinta da minori i maggi
Lumi biancheggia tra i poli del mondo
Galassia si, che fa dubitar ben saggi.

(3) ..... E vidi quatro stelle
Non visite mai, fuor ch'alla prima gente.

derne, les sources premières où ce grand homme a puisé l'idée et le plan de sa triple vision. Denina prétend qu'il a emprunté cette donnée à un mauvais drame, joué en 1304, à Florence, sur le pont de l'Arno. Ce pont de bois s'étant rompu à la fin de la représentation, tous les acteurs de la pièce (intitulée les *Ames Damnées*) périrent dans le fleuve ; dénoûment tragique que Mathieu Villani a consigné dans ses annales. Malheureusement pour les auteurs de l'hypothèse, Dante avait terminé, deux années auparavant, les sept premiers chants de son *Enfer ;* et lorsque, condamné à l'exil, il vit sa maison pillée par les Guelfes, ses ennemis politiques, sa femme parvint à sauver le manuscrit précieux qui allait être la proie des flammes. Dès l'année 1295, Dante, qui écrivait alors sa *Vita Nuova*, y consignait l'esquisse de son poème, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie. Il est donc probable que, loin d'avoir imité le drame joué à Florence, Dante, en communiquant à ses amis le commencement d'un ouvrage médité depuis sa jeunesse, leur aura donné la première idée de la représentation théâtrale jouée sur le pont de l'Arno, deux années après son départ.

Toutes les visions infernales auxquelles le moyen-âge a donné naissance ont été citées tour-à-tour comme modèles de la *Divine Comédie*. On a voulu que le poète ait cherché ses inspirations dans le *Roman de Guerino ;* dans la *Légende de Saint-Patrick ;* dans le conte du *Trouvère qui descend aux enfers ;* dans le *Rêve d'Enfer ;* dans la *Route d'Enfer*, récits dévots et merveilleux qui appartiennent aux XIIe et XIIIe siècles. Une *Vision d'Albéric*, moine du mont Cassin (1), a surtout attiré l'attention des savants. Cet Al-

(1) *Observazioni intorno alla questione sopra la originalità del Dante ;* di F. Cancellieri. Roma, 1814.

béric n'avait que neuf ans quand il fut enlevé par une colombe, qui lui fit voir l'enfer, le paradis et le purgatoire.

La vision d'Albéric n'est pas un fait isolé, dont on puisse tirer une induction particulière. Depuis l'établissement du christianisme, les visions abondèrent; saint Cyprien, sainte Perpétue eurent les leurs. Le génie mystique et idéal de la croyance nouvelle favorisait ce genre de compositions : toutes les archives de couvents et de monastères sont remplies de ces fictions sacrées, de ces révélations extatiques, dont le but est ordinairement de sanctionner quelque point de doctrine, spécialement professé par les membres de chaque corporation. Saint Grégoire Thaumaturge écrivit, sons la dictée de saint Jean l'Évangéliste, la vision dans laquelle il développe longuement ses dogmes particuliers : plusieurs siècles après, c'était encore par des visions que la célèbre Mme Guyon défendait son église ; et l'on trouve dans les ouvrages de Bossuet une autre vision de religieuse (1), en contradiction manifeste avec le quiétisme soutenu par l'adversaire de l'aigle de Meaux.

La vision d'Albéric est évidemment destinée à établir le dogme du purgatoire, à persuader aux fidèles que les aumônes faites à l'église abrègeront le temps de leurs peines, et à jeter ainsi les bases de l'importante doctrine des indulgences. Notre moine n'aperçoit l'enfer qu'en passant; il entrevoit le paradis; c'est dans le purgatoire qu'il s'arrête. En Espagne, en Angleterre, on s'occupait à la même époque d'autres visions tendant au même but; Mathieu Pâ-

(1) Madame *Cornuau* écrivait élégance et quelquefois avec éloquence. Bossuet correspondait avec elle : et le ton mystique de ses lettres est de nature à surprendre ceux qui connaissent les détails de sa querelle avec Fénélon. Voy. l'édition de dom Déforis, t. XIV.

ris nous a conservé celle d'un prêtre anglais (1), comme la *Comédie* de Dante, qui offre une échelle de punitions divines correspondant à une autre échelle de crimes humains.

Une dernière supposition admise par Ginguené comme une vérité presque incontestable, c'est que le *Tesoretto*, poème de Brunetto Latini, précepteur du Dante, a fourni à ce dernier le plan et la contexture de son ouvrage. En effet, Brunetto s'égare dans une forêt et Dante se perd dans un bois. Le premier rencontre Ovide qui lui sert de guide : c'est Virgile qui se charge de conduire le second. Déjà Federico Ubaldini, qui publia le *Tesoretto*, en 1642, affirme « que Dante a imité Latini. » Fontanini et Cancellieri ont répété cette assertion. Pour nous, qui avons eu le courage de lire le vieux poème en question, nous ne pouvons y voir qu'une triste et froide série de leçons morales, mal rimées et enchâssées dans une allégorie sans but et sans charme. Imagination, sensibilité, invention, énergie, art de versifier, tout y fait défaut; c'est un essai barbare et monacal, vraie poésie de carrefonr, poésie à la brosse, comme le dit très-bien l'académie della Crusca (2) ; les obscurités, les barbarismes et les trivialités y abondent. De quelle utilité ce long sermon en petits vers a-t-il pu être à notre poète?

Hallam, dans son Histoire du moyen-âge, reproduit l'erreur de Ginguené et la confirme par les paroles suivantes : « On est étonné de la ressemblance du plan de Latini et de celui de Dante. » Il faut que cet écrivain n'ait jamais lu le *Tesoretto*, qui ne se rapproche du

(1) *Hist. Ang.*, an 1196.
(2) Poesia a foggia di frottola.

triple poème de Dante que sous un seul rapport; les deux ouvrages, comme la plupart des produits de l'imagination au moyen-âge, affectent la forme d'une vision. D'ailleurs l'idée première, la conception, les détails, tout diffère. Voilà les erreurs grossières auxquelles on se trouve exposé lorsque l'on parle étourdiment des littératures étrangères, et surtout d'une littérature aussi complexe, aussi variée, aussi vaste, que la littérature italienne. La diversité des goûts et des localités ; les nombreux et bizarres systèmes adoptés par des académies opposées; les rivalités, les intérêts politiques, les croyances religieuses, la superstition, la crainte, la vanité, ont jeté sur l'histoire littéraire d'Italie un voile obscur qu'il est difficile de soulever. Comment Tiraboschi, défenseur des papes, aurait-il rendu justice à Dante leur ennemi? Son devoir était de le décrier, et il n'a pas manqué de citer le détestable *Tesoretto* de Latini, comme le modèle de la *Divine Comédie:* M. Ginguené, qui copie presque toujours Tiraboschi en épurant son style, a répéte cette fausseté, qui s'est accréditée et que M. Hallam nous a transmise.

Pendant le moyen-âge, nous l'avons prouvé, rien de plus commun que les visions : une habitude établie, résultant des mœurs et des idées chrétiennes, une sorte de lieu-commun poétique et dévot, une espèce de mythologie populaire qui consacrait les fantasmagories infernales et célestes, les offraient à l'admiration du vulgaire. Dante a-t-il consulté les visions monacales qui pullulaient autour de lui? A-t-il pensé à les imiter? Je ne le crois pas. Soumis, comme tous les hommes de génie, à l'influence de son siècle (1), il s'est emparé de la pensée la plus universelle,

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, *de l'Originalité dans l'Imitation*, etc.

la plus accréditée, la plus commune. Il s'en est servi, comme Homère a fait usage du polythéisme hellénique. Le chef-d'œuvre du génie, la plus haute preuve de sa puissance, consistent à saisir ainsi l'âme même et la pensée intime d'une époque, pour les idéaliser, les agrandir et les transmettre sous une forme impérissable, à l'étonnement des âges suivants. Créer n'appartient pas à la faiblesse humaine (1); c'est assez pour le génie de vaincre le temps, de perpétuer des souvenirs fugitifs, de représenter à jamais son siècle, et de prêter une réalité immortelle à ces idées variables, que la marche des événements et des révolutions du monde moral ne cessent d'entraîner et de métamorphoser dans leur cours.

Que le poète italien ait appelé le diable le *grand ver* (2), et que cette singulière expression se retrouve dans Albéric; que Dante se fasse enlever par un aigle, et Albéric par une colombe : ce ne sont pas là des preuves concluantes, des indices manifestes, que l'auteur de la *Divine Comédie* ait consulté, imité, copié le moine du mont Cassin. Dans le vieux langage italien, comme dans l'ancien idiôme allemand (*worm*), *ver* et *serpent* sont synonymes; et il n'est pas étonnant que le poète et le moine aient choisi, pour visiter le purgatoire, la même route et le même guide, dont Ezéchiel (3) et Habbakuk (4) se sont servis. Une question plus importante se présente, il s'agit d'examiner si Albéric et Dante ont employé les mêmes moyens pour atteindre le même but; si le poète, en em-

(1) V. nos études sur l'Antiquité.
(2) Il gran verme. *Inferno*, c. 34.
(3) C. 8, v. 3.
(4) Daniel, c. 2.

pruntant cette mythologie alors en crédit, n'a voulu que composer à son tour un récit merveilleux, terrible et dévot.

---

§ II.

Dante homme politique. — L'Europe au XIVe siècle. — Œuvre de Grégoire VII. — Bienfaits et omnipotence du Saint-Siége.

Ici se révèle la sublime originalité de Dante. Ne voyez plus en lui un conteur de miracles, mais un homme politique, le Barde mystique d'une conspiration gigantesque ; — le réformateur, le vengeur de son siècle, le fléau des crimes, le messager de colère et de pardon. Ce grand théâtre où l'enfer, le ciel et le purgatoire se pressent, cet ouvrage sacré « auquel ont coopéré le ciel et la terre (1) ; » c'est de l'histoire et de la satyre, une Ode et un Sermon ; c'est une forte leçon pour les hommes. Tous les maux et les vices de l'Italie, toutes ses plaies invétérées s'y trouvent à nu. La voix de Dieu même vient avertir la puissance, menacer les trônes, annoncer l'inévitable foudre de sa vengeance. Pontifes, votre grandeur chancelle, si vous trahissez vos devoirs ; la malédiction des siècles vous attend ! Hommes politiques, votre nom, livré à une ignominie séculaire, rappellera éternellement vos lâchetés ! Italiens, qui

(1) Il poema sacro
Al qual han posto mano e cielo e terra.

Paradis, c. 25.

ouvrez vos portes aux bataillons étrangers, la servitude en ce monde et la douleur dans l'autre, tel est votre partage! Qui que vous soyez, si vous préférez à l'exercice de l'équité les jouissances temporelles, si la vertu vous est moins chère que le plaisir, tremblez! Tel est le caractère de cette œuvre; drame, sermon, satire, épopée, hymne tout à la fois; tel est le but que voulut atteindre cet homme extraordinaire, créateur de la poésie et de l'idiome italiens.

Pour accomplir son dessein, Dante se servit des seules ressources que lui offrit son époque. Il ne parla pas à ses contemporains le langage inutile de cette philosophie morale qu'ils n'eussent pas écoutée ou qu'ils n'eussent pas comprise. Il employa, pour les frapper, leurs propres armes, et ne mit en œuvre que les matériaux qui lui étaient fournis par les idées et les mœurs contemporaines. Il leur montra le ciel et l'enfer. La théologie fut sa muse : l'intérêt de son drame fut l'éternité!

Jetons un coup-d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque : le tableau de la politique et des mœurs italiennes, du Xe au XIVe siècle, est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur le Dante.

Esclaves attachés à la glèbe, les serfs osaient à peine lever la tête : les seigneurs féodaux ne connaissaient qu'un suzerain, Dieu ; la terreur inspirée par les foudres célestes était le seul contre-poids de leur tyrannie. La force régnait; la puissance était le droit. Des ombres de monarques s'asseyaient sur des trônes incertains; pressés de tous côtés par leurs grands vasssaux, ils obéissaient au lieu de commander. Cette organisation, qui n'était après tout qu'une aristocratie armée, reconnaissait une souveraineté, celle de la religion. Le clergé, dépositaire de la loi canonique, sentit qu'il était le maître, et que ces rois, ces vassaux, ces

chevaliers, ces bourgeois, ces esclaves, tremblants au nom de Christ et de sa Mère céleste, ne composaient qu'un seul peuple chrétien, dont les ministres du Très-Haut pouvaient à leur gré diriger les mouvements. De là naquit l'omnipotence des papes ; on aurait tort de la signaler comme funeste. Les pontifes secondèrent les progrès de la civilisation. Un violent désir de liberté, d'équité, d'indépendance, couvait dans les villes d'Italie ; ce fut le clergé qui aida leurs efforts et satisfit leurs besoins. Les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à l'époque où Dante vécut, furent témoins de la grande révolution suscitée par ce pape, l'un des géans de l'histoire moderne.

Ce vieillard, pour changer le monde, n'a prononcé qu'une parole : *J'excommunie !* Ce talisman a forcé les princes à céder au pape les domaines attribués à la subsistance du clergé et à son entretien. Bientôt la milice romaine se trouva répartie sur tous les points de la chrétienté. Toutes les propriétés des moines, propriétés aussi étendues qu bien cultivées, relevèrent du souverain pontife. Les prêtres, en quelque lieu qu'ils fussent, devinrent sujets du pape ; Grégoire, monarque universel, eut un pied dans tous les royaumes chrétiens.

Après avoir enlevé aux rois une portion de leur héritage, et élevé la puissance morale au-dessus de la puissance brutale, Grégoire voulut affermir sa puissance sur ses propres troupes. En empêchant les prêtres de se marier, il fit du clergé une armée sainte, isolée de la terre, étrangère aux affections et aux sentiments vulgaires ; ne vivant que pour elle-même et pour son propre pouvoir. On résista : le clergé italien eut de la peine à se plier à cette loi de chasteté nouvelle ; une fois l'obstacle vaincu, la

conquête opérée par cette institution fut immense, et d'une fécondité dont il est difficile de calculer les résultats. Le clergé, la papauté, l'Italie devinrent le point central de l'Europe chrétienne. Rome fut désormais la patrie commune du sacerdoce; cette vaste confraternité ecclésiastique, recevant directement du Vatican son pouvoir, son éclat, sa fortune, n'appartint plus qu'à elle-même. Rome fit la loi au monde.

Le dernier projet de Grégoire, projet qui devait mettre le sceau à cette immense entreprise et qu'il ne put accomplir de son vivant, fut celui des croisades. Deux de ses lettres prouvent (1) qu'il en avait déjà mûri le plan et disposé les préparatifs, lorsque la mort l'enleva. Par ce moyen, dont ses successeurs ne manquèrent par de se prévaloir, les rois devinrent de simples généraux, obéissant à Rome; pendant un demi-siècle les ordres du Vatican dirigèrent la marche des armées; et, à la voix du pontife, l'Occident, s'ébranlant comme un seul homme, se précipita sur l'Orient.

Ainsi l'Italie s'éleva jusqu'à un degré de puissance morale et politique, aussi subit que merveilleux. Déjà l'anathême de Grégoire, lancé contre le roi des Romains, avait dégagé l'Italie de ces liens de vasselage qui l'enchaînaient à l'Empire. Bientôt la population augmente avec la richesse et le crédit. Là où se trouvaient éparses quelques cabanes, habitées par des pâtres, on bâtit des palais, résidences de magistrats indépendants. Des républiques naissent comme par magie. Le laboureur, affranchi par les Indulgences attachées aux croisades, cultive sa propre terre et en recueille les fruits. On ne tremble plus

(1) Voyez le recueil de Labbe.

sous le glaive des seigneurs, qui se battent en Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur. La prépondérance féodale est affaiblie. Les navires nécessaires aux expéditions saintes sont construits dans les chantiers des villes italiennes. Toutes les classes de citoyens prennent part au mouvement : tout s'anime, tout s'exalte; la navigation ouvre un débouché aux produits des manufactures, accroît l'industrie, la richesse et le savoir. L'Italie remplit les ports de ses vaisseaux, les magasins de ses marchandises. Les draps de Florence et les armes fabriquées à Milan suffisent aux besoins de tous les peuples et à l'équipement de toutes les armées d'Europe. L'argent et l'or, que le commerce répand en Italie, se divisent à l'infini, se répandent dans les derniers rangs de la société et augmentent le nombre des citoyens utiles, intéressés à son bien-être. L'inégalité des fortunes devient moins sensible : la prépondérance des nobles est contrebalancée par l'influence des grands capitalistes. Époque glorieuse, où l'on voit les Pisans conquérir les îles Baléares, et découvrir les Canaries; Gênes s'entourer, en moins de deux mois, d'une ceinture de murailles et de fortifications; les Milanais, chassés de leur ville réduite en cendres, passer deux années sans asile, au milieu des champs, puis reprendre les armes, tailler en pièces les troupes de Frédéric Barberousse, et le forcer à reconnaître leur indépendance.

---

§ III.

Démocratie guelfe. — Aristocratie ghibelline. — Position du Dante. — Son ghibellinisme.

Souvent ces républiques italiennes se faisaient la guerre; mais l'ennemi commun venait-il à se présenter, leurs armes se tournaient contre l'envahisseur, et le pape se mettait à leur tête.

Un long combat s'éleva donc entre les papes, défenseurs de l'indépendance italienne, et les empereurs germains. Le pape et le clergé se trouvèrent à la tête d'une espèce de croisade en faveur de la liberté; l'Italie reconnaissante s'attacha de plus en plus à ses pontifes. Comme il arrive presque toujours, la protection dégénéra en tyrannie; et, dans ces pontifes si chéris et si justement admirés, l'Italie craignit de voir des oppresseurs. Le Vatican voulut lancer l'anathème pour assurer son pouvoir; employées tour-à-tour contre des amis et des ennemis, les excommunications perdirent leur force. Les papes, étonnés de leur déchéance, se virent forcés d'avoir recours aux armes étrangères. Le Saint-Siége et la cour de France formèrent une alliance étroite : les chevaliers français inondèrent l'Italie; et usurpant au nom du souverain pontife l'autorité suprême, promettant la liberté, commandant la concorde, ils apportèrent, avec ces paroles flatteuses et ces brillants dehors, l'esclavage, la trahison et la discorde. Le parti populaire et démocratique, redoutant la domination de l'empire, s'attachait à la France et servait les intérêts du Saint-Siége. Les classes

supérieures préféraient la suzeraineté germanique du roi des Romains. Les uns, sous le nom de *Guelfes*, favorisaient une démocratie soumise au Vatican et protégée par le roi de France ; les autres, sous le nom de *Ghibellins*, voulaient que le gouvernement fût confié aux citoyens les plus riches et assujetti au vasselage impérial.

Par son caractère personnel et par ses liaisons, Dante était ghibellin. Il craignait moins la suzeraineté lointaine et peu vigoureuse de l'empire que le joug théocratique de Rome et les extorsions de la France. Il avait de l'éloignement pour la démocratie. Cette âme fière et hautaine, cet esprit exalté et platonicien se révoltaient à la fois contre le gouvernement populaire, contre les prétentions de Rome et contre l'ambition des rois de France. Quand Boniface VIII voulut ouvrir à un prince du sang français les portes de Florence, Dante refusa de l'admettre : telle fut la cause de l'exil du Dante. Vers l'an 1316, les amis du poète obtinrent du gouvernement florentin son rappel et sa réintégration, sous condition qu'il ferait amende honorable dans l'église cathérale de Florence, et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent. Voici ce qu'il répondit à un de ses parents, ecclésiastique (1) :

« Votre lettre, que j'ai reçue avec le respect et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie : je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'il est plus rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mûrement réfléchi, je vais vous répondre : peut-être ma résolution ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de certains esprits pusillanimes ; je m'en remets

(1) *Pluteum* 29. *Codex* 8, p. 123. Bibl. Laurentiana. MS.

affectueusement au jugement que portera votre prudence. Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs autres amis m'avaient déjà fait savoir ; c'est-à-dire que « d'après une ordonnance rendue récemment à Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans ma patrie, sous condition de payer une certaine amende et de me soumettre à l'humiliation de demander mon pardon et de le recevoir : » en quoi, mon père, je remarque deux choses risibles et impertinentes, je le dis, mon père, non pour vous qui, dans vos lettres, dictées par la discrétion et la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce par cette glorieuse voie que Dante, après quinze années d'exil, doit rentrer dans sa patrie ? Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience pure, que tout le monde connaît; est-ce là ce qu'ont mérité les sueurs et les fatigues de ses études ? Loin de moi, loin d'un homme que la philosophie console et anime, cette bassesse intéressée, cette abjection de l'âme, qui s'offre pieds et poings liés à la honte et à l'infamie ! Loin de moi, qui toute ma vie ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'argent mon pardon, et de payer mes persécuteurs comme s'ils étaient mes bienfaiteurs ! Non, mon père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma patrie ! Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'indiquer une route honorable, un moyen qui ne porte pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je revolerai dans vos bras; mais si, pour rentrer à Florence, il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentrerai à Florence. Eh quoi ! ne jouirai-je pas dans tous les pays de la vue des astres du ciel ? Ne pourrai-je pas, dans tous les lieux de la terre, contempler avec délices l'image de l'éternelle vérité ? Et faut-il que je commence par m'avilir,

par me rendre infâme aux yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie? Au surplus, le pain ne me manquera pas! »

« In licteris vestris et reverentia debita et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis ex animo (1). Grata mente ac diligenti animadversione concepi, etenim tanto districtius me obligastis, quanto rarius exules invenire amicos contingit. Ad illam vero significata respondeo : et si non eatenus qualiter forsan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri consilii ante judicium, affectuose deposco. Ecce igitur quod per licteras vestri meique nepotis, necnon quamplurium amicorum significatum est mihi. Per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum. Quod si solvere vellem certam pecunie quantitatem, vellemque pati notam oblationis et absolvi possem et redire at (2) presens. In quo quidem duo ridenda et male perconciliata per illos qui tali (3) expresserunt : nam vestre lictere discretius et consultius clausulate nicil de talibus continebant. Est ne illa revocatio gloriosa qua D. All. (4) revocatur in patriam per trilustrium fere perpessus exilium? Hecne meruit conscientia manifesta quibuslibet? Hec sudor et labor continuatus in studiis? absit a viro philosophie domestico temeraria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam cioli et aliorum infamiam quasi vinctus ipse se patiatur efferri. Absit a viro predicante justitiam, ut perpessus injuriam inferentibus (5). Velud bene-merentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi, sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que fame D. (6) que onori non deroget, illam non lentis passibus acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur, nunquam

(1) Il y a dans le manuscrit une faute de ponctuation. On doit lire : *Quam repatriatio mea curæ sit vobis, ex animo, gratâ mente ac*, etc.. etc.

(2) *Ad.*

(3) *Talia.*

(4) *Dantes Aligherius.*

(5) Faute de ponctuation. Il faut supprimer le point.

(6) *Dantis.*

Florentinam intrabo. Quidni nonne solis astrorumque speculatio ubique conspicuam? Nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub cœlo, ni prius inglorium, imo ignominiosum populo Florentineque civitati me reddam? quippe panis non deficiet.

Ce sublime élan de l'âme de Dante, témoignage de l'indomptable force qui caractérisait le vieillard ghibellin, jette plus de jour sur son caractère que vingt volumes de notes.

Fidèle à ses dogmes politiques, il essaya ensuite de prouver, dans son traité *De Monarchiâ*, que l'ascendant des papes et leur obstination à s'immiscer dans les affaires temporelles de l'Italie avaient causé jusqu'alors toutes les calamités de son pays. Puis, lorsque la translation du Saint-Siége dans le comté d'Avignon et la nomination successive de plusieurs papes français eurent assuré l'avantage au parti guelfe, le poète exilé adressa aux cardinaux (1) une longue lettre pour les conjurer, au nom de l'indépendance nationale, de se prémunir contre les séductions de l'influence française, et de n'élire dorénavant que des pontifes italiens.

C'est au milieu de ces mouvements politiques, l'âme ulcérée par les souffrances de l'exil, obsédé par de tristes présages et voyant son parti abattu, que Dante écrivit son poème. Avant l'époque de son bannissement et lorsqu'il remplissait une magistrature à Florence, on le vit, équitable et sévère pour les deux factions qui déchiraient sa patrie, infliger le même châtiment aux chefs ghibellins et guelfes. Mais quand ses concitoyens l'eurent frappé d'exil et de politique; lorsqu'il fut obligé de traîner de ville en ville une vie pauvre et fière, un nom flétri par une sen-

(1) V. Villani, l. IX, c. 4.

tence injuste, et en butte à la haine des vainqueurs, tout son courroux s'éveilla; les fautes, les crimes qui l'entouraient, consignés dans son poème, retentirent jusqu'à nous.

---

§ IV.

Esprit de l'époque. — Les Pénitents blancs. — Naissance de l'épopée dantesque. — Génie de Dante. — Des poètes synthétiques.

Cette satire politique eût manqué son but et n'eût fait aucune impression sur les esprits, si les idées religieuses ne s'y fussent mêlées. Le clergé régnait. On attendait la fin du monde. Il faut lire, pour se faire une idée de l'état moral de l'Europe, les pages dans lesquelles Léonard Arétin, raconte le bizarre évènement dont il fut témoin, en l'an 1400.

« Au milieu des alarmes et des troubles de la guerre civile on vit quelque chose d'extraordinaire. Tous les habitants de chaque cité s'habillèrent en blanc, se réunirent par troupes et s'acheminèrent à travers le pays, récitant des psaumes, chantant des cantiques, ne vivant que de pain et d'eau. Ils invoquaient la clémence du Très-Haut, et lui demandaient d'oublier les crimes des hommes, et d'accorder la paix à l'Italie. Bientôt tous les Italiens, sans distinction, revêtirent cette livrée de la sainteté et de l'innocence. Toute guerre cessa; plus d'inimitiés, plus de querelles. Les villes ennemies qui, peu de semaines auparavant, se faisaient une guerre à mort, posèrent les armes.

On ne cite pas une seule offense, une seule trahison commise pendant cette trève, qui dura deux mois entiers : on ne pensait qu'à honorer Dieu et à pardonner. L'origine de cet évènement n'est pas bien connue. On dit que les premiers pélerins blancs descendirent des Alpes dans la Lombardie, et que, dans leur marche, entraînant toute la population qui suivait leur exemple, ils pénétrèrent jusqu'à Venise. Les habitants de Lucques furent les premiers qui adoptèrent le vêtement blanc et se rendirent à Florence; leur présence y excita une ferveur de dévotion si ardente, que ceux qui les avaient d'abord raillés et blâmés, ne tardèrent pas à prendre le même costume et à se joindre aux processions, comme si une subite inspiration les eût saisis. Le peuple florentin se divisa en quatre troupes, qui suivirent différentes directions, furent partout accueillies comme les Lucquois l'avaient été à Florence, et parcoururent l'Italie. Cependant cette grande dévotion s'apaisa et l'on courut de nouveau aux armes (1). »

Des sectes manichéennes, prétendant à la pureté et à la sainteté, se livraient, s'il faut en croire les chroniqueurs du temps, à tout ce que la débauche a de plus infâme. Saint Dominique fondait l'inquisition. Les milices errantes de saint François et de saint Dominique prêtaient aux papes leur secours de la ruse, de l'hypocrisie et de l'espionnage. Démocratiquement constitués, ces moines ne ressemblaient nullement aux Bernardins, aux Bénédictins, qui avaient vécu comme de saints patriarches, de sévères ascètes ou des seigneurs féodaux. Ils s'introduisaient dans les familles, se montraient dans tous les lieux à la fois, couvraient le pays entier, se faisaient vénérer, haïr et craindre, et don-

(1) *Hist. Flor.*, l. XII, c. 1.

naient au peuple le spectacle de leur humilité pulmonate, de leurs haillons et de leurs austérités.

Ces frères mendiants (*i frati*), que l'on ne doit pas confondre avec les moines (*monaci*), furent institués pour soutenir le pouvoir de Rome, dont la prévoyante politique entrevoyait les germes de sa décadence. De semblables vues, une politique analogue, présidèrent, deux cent cinquante ans plus tard, à l'institution des *Jésuites*, véritables frères mendiants du seizième et du dix-septième siècle. Comme leurs prédécesseurs, ces derniers firent profession d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'abnégation totale : l'époque plus avancée où ils vécurent leur inspira le désir d'appliquer au succès de leurs desseins les sciences et les arts, que les capucins et les franciscains avaient dédaignés. En changeant de tactique, c'était un résultat semblable qu'ils voulaient obtenir. Les mêmes clameurs qui les assaillirent, s'étaient élevées deux cents ans auparavant contre les sectateurs de saint Dominique et de saint François. Ouvrez les annales de l'anglais Mathieu Pâris ; vous croirez que ce sont les jésuites modernes qu'il désigne d'avance, lorsqu'il parle des *frères mendiants*. « Le peuple les nomme, dit-il, hypocrites, fourbes, traîtres, flatteurs des rois, conseillers intéressés des princes et des grands, successeurs de l'antechrist, faux apôtres, ennemis de la vraie religion, prévaricateurs, thésauriseurs, violateurs du secret de la confession, usurpateurs de provinces, ambitieux qui cachent leurs vices sous le voile de la piété (1). »

En vain le cri public attaqua cette armée errante et mendiante ; ses membres jouissaient d'un pouvoir immense. Les dominicains multiplièrent les auto-da-fé à tel point que Benoit XI, quoique dominicain lui même, fut obligé de

(1) An. 1256, p. 939. Ed. 1640.

réprimer, au moyen d'un bref comminatoire, leur zèle et leur empressement à brûler les hérétiques (1). Un franciscain, Frà Giovani de Vicence, changeait les institutions de la Lombardie. On voyait tous les mois quelques astrologues ou sorciers périr dans les flammes. Au milieu de ces cruautés, Pierre d'Ascoli niait l'existence des êtres immatériels; Guido Cavalcanti publiait ses méditations contre l'existence de Dieu. Chaos étrange : tourbillon confus et orageux dont le point central était toujours cette pensée religieuse, si cruellement profanée, objet d'un culte si aveugle et si ardent.

Que l'on rassemble dans son esprit tous les éléments dont se composait l'état politique, religieux et moral de l'Italie : on verra naître, de leur fusion spontanée, le chef-d'œuvre qui a immortalisé Dante. La source du pathétique qu'il emploie avec tant de succès, est la religion : c'est par elle, c'est au moyen des terreurs et des espérances pieuses qu'il a remué les passions, touché les cœurs, effrayé les imaginations, exercé la fonction sublime de vengeur et de rémunérateur, de distributeur des peines et des récompenses. Pour inculquer, avec plus de force cette leçon solennelle, il a placé l'action de son drame dans cette semaine du jubilé où deux cent mille étrangers par jour se pressaient aux portes de Rome (2), et où l'Europe affluait dans la capitale de la chrétienté pour y obtenir les indulgences promises. Puis, ouvrant aux regards étonnés de ses contemporains une immense et triple scène, il y a jeté l'histoire entière de son époque; littérature, science, coutumes, théologie, astronomie; personnages connus; crimi-

(1) 11 mars 1304.
(2) Muratori, *Annal.*, an. 1300.

nels et héros; hommes célèbres par eurs vertus ou leurs fautes; enfin tout ce que l'on savait, tout ce que l'on supposait, tout ce qui excitait l'intérêt, la crainte, la haine ou l'amour. Aucune des passions humaines n'est oubliée par lui : religions, âges, sexes, peuples, sont les acteurs de son drame. Il ne confond rien; il individualise. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend le lecteur par la précision des détails. Idées, actions, émotions, sont caractérisées par lui avec une admirable profondeur : il les classe, les divise, les place tour-à-tour au milieu des gloires célestes, des tortures infernales et des espérances du purgatoire. Chacun de ses personnages est pour lui un objet d'études. Il répète leur langage, observe leurs traits, reproduit leur physionomie, leur parle, leur répond, les plaint, les blâme ou les maudit : et, par un prodige que lui seul a pu produire, toutes ces allusions, si minutieuses et si nombreuses, qui jettent une lumière si forte sur les caractères qu'il observe, sont aussi rapides que vives. Il lui suffit d'un mot pour achever son analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait; le sublime, chez le Dante, illumine comme l'éclair.

Cette énergique concentration de sa pensée l'élève au-dessus de presque tous les écrivains connus. Shakspeare et Tacite, l'un avec une abondance plus poétique et une variété plus brillante, l'autre avec une éloquence plus travaillée et plus oratoire, se rapprochent seuls de cette puissance d'intelligence qui caractérise le Florentin. Mais chez ce dernier il y a plus de passion que dans Shakspeare, plus de grandeur que chez Tacite; pour la simplicité naïve, il surpasse l'un et l'autre.

Veut-il dépeindre ce Sordello, qui, après de longs et

inutiles efforts pour assurer l'indépendance de l'Italie, après une vie active, remplie d'inutiles sacrifices, mourut navré de désespoir? Il place ce citoyen dévoué dans le Purgatoire, où il le montre isolé des autres ombres, taciturne, sombre, immobile. Toutes les âmes, curieuses de savoir des nouvelles de leur patrie, s'attachent aux pas de Dante. Sordello seul reste à sa place :

« Il ne dit pas un mot; mais il nous laisse aller, fixant sur nous de longs regards, semblable au lion qui veille et repose (1). »

Le poète trouve ainsi moyen de faire connaître, en quelques paroles, un grand caractère, non par son activité et le déploiement de sa force, mais par son inaction et son silence. Souvent il lui arrive de resserrer en trois vers ou même en un seul, la vie d'un prince, d'un guerrier, d'un pape. Quand il est question de saint Célestin, qui refusa le pontificat et céda aux suggestions de son successeur Urbain VIII, il ne le nomme pas; il se contente de désigner « l'homme qui, par lâcheté, accomplit *le grand refus* (2). » S'il rencontre dans le Purgatoire cette infortunée Madonna Pia, que son mari jaloux fit périr d'une mort lente, en la condamnant à rester exposée aux miasmes contagieux qui s'exhalaient des Maremmes, il la fait parler ainsi : « Quand tu reverras le monde où j'ai vécu,

(1) Esso non ne diceva alcuna cosa,
Ma lasciava andar, sempre guardando
A guisa di leon quando si posa.

Purgat., c. 6, 64.

(2) Colui
Che fece per viltade il gran rifiuto.

Infern., c. 3, 60.

rappelle-toi mon souvenir. Je me nommais Pia. Sienne me donna la vie; les Maremmes me l'ont ôtée. Il le sait bien, celui qui orna mon doigt de l'anneau et y fit briller le diamant des noces (1). »

Il faut lire dans l'original cet admirable passage, dont la mélodie tendre et mélancolique augmente l'effet. D'abord Madonna Pia veut qu'on se souvienne d'elle; rien de plus touchant que le désir qu'elle exprime de vivre encore dans la mémoire de ses amis. La timidité de sa demande; la manière dont elle se fait connaître, sans s'excuser ni blâmer l'auteur de sa mort; le souvenir de ce mari qu'elle ne rappelle qu'en faisant allusion aux premiers gages de sa foi et non à sa barbarie; ces douces idées de bonheur et de joie domestiques, qui se trouvent ramenées dans le dernier vers, forment l'ensemble le plus pathétique, dans son laconisme et sa simplicité.

Ce don mystérieux, cette puissance qui concentre en un seul foyer beaucoup de sentiments, d'idées, d'images et de souvenirs, c'est le génie. Le génie ne procède point par analyse, mais par synthèse. Chez les grands poètes il n'y a pas un seul vers remarquable, qui ne soit le résultat d'une longue série de pensées, d'émotions, d'inspirations, de méditations; la fusion de ces éléments s'opère à l'insu de l'auteur lui-même. Chez lui les impressions ont plus de force, les mouvements de l'esprit sont plus rapides et plus nombreux; toutes les évolutions de l'intelligence, si je puis

(1) Ricordati di me : che son la Pia.
Sienna mi fe. Disfecemmi Maremma;
Salle colui che inanellata pria
Disposando m'avea con la sua gemma.

Purgat., c. 5, ult.

ainsi parler, sont plus puissantes et plus faciles. Il combine plus aisément le sentiment avec la réflexion et la réflexion avec les faits. Il est né avec les mêmes facultés que les autres hommes; il ne diffère d'eux que par l'activité, l'ardeur et le mouvement dont ces facultés sont douées.

Si le poète et l'homme éloquent doivent leur force à cette concentration que j'ai essayé d'expliquer et dont le Dante m'a offert de si curieux exemples, le critique suit une route absolument différente. L'un compose, l'autre décompose. Ce que le premier a créé par inspiration, le second s'occupe à le défaire, pour ainsi dire, pièce à pièce. Lorsque, dans les temps de civilisation très-avancée, quelques-unes des facultés du critique et du poète viennent à se combiner dans les mêmes intelligences, une nouvelle poésie naît alors, moins franche, moins naïve, plus brillante, mêlée de métaphysique et de connaissance du monde; c'est la poésie des Pope, des Horace et des Voltaire. De tous les poètes primitifs, qui ont chanté, pour obéir à un mouvement instinctif, Homère, l'auteur des Niebelungen et Dante sont les premiers et les plus grands. Tout ce qui les entourait s'est reflété dans leurs poèmes.

---

§ V.

D'un mot de Schlegel contre le Dante. — Caractère personnel et caractère poétique de ce dernier.

Je ne développerai pas longuement les analogies et les différences qui se trouvent entre le rhapsode grec et le chan-

tre ghibellin. Le premier représente la beauté hellénique dans sa pureté originelle, le second s'offre à nous, symbole terrible du moyen-âge. On lui a reproché (1) une certaine austérité dure et cruelle, un esprit altier et inflexible qui se fait sentir jusque dans ses vers, une aspérité que M. Schlegel nomme *ghibelline*. Nous regardons cette critique comme injuste et dictée par le désir qu'avait l'écrivain allemand, de venger les pontifes, souvent attaqués par Dante. Indigent, exilé, Dante avait droit de se plaindre : en face des calamités de sa patrie, il avait le droit d'en maudire les auteurs; mais l'âme la plus forte et la plus sensible se trahit à chaque instant dans son ouvrage. Il l'a semé de comparaisons délicieuses, tirées de la vie champêtre ou qui s'y rapportent; et sous le voile allégorique qu'il a tissu, la sincérité de son amour pour Béatrix, compagne de sa première enfance, objet de la passion de sa vie entière, nous apparaît constamment pour modérer son courroux et adoucir le sentiment de ses regrets. Il est vrai que le souvenir des injures qu'il a reçues le poursuit dans les régions mêmes de la lumière éternelle, qu'il dit avec tout son siècle :

Un bel honneur s'acquiert, lorsqu'on sait se venger (1).

qu'au milieu des anges et des saints, le nom de Florence lui cause une émotion triste, pénible et sombre; mais dans

(1) F. Schlegel. *Histoire de la Littérature*, chap. IX.

(2) Che bel onor s'acquista in far vendetta.
Canzoni.

Ce vers ne se trouve pas dans l'*Enfer* de Dante, mais dans une des *Canzoni* les plus tendres que ce poète ait écrites.

combien de passages se manifestent l'ardeur, la délicatesse, la bonté de ce cœur si grand et si passionné!

Lisez son *Convito;* il y parle de sa patrie avec la tendresse la plus ardente. Il nomme l'injustice de ses concitoyens *une erreur*, et non un crime; il prie Dieu « que ses ossements puissent reposer un jour dans cette patrie si chère. Ah! si le maître de l'univers avait voulu que l'on n'eût commis envers moi aucune erreur, et qu'un châtiment injuste ne m'eût pas été infligé! si je n'avais pas souffert la pauvreté et l'exil! Si les habitants de cette belle et célèbre fille de Rome, Florence, ne m'eussent pas rejeté loin du doux sein de la patrie qui m'a nourri et élevé jusqu'à mon âge mûr! Et puissé-je encore (tout mon cœur le désire!) y reposer mon âme fatiguée, et y finir les jours que le ciel me réserve (1)! » Cette traduction ne donne qu'une faible et imparfaite idée de cette éloquente apostrophe.

Il faut se souvenir que de son temps, la vengeance était un devoir et une loi; laisser une offense impunie, c'était perdre sa dignité d'homme. Quand notre poète parcourt l'enfer, une ombre menaçante fixe sur lui des regards farouches; Virgile, qui le voit s'arrêter, l'engage à continuer sa route. « Si vous saviez pourquoi je reste immobile, dit le Florentin, vous me pardonneriez : dans

(1) « Ahi! piaciuto fosse al dispensatore dell' universo che la cagione della mia scusa non mai fosse stata! Che ne altri contro me avria fallito, ne io sofferto avrei pena ingiustamente; pena, dico, d'esilio e di povertà, poichè fu piacere dei cittadini della bellissima e famosissima figlia di Roma, Fiorenza, di gittarmi fuori del suo dolce seno, nel quale nato e nudrito fui fino al colmo della mia vita; e nel quale, con buona pace di quella, desidero con tutto il cuore di riposare l'animo staneo, e terminare il tempo che mi e dato. »

l'abîme j'ai cru reconnaître un de mes parents. — En effet, reprend Virgile, une ombre vous désigne du doigt avec un air de menace. — Oh ! mon maître, celui-là fut tué par un ennemi ; et sa mort n'a été vengée par aucun de ceux qui partagent son affront : voilà pourquoi il me dédaigne (1) ! »

Avec Dante commence, de lui seul date la civilisation de la péninsule italique. Sans être versé dans l'étude de l'idiome provençal, sans avoir suivi avec soin le progrès des lumières renaissantes, de Naples à Florence et de Florence à Rome, on ne peut le comprendre. Il faut tirer de la poudre des bibliothèques tout ce qui peut jeter de la clarté sur les treizième et quatorzième siècles, déchiffrer des manuscrits, étudier les mœurs et les coutumes de l'Italie, sous le pontificat de Boniface et de ses prédécesseurs pour connaître Dante. La plupart de ses biographes, M. Ozanam (2) excepté, confondent l'époque de Dante avec celle de Boccace et Pétrarque : rien ne se ressemble moins. Ces deux derniers commencent une nouvelle ère littéraire; Dante constitue à lui seul toute une littérature. Dante a vu périr les républiques italiennes ; froissé de leur chute, il a consacré dans ses vers le souvenir de son indignation et de sa douleur. Boccace et Pétrarque, au contraire, ont vécu dans une époque nouvelle, sous un gouvernement nouveau, résultat de la révolution dont le poète de la *Divine-Comédie* avait été le témoin et la victime.

(1) *Inferno*, c. 29.
(2) Dante Alighieri, etc.

§ VI.

Du symbolisme platonique chez le Dante. — Commentateurs du Dante. — Obscurité mystique. — Interprétation de ses énigmes, dans le sens d'un complot politique.

L'un des éléments principaux de ce poème unique, c'est ce platonisme emprunté aux chants d'amour des Provençaux, et qui se répand comme un voile hiéroglyphique sur toute la poésie italienne, depuis l'an 1100 jusqu'à l'an 1300 de l'ère chrétienne. Les écrivains du Nord eux-mêmes ont emprunté du Midi cette passion idéale qui se retrouve dans les sonnets élégiaques de Shakspeare et dans le roman de Philippe Sidney, prototype de l'*Astrée* de D'Urfé.

Les élans de l'âme qu'une force secrète entraîne vers la beauté éthérée, vers la grandeur suprême, vers la source unique de la beauté et de la grandeur ont été confondus par eux avec l'amour terrestre. Dante, ce poète sculpteur, dont toutes les idées se présentent vêtues de formes visibles et palpables, dont la pensée ne se voile jamais de nuages; Dante, le plus plastique des poètes, le plus austère des écrivains, s'environne, non-seulement dans ses sonnets, mais encore dans son grand ouvrage, de la mystagogie de Plotin et de Jamblique. Un esprit si net, une intelligence si forte et si vigoureuse, qui exprime toujours sa pensée par le plus petit nombre de mots possible et de la manière la plus franche et la plus nue, est devenu mystique! Depuis cinq siècles, les commen-

tateurs ont succédé aux commentateurs, les bibliothèques se sont remplies de leurs œuvres, et on n'est pas venu à bout de comprendre ce que signifient ses sonnets et sa *Vita nuova*; les plus consciencieux et les plus habiles ont dû convenir que le fond de la pensée de Dante est encore un mystère, un gouffre inexploré. Il semble que le texte se soit obscurci à mesure que les commentateurs ont commenté.

La seule histoire littéraire des discussions auxquelles le texte de la *Divine Comédie* a donné lieu, occuperait un volume. Ses deux fils furent ses premiers explicateurs, ensuite vinrent les Aristotélistes et les scholastiques. Boccace monta en chaire pour éclairer le texte de Dante. A Bologne, à Pise, à Plaisance, à Venise, des professeurs *ad hoc*, semblables au Jupiter *assemble-nuages* dont parle Homère, parurent rivaliser d'ardeur et d'empressement pour grossir les ténèbres répandues sur la gloire et sur le génie du Florentin. On a conservé les noms de tous ces érudits qui ont vécu comme des insectes parasites sur le tronc d'un chêne, et dont l'existence et les travaux furent consacrés à la seule explication du Dante : Antonio Piovano, Filippo Villani, Benvenuto d'Imola, Cristoforo Landino, Alessandro Velutello, le jésuite Venturi, le père Lombardi. Après la découverte de l'impression, parurent, en trente ans, vingt éditions de la *Divine Comédie*, accompagnées de commentaires plus nébuleux que l'original. Rome et le catholicisme avaient adopté le poème sacré; le protestantisme, dès sa naissance, le réclama comme sien. Dante est un réformateur, s'écrièrent Calvin, Luther, Mélanchton et leurs prosélytes. Non, répondirent Bellarmin et les jésuites; cet enfant soumis de l'église n'a eu d'autre tort que la ferveur exagérée de ses opinions po-

litiques. Rome, donnant son approbation à toutes les éditions du Dante, laissa ce champ de bataille éternellement ouvert aux grammairiens et aux scholiastes, aux philologues et aux théologiens.

Dionisi, après avoir passé sa vie à étudier Dante, s'écrie : « Le sens mystique de sa grande œuvre est un trésor caché, difficile à découvrir. » On ne peut s'empêcher de se rappeler les vers du poète : « Beau tableau placé dans un lieu ténébreux, dont l'œil ne peut découvrir les contours, dont les couleurs et les formes ne donnent aucun plaisir ! »

Come pintura in tenebrosa parte,
Che non si può mostrare,
Nè dar diletto di color, nè d'arte.

Ugo Foscolo, après dix ans de veilles consacrées au Dante, écrit les lignes suivantes : « l'immense forêt de la poésie dantesque, après cinq siècles de fatigues, reste ensevelie dans sa primitive obscurité. Les étrangers qui, sur la foi des commentateurs, croient le comprendre, ressemblent à ceux qui, pour connaître un pays, choisissent un guide aveugle, se laissent diriger par lui et prennent pour paroles d'Évangile toutes les observations de leur cicérone ignorant. »

En 1824, un journal italien fort estimé (1) s'exprimait en ces termes : « L'allégorie de la *Divine Comédie* n'est pas connue : le voile n'a pas été soulevé. On sait que le symbole était la muse souveraine de l'intelligence à l'épo-

(1) *Biblioteca italiana*, p. 47, n° 100.

que où le poète vivait. Les siècles, en s'écoulant, ne font qu'épaissir ce voile autrefois transparent. Aujourd'hui, il est devenu presque impossible de dire ce que signifient, non-seulement une grande partie des œuvres du poète, mais encore de celles de *Pétrarque* et de *Boccace*. « Citons encore l'excellent prosateur *Perticari* qui, dans son ouvrage intitulé : *Additions au Dictionnaire della Crusca*, fait dire à Dante lui-même : « Je reconnais que la nuée mystique sous laquelle j'avais enveloppé mes hautes et sublimes pensées, ne s'est pas dissipée encore au souffle de tant d'érudits. »

Cette obscurité se rattache au symbolisme que je viens de signaler.

Toute la poésie italienne, depuis son origine jusqu'à la fin du 15e siècle, a pour élément l'amour platonique. Tous ces écrivains ont une dame de leurs pensées, un être idéal, une Laure, une Fiammetta, une Béatrix, qui meurt avant son adorateur, lui fait un cours de théologie morale, et platonise avec une subtile éloquence. C'est dans une église, pendant la semaine sainte, que cette beauté idéale apparaît à Pétrarque, à Dante, à Boccace. Rien de réel et de vivant ne la distingue. Le poète ne s'adresse à ces fées de l'imagination qu'avec le langage d'une dévotion exaltée : il semble les regarder comme types de vertu et de bonheur, non comme des femmes vivantes; et quand l'histoire vient éclairer les actions des poètes, elle est pénétrée d'étonnement. A côté de cette Laure, de cette Fiammetta et de cette Béatrix, on trouve d'autres femmes qui n'ont rien de symbolique; les unes mégères et insupportables, comme l'épouse du Dante, Xantippe de cet autre Socrate; les autres singulièrement fertiles, et qui ont donné à Pétrarque et à Boccace une longue liste d'enfants naturels. Dieu sait par

quel effort d'imagination les pétrarquistes ont tenté de concilier l'amour platonique de Pétrarque, les symboles nombreux contenus dans son *Afrique*, et sa vie brillante, savante et voluptueuse !

Un italien, Gabriele Rossetti, a cru trouver le secret de ce mystère. Selon lui, l'Italie entière, au moyen-âge, était couverte d'un réseau de conspirations anti-papales, et les obscurités contenues dans le poème dantesque ne sont que les mots d'ordre du parti. Il montre tous les talents des XIIIe, XIVe et XVe siècles, ligués secrètement contre la domination de la papauté; un jargon convenu leur servant à exprimer leurs désirs et leurs espérances ; ce chiffre bizarre s'introduisant dans la poésie et l'éloquence ; les termes consacrés à l'adoration amoureuse appliqués aux complots politiques; et ce mysticisme métaphysique prenant tout-à-coup un sens positif, destructeur, anti-religieux, j'allais dire révolutionnaire. D'aprés le même système, l'éruption du protestantisme, préparée de longue main, aurait couvé au sein de l'Europe chrétienne bien avant Luther.

Nous sommes de cet avis. Regardons ce système comme faux, exclusif et exagéré. Cependant il est vrai que la folie de l'histoire vulgaire, son erreur la plus commune, c'est cette vue courte et basse qui s'arrête sur un évènement sans lui demander ses causes préexistantes, sans l'interroger sur ses résultats. Il y a dans les choses humaines une longue chaîne électrique, d'où jaillissent par intervalle, dans les temps de crise, des étincelles et des éclairs qu'on appelle révolutions. Les esprits emportés n'aperçoivent que ces étincelles; la grande chaîne leur reste cachée.

---

§ XVII.

Protestantisme avant Luther. — Double puissance d'amour et de négation chez les peuples. — Attaque du platonisme contre les papes. — Fusion du Ghibellinisme et du platonisme.

A peine le christianisme est-il né, il tend vers l'unité, c'est-à-dire vers l'établissement de la papauté souveraine; dès que le trône pontifical s'affermit, le germe de la désunion ou du protestantisme se glisse dans la hiérarchie. Le catholicisme central a dû se résigner à une longue et pénible lutte avant de parvenir à la toute-puissance. Montanistes, ariens, iconoclastes, sabelliens, se sont groupés autour des fondations du Saint-Siége, et se sont opposés par la ruse, la violence, le prosélytisme, la dialectique, à la construction de l'édifice gigantesque; ce sont là les protestants des premiers âges. Eux aussi, ils réclament la liberté, ils s'arment de critique, ils ne veulent point qu'une autorité unique les domine et pèse sur eux. L'esprit protestant, c'est l'analyse, c'est la critique; l'esprit catholique, c'est l'autorité, c'est le pouvoir. Que l'on jette les yeux sur les annales du monde, on verra que cette distinction n'a jamais cessé d'exister. Partout les deux éléments de l'organisation humaine se sont livré un combat inévitable, et qui ne pouvait anéantir ni l'un ni l'autre. D'une part, la foi et l'amour; de l'autre, l'analyse et la critique. Sous ce point de vue Platon est catholique; Aristote, protestant. Se fier, aimer, espérer,

s'asservir volontairement à une croyance, c'est se montrer catholique. Discuter, classer, systématiser, *protester* contre la foi aveugle, soumettre la foi au jugement et le dévoûment à la réflexion, c'est se montrer protestant. Immuable subdivision de la pensée humaine, impossible à nier, et qui se reproduit chez les individus comme chez les nations. Ici, puissance de fonder; là, puissance d'examiner. Et cependant, si l'un des éléments domine à l'exclusion de l'autre, vous voyez s'établir ou le fanatisme aveugle, tel qu'il existe dans certaines confréries de moines catholiques; ou le chaos hideux des opinions contradictoires, l'analyse minutieuse et dissolvante, la négation, le *rien*, tel qu'on le peut étudier dans les pays soumis au gouvernement critique par excellence.

Le moyen-âge, morcelé quant au territoire, *un* quant aux doctrines et aux idées, admettant la hiérarchie, divinisant la soumission, profondément chrétien dans ses usages, dans son langage, même dans ses mœurs privées, un contre-poids qui devait empêcher cette unité de devenir le tombeau de la pensée. Aussi, pendant que les peuples courbaient la tête devant l'auréole du Vatican, une protestation sourde s'armait contre cette puissance. L'analyse et les catégories des scholastiques n'eurent pas d'autre berceau. Ils furent minutieux, critiques, systématiques jusqu'à la bizarrerie; ils professèrent le culte d'Aristote, sous la loi même du catholicisme, comme s'ils eussent voulu prendre leur revanche et se consoler de la foi aveugle qui les enchaînait aux mystères de la religion. Occam, Abailard, Dun Scott, Thomas d'Aquin lui-même, ne sont que les précurseurs du protestantisme.

C'est donc folie de regarder la réforme comme une explosion soudaine. Elle fut préparée par tous ceux qui

voulurent expliquer, commenter, éclaircir les dogmes du catholicisme; et par ceux qui se plongeaient dans les ténèbres du mystère de la Trinité; et par les Albigeois ou Patarins qui se soulevèrent contre l'autorité temporelle de Rome; et par les Wiclefites et Lollards qui semèrent en Angleterre et en Allemagne les germes de la haine contre le pontificat. Dès le onzième siècle, on se gênait si peu avec la cour de Rome que le pape était désigné ouvertement sous le nom de *Loup*, et Rome sous celui de *Louve*. La suprématie papale était, pour ses ennemis, *le règne visible de Satan sur la terre*. A mesure que la puissance des pontifes s'affermissait, des écoles mystérieuses, des agrégations symboliques, employant un dictionnaire spécial, ayant des signes de ralliement connus d'elles seules, se répandaient en Europe.

Il n'est pas étonnant qu'elles se soient serrées avec prédilection du langage de Plotin et de Jamblique; c'étaient précisément les symboles platoniciens qui, comme nous l'avons dit plus haut (1), avaient lutté dès le IVe et le Ve siècle contre le christianisme naissant. Le même néo-platisme, renaissant de ses cendres, continuait la lutte.

Les traces de cette opposition sont en effet visibles en Italie, non-seulement du vivant de Dante, mais après lui. C'est en Italie que Lélius Socin a élaboré le socinianisme, père de la philosophie moderne. C'est là que les premières expériences de chimie et d'astronomie ont eu lieu. C'est la patrie de Galilée. Les études de ses philologues ont réveillé le paganisme. Le Vatican, protégé par les chefs-d'œuvre des arts et par la vénération d'un peuple que

(1) V. plus haut l'article DES MŒURS CHRÉTIENNES, etc.

tant de séductions captivaient, a su triompher de tous ses ennemis. Il s'est élevé brillant au-dessus d'eux, comme la coupole de Saint-Pierre s'élève le soir, rayonnante de clarté, au-dessus de la ville éternelle; et telle a été sa puissance, que l'histoire a presque effacé de ses pages le souvenir de la longue lutte soutenue par Rome chrétienne contre tant d'ennemis.

La plus vive et la plus redoutable de toutes ces attaques a été dirigée par les Ghibellins qui soutenaient les droits de l'empire et frappaient au cœur l'autorité papale; Dante fut le personnage le plus célèbre et le plus influent de la secte ghibelline. Non-seulement la vie du poète lui a été vouée avec une opiniâtreté furieuse qui a mis en danger sa liberté et son existence, mais tout son poème de la *Divine Camédie* est ghibellin. Il a écrit un ouvrage spécial, intitulé *De Monarchiâ*, dans lequel il prouve que l'autorité de l'empereur des Romains ne relève pas du pape, mais de Dieu seul; que les pontifes ont usurpé à tort la couronne temporelle, et qu'en s'arrogeant le droit de couronner et de découronner les princes, ils ont dépassé les bornes de leur pouvoir. L'expression des mêmes sentiments, des mêmes idées se retrouve consignée en termes allégoriques dans quelques passages de la *Divine Comédie*.

Les poésies des Ghibellins sont les seules dans lesquelles on trouve l'appareil érotico-platonique. Au contraire, les poètes guelfes ou pontificaux se servent d'un langage clair, qui n'a rien de symbolique et dans lequel l'amour ne joue aucun rôle, ni comme passion, ni comme principe.

L'Italie était partagée en deux factions qui embrassaient philosophes, guerriers, artisans, toutes les classes, depuis la plus élevée jusqu'à la plus basse. Il fallait être Guelfe

ou Ghibellin. Comment se fait-il que le langage symbolique ait été le partage exclusif des uns, et n'ait jamais été adopté par les autres? N'est-ce pas la preuve évidente que *le dire d'amour* du parti ghibellin se confondait avec ses passions politiques?

---

§ VIII.

La langue et la poésie italiennes naissent platoniques et ghibellines.— Explication des énigmes du Dante.

Cette fusion du parti ghibellin et de la doctrine platonique est un fait très-curieux, dont les conséquences sont nombreuses. M. Rossetti, comme tous les inventeurs, l'a poussé beaucoup trop loin. Ce commentateur ne voit plus dans le platonisme qu'un argot politique, ce qui est une erreur; dans cette vaste désignation de l'*amour idéal*. Dante et ses amis comprenaient le catholicisme épuré, le bien des hommes, la vertu suprême, le courage politique et l'adhérence aux empereurs germaniques. Laissons parler le commentateur sans adopter son point de vue exclusif :

«Les Ghibellins, dit-il, formaient une société secrète dont la langue spéciale n'était connue que de leurs amis. Quand ils voulaient se faire entendre de tous, ils écrivaient en latin; dans le cas contraire, c'était la langue vulgaire qu'ils employaient, en ayant soin de semer leurs discours de ces

mots allégoriques dont eux seuls pouvaient saisir le sens. Beaucoup d'hommes puissants et peu instruits appartenaient à cette secte. Le peuple, qu'il était bon de s'associer, parlait le langage vulgaire; Rome, dans ses mandements et dans ses décrets, ne se servait que du latin. Ces divers motifs militèrent en faveur de la langue italienne contre l'adoption de l'idiome antique. »

En effet, c'est avec les Ghibellins que l'on voit poindre les premiers rayons de la littérature italienne. Avant le XIe siècle, il n'y en a pas de traces. Elle éclot tout-à-coup; et ce qui est singulier pour un idiome populaire, elle se montre d'abord métaphysique et mystique. Ses chansons même sont platoniciennes. Toutes les compositions de Pierre Delavigne, de l'empereur Frédéric II, de Giacomo Da Lantino, de Guido Guinizzelli, premiers bégaiements de la muse, sont aussi peu intelligibles que la grande œuvre de Dante. Ils chantent un amour pur, idéal, dégagé de toute pensée corporelle, l'amour d'une ombre divine, à travers laquelle le poète aperçoit la suprême beauté: un être féminin dont l'existence est à peine prouvée, qui a pour attributs toutes les grâces et les vertus, et qui sert comme d'intermédiaire entre l'homme et Dieu pour atteindre le souverain bien. Nul de ces poètes, n'appartient au parti de Rome et des papes. Ceux qui ont professé cette dernière opinion sont simples et clairs comme Brunetto Latini. Aux Ghibellins seuls appartient l'obscurité du jargon métaphysique.

Leur but était grand et honorable; Ils voyaient l'Italie divisée non-seulement en Siciliens, Apuliens, Romains, Toscans, Vénitiens, Lombards, Génois, Piémontais, mais en Florentins, Siennois, Lucquois, Bressans, Bolonais, Crémonais, etc., etc. Chacune de ces petites républiques, se

gouvernant d'après ses propres lois, haïssait ses voisins, les combattait à outrance, dépensait ses richesses et son énergie dans d'inutiles combats, et s'imaginait qu'elle défendait sa liberté, tandis qu'elle perpétuait sa débilité misérable et son incurable servitude. L'antique dominatrice des nations, l'Italie était devenue sa propre proie. La réunir sous un même sceptre, lui donner un corps, reconstruire cette unité, sans laquelle il n'y a ni force, ni puissance, ni industrie, tel était le plan conçu par les Ghibellins; sans doute l'ambition, la tyrannie, la cupidité s'y mêlèrent, mais Dante, Machiavel, Pétrarque ne s'y trompèrent pas. Ils touchaient du doigt la plaie saignante de leur patrie, et nul d'entre eux ne croyait possible d'opérer la guérison sans violence et sans douleur.

Le platonisme, héritage de la philosophie païenne, qui s'était perpétué en Provence depuis la domination romaine sous des déguisements singuliers et des formes chrétiennes; donna naissance aux *Cours d'Amour*, expression de la civilisation la plus raffinée des XIe et VIIe siècles. De Provence, ce langage symbolique d'un amour divin et sensuel, mystique et politique, attrait de l'âme vers un but suprême et désirable, passa en Italie. Lorsque Dante emploie le mot *amour*, ce n'est pas l'*amour* qu'il a en vue, tel que nous le comprenons; c'est le bien suprême; c'est aussi le triomphe du parti ghibellin, la regénération, l'unité, le beau idéal. Faire de ce mot un simple terme d'*argot* politique, comme le prétend M. Rossetti, c'est rabaisser la pensée du Dante.

Cette conspiration ghibelline, battue en définitive, était vaste et redoutable. Il y avait de libres penseurs à Venise, à Florence, à Pise, à Milan, même à Rome, bien longtemps avant que Luther apparût. A la cour

des princes, dans les banquets bourgeois et populaires, la verve des poètes tournait en raillerie la pompe des cardinaux, et les cérémonies de l'église. A voir la dissolution des mœurs, l'éclatante et générale facilité d'épigrammes qui ne ménageait même pas les dogmes; à voir le nombre des écoles et de ceux qui les fréquentaient, la tendance universelle vers l'idolâtrie de la forme (1), on eût cru que les premières étincelles de la réforme jailliraient de l'Italie. Le pouvoir pontifical trônait dans le vuide; ses domaines étaient bornés, ses finances en mauvais état, ses droits contestés; il triompha. Les intérêts des peuples, de l'avenir et de l'intelligence coïncidaient avec son intérêt et sa grandeur. Les jalousies des populations italiennes le servirent; le pontife fut arbitre et juge des différends qui naissaient de tous côtés, et grâce à sa souveraineté morale, se faisant une force de la faiblesse et des passions qui l'environnaient, un vieillard, sans autre puissance que la houlette pastorale, brava non-seulement les empereurs d'Allemagne, mais la France, l'Angleterre, la coalition des génies hostiles et des âmes ardentes, qui essayèrent en vain de le renverser.

La *Comédie* de Dante est donc un monument formidable de ce mouvement; le dialecte allégorique dont il se sert se retrouve chez Guido Cavalcanti dont on ne peut comprendre les ballades, si on ne les explique ainsi, chez Lappo Gianni, Francesco Barberino, Cino da Pistoia, Giglio Lelli; c'est l'idiome d'un mysticisme mêlé à une conjuration.

(1) V. nos ETUDES SUR LE XVIe SIÈCLE, § 1er De la Renaissance.

§ IX.

Exagération du point de vue symbolique. — La réalité et le symbole.

Il faut bien se garder d'exagérer ce point de vue et de réduire la poésie italienne en une espèce de franc-maçonnerie lyrique et dithyrambique; à entendre les Symbolistes, elle ne traiterait jamais que de visions impalpables, de symboles mystérieux, d'êtres fantasmagoriques. Adieu aux contes de Boccace, aux comédies de Machiavel, aux farces obscènes de l'Arétin. Toutes ces œuvres, dans lesquelles respire cependant une vie si forte, si sensuelle, quelquefois si gaie, souvent si condamnable, ne seraient plus que nuages peuplés de fantômes. La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, les nombreuses maîtresses de Jean Boccace disparaîtraient comme des ombres vaines. Il faudrait les regarder désormais comme des mots d'ordre, des points de ralliement, des signes secrets, adoptés par le besoin de cacher des complots et par l'ingénieuse adresse des conspirateurs.

Il est impossible que l'auteur de la *Mandragore* et celui de la *Divine Comédie*, intelligences âpres et subtiles enfermées dans des corps vigoureux, aient échappé aux faiblesses et aux passions terrestres. Leur histoire le prouve; la biographie a recueilli jusqu'aux dates de leurs amours, jusqu'aux détails de leurs erreurs.

Le symbolisme n'est donc pas tout dans leur vie. D'un côté, cet esprit d'opposition, cette longue lutte intellec-

tuelle contre l'établissement et la domination du trône pontifical, ce complot recouvert de voiles poétiques sont également avérés.

Quiconque a examiné de près le tissu des choses humaines, y découvre cette complication permanente du sens vrai et figuré, de la réalité et du symbole.

Le platonisme, encore debout et plein de force au moyen-âge, venait mêler ses ombres aux faits de la vie réelle. Le poète, en chantant ses amours, chantait aussi le platonisme mystique; par une triple et diverse application du même mot, il indiquait à la fois le but politique de ses efforts, l'idole amoureuse de son cœur, et la beauté morale que le christianisme avait mise en faveur. Veut-on une preuve frappante de cet ingénieux et inutile raffinement? L'auteur de la *Jérusalem Délivrée*, après avoir créé ces personnages courageux, ardents, amoureux, pleins de vie et de sève, qui animent son œuvre immortelle, se crut obligé de leur prêter un sens allégorique; il écrivit un long traité, pour prouver que cette pensée de symbolisme lui avait toujours été présente. Il mit sa belle imagination au supplice pour démontrer que Renaud et Godefroy, Clorinde et Armide, représentaient des idées. Les critiques étrangers, faute de connaître le génie italien, qui leur aurait expliqué cette bizarrerie, éclatèrent en cris d'étonnement à l'aspect de ce traité didactique; ils ne virent là qu'une excuse pour Alphonse d'Este, et une preuve évidente de l'insanité du grand homme. Comme si le même penchant pour l'allégorie n'avait pas présidé à tous les travaux, dirigé tous les efforts de Dante, de Pétrarque, de Jordan Bruno, de Campanella, même du politique Machiavel, auteur de fort belles satires allégoriques!

C'est précisément ce développement énergique et triple

de la vie amoureuse, politique, religieuse, des passions sensuelles, des désirs de perfection, des regrets de liberté perdue; c'est cet entrelacement baroque des faits et des idées les plus disparates; tantôt une Béatrix vivante, animée, angélique, délicieuse à entendre et à voir, tantôt une Béatrix, symbole qui représente le parti ghibellin; ici une Laure pleurée par le poète; plus loin une Laure sans os et sans chair, sans vie et sans souffle, l'idéal de la politique et de la vertu : c'est cette alliance du réel et de l'imaginaire, de l'individuel et du général, cette confusion de l'abstraction et de la réalité, qui ont égaré les commentateurs, qui les ont trompés et déçus, qui ont fait fuir à leurs yeux la trame chatoyante d'une poésie énigmatique et privée de sens. Les uns n'ont aperçu que la réalité, les autres n'ont voulu voir que le symbole : ceux-ci ont cru entendre un amant; ceux-là un conspirateur; d'autres un dévot en extase; tous se sont trompés.

Découdre cette triple suture, séparer ce triple élan politique, idéal et amoureux, c'est méconnaître la synthèse du moyen-âge. Gardons-nous surtout de ne voir que des ombres vaines dans les ravissantes figures de Laure, tant aimée de Pétrarque, et de Béatrix Portinari. La moitié de l'intérêt que vous portez à ces hommes célèbres, intérêt qui reposait en partie sur leurs passions humaines, sur leurs fautes mêmes, s'évanouira. Gardons-nous de voir dans ces chefs-d'œuvre l'expression de sentiments purement politiques, les monuments d'un jargon passé de mode, un logogriphe perpétuel dont tous les mots renferment un sens caché et apocalyptique, une littérature d'énigmes et de charades. Reconnaissons aussi la partie symbolique de Dante, de Pétrarque et de leurs émules. Si l'on veut les expliquer à la lettre, jamais on ne parviendra à les com-

prendre. On ne saura ce que signifient ces extases, ces terreurs, ces salutations, ces exclamations ridicules? La passion de l'amour, à laquelle ces poésies semblent se rapporter, a-t-elle donc changé de nature? Les gens du XIIIe siècle étaient-ils si étrangement ridicules dans leurs empressements érotiques; comment ne s'est-il pas trouvé quelque esprit satirique qui se soit moqué de ces poètes toujours pâmés, amoureux, non d'une femme seulement, mais d'une quantité de *donne*, auxquelles ils adressent le plus étrange langage? Que de femmes en effet, puissantes, mystérieuses, altières, nébuleuses, toujours enveloppées d'un réseau d'obscurité palpable, dont les unes sont traitées comme des empereurs, les autres comme des moines! C'est à ne pas s'y reconnaître. Les hommes qui passent leurs jours dans ce délire érotique et universel, ce sont des vieillards, des hommes politiques, des personnages graves. Ils vivent au milieu des orages politiques, les uns exilés, les autres en prison; la plupart d'entre eux sont des conspirateurs. Parmi tant de vicissitudes, de tempêtes, de supplices; sans espoir, sans asile, sans repos; persécutés, chassés d'un bout de l'Italie à l'autre, frappés d'anathèmes par les pontifes et le peuple, ils ne s'occupent qu'à chanter leur amoureux martyre. Quoi! l'incendie et la guerre civile dévorent leur misérable pays : et sur des ruines fumantes, ces gens qui vont mendiant leur pain et cachant leurs haillons, de village en village, de forêt en forêt, n'ont rien de mieux à faire que de soupirer pour leurs belles, de coudre des rimes et d'arranger des paroles élégiaques? Ils s'écrivent, ils se répondent; et ne sortent jamais de leurs visions amoureuses. Celui-ci se meurt d'amour, cet autre est prêt à mourir; un troisième qui, dit-il, est mort deux ou trois fois, revient *à l'amour et à la vie*,

Sennuccio, qui était exilé et qui avait soixante-dix ans, écrit un sonnet dans lequel il dit :

« Je suis un pauvre vieillard que le peuple persécute à cause de son *amour*, et s'il ne me vient pas en aide, je vais être forcé de *mourir*. »

Pris dans le sens littéral, tout cela est fort ridicule; l'*amour* signifie le parti ghibellin, et le mot *mourir* indique l'action d'abandonner ce parti pour le parti contraire ; toute l'énigme s'éclaircit : le vieillard exilé a raison de dire que son attachement à la cause ghibelline (son *amour*) l'expose à la haine populaire, et que si l'on ne vient à son secours, il sera bientôt forcé de *mourir*, c'est-à-dire de redevenir Guelfe.

Un autre vieillard meurt à quatre-vingt-cinq ans, un poète ghibellin entonne le chant funèbre et s'écrie :

« Pleurez, ô *dames!* pleure, *Amour! amants* de tous les pays, versez des larmes, l'*amoureux* Messer Cino est mort ! Il était déjà *mort* trois fois et vient de *mourir* tout-à-fait. »

Sachez pourquoi l'*amour* doit répandre des larmes sur cet Adonis de quatre-vingt-sept ans *décédé* trois ou quatre fois. Messer Cino avait la mauvaise habitude de passer du parti guelfe au parti ghibellin, et du parti ghibellin au parti guelfe, toutes les fois qu'il y avait danger pour sa tête; c'est ainsi qu'il mourait et ressuscitait alternativement. Le poète invite les *amants*, c'est-à-dire ses co-sectaires, les *dames*, c'est-à-dire les chefs du parti, et l'*amour*, c'est-à-dire le parti lui-même, à honorer le tombeau du vieux Messer Cino.

Dante Alighieri, citoyen de Florence, a le malheur de perdre sa maitresse, Béatrix Portinari. « Aussitôt après cet

événement, dit-il, la cité resta veuve, dépouillée de toute dignité et de toute grandeur; je parcourus en larmoyant les rues de cette ville désolée, et j'écrivis aux *princes de la terre* une lettre toute latine commençant par ces paroles de Jérémie: « Comment est-elle seule et assise en larmes, la cité populaire? etc. »

Voilà un curieux enchaînement d'idées et de faits. Florence est privée de toute sa dignité parce qu'une jeune fille y meurt, et Dante, ce grand génie qui était son amant, écrit aux *princes de la terre !...* Heureusement, la lettre elle-même s'est retrouvée; le but en est politique, et prouve que la mort de Béatrix n'est qu'un symbole, que les *princes de la terre* sont les cardinaux, et que la plus niaise crédulité peut seule prendre à la lettre les amoureuses lamentations du poète.

D'explication en explication, de symbole en symbole, à force de soulever les voiles allégoriques dont tous les rimeurs italiens se sont enveloppés, M. Rossetti finit par se demander le sens de ces mots bizarres dont la *Divine Comédie* est semée et qui ont bravé jusqu'à ce jour les investigations des commentateurs. Ainsi le mot *tal* (un tel) et le mot *altri* (l'autre) que nul interprète n'a pu entendre, indiquent Henri de Luxembourg. En effet, les lettres qui composent le mot *tal* sont précisément les lettres initiales de *Teutonico Arrigo Lucemburghese* (Henri, Allemand Luxembourgeois). Les lettres de *altri*, suivant M. Rossetti, indiquent *Arrigo Lucemburghese Teutonico Romano Imperatore* (Henri de Luxembourg Teuton, empereur des Romains). Lorsque le Dante, on ne sait pourquoi, s'écrie: « Il me tarde bien que l'autre soit ici! *O quanto tarda à me che altri qui giunga!* » Il exprime le désir de voir arriver le chef des Gibelins, *l'autre*. Qui ne se souvient d'a-

voir entendu les soldats de Napoléon appeler le retour de *l'autre* et indiquer par cette expression leur ancien général?

Admettez nos explications, disent les symbolistes, tout ce qu'il y a de plus obscur dans la *Divine Comédie* s'éclaircit, et jusqu'à ce talisman bizarre qu'il fallait, dit-il, écrire avec du sang de bouc sur la muraille pour chasser les mauvais esprits:

V	THA7U	†
†		X

acquiert une signification toute naturelle. Il faut entendre par là

TEUTONICUS HENRICUS AUGUSTUS SEPTIMUS VIVAT.

Le V placé à l'angle gauche indique les *vivants*, c'est-à-dire les Ghibellins, les deux croix indiquent les *morts*, et l'X est la date de l'expédition de Henri de Luxembourg. Sans de pareilles explications, des volumes entiers deviennent inintelligibles, des romans de Boccace n'offrent qu'une série ridicule de dénoûments sans intérêt et de personnages sans couleur. Il y a plus; quelques-uns des poètes qui parlaient le jargon conventionnel des Ghibellins

s'oublièrent : soit étourderie, soit défaut d'habileté, ils laissèrent entrevoir au vulgaire le véritable sens de leurs paroles mystiques. Ainsi Bracciarone, se trouvant à la fois en butte à la haine de l'un et de l'autre parti qu'il avait offensés, disait :

« *Combien l'amour* (la secte ghibelline) m'a fait de mal ! Je suis détesté *de la vie* (les Ghibellins) et *de la mort* (les Guelfes.) » — « La *vie* me hait et la *mort* me menace (les » deux partis m'en veulent également) ; mais il faut que je » me taise, et je n'en dirai pas davantage. Il me semble » que chacun doit me comprendre à demi-mot. »

Que signifieraient ce mystère, cette réticence, cette crainte d'en avoir trop dit, si l'auteur ne voulait parler que de son amour ? Le passage absurde que nous venons de citer ne devient-il pas raisonnable, si l'on convient que le poète a voulu peindre la *double haine* à laquelle il était en butte.

Dans le poème du Dante, Béatrix, au nom de laquelle il a écrit une si étrange lettre aux *princes de la terre*, représente la perfection terrestre dans la monarchie impériale. Meretrice est Rome prostituée. Le grand péché que Dante se pardonne à peine, et pour lequel Béatrix dans le paradis lui accorde enfin son absolution, c'est d'avoir été Guelfe, d'avoir cédé pendant quelques années à la crainte qu'inspiraient les hommes de ce parti. Redevenu Ghibellin, il n'emploie plus d'autre idiôme que la langue ghibelline, l'idiôme vulgaire ; il répudie la langue latine, celle des Guelfes, l'idiôme romain et papal. Il crée cette *volgare eloquenza* qui est devenue la mère de la civilisation italienne.

Telles sont les explications ingénieuses données par

les symbolistes. Un fait considérable et sur lequel l'attention doit se porter tout entière, c'est la naissance simultanée de la *Volgare Eloquenza*, c'est-à-dire de la *langue nationale* et des conspirations ghibellines, enveloppées de leurs voiles platoniciens. En France, aussi, comme en Angleterre, en Allemagne comme en Bohême et en Hongrie, le développement de l'idiome national a coïncidé avec les premiers efforts de l'indépendance politique. Toute nation qui veut exister, réclame sa parole propre, son *verbe*.

---

§ X.

Platonisme anti-romain de la Provence et du Languedoc.

On n'ignore pas quels rapports unissent la poésie italienne à la poésie provençale. Le Languedoc, la Provence et l'Italie se trouvèrent, au moyen-âge, confondus dans la même sphère de politique et de préjugés. N'est-ce pas chose curieuse que de voir naître dans cette partie de la France, où l'Italie a puisé tant de richesses, d'exemples et de ressources, le même langage allégorique? Combien de fois, dans les sirventes provençales, ne retrouvez-vous pas l'église romaine qualifiée de *Meretrix apocalyptica*, précisément comme la *Meretrice* de Dante? Les ministres de

l'autel contre lesquels les troubadours ont aiguisé tant de flèches satiriques, s'appellent dans cette langue (mère de l'idiome vulgaire que parle l'Italie depuis sept siècles), *fals prophetas*, *maistres mensongiers*, *ministros de tenebras*, *sperits d'error*, *arbres auctomnals morts;* faux prophètes, maîtres mensongers, ministres de ténèbres, esprits d'erreur, arbres d'automne morts. Les mêmes paroles se représentent sans cesse dans les sonnets, ballades et canzones symboliques. Toulouse, centre de la révolte contre les papes pendant un certain temps, fut personnifiée par les poètes ghibellins; elle prit la forme d'une dame toulousaine de bonne et noble famille, qui inspirait aux ghibellins une vive passion. Écoutez ce que dit Cavalcanti :

« Mon âme peureuse n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit; c'est une *jeune dame de Toulouse*, belle, honnête, toute *droite*, et contre laquelle cependant les princes de la terre sont ligués. Pour elle, je suis *mort de la main de l'amour.* »

L'absurdité niaise de ces paroles devient raisonnable et acquiert un sens naturel quand on pénètre l'hiéroglyphe ghibellin. Le mot *droite* signifie *juste*, *équitable; mourir de la main de l'amour* signifie *prendre le masque des guelfes pour servir la cause ghibelline.* Ainsi Cavalcanti n'ose pas dire qu'il regarde la cause anti-papale comme équitable; il fait semblant d'être Guelfe pour servir plus utilement son parti, et tout son cœur se rattache à la secte toulousaine, si cruellement persécutée.

Étudiez l'histoire, vous verrez les Albigeois et les Lombards se confondre, la Lombardie et le Languedoc servir de berceau à cette secte qui devança la réforme ; le Saint-Siége et ses adhérents recevoir des Languedociens et des habitants de la Lombardie les mêmes dénominations inju-

rieuses que Dante et Pétrarque leur appliquent si souvent.

Depuis Luther, toutes les églises protestantes ont retenti du nom d'*antechrist* appliqué au pape, et de *Babylone*, appliqué à la capitale romaine. C'est en Italie que ces outrageantes épithètes furent inventées. La secte ghibelline, même après avoir cessé de combattre, ne cessa pas de les employer dans son dialecte ordinaire. En 1586, sous le pontificat de Pie V, un petit volume ghibellin parut à Monaco sous le titre de : *Avis heureux donné à la belle Italie par un jeune gentilhomme.* Tout le jargon symbolique dont nous avons parlé s'y retrouve. « Cet abominable antechrist, ce Satan du Dante n'a-t-il pas honte, dit l'auteur, de montrer ses cornes pour effrayer les enfants ? sa Rome, cette courtisane vieillie, ne ferait-elle pas mieux de rester tranquille ? Ah ! pourquoi les Othon et les Henri, sages et magnanimes empereurs, n'ont-ils pas réussi à lui faire baisser la tête ? Ne tombera-t-elle pas enfin, cette Babylone la grande, dont les rois et les princes ont été forcés de baiser les pieds, comme si elle était Dieu sur la terre ? le monde *mort* ne reviendra-t-il pas à la *vie?* »

Ce monde *mort* est évidemment le monde *guelfe*, de même que le monde *vivant* est le monde *ghibellin*. Cette tradition s'est conservée, même de nos jours, et il serait curieux de rechercher toutes les invectives relatives aux mêmes croyances, au même argot, qui se retrouvent chez Giordano Bruno, Vanini, etc., depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. « Longtemps le pape, dit François Negri de Bassano, s'était donné pour moitié homme et moitié Dieu ; aujourd'hui nous reconnaissons que c'est un demi-Satan et un demi-homme (1). »

(1) Tragédie latine du *Libre Arbitre*, imprimée en 1559, acte III scène 4.

Parmi ces poètes latins modernes qui ont joui de tant de réputation dans leur temps, et qui, aujourd'hui, reposent dans les bibliothèques, il en est un, particulièrement remarquable par l'âcreté de ses satyres et par le talent souvent spirituel qu'il déploie. Je veux parler de Marcellus Palingenius Stellatus, médecin du seizième siècle. Son poème, *le Zodiaque de la vie humaine*, est semé d'axiomes philosophiques et d'épigrammes mordantes, qui toutes se rapportent à la secte ghibelline. Il est évident que le souvenir du dialecte emblématique ne s'était pas encore perdu. La peinture qu'il fait de Satan et de sa cour convient merveilleusement à la cour de Rome et aux cardinaux; ajoutons qu'elle rappelle quelques-uns des plus étranges tableaux du Dante, avec cette différence que Palingène n'a plus besoin de se servir du *parlar coperto*, *mystico*, *schietto*, sous lequel Dante et ses amis ont voilé leur pensée. Le temps a fait son œuvrre ordinaire; le fleuve des années a miné peu à peu le rocher.

Il faut entendre Manzolli (c'est son vrai nom) rendre compte de ce qu'il a vu dans les enfers, nons peindre « ce roi maudit dont la tête porte trois couronnes resplendissantes de flammes; enveloppé de vastes ailes comme de draperies; prince de la luxure et de la gourmandise, nommé par ses sujets *Philocreus* (*ami de l'or;*) pêchant les âmes avec un hameçon doré et emmiellé, entouré de fantômes qu'il donne pour des divinités, et de démons vêtus de rouge qui lui servent de satellites. »

Quant aux moines et aux prêtres, il ne les ménage pas davantage : « Ces valets du roi infernal, les yeux toujours baissés vers la terre, astucieux, renards décevants, haïssant la vertu, se parant d'une justice et d'une vertu extérieures, s'arment de fraudes saintes, servent de milice

aux domaines du mauvais démon : c'est à eux qu'il doit l'empire de la terre qu'il a conquise. Les ânes à deux pieds qui couvrent le globe se laissent prendre à leurs embûches, obéissent à leurs injonctions, ajoutent foi à leurs discours, et deviennent les jouets serviles de ces hommes; grâce à la superstition, ils s'emparent de toutes les âmes, en font ce qu'ils veulent, leur persuadent qu'il faut apaiser Dieu par des sacrifices, et surtout par des présents; les imbécilles effrayés donnent des trésors à ces ministres de fourberies qui les reçoivent d'un air humble, et qui s'en servent pour engraisser leurs maîtresses et leurs mulets; chastes prêtres en vérité! »

... Redimuntque datis sua crimina nummis
Quos ipsi mox accipiunt, quibus et sua sæpe
Scorta (sacerdotes casti!) mulasque saginant.

Tlle était la véhémence d'opposition que rencontrait au moyen-âge, le clergé romain, même en Italie. Elle a été se briser contre le rocher de saint Pierre; ses vagues, vainement hostiles, n'ont pu ruiner les murs sacrés du Vatican. Tantôt Pétrarque insulte la Babylone romaine, cette mère des erreurs populaires, cet asile des fantômes et des chimères tyranniques (1); tantôt Machiavel coule dans le bronze l'admirable modèle de ce Tartuffe, moins civilisé, moins poli, moins révérencieux, mais plus audacieux encore que le *Tartuffe* de Molière; tantôt Dante et ses Ghibellins s'arment d'éloquence, de ruse, d'adresse, de violence, de symboles platoniques pour renverser *le pape Sa-*

(1) *Epist.*, l. III ep. 4.

tan (1) et détruire l'union du pouvoir spirituel et temporel dans les mêmes mains. « Tout fut perdu, s'écrie Dante, lorsque l'épée et la crosse appartinrent au même homme. Il ne convient pas que ces deux armes soient réunies; et depuis que l'église romaine a usurpé ces deux gouvernements à la fois, elle est tombée dans la fange. »

... E giunta la spada
Col pastorale; e l'una e l'altra insieme
Per viva forza mal conviene che vada.
Di oggimai che la chiesa di Roma
Per confondere i duo reggimenti
Cade nel fango .....

Rien n'a prévalu contre le saint-siége et sa politique, qui, dès le douzième siècle, avait résisté aux tentatives de Cola de Rienzi et d'Arnauld de Bresse protégés par les souvenirs de la gloire antique. Non-seulement une vigueur intime, mais l'intérêt même de la civilisation et une force providentielle ont protégé Rome pontificale, souvent assaillie, souvent forcée de plier, jamais détruite, jamais éclipsée. Soit que la domination romaine ait laissé dans la masse du peuple le besoin vif de l'unité centrale, ou que le prestige de Rome entourât la tiare, ou que les guerres civiles perpétuelles qui déchiraient l'Italie favorisassent la suprématie pontificale, elle a tout bravé, tout conquis, et nous la voyons encore debout, entre la France socinienne, l'Angleterre hérétique, et l'Allemagne, sa vieille ennemie. La sympathie populaire la protège encore. Les doctrines de Socin, les cris ardents et effrénés du Dante, les complots

(1) *Pape Satan, pape Satan Aleppe!*

toujours renouvelés des Ghibellins, les railleries de Boccace ont eu du retentissement hors de l'Italie; mais l'Italie elle-même a échappé à leur influence; et, tout en secouant le joug du saint-siége, l'indépendante Venise est restée catholique.

Résumons-nous. Dans cette terrible lutte contre le pouvoir papal, lutte vive, ardente, dont les promoteurs ont choisi pour égide une langue symbolique, Dante se montre en première ligne, double représentant du moyen-âge chrétien et du platonisme opposant.

Ces luttes ont préparé le levain de la philosophie moderne; le cours de la civilisation ne s'est jamais arrêté. Aux époques même où un prêtre distribue aux monarques les continents et les îles, où les consciences croient se laver en donnant de l'or aux églises, la critique subsiste; elle éveille une opposition cachée, qui sape lentement l'édifice. On n'est pas philosophe, on n'est pas historien, quand on ne jette pas un coup-d'œil ferme sur ce large fleuve des destinées humaines; rien de plus étroit que cette manière de voir, qui se contente de dénigrer un siècle, et qui, dédaignant d'approfondir les faits et les hommes, ne les considère qu'isolément et sans rapport avec la vie totale de l'humanité.

SOURCES GERMANIQUES

DU ROMAN MODERNE.

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DU ROMAN CHEZ LES MODERNES.

Consulter — Warton, — Hist. of English Poetry.

— Flogel, — Passim.

— Meon, — Roman du Renard.

— Huet, — Origine des Romans.

— Dunlop, — Hist. of Fiction.

NAISSANCE DU ROMAN

AU MOYEN-AGE.

§ Ier.

Le Roman est chrétien et septentrional.—Hugo de Trimberg.

Le *roman* est le vrai fruit des temps modernes. Ce même art délicat de comprendre, de pénétrer et de reproduire les passions, les mœurs, et les caractères, appartient à la fois aux ascètes catholiques et aux satiriques modernes, à saint François de Sales et à Nicole, à Shakspeare et à l'abbé Prévost. Le roman est chrétien.

Non-seulement il est chrétien, mais il est septentrional. Les soucres du roman tombent du nord de l'Europe. C'est là que l'analyse des caractères et l'examen détaillé des individus ont constitué une vaste et fine littérature à la tête de laquelle brillent des noms septentrionaux. L'Allemagne seule emploie le mot *charakteristik* dans un sens impossible à méconnaître, et qui forme une clasification critique. En Angleterre, *to be a character* indique une individualité prononcée, distincte, isolée. En Italie, en Espagne, rien de tel. Le Midi, père du symbole, ne produit que des types. La *commedia dell' arte*, essentiellement italienne, vous offre ses masques, qui sont la réduction de l'humanité à de certains types gé-

néraux (1). Arlequin n'est pas un homme, c'est le dieu symbolique de la malice, de l'étourderie et de la gaîté. Cassandre exprime la décrépitude; Truffaldin, l'avarice; le capitan Spavento, la forfanterie. C'est la même Synthèse qui, chez les anciens fils du Midi, créait Dave, le représentant de la servitude intrigante, et Gnathon, le symbole du parasitisme. Le Midi tout entier est fidèle à cette tradition. Le beau roman de Cervantes est-il autre chose? Ces pages étincelantes de verve et de raison offrent-elles les diversités de caractères qui constituent le fond commun du roman septentrional? y trouve-t-on cet emploi de l'analyse, qui de nos jours, se tourne en abus? Non. Là règnent encore deux êtres symboliques : Sancho, *le corps* qui se ménage, et Don Quichotte, (2) *l'âme* qui court à son héroïque danger.

La même trace éclate dans toute la littérature espagnole et italienne. Elle ne moralise point par des exemples individuels, mais par des axiomes généraux. Elle ne peint jamais des individus isolés, mais des êtres qui représentent des espèces. Dans les drames de Calderon, quel est le père qui ne ressemble pas à tous les pères, le *viejo* (vieux) qui ne ressemble pas à tous les vieux, le *galan* (amoureux) qui n'est pas jeté dans le moule de tous les amoureux, la *dama* qui s'écarte de son rôle de dame? Le théâtre espagnol a cherché la variété dans les chances de la fortune et de la passion (*lances de fortuna ed amor*), non dans les diversités des caractères.

Ouvrez Shakspeare; vous y trouverez plus de trente variétés de la vieillesse; le vieux Lear, sublime, tendre et fou; le vieux Polonius, sage, axiomatique et stupide; le vieux

(1) V. nos Etudes Espagnoles et Italiennes, CHARLES GOZZI.
(2) V. nos Etudes sur le XVIe siècle.

Holoferne, pédant, concis et moquable; le vieux Capulet, ardent, altier et querelleur; ainsi de suite jusqu'au bout du monde des vieillards, monde inépuisable comme le sont les combinaisons des caractères et des idées. Au midi, rien de tel. Si Dante s'avise de représenter ses contemporains sous leurs plus hideuses couleurs, il les groupe par classes de vices dans ses *Malebolge*, compartiments symboliques. Jamais les peuples du Nord ne se sont accommodés des types généraux; jamais ceux du Midi n'ont accepté la finesse subtile de l'analyse détaillée. Le roman de Richardson et de Sterne a vainement passé du Nord au Midi; sous cet ardent soleil, il n'a rien produit de complet : les masques italiens, souvent transférés dans le Nord, ne s'y sont jamais acclimatés.

Pourquoi cette manière spéciale de considérer l'humanité appartient-elle aux modernes et aux gens du Nord? Pourquoi les anciens n'ont-ils rien à opposer à Richardson et à Fielding? D'où vient que les races du Midi ont produit le roman d'aventures, qui n'est qu'une épopée abaissée, et non le *roman d'observation*, le *roman de mœurs*, propriété particulière du monde septentrional et chrétien?

En quoi le roman moderne se détache-t-il des œuvres de l'antiquité? Narration, invention, pathétique, merveilleux, vous trouvez ces éléments chez Eschyle ou chez Homère. Comment donc Fielding ou De Foë diffèrent-ils des anciens? En un seul point; par l'attention et le respect accordés à chaque homme, à chaque caractère, à toute condition, à toute douleur, quelles que soient leur obscurité ou leur modestie; par l'analyse, et l'analyse calme; par le génie de l'observation impitoyable : — ces élémens viennent du Nord.

Encore n'ont-ils apparu dans le Nord que tardivement

et à une époque postérieure à l'ère des troubadours. L'analyse éclot toujours la dernière. Sous les empereurs souabes, le germe de l'examen septentrional est étouffé par l'amour et la poésie. Le sombre Barberousse, le terrible Cœur-de-Lion chantent des *sirventes;* la harpe amoureuse et dévote résonne sous les doigts puissants qui tiennent le sceptre et brandissent l'épée. Cette aurore intellectuelle couvre les champs de sa rosée poétique; tout est mélodieux et doux, transparent et embaumé. Empereurs, prélats, ouvriers, écoliers, femmes, bourgeoises, religieuses, chevaliers et écuyers, tous chantent leur amour, leur confiance en Dieu, leur dévotion passionnée, leur dévoûment à leur dame; dans le concert universel, on ne distingue ni le sifflet de l'ironie, ni la voix de l'examen rigoureux. Sous cette influence, la Germanie, transformée ou plutôt livrée tout entière à l'enthousiasme lyrique et métaphysique, n'avait pas encore creusé sa veine la plus profonde, la veine de l'analyse et de la critique.

A peine, au XIIIe siècle, les troubadours de Provence et les *minnesingers* de Souabe ont-ils cessé leurs chants d'enthousiasme et d'amour, il se fait, en Allemagne et dans toute l'Europe, une révulsion singulière contre l'enthousiasme; on cesse alors d'être poétique, on devient didactique. L'Italie déterre les vieux modèles grecs et les embrasse avec une ardeur savante; l'Espagne se laisse endoctriner par l'Italie; la France bégaie ses premiers essais classiques. La chevalerie commence à décroître et à pâlir; bientôt s'effacent au loin la pompe et la mélodie qui l'avaient brillamment escortée. L'imagination et l'esprit d'aventures reploient leurs ailes; les nations d'Europe s'acheminent vers un plus douloureux pélerinage. On se met à étudier avec soin la vie pratique, et pour la première fois on comprend

que savoir est puissance, et que puissance ne se compose pas seulement de poésie. Du XIVe au XVe siècle, tout marche dans cette voie; les délices de l'invention poétique, l'ingénuité de l'art primitif font place au génie de l'observation qui se cherche et se tâte. On veut comprendre, connaître et approfondir. Dante lui-même est didactique. Pétrarque scande des vers latins et dédaigne sa gloire italienne. Boccace professe plus d'estime pour son érudition acquise que pour la naïveté de son talent. Après Dante et Pétrarque, la voix de la poésie s'éteint peu à peu, et l'observation des mœurs éclot en Allemagne.

Vers le commencement du XIVe siècle, vous pouvez découvrir en Franconie, dans un petit village obscur des bords de la Saale, la première apparition de cette analyse de l'homme, de cette minutieuse et fine appréciation qui n'appartient ni aux méridionaux, ni aux anciennes littératures, et que notre époque, féconde en mots barbares, a barbarement appelée l'*individualisation*. A travers cette longue perspective de cinq siècles, si le coup d'œil plonge jusqu'au petit village de Thurstadt, il rencontrera un certain maître d'école, nommé Hugo de Trimberg, assis devant son pupitre du XIVe siècle, endoctrinant de petits enfants rebelles, au coin d'un feu modeste et d'une table frugale. Cet Hugo mérite d'être salué de loin, comme le bisaïeul d'Addison, de Sterne et de Swift.

C'est une curieuse et antique figure que celle de Hugo; — poète comme Swift, sans poésie; pédagogue qui fait la leçon aux hommes, et donne de bons points à ceux-ci et des férules à ceux-là; maître de classes qui a pour verge d'assez mauvais vers, contenant d'assez bonnes plaisanteries; industrieux collecteur de livres dans un temps où les livres étaient rares et précieux : « Je suis posses-

seur, dit-il, d'une bibliothèque de deux cents volumes, dont douze écrits par moi-même, cinq en latin, sept en allemand. Je me nomme Hugo de Trimberg, et j'ai été quarante ans maître d'école à Thurstadt, près Babenberg (Bamberg). Mon livre a été fini treize cents années après la naissance du Christ, etc. » Son allemand est d'ailleurs trop naïf pour que nous ne le citions pas textuellement :

Der dies buch gedichtet hat,
Der pflag der schulen zu Thürstat.
Vierzig jar for Babenberg
Und hiess Hugo von Trymberg.
Es ward follenbracht, das ist wahr,
Da tausend und dreyhundert jar
Nach Christus geburt vergangen wahren,
Drithalbs jar gleich vor der jaren
Da die Juden in Franken wurden erschlagen.
Bey der zeit und in den tagen,
Da bischoff Leupolt bischoff was
Zu Babenberg.

Ces douze beaux ouvrages composés par

Maître Hugo de Trimberg
Demeurant près de Babenberg

ont laissé peu de traces. Les noms de trois seulement sont venus jusqu'à nous ; ils rappellent singulièrement *le Spectateur*, *le Flâneur*, *le Babillard*, et tous ces recueils d'observations et d'essais qui forment une partie considérable de la littérature du XVIIe siècle : *Der Sammler* (*le Collecteur*), et *der Renner* (*le Coureur*, ou plutôt le *Messager*). Nous ne possédons que le *Renner*.

Comme Addison, Samuel Johnson, Steele, le maître d'école, perché au sommet de son observatoire, qu'il appelle *sedes exploratoria*, jette un coup-d'œil sur le monde, C'est un bonhomme malin, la plus dangereuse espèce des hommes bons et des hommes malins. Il a le style ferme et sec, le cœur joyeux, l'esprit pénétrant, l'analyse patiente, l'observation sévère. Il voit et pardonne, ce qui est le propre des observateurs. Son livre, au surplus, imprimé très-inexactement, en 1549, à Francfort-sur-le-Mein, et mêlé de corrections modernes, est d'une rareté excessive. On s'étonne, en le parcourant, de l'analogie qui se trouve entre cette œuvre décrépite et les essais du *Rambler*, du *Tatler*, du *Spectator*, de l'*Idler*, du *Citizen of the world*, livres qui ont fait les délices de nos grand' mères. Hugo de Trimberg, en véritable homme du Nord, ne prétend pas à la synthèse et ne crée pas un seul type. Il divise, subdivise et analyse. Toute l'humanité, pour lui, est dans les individus.

Il traite successivement des jeunes filles, *meyden*, qui, de son temps et en Allemagne, ont, dit-il, « la chevelure longue et l'esprit court, » des maîtres, des pages, des prêtres, des moines, des jeunes femmes qui épousent des vieillards. Il court à travers les subdivisions de ces caractères, assez rapidement, assez lestement, d'une façon pimpante et sévère, avec un petit sourire doux et sardonique. « Allez, mon beau petit livre, dit-il à la fin, vous serez le *vade mecum du genre humain.* » Et il ne s'est pas beaucoup trompé. Le maître d'école du XIIIe siècle a eu l'honneur d'ouvrir cette route de l'observation minutieuse, dont la trace se retrouvera plus tard dans l'épopée satirique et européenne, intitulée *le Renard*, et dans la *Nef des Fols* de Sébastien Brandt. Toutes les nations septen-

trionales d'Europe ont été, depuis Hugo, bien plus avant dans cette voie. Hugo est l'initiateur.

Point d'imagination, de coloris, d'éclat, de grandeur, de personnification chez Hugo ; ce patriarche de l'observation de détail et du roman de mœurs est fin et sérieux, comme Holbein et comme Smollett. Ne demandez au bonhomme ni galanterie ni élégance ; il traite les hommes, les femmes et les filles, comme un naturaliste traite ses insectes. Dans sa bonne humeur inexorable, il pique avec son épingle noire chaque spécimen qui s'offre à lui, n'épargnant pas ce qu'il y a au monde de plus gracieux et de plus doux.

« Mes jeunes filles, dit-il quelque part, vous avez les cheveux bien longs et la judiciaire bien courte... La route qui va de vos yeux à votre cœur est facile, et, sur cette route périlleuse, Dieu sait que de pensées dangereuses cheminent par bataillons !... »

Kortzyn mut und lange haar
Han die meyde sunderbar,
Dy zu yren jahren kommen synd ;
Dy wal machen yn daz hertze blynt
Die auchgn wysen yn den weg
Von den auchgn get eyn steg
Tzu dem hertzen nit gar lang;
Uff deme stege ift vyl manning gedang,
Wen sy woln nemem oder nit.....

Le bonhomme continue ainsi, se murmurant à lui-même une sorte de mélopée monotone d'observations satiriques sur cette grande et éternelle aventure du mariage, et sur les divers caractères qui s'embarquent pour ses terres in-

connues. De temps en temps il rencontre de bons traits comiques :

Moralisons comme de bons apôtres ;
Pas de pitié pour les péchés des autres ;
C'est pain bénit de blâmer son prochain.
La tâche est bonne, amusante et facile,
Elle distrait et soulage la bile...
A nos péchés nous penserons demain.

La carrière de l'observation est ouverte par Hugo de Trimberg. Après lui, mille autres, sermonaires, poètes, prosateurs, le suivent et se précipitent; chose étrange, le Nord seul fournit ces observateurs. Pétrarque chante, Boccace raconte. L'observation proprement dite, l'homme considéré comme étude, ne leur appartiennent pas. L'Angleterre, au contraire, débute comme l'Allemagne, et le premier pas de la Grande-Bretagne dans cette carrière est vigoureux et puissant. Chaucer paraît.

Chaucer emprunte aux Italiens la matière de ses récits. En quoi diffère-t-il d'eux? Quel caractère le rapproche des poètes originaux du Nord? Le génie de l'observation. Chaucer marque de trais indélébiles les professions et les diverses humeurs de son temps. Il y a bien plus d'art et de finesse chez lui que chez Hugo; l'essai de la Grande-Bretagne dans un genre qui devait faire sa gloire, est un coup de maître. Depuis le roman-conte de Chaucer jusqu'au roman-chronique de Walter Scott, l'Angleterre ne cessera pas d'exploiter cette mine féconde : la connaissance et l'examen de l'homme, non comme espèce et genre, non comme type et symbole, mais comme objet d'analyse, comme individu, souvent vicieux dans la vertu ou vertueux dans

le vice, offrant les combinaisons et les nuances infinies du sort, du caractère, de l'âge, de l'humeur, de l'époque, de la circonstance et de la passion ; — monde nouveau en littérature.

---

§ II.

Le roman du Renard.

En fait d'observation et d'étude de mœurs, l'Allemagne, on vient de le voir, avait la priorité. Non-seulement Hugo de Trimberg lui appartenait, mais elle possédait et admirait depuis longtemps une épopée d'observation comique, tout empreinte de l'analyse individuelle, propre au christianisme septentrional. Si la France du nord lui dispute le poème du *Renard*, il est certain que le nord allemand a seul adopté et consacré cette *épopée comique*, populaire encore aujourd'hui dans la Germanie, et embrassant dans sa vaste enceinte, sous la forme d'animaux divers, tous les caractères et toutes les conditions. D'où vient cette fable? On n'en sait rien. Elle est si profondément germanique, que l'on en trouve des traces jusqu'au fond du XIe et du IXe siècle; elle est si complètement européenne, que chaque peuple du Nord se l'est appropriée. L'édition anglaise de Caxton traduite du Hollandais (1481),—l'édition hollandaise de Delft (1484), — la version saxonne de Lubeck (1498),—l'imitation française de Jacquemars Gielée, composée en français wallon vers 1290, ne sont point sem-

blables, mais seulement analogues à plusieurs égards. Dans tout le Nord la fortune de ce conte a été immense. On en rencontre des versions diverses, composées en bas allemand, haut allemand, danois, suédois, anglais ; partout ce ne sont que continuations, plagiats, imitations ; ce livre a eu tous les honneurs.

C'est un monde, c'est la vie. Grossier prototype de Shakspeare et de Richardson, longtemps la Germanie l'a regardé comme son livre de chevet. Les professeurs l'ont commenté ; les courtisans l'ont cité ; les princesses l'ont lu à leur toilette ; les artisans l'ont sali et usé. Pourquoi ?

C'est que ce rude et piquant ouvrage, œuvre de cent mains et qui n'est l'œuvre de personne, émanait spontanément du fond même du nouveau caractère européen. Ce n'était, je le répète, le fils de personne ni d'aucun temps, mais de tout le monde et de tous les temps nouveaux.

Au XIXe siècle, Goethe l'a retravaillé et s'est fait lire, tant il restait encore de goût et de penchant pour ce genre et cet ouvrage. Qu'est-ce donc que ce livre ? L'analyse de la vie humaine, tracée avec une joviale, rustique et chaude sagacité. C'est le monde en mascarade, avec des moines-loups, des intendants-renards, des coqs-guerroyants, et mille réalités tristes sous de comiques masques. Le contraste des diversités humaines, finement marquées, est le caractère spécial du livre. Au-dessus de toutes ces variétés, et triomphant d'elles, plane la Ruse, maîtresse unique, suzeraine du monde. C'est ce que vous dit l'auteur lui-même dans son épigraphe :

Ut vulpis adulatio
Dans mon livre fait son affaire,

Sic hominis et ratio
Ressemble au renard sur la terre (1).

La *comédie à cent acteurs divers* dont parle La Fontaine se trouve donc ébauchée dans le *Roman du Renard*; ce monde des nuances et des caractères, monde qui n'est autre que le roman moderne, y est esquissé pour la première fois. Si *le Renard*, sans auteur, sans père, *sine prole creatus*, a pénétré dans tout le Nord, en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Suède, en Danemark, il n'a pu entamer ni l'Italie ni l'Espagne; il a fallu deux siècles pour que Casti, dans ses *Animaux parlants*, lui empruntât quelque chose. En France, il eut assez de succès, sans y devenir aussi intimement populaire que dans les contrées saxonnes.

Imparfait, grossier, naïf, mais fort, et plein d'une vérité ironique, ce livre est fertile en ombres grotesques, qui dessinent par des silhouettes piquantes les réalités de la vie. Sa majesté Lion, tenant cour plénière, reçoit les plaintes de Hintze le chat, de Lampe le lièvre, d'Isegrim le loup, de Chanteclair le coq, plus ou moins victimes de dom Renard, maître fripon qui les a tous lésés. Le chef des gardes, l'ours Bruin, est chargé d'amener le coupable. Mais Bruin est gourmand; dom Renard l'engage dans une expédition de picorée qui doit lui rapporter une récolte

(1) Ut vulpis adulatio
Nu in de werdlee blikket,
Sic hominis et ratio
Gelyk dem Fos syk shikket.

d'excellent miel; dom Bruin introduit bénévolement sa stupide tête dans le tronc fendu où le miel est déposé; puis, saisi comme dans un écrou par les deux portions de ce tronc qui se referme, l'imbécile ne gagne rien qu'une bastonnade miraculeuse et un jeûne complet; tel est le premier fait d'armes du diplomate Renard.

Son éloquence, ses ressources, sa finesse, sa dextérité, le superbe sang-froid avec lequel il exploite tous les caractères et tous les vices, le placent à côté de Panurge, de Figaro et de Gil Blas. Il se tire de tout. Il est politique, dévot, poète, économiste, industriel et statisticien. Il a des trésors cachés qu'il promet à sa majesté lionne, et qu'il obtiendra de la grâce de Dieu, si l'on consent à lui donner pour souliers un peu de la peau de ses ennemis. On les lui accorde; avec ces souliers il va en pélerinage jusqu'à Rome, où on le fait cardinal. Il prie, il ment, il ruse, il fait l'usure, il pérore, il discute, il ravit d'enthousiasme les peuples qui l'écoutent. Il a des procédés pour tous les succès et des expédients pour tous les cas. Le roi, émerveillé, lui remet la charge entière des affaires de l'état, et l'auteur finit ainsi son épopée :

Mon livre, écrit en style clair,
Messieurs, ne se vend pas fort cher.
On y voit comme en une glace
Le monde et tout ce qui s'y passe.
Achetez-le, je prierai Dieu
Qu'il vous mette en sa gloire. Adieu.

Il a raison. C'est un vrai miroir que son livre, un peu rustique, mais fidèle, un miroir chrétien et ascétique, représentant la vie terrestre comme livrée à la domination de la ruse, et exilant dans le ciel le triomphe de la

vertu. « Rien n'est plus pénétrant, bien que rien ne soit moins satirique, dit quelque part M. Sainte-Breuve, que le génie chrétien. »

Le Renard porte deux caractères singuliers et contradictoires : chrêtien et septentrional, il des traces nombreuses de paganisme antérieur. On y voit percer une vive haine contre les prêtres et les moines. L'ancien et le nouveau génie se trouvent confondus dans cette béatification terrestre de la ruse ; bible séculière, *vade mecum* septentrional au XIIIe siècle, comme le livre de Brandt le devint au commencement du XVIe.

L'auteur de ce livre est problématique. Il semble que les masses soient les véritables mères de certaines œuvres. Un nommé Hinrek von Alkmer prétend, dans sa préface, avoir traduit le poème du wallon en bas-allemand. Mais est-ce un homme réel ! Les savants ne le pensent pas. Ils parlent d'un certain Nicholas Baumann, professeur à Rostock, et qui aurait représenté dans une allégorie satirique la cour de Juliers, d'où il avait été banni ; puis il se serait donné le nom de Henry d'Alkmer. Baumann n'a pas l'air plus réel que Henry. Plus on s'enfonce dans les ténèbres du moyen-âge, plus on s'étonne de revoir toujours ce Renard inévitable. Au XIVe siècle, Philippe-le-Bel le fait pourtraire en tapisserie. Aux temps carlovingiens, il y a déjà trace de lui. Vous diriez qu'une pluie tombée du ciel fait germer de toutes parts cette allégorie transparente, vaste analyse de l'humanité, qui devient bientôt universelle comme la Bible et Cervantes.

Lorsque l'époque didactique, succédant à l'époque lyrique, toucha son apogée, *le Renard* devint l'Iliade et l'Odyssée de ce temps ; on y puisa des exemples, des allusions, des citations, des apologues ; on le sculpta dans les églises, on

le peignit sur les vitraux. Il s'en fit, dès les premiers moments de l'imprimerie, vingt éditions; il eut l'honneur d'être traduit en latin par ce pauvre Hartmann Schopper, dont la rude destinée et le style cicéronien méritent un souvenir (1).— « Quant j'eus commencé ma traduction, dit-il, on me fit prisonnier à Fribourg, dans le duché de Bade, et l'on me conduisit à Vienne, chargé de fers. Là je tombai malade. Comme on ne voulait pas d'un aussi misérable soldat, on me jeta sur le pavé, sans lit, sans drap, sans pain. Je trouvai asile dans un tonneau où je m'endormis; mais en m'éveillant je trouvai que mon sabre et mon manteau m'avaient été volés. Heureusement tous les hommes ne sont pas des loups. Maître Josias Hufnagel, qui ne me connaissait que par mes écrits, me reçut sous son toit, et je pus, à demi-guéri, me traîner jusqu'à ma ville natale. » La consécration latine donnée au *Renard* par le bon Schopper popularisa ce poème parmi les savants; puis, manufacturé de toutes façons, il alla se perdre dans le domaine de ces petits livres du peuple, qui exercent tant d'influence et dont on parle si peu.

Le Renard n'est pas un chef-d'œuvre; mais l'histoire littéraire serait incomplète si elle ne s'occupait que des chefs-d'œuvre. Certains livres d'époque possèdent une vitalité singulière et tout-à-fait distincte de leur mérite intrinsèque. Tel est *le Renard*. Une foule de productions secondaires fraient toujours la route aux chefs-d'œuvre, qui en sont le dernier mot. Les chefs-d'œuvre n'appartiennent jamais à un seul génie. Ils naissent lentement; fils des

(1) *Opus poeticum de admirabili fallaciâ Vulpeculæ Reineckes*, etc.

siècles, créés par les races, plutôt que par l'homme, ils achèvent les civilisations et les résument.

Ni Hugo de Trimberg, ni ces rédacteurs divers et successifs qui dans le roman du *Renard* ont écrit le panégyrique de l'habileté, ne sont des génies complets; mais il y a de l'avenir et une fécondité extrême dans leurs livres.

Nous admirons quelquefois cette fécondité du monde physique, qui ne laisse pas une parcelle de la matière sans vie et sans puissance; nous admirons cette énergie de reproduction infinie, triomphant sans cesse du monstre béant de la mort. Si l'on examine au microscope solaire le cuir tanné d'une momie, quelque prêtre d'Égypte contemporain du roi Sésostris, on reconnaît avec stupeur que toutes les particules élémentaires de cette peau séculaire vivent encore, représentées par des animalcules qui se meuvent dans leur pétitesse infinie. Ce n'est donc pas la mort qui effraie, c'est la vie. L'immortalité de la pensée et sa force impérissable constituent un phénomène analogue.

A peine ce mode analytique de voir le monde s'est-il éveillé, à peine le génie germanique trouve-t-il une voix, à peine sa langue est-elle déliée, que les écrivains du Nord se plaisent tous à compter et à mesurer chaque homme, à examiner sa valeur, à peser son caractère, à le soumettre au scalpel. On ne veut plus d'espèces; on ne reconnaît que des individus. Sans doute les esprits superficiels nieront cette singulière et antique tendance de la littérature septentrionale; elle n'en est pas moins évidente. La profondeur n'exclut point la vérité, ni l'étendue, la précison.

---

§ III.

Le vaisseau des fous. — Sébastien Brandt. — Alexandre Barklay.

Ce roman du *Renard*, étude de caractères analysés avec une vivacité sagace, avec une rustique et brutale finesse, avec une causticité sévère et moqueuse, défraya l'espace entier qui sépare le XIIIe siècle du XVe. Le Nord vivait encore sur ce livre bizarre, inconnu d'ailleurs des gens du Midi, lorsque, vers la fin du XVe siècle, un savant et grave jurisconsulte de Strasbourg, nommé Sébastien Brandt, s'avisa de poursuivre cette voie de l'observation des mœurs.

Rien n'était alors plus rare qu'un livre allemand, si ce n'est un livre allemand original. Brandt, comme les auteurs du *Renard* et du *Renner*, écrivit, sur toutes les folies de son temps, un livre en vers allemands, qui frappait tous les états, toutes les situations et tous les âges. Ce livre fut accompagné de gravures sur bois curieuses et énergiques, vraies caricatures de l'époque. Ce qui distingue cette nouvelle expérience, ce qui la détache du *Coureur* et du *Renard*, c'est que notre Alsacien a pour ainsi dire armorié son œuvre du grand blason du moyen-âge. Tous les personnages qu'il jette en scène sont des fous : il les coiffe du bonnet à deux cornes et les arme de la marotte à grelots. Selon lui, les variétés de la vie humaine ne sont que folie. Mettant à contribution son invention et son esprit, il frète un navire qu'il appelle *Narrenschiff* (le vaisseau des fous), et sur le pont duquel il entasse ses passagers.

Notre ami Sébastien se contenta d'indiquer rudement ce qu'il n'avait pas la puissance de terminer. Il moralisa, fut pédant et entassa le lieu-commun; ce qui n'empêcha pas l'Europe du Nord d'adopter son vaisseau. L'Europe du Nord ne fut point imitée par l'Europe du Midi; ce fait bizarre en dit plus qu'une théorie.

Brandt, si grossier qu'il fût, méritait l'honneur d'être traduit, commenté, cité même par Érasme. Une main habile et délicate ferait encore aujourd'hui quelque chose de ce vaisseau fantastique que le juriste de Strasbourg créa dans sa gaîté. Imaginez une mer des fous, grand chemin orageux, qui doit les conduire au bonheur; les vagues bleues et phosphorescentes offrant dans leurs sillons lumineux tout ce que les fous espèrent : des montagnes d'or brillant aux yeux des avares, des flots de liqueurs enivrantes promises aux sensuels, des syrènes belles comme le jour aux voluptueux. La carène se balance sur ces vagues folles. Elle est construite par des fous, comme des fous doivent construire; la proue occupe la place de la poupe, et le gouvernail est renversé. On a mis le capitaine à fond de cale, et le cuisinier sur le grand mât. Texte digne de Swift que cette description de l'équipage fou, de la carène folle, et de l'anarchie des passagers? Rien n'empêcherait le rénovateur de cette fable antique, de placer sur le pont et dans les vergues les plus charmants ridicules du XIXe siècle : le génie méconnu; l'âme incomprise, la femme libre, le créateur des religions, et ceux qui sont *dieux, demi-dieux* ou *quart de dieux*. Cette cargaison de folies diverses aurait assurément piqué l'imagination moqueuse de Swift, de Sterne ou de Voltaire; Brandt n'a pas osé ou n'a pas pu; il est retombé de tout son poids dans la moralité vulgaire,

laissant à ses continuateurs le soin de cultiver le champ de l'observation moderne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'enfant du Nord se prétend l'élève et l'imitateur du génie méridional. Au commencement du même siècle, un de ces hommes qui escamotent le succès et qui croient avoir dérobé la gloire, Jean-Baptiste Spagnuoli, né à Mantoue, et que ses compatriotes crurent plus grand que Virgile, avait essayé l'analyse des vices humains, mais selon la mode italienne et méridionale. Ses vers, qui ne sont que des sermons diffus, jouirent d'une vogue extraordinaire. Au lieu d'individualiser des portraits, il les divise en types en en symboles; *Gastrimargia*, *Philargyria*. Spagnuoli les allégorise et les costume; les peint en détail, comme autant de divinités païennes; c'est un Olympe sorti du cerveau d'un casuiste, et où chaque péché tient lieu d'une idole. Ce Spagnuoli, espèce d'Ovide manqué, qui avait de l'imagination et de la facilité comme Marini, et qui excellait dans les descriptions comme tous les demi-poètes, eut l'honneur d'une grande édition avec commentaires, les commentaires absorbant le texte et le débordant. L'un de ces commentateurs fut notre ami Sébastien Brandt, le Strasbourgeois, homme savant. Page 25 du volume IIe, on lit ces mots naïfs : — *Hélas! ici s'arrête le commentaire du grammairien Murrhon, suspendu par la mort fatale, ici commence le travail de l'honorable Sébastien Brandt.*—On commentait Spagnuoli comme on a commenté Ronsard : il y avait si peu de goût au Nord et tant de dépravation au Midi, que l'Europe estimait comparable aux idylles charmantes de Virgile et répétait à l'envi le grossier début de la première églogue du Mantouan :

Fauste, precor, gelidâ quando pecus omne sub umbrâ
Ruminat!

Ruminat! Ce mot seul accuse le siècle. Cependant le piquant Érasme et le savant Béroalde admiraient encore le Mantouan. Shakspeare le premier osa se moquer de lui; il le fait louer ridiculement, par le pédant ridicule Holoferne, dans *Love's labour lost.* Elevé à cette école du sermonnaire italien, Brandt crut imiter ses prédications morales et ses beaux symboles; mais le génie de son pays l'entraîna, il fit autrement et mieux. Il fut rude, grossier, bizarre, mais original. Rien de plus amusant que de voir cette poésie allemande couvée par une mère italienne, rester allemande en dépit de la couveuse, l'allégorie du Mantouan devenir individualité chez le Strasbourgeois.

Il est vrai que cette individualité est un peu vague encore. Elle moralise avant tout. Chez Barklay, le traducteur anglais, la sève de la vie réelle et de l'observation positive se révèle mieux. Brandt a inspiré Rabelais, qui transforme cette moralité commune en vive et philosophique ironie. Barklay fait du lieu-commun de Brandt une observation spéciale et énergique.

L'Europe était émue. Les couronnes pleuvaient sur Brandt, qui ne manquait pas d'esprit et surtout d'humeur. L'abbé Trithème appela son livre un divin livre. Chacun y voyait le portrait de son voisin, de ses parens, peut-être de sa femme,—avec de si belles gravures sur bois! On y admirait M. le conseiller et madame la conseillère, et le marchand, et le moine gourmand, et le savant de contrebande, et le fat, et l'escroc, et la femme colère, et le mari complaisant, — caractères devenus lieux-communs; le lieu-commun est une bonne chose qui a trop servi.

Savantes et morales facéties! Une des planches qui les accompagnent montre un carrosse à rebours, un fou la tête en bas, les chevaux derrière la voiture, le postillon venant après la charrette, et portant ses éperons au bout de ses bottes,—puis ailleurs les *lollards*, les réformateurs, — puis les gens qui remettent tout au lendemain; ceux-là tiennent sur leur poing et sur leur tête trois corneilles, criant : *cras, cras, cras! — demain, demain, demain!* — Surtout il y a de splendides caricatures, des gloutons, des avares, des usuriers, des femmes, des hommes;—livre oublié, qui a fait l'éducation d'un demi-siècle, et qui a précédé Rabelais, Érasme, Cervantes et Shakspeare.

La France mordit, légèrement, à l'hameçon de Brandt, un peu grossier pour elle. L'Angleterre, raffola de la spirituelle et vive imitation donnée par Alexandre Barklay.

Ce Barklay, né à la fin du XVe siècle, élève d'Oxford, après avoir voyagé sur le continent, ainsi que le faisaient alors tous les hommes de lettres, fut tour-à-tour bénédictin et franciscain; heureux dans sa vie, bien prébendé, bien doté, comme Sébastien Brandt et Addison, comme la plupart de ces heureux génies qui, passant leur vie à observer le prochain, le connaissent trop pour heurter brutalement les passions ou les vices; c'était encore un homme naïf et sage qui disait en riant ce qui lui passait par le cerveau. Au lieu de traduire servilement le texte de Brandt, il le refit. Il y jeta ses ennemis, qu'il classa parmi les fous, et jusqu'à ses imprimeurs, « qui le méritaient bien, » dit-il :

Car ils font leur devoir
Trop lestement et avec nonchaloir.

The prynters, in their business
Do all their works speedily and in haste.

Son livre est plus travaillé que celui de Brandt. Il charge son vaisseau de tous les fous d'Angleterre, et d'abord il a soin d'y faire entrer ceux de ses confrères les chanoines qui lui déplaisent, « les huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery. » L'histoire se tait sur les causes de sa haine contre les huit chanoines *mineurs;* il leur assure, comme il le dit, une place *majeure* sur la chiourme :

« Alexandre Barklay s'adresse à messieurs les fous, les priant de faire place aux huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery, lesquels y méritent un rang de premier ordre. »

Mes fous très-chers, allez un peu moins vite !
Voici venir huit charmants compagnons
Qu'il faut classer et suivant leur mérite;
Très-ignorants, très-sots et très-gloutons,
Très-malfaisants, très-fats et très-poltrons;
Au demeurant ce sont de bons apôtres !
Place pour eux, très-chers ! ils sont des nôtres !

Cette traduction, que j'ai soin de calquer sur le texte, doit laisser apercevoir que notre homme ne manquait ni de verve, ni de trait, ni de grâce. Le portrait du faux savant, ou plutôt du faux sage, placé comme pilote sur le navire, et qui, chez Barklay, a beaucoup plus de finesse et de verdeur que chez son maître Sébastien Brandt, mérite aussi d'être cité. Ce fou qui ouvre la marche prend la parole :

Sur l'océan de la folie humaine,
Voyez errer notre leste carène !

Au gouvernail assis paisiblement,
Roi de mes fous, à mon gré je les mène,
Et le vaisseau flotte gaillardement.
Je suis savant; des livres par centaine,
Comme un seigneur me font considérer;
Je ne lis rien et me laisse adorer.

C'est mon état de passer pour un sage,
Pour un savant et profond personnage
Sur mes rayons, souvent épousseté
De mes bouquins le pompeux étalage
Au grand jamais par moi n'est consulté.
Mais je les traite avec reconnaissance,
Je les habille avec magnificence,
Je les consulte à grands coups de plumeau :
Damas, satin, pour eux rien n'est trop beau.
Ces chers bouquins! je les choie et les aime!
Dans la splendeur et l'ordre accoutumé
Je les conserve avec un soin extrême.
En les perdant je me perdrais moi-même.
Tout mon pouvoir en eux est enfermé.
Un ergoteur me rend-il sa visite?
Aux arguments que le pédant débite
Point ne réponds. Pourquoi me fatiguer?
A son loisir il peut épiloguer.
A-t-il fini? Par la main je le mène
Vers mon trésor de la science humaine;

Mes professeurs sont là par bataillons,
Et c'est là tout ce que je lui réponds.

Les portraits inventés par Brandt, perfectionnés par Locher, son traducteur latin, et fort améliorés par l'Ecossais Barklay, sont de ce genre; il s'en faut qu'ils vaillent en général l'esquisse comique que je viens de rapporter. Le siècle n'y regardait pas de si près; dans le *Narrenschiff*,

tout paraissait admirable. Il faut lire ce que Locher, étudiant de dix-huit ans et fanatique partisan de Sébastien Brandt, écrit à Bergmann Von Olpe, archidiacre de Grandval et non pas libraire, comme le disent les biographies : « Je suis un jeune homme né sous un astre rigide, allaité dans les hameaux suèves, nourri de glands... et j'ose toucher aux sacrés tripodes de Phébus; malgré la stérilité de ma terre barbare, j'ai voulu baigner mon âme dans la rosée de l'Hélicon ! » — On aime à voir autour de ce berceau et de ces bégaiemens de l'observation moderne un archidiacre, un écolier, un conseiller aulique, un franciscain, et toute l'Europe du Nord attentive.

Ces traducteurs septentrionaux avaient trouvé l'invention si excellente, qu'ils se mirent à l'agrandir, à l'embellir, à l'accommoder à leur guise, à la vêtir selon la mode de leur nation. Il en fut précisément comme du roman du *Renard*. Chaque peuple fit son *Vaisseau des fous*; un Français, nommé Jean Bouchet, eut même le tact de comprendre quel point d'union secrète se trouvait entre le roman du *Renard* et le *Vaisseau des fous*. Il les fondit en un seul ouvrage, qui eut pour titre : *les Renards traversant les voies périlleuses de la vie humaine*. L'œuvre bâtarde dans laquelle les deux sillons de l'observation germanique étaient ainsi mêlés ne fut guère viable. D'autres plus humbles et plus habiles, se contentèrent de traduire en honnête prose, qui trouva une infinité de lecteurs, les vers satiriques de Brandt. C'étaient là autant de pas faits par le Nord vers la fine et sévère observation des caractères humains. Quant à l'Espagne et à l'Italie, elles ne touchèrent pas au *Vaisseau des fous*. Il est curieux de savoir pourquoi elles n'y touchaient pas.

§ IV.

Observateurs des mœurs en Italie et en Espagne.

L'Italie méprisait profondément le Nord et la France. Le Tasse et Machiavel maltraitaient beaucoup les Français, qui, depuis un siècle, avaient irrité et dévasté l'Italie : « Manans illétrés et avilis, dit le Tasse, ou gentilshommes féroces; petits, pauvres et laids, dont les jambes sont devenues cagneuses et le torse énorme à force de monter à cheval pour aller en guerre. « Un Italien, Balthasar Castiglione, ambassadeur en Angleterre, et son concitoyen Casa, formulaient à la même époque le code du savoir-vivre. L'un, dans son *Homme de cour*, l'autre dans son *Galateo*, se moquent singulièrement des gens du Nord, et surtout des Français, dont ils parlent à peu près comme on parlerait aujourd'hui des Hurons. Castiglione ne loue que le duc d'Angoulême, depuis François Ier, qui sans doute lui avait adressé quelque beau cadeau, et qui devait relever un jour, dit Castiglione, la gloire de la France. Il faut voir avec quelle subtile indifférence le courtisan du duc d'Urbin vous apprend, dans son traité, ce qu'il faut faire pour être bien en cour, comment on doit s'y prendre pour y réussir, comment toutes les diversités du caractère s'effacent devant le beau titre de *cortegiano*, qui répond à celui d'homme du monde, comme quoi enfin les bonnes manières sont tout. La fin d'une civilisation est toujours signalée par ce désir exorbitant de la bonne grâce et de l'élégance. Si la naïve admiration des choses humaines berce les littératures et les peuples naissants, cette dépravation

d'un goût faussé endort leur vieillesse frivole et désespérée. Quand on voit à côté des élégans conseils de Castiglione les efforts burlesques de Berni et les froideurs amères de Machiavel, il faut dire : L'Italie s'en va. Aussi s'en allait-elle. Castiglione considère les homme comme parfaitement égaux de caractère; il détruit les aspérités et les diversités, les nuances et les passions humaines; il ne s'occupe qu'à raffiner la morale, qui s'évapore en politesse.

La lecture de la table des matières de Castiglione suffit à montrer comment un pays qui se meurt juge les questions de la morale.

« Il ne doit pas y avoir, selon Castiglione, de différence entre les caractères, d'originalité tranchée entre les hommes; tous, effacés et amollis, doivent se formuler d'après un type et un modèle unique, qui est le *courtisan.* »

A ce courtisan, Castiglione lui fait la leçon et donne la loi; il lui dit comment il doit se vêtir pour plaire, de quelle façon il doit commencer et achever la révérence, s'il doit faire la cour aux dames, s'il doit préférer une femme non mariée à une femme mariée, s'il peut mentir, à quel degré il peut mentir, s'il peut flatter le prince, si cette flatterie peut être mêlée de médisance. Puis, dans un chapitre spécial, employant le plus pur langage italien, il se demande si un rival doit calomnier son rival, afin d'atteindre le but qu'il désire.

« La profession du courtisan, dit-il, consiste d'abord dans la grâce de l'extérieur, dans la beauté de sa personne, qu'il doit conserver et réparer, si le cas échet. »

La profession principale du courtisan est de se bien battre, ou du moins, dit Castiglione dans un chapitre suivant, d'avoir l'air de se bien battre. Qui ne se rappelle ici les *condot-*

tiers, vêtus de cuirasses resplendissantes et l'arme au poing, sous la condition expresse de ne pas s'en servir, mais de s'entendre bravement pour que le champ de bataille ne soit pas ensanglanté, pour que la passe d'armes reste vierge de sang humain? Le moraliste italien nous enseigne que le courtisan doit savoir nager, sauter, courir, jouer du luth et faire tous les jeux et exercices qui plaisent; que le courtisan ne doit pas sembler affecté lors même qu'il se permet d'inventer et de mentir; qu'il doit user d'élégance pour parler comme pour écrire, sans jamais laisser paraître l'affectation; que la dame qui habite la cour doit se vêtir pour plaire au prince d'abord, et et ensuite aux courtisans; que le principal ornement du courtisan, ce sont les lettres; qu'il ne faut pas imiter les Français, qui méprisent les lettres, et qui regardent les gens de lettres comme vils.

Ce dernier passage mérite atttention. Il donne une idée fort juste de la situation de l'Europe à l'époque dont je parle, et de la distance qui séparait le Nord et l'Occident des idées méridionales. Castiglione, qui avait beaucoup voyagé, qui se trouvait en Angleterre, et qui venait de France, s'exprimait ainsi : « Les Français ne connaissent que la noblesse des armes, ils estiment comme rien tout le reste. Ils abhorrent la culture de l'esprit et tiennent les gens de lettres pour déshonorés; chez eux, appeler un homme clerc, c'est lui dire la plus grande injure de la terre. Il se trouve un prince parmi eux nommé monseigneur d'Angoulême (François Ier dans sa jeunesse), monseigneur d'Angoulême, qui doit succéder à la couronne, et qui fera refleurir, à côté de la gloire des armes, celle des lettres, car il les aime. Je l'ai beaucoup connu, et, me trouvant à la cour, il m'a parlé de son désir de

faire parvenir la France à des destinées plus lettrées. Je ne saurais trop louer la disposition de sa personnne, la beauté de son visage, et une certaine et gracieuse aménité du discours, qui promet beaucoup au royaume de France. Les gentilshommes français et italiens qui connaissent ses coutumes, la grandeur de son âme, sa valeur et sa bonté, disent qu'il est impossible que la France, sous les lois de monseigneur d'Angoulême, ne devienne pas aussi lettrée que l'Italie. »

Égarée au milieu des conseils de morale immorale qui remplissent le livre de Castiglione, cette prophétie donne une idée assez juste du mélange de sagacité divinatrice, de profondeur et de dépravation qui caractérisait ce beau pays.

L'observation analytique de l'humanité paraissait à cet Italien folie et barbarie : les diversités même et les nuances humaines ne lui semblaient que des commencements d'insanité; *gli umori... sono pazzie.* L'Espagne, moins avancée n'était pas moins éloignée de l'esprit analytique. Dès que le rayon italien l'a frappée, elle s'éveille et s'émeut, elle est lyrique, épique, mais elle ne touche point au royaume de l'examen individuel, qui demeure soumis à la loi du Nord; son livre le plus admirable, *don Quichotte*, n'est, je l'ai dit, qu'un symbole, la double personnification du corps et de l'âme, — don Quichotte, Sancho.

Que l'on place à côté l'un de l'autre l'ambassadeur Castiglione et le conseiller aulique Brandt, l'un subtilisant la morale jusqu'à la perdre en politesse, l'autre ourdissant avec une grossière vérité et une rude puissance la trame de son observation analytique; on pourra juger d'un coup-d'œil les deux civilisations et les deux races. Ce fut plaisir,

pour les gens du Midi, de lire dans Castiglione combien il est aisé d'être immoral et charmant. Ce fut un bonheur pour les gens du Nord que ce coup-d'œil sévère et distinct, jeté par Brandt sur toutes les professions et toutes les humeurs. L'*Éloge de la folie* d'Érasme, charmant petit volume, n'est que la quintessence piquante et concentrée du grossier essai de Brandt et de Barklay. *Les Adages* d'Érasme abondent en observations et en portraits écrits dans un latin dont la charmante élégance rappelle Pétrone, et dont le sens moral est emprunté à Sébastien Brandt. La généalogie littéraire que nous avons indiquée est si vraie, que l'on trouve dans *les Adages* un mélange fréquent de souvenirs qui rappellent la personnification animale du roman du *Renard* et *les Fous* de Brandt. Érasme passe en revue les animaux humains, tout-à-fait à la manière du vieil auteur de *Reynard the Fox*, et de celui du *Narrenschiff*. Son *scarabée*, ou calomniateur, est un vrai portrait de La Bruyère : « Il y a, dit-il, des petits hommes infimes, malicieux, noirs comme le scarabée, sentant mauvais, non moins abjects, mais persévérants, et qui peuvent nuire à de grands hommes, sans jamais être utiles à qui que ce soit. Ils terrifient par la noirceur, étourdissent par la clameur, dégoûtent par l'odeur; ils voltigent autour de vous, s'attachent à vous, vous restent attachés; les vaincre est une honte, et votre triomphe vous laisse souillé. » Son *Éloge de la folie*, adressé à More par un jeu de mots (*Encomium Moriæ*), et dont dix-huit cents exemplaires, ce qui équivaut à plus de six mille aujourd'hui, furent vendus en un mois, est une imitation bien plus directe de Brandt; satire de mœurs et d'observation, terrible coup de flèche qui atteignait les moines au cœur.

D'Israëli, homme sensé et ingénieux, reconnaît cette antique parenté de l'observation allemande et anglaise. Ce sont frères ou cousins que Hugo de Trimberg, maître Renard, et notre Gil Blas, et Panurge.

La majesté des rois n'est point épargnée par les créateurs de ces types; ils ne reconnaissent que la *majesté de la ruse*. Circonvenir, attendre, ruser, parer les coups, supplanter, intimider, voler, c'est le succès. Un savant juriste, Heineccius, affirme que le seul roman du *Renard* vaut mille commentaires de droit, et qu'il éclaire beaucoup de points controversés. Je le crois bien, *le Renard* c'est la chicane. Il exprime la toute-puissance de la fourberie dans les affaires humaines. Telle était sa popularité, que, sur le vieil autel de Cantorbéry, on reconnaît encore, très-bien sculptés, maître Renard, maître Ysengrin et maître Lion, canonisés comme de petits saints.

Aucune de ces données ne s'est perdue. Les idées ont des ailes.

Depuis le commencement du XVIe siècle, cette observation analytique de l'homme s'empare de toute la littérature anglaise et fait des chefs-d'œuvre. A quoi rapporter cette nouveauté? Pourquoi ne trouvez-vous, dans l'antiquité, rien qui rappelle les cent et quelque personnages de *Clarisse Harlowe*, les deux cents et quelques individus, tous différents, que contiennent les drames de Shakspeare, les infinies variétés du caractère humain observées par Fielding, Molière ou Lesage? N'est-il pas évident que l'analyse appliquée à l'homme, ébauchée par les anciens, a été poussée à bout par les romanciers modernes? Il faut voir aujourd'hui les moindres romanciers de l'Angleterre saisir un caractère fibre à fibre. C'est l'excès. Les anciens, au lieu de donner sur cet écueil, ont été se heurter contre

l'emphase. Nos décadences littéraires exagèrent l'analyse; les décadences antiques exagéraient la synthèse. Où nous sommes petits et puéils, ils étaient emphatiques et ridicules. D'où vient cette différence? On ne peut résoudre ce problème que par un examen métaphysique que nous ne tarderons pas d'aborder.

Quant à cet élément métaphysique, si curieusement isolé par nous des autres éléments constitutifs du roman moderne, une fois né, il ne resta pas à l'état didactique et stérile, que nous avons étudié chez quelques vieux Allemands. Les alliances de cette observation individuelle avec le platonisme amoureux et le récit épique ont produit le roman de La Calprenède, celui de Mlle de Scudéry, enfin celui de Mme de Lafayette, perfectionnement délicat des romans de chevalerie. Assimilé au récit passionné comme dans *Manon Lescaut*, à l'érudition archéologique et locale comme dans *Ivanhoë* et *Kenilworth*, à la moralité puritaine comme dans *Clarisse* et *Paméla*; sous quelque forme que l'on veuille apprécier le roman moderne, toujours on trouve au fond, et sous les alliages les plus divers, cet élément primitif et neuf, l'*individualité* humaine.

---

§ V.

Des sources morales du roman moderne.

Le principe de cette individualité appartient aux vieux Germains, et Tacite en fait foi; principe qui attribue à chaque homme sa force et sa valeur. Mais ce premier germe n'aurait pas suffi.

A côté de l'indépendance germanique, l'individualité chrétienne, l'examen septentrional, l'importance donnée à la vie domestique et aux femmes par les peuples du Nord, ont concouru à faire naître ce génie de l'observation qui s'est surtout développé en Angleterre. Résumons-nous donc et prenons ces éléments un à un : 1° principe germanique, chacun attachant aux individus une importance égale et jouissant d'une indépendance relative ; — 2° principe chrétien, principe de la confession ; chaque vice examiné, sondé, creusé, chaque vertu pesée, chaque motif approfondi ; rien de tel n'avait lieu chez les païens ; — 3° principe septentrional ; chacun exerçant son jugement sur toutes choses, et par conséquent toutes choses jugées de divers points de vue ; — 4° principe domestique ou du ménage ; les tableaux d'intérieur, que les anciens méprisaient ou négligeaient, devenant intéressants, ainsi que les personnages qui s'y trouvent décrits : — voilà les éléments du roman moderne. Comment vont-ils se combiner, et que vont-ils enfanter ?

Le peuple chez lequel ils ont trouvé leurs proportions les plus favorables à l'art nouveau, c'est le peuple anglais. Il est homme d'affaires, il vit de la vie réelle, et cette observation lui est indispensable. Aimant l'indépendance de l'individu, l'examen de toutes choses, la moralité chrétienne et la vie domestique, il tire de ces profondeurs une littérature complète de la vie privée et de l'observation humaine ; — le drame-roman de Shakspeare, le roman-drame de Richardson, le poème-roman de Byron, le roman-chronique de Walter Scott.

L'introduction et l'action des femmes dans la vie privée et même publique se rangent en première ligne parmi les éléments du roman. Elles possèdent, comme on le sait, le

don d'observation analytique et le discernement des caractères : elles en ont besoin, étant faibles. Je reconnais donc pour éléments de ce nouvel art le christianisme et le casuitisme, le germanisme et l'individualité, le Nord et l'analyse, la femme et sa sagacité. Sous le niveau chrétien, le mendiant est digne d'observation comme le roi. L'indépendance germanique veut que l'individu soit estimé pour lui et en lui. La froideur du Nord adopte l'examen universel. La femme introduit dans les arts sa finesse active et ses passions observatrices. Qu'il soit sorti de là toute une littérature à peine entrevue des anciens, ce n'est pas merveille; une poésie, une philosophie, une fiction dans lesquels l'homme est considéré comme jouant un rôle spécial, comme étant à lui seul un monde ! Les romans ont passé en revue les conditions humaines et les vices humains. Le moyen-âge était habitué à cette revue. Il les faisait danser avec la Mort; la danse macabre, c'est la diversité des conditions humaines analysées et nivelées par la mort.

On ne sait pas combien les casuistes chrétiens sont proches parents des romanciers, qui, dans leur balance sérieuse et comique, ont spécifié les cas, quintessencié les vices, et cherché les diversités des choses et des caractères. Le principe chrétien, l'examen de soi-même se trouve même chez les romanciers déplorables, casuistes de l'immoralité. N'étaient-ce pas de vrais casuistes que Richardson, Fielding, Smollett, et surtout ce grand Shakspeare, le *voyant*, le confident, ou plutôt le *confesseur* de l'humanité entière? Shakspeare tient par un intime lien au moyen-âge que dominent deux royautés, celle du bouffon qui nivelle les rangs sous la plaisanterie de sa marotte, celle de la mort qui nivelle les hommes sous le sérieux de son sceptre.

Il y a dans une pièce de Shakspeare un brave maître d'é-

cole, qui porte un nom admirable; Holoferne. Il recommande à ses élèves de bien conjuger, de bien décliner, de ne faire attention qu'aux mots, jamais aux pensées : c'est ce que recommandent aussi les esprits fanatiques qui nous permettraient de nous occuper de littérature, sous condition que ce fût une littérature de bouts-rimés. Ils nous pardonneraient d'être annalistes littéraires, si nous n'examinions rien, si de titre de livre, de date en date, et de néant en néant, nous marchions comme des aveugles dans une caverne.

Il faut pénétrer le sens des époques et non transcrire des titres et des dates. Quand je jette un regard sur ses vastes répertoires où les cadavres et les débris des diverses littératures sont étiquetés et rangés, je suis saisi d'effroi. Je cherche la pensée et ne vois que la mort. Je répète comme Hamlet riant de Polonius : *Words! words! words* (des mots! des mots!). Ces livres de classification sont très-utiles, et je n'en disconviens pas, aussi utiles que les registres de nos naissances et de nos décès. Les familles littéraires y trouvent leurs annales, leurs généalogies, leurs affinités. Mais ce qui nous intéresse, c'est la pensée. Comment s'est fabriquée la civilisation? Comment se sont formées les littératures?

Le rayon lumineux qui part de l'Italie, traverse l'Espagne, se joue sur la France, l'Angleterre, l'Allemagne, éclaire, échauffe, féconde le Nord, puis s'efface, s'éteint, s'épuise, laisse le Midi enveloppé d'un voile, et le Nord intellectuel saturé de lumière et de chaleur. Cette marche merveilleuse et féconde de la pensée humaine héritant de toutes les richesses, ne perdant rien du passé, se transformant toujours, comment la connaître? Où l'étudier? Chez Bouterwek, classificateur sec et diffus de la

poésie espagnole? chez l'érudit et ingénieux Ginguené, chroniqueur philosophique de la poésie italienne? chez l'abbé Goujet, annaliste scrupuleux de nos richesses littéraires? Le magnétisme des intelligences ne se trouve pas là. Admirable chose, en vérité, que cette gravitation perpétuelle; toutes ces nations, les unes barbares et s'éclairant; les autres civilisés, éclairant leurs voisines: d'autres éteintes et reposant jusqu'au moment de la résurrection; quelques-unes suspendues entre la barbarie et la civilisation, entre les ténèbres et la lumière!

Toute histoire littéraire sans philosophie n'est qu'un ossuaire de l'intelligence et me rappelle l'impression que je ressentis, il a quelques années, au cœur de la Suisse, dans le canton républicain et catholique de Zug. En entrant dans une salle obscure, située au bord du plus transparent, du plus charmant des lacs, je découvris, rangés avec un soin scrupuleux, sur des rayons, comme des livres dans une bibliothèque, tous les débris de notre mortelle humanité. A chacun de ces débris était attaché un petit carton suspendu, et ce carton, fort propre et chargé de caractères lisibles, nous apprenait que tel ossement avait été la propriété de maître Arnold Rudiger, serrurier, décédé en 1660; que ce *femur* avait appartenu à maistre Wilhelm Gartner, en son vivant bedeau de la paroisse. « Voilà, me disait le cicérone suisse, la véritable histoire de ce canton. Quelle exacte précision! Que de dates! Quelle superbe série de noms propres!»

— « J'aimerais mieux, lui répondis-je, la plus petite chanson populaire que répètent depuis quelques siècles les échos joyeux de votre lac. Ces pauvres refrains seraient plus historiques pour moi, que votre bibliothèque de petits ossements classifiés et étiquetés. »

— Ne tombons pas dans l'erreur de ces bons Suisses, de Zug. Ne demandons à l'histoire littéraire que ce qui a réalité, puissance et influence. La vie est courte et le temps nous emporte. Ne perdons pas nos heures à étiqueter et à classer des débris sans valeur.

L'ATELIER DE GUTENBERG.

QUELQUES SOURCES RELATIVES AUX PREMIERS TEMPS DE L'IMPRIMERIE.

Consulter — : Berington. — Erasmi Epistolæ.

Aldi Manutii Epistolæ.

Vindiciæ Schæpflinianæ.

Mailtaire. — Hist. de l'Imprimerie.

Hallam. — Moyen-âge, etc.

INTÉRIEUR
DE
L'ATELIER DE GUTENBERG.

§ Ier.

L'atelier de Gutenberg. — État des esprits au xve siècle. — Antécédents de l'imprimerie.

On a beaucoup écrit sur les origines de l'imprimerie. Sans discuter les opinions de mes devanciers, sans me mêler à la controverse soutenue par plus de cent érudits respectables, souvent spirituels, trop ingénieux quelquefois, et tous d'un avis différent, je m'en tiendrai, avec une modeste simplicité, aux vieux documents que Schœpflin l'Alsacien publia en 1760, et qui contiennent les procès-verbaux relatifs à la vie de Gutenberg. C'est le dossier des litiges judiciaires soutenus, entre 1441 et 1470, par le gentilhomme mayençais *Jean Chaird'oie de Bonnemontagne;* tel est le nom bizarre qu'il portait : « Hans Gensfleich von Gutenberg. »Ce dossier authentique, ce vieux dialecte allemand mêlé de patois d'Alsace, ces dépositions de témoins obscurs, ces bavardages de servantes, ces causeries de bourgeois surannés, rumeurs de faubourg et de place publique, sentences de bourgmestre, réclamations de fournisseurs, promettent peu de chose; grâce à eux cependant la clé de l'atelier primitif est retrouvée. On voit les presses, les vis, les formes, les caractères, la petite maison de pierre rosâtre sur les bords du Rhin, la voûte souterraine de l'inventeur.

Avant de suivre Gutenberg dans sa vie, il est bon d'examiner le temps où nous vivrons tout-à-l'heure. Au milieu du XVe siècle, une grande chose allait finir. Le monde féodal était mourant. Il avait représenté la force brutale et sauvage, victorieuse de la discipline romaine énervée; il tombait à son tour, victime de son principe poussé à l'excès. Il avait abusé de sa grandeur, sa hiérarchie formidable s'était brisée dans l'anarchie des rivalités. Le sang des Armagnacs et des Bourguignons l'étouffait. Le comte de Raiz disait la messe noire en l'honneur du démon, en égorgeant des enfants nouveau-nés; dernier monstre comme il en apparaît toujours quand les institutions finissent, Héliogabale de cette société sanglante. En face de lui, comme un symbole contraire, Jeanne d'Arc s'élevait sur les débris de la féodalité croulante, dernier type du beau, tel qu'il était conçu dans une époque d'action et de piété.

Unité dans le monde politique, lumière et analyse dans le monde intellectuel, c'étaient les deux aspirations de cette époque. Les grands vassaux s'effacent; les monarchies grandissent, le tiers-état lève la tête; les rois lui ont donné la main. La chevalerie elle-même est une épée d'ornement, une arme de parade, un souvenir plutôt qu'un fait; à la place des Saint Louis, des Suger et des Bayard, quelques hommes d'un sens net et ironique deviennent les instruments politiques du temps nouveau. C'est un maître des comptes nommé Jean Bureau, un banquier nommé Jacques Cœur; plus tard un roi plus madré que ces bourgeois, plus futé que ces habiles, Louis XI. Il achève de tuer la féodalité dont il lègue le cadavre à son successeur. François Ier n'y retrouve qu'un fantôme qu'il essaie en vain de ranimer.

L'esprit d'analyse se débattant violemment, dès le règne de Charles VI, commençait à se développer; le clergé qui

avait favorisé le mouvement intellectuel marchait de pair avec l'homme de loi; l'écriture devenait une arme redoutée; c'était un temps de grande fermentation d'esprit. Une fureur de lecture que Louis XI et le duc de Bourgogne ressentaient à la fois, une frénésie d'écriture attestée par les gains énormes et la haute considération des copistes; une ardeur de savoir, de comprendre, de secouer enfin l'arbre de vie et de mort, l'arbre de science, une fièvre générale, avaient saisi toute l'Europe. En Italie, Pétrarque et son triomphe, Boccace et ses honneurs, Dante et sa gloire classique sollicitaient et exaltaient cette fièvre ardente. Alors le plus beau cadeau est un manuscrit, la plus belle possession, celle d'un volume. On se met à écrire si violemment, que les mots se confondent, les lettres ne font plus qu'un trait, les mots une ligne, et les lignes, comme dit Clemengis, une broderie indéchiffrable avec des jours et des enchevêtrements plus divers que les tours dentelées de nos cathédrales. Pendant cinquante ans, tous les hommes instruits se plaignent de l'illisibilité des caractères cursifs ; on multiplie les abréviations, comme si la pensée, impatiente de son instrument imparfait, l'eût brisé dans sa colère.

Cette irrésistible pression que le genre humain exerce sur ses destinées mérite bien plus d'être remarquée que les dates, les documents, les citations et les témoignages. Le genre humain avait besoin d'un instrument nouveau, et il le créa. Pendant tout le commencement du XVe siècle, on sent la véhémence de l'élément comprimé qui va reculer ses parois ou les briser. Le Midi possède déjà des génies aimables ou sublimes et jouit des produits de l'intelligence, premiers fruits éclos sous le soleil et à l'aide de l'héritage antique. On est plus inquiet au Nord, on est plus jeune, moins avancé, plus ambitieux. Le peuple s'éveille, la po-

pulation augmente, les bourgeois se réunissent, le bien-être suscite de nouveaux besoins. Ce que l'on a, on le perfectionne; ce que l'on n'a pas on l'emprunte. Le clergé, inférieur sert l'impulsion; le haut clergé, vêtu de sa cotte de mailles et tenant la croix pacifique, se croirait déshonoré s'il renonçait à l'éducation des sociétés; il y travaille, quoique l'on ait dit, tout en faisant des fautes, en créant trois papes et en tuant des hommes; ce que je n'excuse pas.

C'est dans de telles circonstances et sous ces influences que l'on trouva le moyen de se passer de copistes, de remédier à leurs erreurs ou à leur lenteur, de copier mécaniquement, de copier exactement, de multiplier l'exemplaire à l'infini, de le perpétuer à jamais, c'est-à-dire d'éterniser l'idée. L'imprimerie naquit.

D'où vient-elle? quelques-uns disent de Chine et de Tartarie. Bernhart de Malinckrot (1) examine la question de savoir si Saturne fut le premier imprimeur (2). Un autre érudit, Robert Mentel (3), n'est pas éloigné d'attribuer le même honneur au Grec Agésilas, qui, selon Plutarque, fit paraître sur le foie d'une victime immolée, l'empreinte du mot *nikê*, «victoire», tracée en noir dans le creux de sa main. Ce qui est certain, c'est que depuis l'époque de Marcus Tullius Cicero, on était aux portes de ce miracle, sans dépasser le seuil sur lequel on restait suspendu. Cicéron avait dit : « Prenez toutes les lettres de l'alphabet; séparez-les, jetez-les à terre. Ces caractères composeront-

(1) *De ortu ac progressu artis typographicæ*, etc., a B. Malinckrot, Decano monasteriensi, etc. (Coloniæ Agrip. 1640, in-4°).

(2) Saturnus an invenerit typographiam, p. 2.

(3) *R. Mentelii de verâ typographiæ origine parænesis*, 1650, in-4°, p. 22.

ils une phrase? » ce sont bien là les indices élémentaires de l'imprimerie. On avait été plus loin, on avait séparé et mobilisé les caractères pour apprendre à lire aux enfants, comme le prouvent Quintilien (1) et saint Jérôme (2). Des types mobiles gravés à l'envers servaient à imprimer des noms sur les poteries et les terres cuites, qui souvent offrent quelques lettres retournées par hasard (3). Cependant, ni Cicéron, ni les grands hommes du moyen-âge n'avaient songé à l'extension de cette industrie.

Il faut que l'esprit humain et les besoins de notre race travaillent des millions de fois sur l'expérience avant de tirer toutes les conséquences d'un fait. Cette gradation imperceptible, perfectionnant sans cesse l'héritage légué, prouve notre puissance et notre faiblesse, la grandeur de l'humanité, la petitesse de l'homme. Les anciens connaissaient la force de la vapeur; ils ne l'appliquaient pas. Au XVIe siècle, cette force parut si frappante à un homme d'esprit, à l'Italien Manzolli, qu'il bâtit le système du monde avec la vapeur. Il a dit positivement, dans son poème intitulé *le Zodiaque de la Vie humaine*, que les astres, les comètes et tous les mondes marchent par la vapeur :

Vidi ego, dùm Romæ, decimo regnante Leone,
Essem, opus a figulo factum, juvenisque figuram,
Efflantem angusto validum ventum oris hiatu.
Quippe cavo infusam retinebat pectore lympham,
Quæ subjecto igni resoluta exibat ab ore
In faciem venti validi longèque furebat.
Ergo etiam ventus resolutâ emittitur undâ,

(1) *Eburneas literarum formas.* (Institut. Orat. I. 2.

(2) *Fiant litteræ buxeæ* (Epist. ad. Paulam).

(3) *Wald's Geschichte der Wissenschaften*, etc. Halle, 1784, p. 394.

Dum vapor exhalans fugit impellente calore;
Namque fugare solent sese contraria semper, etc. (1).

« Léon X régnait quand je vis l'œuvre étrange d'un potier. C'était une figure de jeune homme dont la bouche exhalait un souffle violent. Dans sa poitrine, on avait introduit de l'eau qui se transformait en vapeur par l'action du feu au-dessus duquel elle était placée, et qui sortait avec fureur; c'est ainsi que l'onde vaporisée devient une force irrésistible. etc.. etc. » Manzolli déduit le système du monde de cette puissance qu'il retrouve partout.

Le véritable inventeur, c'est le genre humain. Il est naturel de fondre un caractère dans un moule, après l'avoir vu gravé en relief; c'est chose naturelle de sculpter une lettre dans le métal après l'avoir déjà gravée sur bois; il est logique de diviser les lettres de l'alphabet quand on a divisé les mots, de séparer les mots après avoir séparé les pages, et, en remontant toujours, de graver des pages après avoir gravé des cartes, de faire des cartes avec des empreintes après avoir fabriqué des cachets ou des sceaux en relief, enfin d'essayer le relief après avoir usé du cachet creux : rien de plus simple. Il a fallu cependant, pour descendre tous ces degrés, du cachet à l'imprimerie, quatre mille ans.

L'imprimerie est née, non pas en dépit de la religion chrétienne et catholique, mais dans son sein même et ber-

(1) *Marcelli Palingenii Zodiacus vitæ humanæ.* Aquarius. p. 339, v. 19.

cée par elle. Comme premiers monuments, comme atomes élémentaires de cette découverte, on trouve des légendes grossièrement sculptées, des reproductions de prières sur des blocs de bois, des fragments bibliques, des livres d'éducation rédigés par les moines. Cela devait être. Le clergé était seul instituteur des âmes et des esprits. Que l'on explique la naissance de l'imprimerie par les petits *Donats* de Hollande (1), ou par les jeux de cartes du XVe siècle (2), on ne peut échapper à l'influence du clergé. Les philosophes des derniers temps, assez peu dévots, comme chacun sait, ont caché de leur mieux cette source ecclésiastique : que n'ont-ils pas dit contre les moines augustins, dominicains et bénédictins ! Ces moines sont les premiers promoteurs de l'imprimerie, ou plutôt les premiers imprimeurs. Ils avaient fait les cathédrales, les avaient ornées, sculptées, festonnées et chargées de vitrages transparents accompagnés de légendes. Tous les arts s'étaient développés sous leur main. Le clergé s'était tout approprié, jusqu'aux jeux ; il avait insinué son âme et son esprit dans toutes choses. Il avait pris le drame, la satire, la caricature, l'ode, la musique, et, rapportant à Dieu et à lui-même toutes les créations, tous les plaisirs, tous les besoins de l'homme, il l'avait cerné et enveloppé de toutes parts. On peut blâmer si l'on veut, on ne peut nier ce caractère populaire et universel du catholicisme qui se lit dans nos cathédrales et dans les mystères qu'il a fait jouer. Le moyen-âge, était nécessairement synthétique. Cette synthèse catholique a touché son apogée au XIIIe siècle.

(1) Voyez les ingénieuses dissertations de M. Léon Delaborde. Techener, 1840.

(2) Hegewisch, *Uebersicht*, etc., 1827. Halle.

Pas de belle église qui ne fût ornée de ses verreries, enchâssées et brillantes comme des diamants, tachant çà et là le pavé de pourpre, d'azur, d'orange, et présentant toute l'histoire de la Bible resplendissante au soleil. C'était la Bible du pauvre. Il ne savait pas lire, mais il voyait. Ne pouvant empêcher les passions ni le développement des facultés humaines, le clergé, c'est à-dire l'esprit catholique, les avait confisquées à son profit ; ainsi il avait pris les bateleurs, il avait fait jouer des jongleurs, il avait écrit et représenté des comédies, il s'était emparé de la musique. Quand il vit les cartes à jouer courir entre les mains de tout le monde, il essaya d'appliquer les cartes à des usages plus nobles et plus pieux. On y perdait de l'argent; il voulut qu'on espérât y gagner son salut.

On s'était fort épris du jeu de cartes. De toutes les dynasties, la moins périssable assurément est celle du roi David, de Salomon et de César, têtes graves qui portent si bénévolement leur diadème innocent, et que Rabelais semble avoir résumées dans la benoîte figure de son Pantagruel. Un monarque du jeu de cartes n'est pas à mépriser; c'est l'idéal d'un roi selon le peuple du moyen-âge, qui voyait en lui son paternel défenseur. Rien de plus historique que ces figurines aux jambes écartées et aux yeux écarquillés, ce petit éventail que tient la reine Judith, et la pique du *varlet* ou valet notre ami Hector, et son air mutin, et les armoiries des reines, blason si large qu'il couvre la moitié de leurs chastes corps; et les piques symboles des soldats, et les trèfles symboles des paysans, et les carreaux symboles des bourgeois, et les cœurs symboles des femmes. Tout enfants, nous cherchons le sens de ces mystères et nous causons quelques heures avec Lancelot.

Ces belles images étaient peintes et dorées d'un côté, blanches de l'autre, fortes comme des plaques de bois, vivement enluminées, et elles charmaient tout le monde. On aimait ce symbole alors. Les rois et les reines y gagnaient à coup sûr, et les puissants y avaient toujours raison.

Le clergé s'avisa donc de vouloir bannir les cartes, jeu de hazard et d'abomination, et de conseiller aux fabricants la création de feuilles de parchemin séparées, portant, au lieu de ce païen César et de cette payenne Didon, de beaux saints et de belles saintes avec des légendes et quelquefois leurs noms. L'œuvre n'était pas difficile; il suffisait de copier les vitraux de toutes les églises. On jouait aux cartes avec les fidèles, et quand même ils n'auraient pas su lire, il n'y avait pas moyen de fermer les yeux et d'oublier Moïse, Pharaon, Joseph ou Jacob. Bientôt ces nouvelles cartes, grandes comme la main, furent recherchées; on les assembla pour en faire des recueils de gravures. Les vitres et les fenêtres des couvents déteignirent sur les petits volumes primitifs. Toutes les verreries du couvent d'Hirschau se retrouvent, dit Lessing (1), dans le vénérable bouquin nommé *Biblia Pauperum*.

Ces cartes étaient gravées sur bois comme les anciennes cartes à jouer. Point de perspective, de proportion, de dégradation de lumière. Cependant l'étude des vitraux perfectionna les gravures sur bois; il se forma deux confréries, celle des *tailleurs de bois* et celle des *peintres de lettres* ou *ymagiers*, toutes deux fort riches. Ainsi le dessin, la gravure, la peinture, l'empreinte imitée du cachet antique, avaient déjà contribué à former cet art, qui n'était encore qu'une ébauche.

(1) *Lessings Beytræge*, II S. 327.

Cela se passait au moment où fermentait la singulière exaltation que j'ai décrite, où le roi cherchait des livres, où le pauvre voulait déchiffrer une inscription, où l'on retenait un copiste six mois à l'avance, où Alphonse de Naples faisait la paix avec Médicis, qui lui avait prêté un manuscrit. Puisque l'on gravait déjà des légendes de saints sur des blocs de bois, pourquoi ne pas y graver des mots, des phrases et des paragraphes? Pourquoi ne pas se servir du même moyen pour tirer beaucoup de copies? Le clergé ne pouvait que gagner à cette popularisation des légendes et des psaumes. Ces grossières images de saints que l'on voit suspendues au foyer de nos chaumières sont précisément semblables aux informes essais de l'imprimerie. Elle débute par des petits *specula humanæ salvationis*, des grammaires à l'usage des couvents, des fragments de cantiques qui remplaçaient économiquement les livres imprimés. Je ne chercherai pas ici quand finit l'époque de la gravure en bloc ou *xylographie*, quand et par quelles mains heureuses se mobilisèrent les caractères de l'alphabet auxquels ce fractionnement donna tant de pouvoir; — si ce fut à Harlem en 1400, à Strasbourg en 1440, à Mayence en 1460, à Bamberg en 1461, que le prodige s'opéra. Chaque opinion compte ses autorités; il ne serait pas impossible qu'elles eussent toutes raison, que des essais incomplets, des tentatives avortées, aient précédé la découverte définitive, qui devait remplacer le manuscrit par le livre imprimé.

Un livre était alors chose sacrée; on l'achetait six cents francs. On le déposait chez le notaire, on le mettait dans un coffre d'or; on l'attachait avec une grosse chaîne au pupitre de lecture. Ce fut une joie de pouvoir, au moyen de blocs ou planches de bois, reproduire même grossière-

ment un beau manuscrit. L'ouvrier gravait les lettres à rebours, les enduisait d'encre grasse, et le rouleau passé sur le parchemin ou le papier donnait une empreinte imparfaite de ces caractères mal taillés, inégaux et mal venus. Jamais il n'imprimait que d'un côté ; il collait deux pages blanches ensemble, ce qui leur donnait la consistance d'une feuille de carton. C'était quelque chose de fort laid que ces *Specula* et ces *Donats*, ravissants pour le bibliophile; ils étaient fort répandus et très-nombreux, surtout en Flandre, où le mouvement religieux se mêlait au mouvement industriel, et sur toute la ligne du Rhin, dont les villes s'élevaient florissantes au milieu de leurs vignobles riants.

Ici commence un singulier roman, plein de faits singuliers. Il a trois parties et compte cinq acteurs : un vieil orfèvre rusé, riche et habile; sa fille, blonde Allemande; un jeune copiste spirituel et hardi, quelque peu clerc; un gentilhomme alchimiste et pauvre, et un bourgeois avide de faire sa fortune; c'est là son seul caractère. Ce dernier se nomme André Dryzehn; l'orfèvre, Hans Faust; sa fille, Christine Faustine; le clerc, Pierre Schœffer, et le gentilhomme Gutenberg. Quelques-uns des faits que j'alléguerai sembleront peu conformes à ce qu'on lit dans les biographies et les manuels, la plupart de ces livres persistant dans la vénérable habitude de copier l'erreur antérieure. Je me suis plu à lire et à étudier les documents primitifs (1) que l'Alsacien Schœpflin déterra

(1) Fournier, Wetter et Dibdin ont attaqué l'authencité de ces actes. Oberlin, Bœhr, et surtout M. Léon Delaborde en ont prouvé l'irrécusable sincérité. Deux autres documents faux, dont nous ne parlerons pas, ont été fabriqués en faveur de Gutenberg par Bodman, archiviste mayençais.

en 1760, lorsque le *Pfenningthurn*, tour des archives de Strasbourg, cénotaphe de parchemins que l'on n'aurait jamais lus, vint à crouler. Il fallut entrer dans le sanctuaire, et il y pénétra avec les architectes. Il y trouva des bulles d'or, la vieille bannière déteinte, des diplômes et des actes en allemand du xve siècle (1). Là se trouve la vie de Gutenberg, trahie par plusieurs vieux procès minutés en vieux langage et rongés des rats; car Gutenberg a passé sa vie dans les procès perdus, les espérances déçues, près de son fourneau allumé et des éléments de ses inventions inutiles pour lui, utiles au monde. Vieille et éternelle histoire; une légende de plus dans le martyrologe du génie; l'argent s'empare du talent, l'exploite et le brise. L'histoire de l'esprit a sa moralité tragique : tout premier inventeur est victime; Prométhée dérobe la foudre et succombe.

A cette époque où l'on s'ingéniait de toutes parts à imiter l'art des copistes au moyen de blocs de bois plus ou moins mal sculptés, en 1424, au moment où l'Italie versait sur l'Europe un souffle enivrant, et où la féodalité se mourait dans ses orgies, un chevalier de Mayence, de vieille famille et pauvre, meurt dans cette ville, ne laissant à son fils, âgé de quinze ans, qu'une petite rente sur la ville, son épée et beaucoup d'orgueil. A peine son père mort, Hans Gensfleisch Gutenberg quitta sa cité natale et partit pour Strasbourg. C'était, comme le prouvera suffisamment son histoire, un caractère altier, entreprenant et singulier. Les rentes du père ne furent pas payées au mineur, qui épuisa sa bourse et réclama vainement le solde

(1) *Die ist die warheit*, etc. — Voyez Schæpflin, *Vindiciæ*, etc. Meerman, *Origines*, etc.

de ce qui lui était dû. Soit qu'il eût étudié à Strasbourg ou que d'autres soins aient occupé le jeune homme, comme semble le prouver le procès que lui fit plus tard Anna von Iserin Thur, fille noble, pour une promesse de mariage qu'il n'avait pas remplie, il est certain qu'à vingt-cinq ans il n'avait pas pu se faire payer de la ville de Mayence. Le jeune gentilhomme, mécontent et à juste titre, déclare, comme Coriolan, la guerre à sa patrie. Il fait arrêter et emprisonner le greffier mayençais Nicolas, comme responsable de la dette. Mayence essaie de transiger; les deux sénats de Strasbourg et de Mayence négocient. Hans Gutenberg relâche son prisonnier sur bonne promesse de paiement; mais vainqueur sur ce point, il est battu sur un autre. Anna von Iserin gagne son procès contre lui, le force au mariage, et devient Anna Gutenberg. C'est l'avant-scène de cette singulière vie, telle qu'elle résulte des pièces de ces deux procès.

Pendant que la belle Annette faisait son bonheur malgré lui, quelles idées, quelles études, quelles rêveries occupaient le gentilhomme? Dans cette ville curieuse, remplie de moyen-âge, demi-allemande, demi-française, active et rêveuse, véhémente et réfléchie, qui se mire dans le Rhin et qui regarde les Vosges, comment passa-t-il son temps? On ne le voit ni marchand, ni banquier, ni homme d'armes, ni homme de loi; il rêve. Cependant le rêveur qui attaque une ville et qui traite avec elle d'égal à égal, n'est pas un homme sans énergie. Par quels enchantements inspira-t-il une vénération si grande à ses nouveaux concitoyens, qu'ils accoururent, l'entourèrent, le supplièrent de vouloir bien leur communiquer ses secrets, de les leur vendre, de les admettre en société de ses bénéfices, de les faire participer à ses découvertes et à

ses succès (*artes mirabiles*, —*Sin kunste und afenthur*)? Je n'en sais rien; ce que peu de savants ont voulu voir, c'est cet étrange ascendant de Gutenberg à vingt-cinq ans, pauvre et marié, sur ce qui l'environne. On croit en lui; on espère en lui; il a le grand arcane; il est souffleur, alchimiste et sorcier. C'est quelque chose de comique, et que le dramaturage anglais Ben Jonson a très-bien peint dans son *Alchimiste*, que ce flot de bons bourgeois avides de gain, se disputant d'avance l'or que fera le possesseur du secret merveilleux.

Nous sommes loin de l'imprimerie, et nous en sommes bien près cependant. Un nommé André Dryzehn a un petit patrimoine et ne désire qu'une chose, s'associer à ce Gutenberg, qui est sorcier. Dryzehn avait le fanatisme de Gutenberg; ce dernier passe traité avec lui et lui apprend un secret pour tailler le diamant, un secret pour faire ou perfectionner les miroirs. Dryzehn y gagne beaucoup; mais il soupçonne Gutenberg de lui cacher d'autres arcanes. Il signe un nouveau traité, auquel prennent part un nommé Heilmann et un nommé Riff. A ce traité il sacrifie son patrimoine, met ses meubles en gage, emprunte sur les diamants de sa femme; et meurt n'ayant pas une obole, étendu tout habillé sur un lit, se confessant au curé de Saint-Martin, nommé Ekhart, mais sans se plaindre de Gutenberg (1).

Cette nouvelle invention, qui a déjà dévoré sa fortune et qui doit en dévorer deux autres, cet art magique, c'est l'imprimerie. En dehors de la ville, près de Saint-Arbogast, dans une maison isolée, s'était réfugié l'alchimiste, qui travaillait seul, et que ses associés visitaient. Il est facile

(1) Voyez les dépositions de Schultheiss, de Sidenneger et du curé

de se le représenter dans cette antique maison allemande, au fond d'une grande cave de pierre de taille rose comme les pierres du bord du Rhin, la robe de chambre fourrée sur les épaules, le bonnet fourré sur les yeux, assis près de sa forge, et cherchant, non comme le croyait le vulgaire, ou comme Nicolas Flamel ou Angelo Catho, les figures genethliaques et la sixième maison du zodiaque; mais bien le grand arcane, l'imprimerie; — l'infini donné à la pensée de l'homme. Avec l'argent de ses associés il avait inventé beaucoup de choses, comme le prouvent les titres originaux. André Schultheiss, charpentier, lui avait fabriqué un pressoir à vis, et la machine qui fait le vin devait graver les paroles. Il avait des formes contenant quatre pages et composant un in-4°; il avait des lettres mobiles de plomb, non encore fondues peut-être, mais gravées. Ainsi le gentilhomme de vingt-huit ans a été du connu à l'inconnu, comme Christophe Colomb. Il a beaucoup vaincu, et il a encore beaucoup à vaincre. Le plomb était trop mou et ne marquait pas. L'acier était trop dur, trop cassant, et coupait le papier. Le bois, trop facile à s'user, donnait des empreintes auxquelles la netteté manquait. Les métaux sans alliage n'avaient aucun moelleux, et la difficulté de la taille était extrême, quand on voulait donner aux caractères cette égalité et cette pureté qui charment et reposent l'œil. Les *gulden* des associés s'en allaient. Ce qui a dû surtout retarder l'invention, et c'est encore là une remarque qui n'a pas été faite par des

Eckhart. Celle de la mercière Barbara et sa conversation avec Dryzehn pendant une nuit *(uff ein nachtallerleye)* est aussi fort curieuse. Il aurait fallu un volume pour justifier tous les faits et toutes les assertions du texte.

hommes infiniment plus savants que nous, c'est un défaut, l'orgueil de Gutenberg.

Croit-on que le gentilhomme industriel qui, le premier, réalisa la phrase de Cicéron, vainement semée dans le champ de seize cents années, surveillât en personne ses ouvriers, son atelier, son entreprise, comme un gentilhomme ou un prince le feraient aujourd'hui ? Non pas. Il aurait dérogé. Il était féodal et chevalier de nom et d'armes, Gutenberg Gensfleisch. Il donnait des idées. Dryzehn, qui, d'après ses conversations rapportées par la servante Barbara, n'avait pas la tête très-forte, se chargeait de la partie matérielle; l'atelier était dans sa maison à Strasbourg. Gutenberg, homme mystérieux et secret, restait dans sa propre maison du faubourg. Il recevait ses associés et les faisait boire (1). Ceux-ci versaient l'argent à pleines mains, et Gutenberg, engagé à la poursuite de ce nouveau monde, s'endettait horriblement. Ils ne se plaignaient pas du solitaire dévoué à l'entreprise ; ils se ruinaient de compagnie, achetant plomb, étain, matériaux, coupant, essayant, fondant, coulant et ne pouvant obtenir qu'une imitation imparfaite des manuscrits si beaux et si réguliers où la main des scribes, comme dit Janus Dousa, poète latin, « semait des épis de caractères élégants sur des plaines de papier vélin. » On se désespérait et l'argent s'écoulait. Riff quitta la partie. André mourut sans prononcer une parole de mauvaise humeur contre Gutenberg, le prince de ce groupe, et qui se montre toujours calme, rêveur, infatigable et mystérieux. A peine André mort, le gentilhomme se souvient qu'il y a en forme une feuille in-4°,

(1). «... *Kein gelt usgeben, do usse für essen und trinken*, etc. » Déposition de Heilmann.

prête à imprimer; il sait la valeur de sa découverte : « Allez vite, dit-il à son valet, défaites la forme et jetez les parties qui la composent sur la presse ou sous la presse; que personne n'en voie rien. » Il ajoute : « Telle est la nature de la chose que, les parties une fois décomposées, on ne sait plus ce que c'est. »

Le frère du mort est si persuadé de la réussite, qu'il veut remplacer André dans l'affaire; Gutenberg le déboute de sa demande, au moyen d'un procès. En 1442, son oncle Loheymer meurt à Mayence et lui laisse une rente que Gutenberg, toujours endetté par son œuvre magique, vend au chapitre de Saint-Thomas. Enfin, ruiné sans doute, il quitte Strasbourg, et l'on n'entend plus parler de lui. Pas un volume ne porte sa signature. Le noble ne fera pas métier d'artisan.

Telle est la première époque de cette misérable vie. Un brave bourgeois est tué déjà par la première explosion de cette autre poudre à canon, et les inventions de Gutenberg, presse, vis, formes, caractères mobiles, essais de gravures en relief, n'ont abouti qu'à des résultats incomplets, sa ruine exceptée, qui est complète.

Jusqu'en 1450, il disparaît, noyé sans doute dans une de ces obscurités où la misère plonge ceux que cette Némésis choisit. Pendant ce temps, l'Europe avançait, et la France faisait ses affaires; l'Anglais, chassé de Paris, chassé de Bordeaux, acculé à la mer, qui est son domaine, laissait partout ses morts sur nos parages. L'Espagne marchait à sa libération définitive, et l'Italie étincelait des clartés de l'art. Nous retrouvons tout-à-coup l'alchimiste gentilhomme, sans argent, mais sans crainte, à Mayence, en 1450. Il avait quarante-un ans. La plus belle portion de son âge avait été dévorée par le travail. Il cherchait ce qui manque

souvent au génie, l'argent. Sans doute il eut quelque peine à le trouver ; ne pouvait-on pas dire qu'il avait travaillé neuf ans au grand œuvre et n'avait rien produit, que par conséquent il en imposait? Enfin il trouva son homme, et le troisième acte s'ouvrit.

Un vieil orfèvre, usurier, riche et retors, avait une fille nommée Christine, et selon l'usage du temps et de l'Allemagne *Fustinn*, parce que lui s'appelait Faust. Il comprit que la fortune lui venait, amenée par le génie ; mais, dans le contrat, il prit ses précautions, n'avança son argent qu'à très-gros intérêts et se réserva les bénéfices. Gutenberg avait donné son dernier *gulder* pour avoir du plomb. L'orfèvre avance huit cents *gulders*.

Gutenberg continue à lutter contre toutes les difficultés de l'alliage et de la fonte. Il cherche, il projette, il travaille, il dépense. Alors paraît sur la scène un nouvel acteur fort intéressant et qui va décider de la destinée de Gutenberg. C'est un jeune clerc qui a voyagé, qui a vu la belle ville de Paris et qui a exercé dans l'Université le métier de copiste.

Il écrit merveilleusement bien, et on voit dans plusieurs bibliothèques, entre autres dans celle de Strasbourg, des manuscrits signés de lui qui sont des chefs-d'œuvre. Il se nomme Pierre Schœffer, il est roturier ; le vieux Faust l'admet chez lui pour l'aider dans ses travaux. On peut croire que la jeune Fustinn partagea l'admiration de son père pour la science du voyageur. Profitant des longs travaux précédents, adresse ou bonheur, l'un et l'autre sans doute, le jeune clerc, qui cherchait aussi le grand œuvre, apporte un jour à l'orfèvre une belle feuille, bien réussie, égale et semblable au manuscrit le plus net. Depuis vingt-cinq années, on tendait à ce but. Dryzehn était mort à la

peine. Gutenberg y avait blanchi. C'était vers 1454. Quelle joie pour le vieux Faust! Il y retrouvera ses avances avec dépens, frais et intérêts, ses métaux qu'il a fondus, et que le creuset de Gutenberg a détruits pour essayer le nouvel alliage! Schœffer est conduit à l'autel, où, couvert de gloire et d'encre d'imprimerie, il épouse Christine Fustinn.

Gutenberg vieillit et ne sert à rien. Gentilhomme et fier, il vit isolé; les huit cents *gulders* ont rapporté des intérêts; Faust, n'ayant plus besoin de son associé, lui fait un procès. « Rendez-moi deux mille vingt *gulders*, » intérêt compris. Gutenberg ne pouvait que perdre son procès : il le perdit, fut exproprié, laissa ses matériaux, ses caractères et ses presses à Faust, secoua la poussière de ses pieds, et quitta Mayence, vaincu par l'or, comme il avait quitté Strasbourg, vaincu par la pauvreté. On ne sait, pendant dix ans, ce qu'il devint (1).

A cinquante-cinq ans, il n'avait pas de pain. Consommée dans une seule œuvre, sa vie s'était perdue. Le prince évêque de Mayence, Adolphe de Nassau, le recueillit par charité en 1465, et lui fit une pension en l'admettant parmi ses gentilshommes. Il consacra encore son argent à son art favori et sa fierté à le cacher. Tous les historiens de la typographie ont cherché pour quoi Gutenberg n'a pas réclamé, pourquoi aucun livre ne porte son nom; la cause en est claire. Il était trop gentilhomme pour avouer son gé-

(1) Je m'écarte de quelques hypothèses, spirituellement déduites, d'après lesquelles Gutenberg, endetté, ruiné, chassé par le vieux Faust, aurait fondé à Mayence un atelier rival. Je m'en tiens au texte des documents, à l'absence totale des preuves relatives à ce nouvel atelier, et surtout au train commun des choses humaines.

nie. Ce don Quichotte use quarante années à doter le monde de son invention et aime mieux être volé par Sancho que de s'avouer artisan. Du temps de son association avec Faust, on avait commencé l'impression d'un beau psautier, le chef-d'œuvre de l'art naissant. Il eut la douleur de le voir paraître en 1457, lorsque peut-être il était en prison; ce qui semble assez probable. Pendant ce temps, Faust et Schœffer achevaient leur entreprise, et ces beaux livres qu'ils déclaraient *écrits sans plume et faits par un procédé magique* étonnaient l'Europe. Qu'il nous soit permis de nous figurer les souffrances de cet inventeur pendant les douze années de son noviciat et son angoisse, dans la prison peut-être; où peut-il avoir été si ce n'est là? Enfin il meurt à plus de soixante ans, et le syndic Humery, qui s'appelait Homerius par amour de l'antiquité, hérite de ses instruments, sous la condition que l'évêque de Mayence lui impose de ne pas les emporter hors de la ville.

Le beau-père et l'heureux gendre, que Faust, au bas d'un livre, appelle *Peter meus*, « mon petit Pierre, » achèvent leur édifice sur la cendre de l'inventeur. Ils pensent à faire beaucoup d'argent, à tenir leur art mystérieux, secret, à vendre cher, à fabriquer vite, à faire fortune. Ils établissent leur sanctuaire dans des caves, *in ædibus subterraneis*; Faust, magicien à barbe blanche, fait jurer sur la bible à ses ouvriers qu'ils ne diront pas un mot du mystère; il leur fait signer des billets payables, s'il ne gardent pas le secret, et pour dernière précaution qui équivalait à toutes les autres, il ne les laisse pas sortir. C'étaient de vrais esclaves, dit un auteur, *velut in ergastulo habiti*. Au bas de ses impressions, il ne s'attribue pas l'invention, afin de ne pas exciter la colère de Gutenberg, qui, après tout, peut parler; mais il y place son nom et celui de

son gendre, et parle de *l'art magique, de l'invention divine* qui lui a fourni ce moyen « d'écrire sans plume. » Puis, apprenant que Paris est curieux de telles nouveautés, il part pour cette ville, y vend très-cher ses belles bibles, comme si c'étaient des manuscrits, et y meurt de la peste, au milieu des satisfactions de son avarice, deux années avant Gutenberg.

Schœffer, qui avait été tenu en bride par lui, continuait à exploiter son atelier un peu moins sévèrement, car il avoua la vérité à l'abbé Tritheim qui la consigna dans sa crhonique (1). Mais une nuit, les cloches sonnent, les tambours battent, la ville est pillée; deux archevêques, Adolphe de Nassau et Dieterich de Mayence, se la disputent. Adolphe reste vainqueur. Depuis ce temps, on n'entend plus parler de Schœffer, apparemment tué, dans ces caves souterraines, par quelque soldat ivre. Il faut en effet que ce siége ait été sanglant pour que tous les ouvriers de Schœffer se soient enfuis; il faut bien que Schœffer y ait péri pour que l'on n'entende plus parler de lui désormais. Son fils Jean lui succède et avoue dans la dédicace de son beau Tite-Live, offert à Maximilien, « que l'invention primitive appartient à Gutenberg. »

Aussitôt il part des imprimeurs pour Naples, Paris, Rome, Milan, Florence. C'est une graine d'imprimeurs qui se répand dans l'air. Excepté l'innocente Fustinn, qui semble n'avoir d'autre rôle que d'aimer Schœffer et de l'épouser, tous nos acteurs meurent tristement et tragiquement : l'avare et fourbe Faust, de la peste; Gutenberg, réduit à l'aumône; Schœffer, pillé; André Dryzehn, de douleur et ruiné. Légende singulière et pleine de passion, que Walter-Scott n'eût pas dédaignée.

(1) Hirsaug. Chronic.

§ II.

Mythologie de la presse. — Légendes de Harlem, de Bamberg et d'Oxford.

Mayence est en flammes; un évêque l'assiége, un évêque la défend. Les soldats d'Adolphe de Nassau la mettent au pillage, et, dans les ruines de l'atelier souterrain où le vieux Faust, ce sorcier de l'imprimerie naissante, avait caché ses ouvriers, nous voyons entassés pêle-mêle les presses primitives, les caractères inventés par Gutenberg; et Schœffer lui-même égorgé au milieu des instruments de ce grand art naissant, dont il a hérité et qu'il a perfectionné. Aussitôt se répandent dans toutes les directions les hommes que le vieux Faust avait associés dans cette franc-maçonnerie de la pensée et de l'industrie. Ils ne se croient plus liés par aucun serment; ils vont exercer eux-mêmes cette science magique, comme ils le disaient au bas de leurs livres primitifs, ce secret d'écrire *sans main et sans plumes, par une merveilleuse concordance de moules et de types.*

C'est bien un art germanique; si les provinces rhénanes et les Flandres l'ont nourri, c'est l'Allemagne qui l'adopte. Partout les premiers missionnaires de l'imprimerie sont les apôtres sortis du caveau de Faust. Mentelin s'établit à Strasbourg en 1466, Ulrich Zell à Cologne en 1467, Zainer à Augsbourg en 1468, Sensenschmid à Nuremberg en 1470, Richel à Bâle 1474, Brændis à Lubeck en 1475; les trente premiers imprimeurs dont on cite et connaît les

noms sont Allemands. C'était pourtant le le pays le plus arriéré de toute l'Europe. Les forces naïves et ingénues, le courage, la patience, tout ce que les nations civilisées perdent dans leurs plaisirs se trouve en dépôt chez les nations neuves et barbares; c'est là que Dieu vient reprendre, au moment nécessaire, l'élément dont la civilisation a besoin, la sève et la vigueur qui renouvellent le monde.

En vingt années, de 1466 à 1486, on voit quatre-vingt-six ateliers d'imprimerie qui sortent de terre, et cela non-seulement dans les capitales, mais dans de petites villes de second et de troisième ordre, comme Alost, Udine, Zwoll, Reggio, Rostock, Ulm et Lawingen. La merveille enivrait toutes les pensées; savants et rois, manants et grands seigneurs, ceux qui ne connaissaient pas les détails de l'opération magique s'ingéniaient à la deviner; ils passaient des mois à imiter Gutenberg, à fondre, à couler, à tailler, à égaliser des caractères. Toute une famille se mettait à l'œuvre, et à la fin de ces vieux livres elle ne manquait jamais de chanter le *Te Deum* de son chef-d'œuvre accompli. A Florence, un orfèvre nommé Bernard Cennini, aidé de ses fils Pierre et Dominique, parvint à imprimer, en 1472, la vie de sainte Catherine de Sienne, exploit dont il conserva dans ces mots naïfs qui terminent le volume, le souvenir mémorable : *Aidé de mon fils Dominique, jeune homme d'un très-bon caractère, j'ai gravé sur cuivre et ensuite fondu les lettres qui m'ont servi à imprimer ce volume; mon autre fils Pierre l'a corrigé avec tout le soin qu'il a pu y mettre.* — « Tu vois, ajoute le républicain de Florence, qu'il n'y a rien que ne puisse faire le génie des Florentins » :

Florentinis ingeniis nil arduum.

Que devinrent, dans ce mouvement général émané de l'Allemagne, notre France et sa grande ville? Bientôt nous examinerons en détail, dans toute l'Europe et chez nous-mêmes, les progrès rapides de l'invention nouvelle. J'ai encore à parler de ces temps fabuleux, de leurs légendes. C'est un rêve allemand à propos de types de plomb et de morceaux d'étain. Tout le monde attendait ce messie industriel avec tant d'anxiété, on avait si longtemps travaillé à trouver l'arcane, les premiers essais avaient été couverts de si mystérieuses ténèbres, et l'on était si légitimement glorieux du succès obtenu, que l'imagination populaire, travaillant à sa guise sur la réalité de la merveille, la fit disparaître dans l'éclat de ses arabesques. Rien de plus matériel sans doute que les procédés de l'imprimerie; rien de plus idéal que cette légende. *L'impression est descendue du ciel*, dit l'Anglais Burges. La Hollande, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre, fabriquèrent de singuliers contes que l'on a pris pour la vérité, et qui devaient assurer à telle ou telle ville le grand titre de *mère de l'imprimerie.*

Commençons par l'Angleterre. En fait d'orgueil national, elle n'est pas la moins hardie, son invention romanesque doit prendre le pas sur toutes les autres.

Henri VI, dit la légende anglaise, entendant l'archevêque de Cantorbéry faire tout haut l'éloge de l'invention de l'imprimerie, qui ne se pratiquait encore que dans deux villes, Mayence et Harlem, envoya un agent déguisé, qu'il chargea de dérober à ces villes leur secret. Mayence et Harlem se tenaient sur leurs gardes, fort jalouses de leur trésor; souvent elles avaient mis en prison des étrangers soupçonnés d'une intention subreptice. Le diplomate déguisé ne pénétra donc pas dans la ville; mais au moyen d'une

bonne femme qui vendait des herbes, il parvint à se mettre en rapport avec l'un des ouvriers de Costar, l'imprimeur de Harlem. On le couvrit d'or; il se sauva de la ville, malgré la vigilance des sentinelles qui protégeaient l'imprimerie naissante, et sous bonne garde il vint établir ses presses à Oxford. Ce traître, nommé Corsellis, ne fut laissé libre que lorsque l'on eut obtenu de lui la révélation du mystère. Il travailla sous clé, avec deux hallebardiers à côté de lui. On ne cite pas un seul livre qui porte sa signature, et le savant Middleton a osé le traiter d'*imprimeur idéal*; mais comme il y a encore des Corsellis dans l'Oxfordshire, les Anglais soutiennent que les premières impressions appartiennent à ces Corsellis.

Malheureusement, d'autres Anglais de bonne foi, Middleton, Cotton et le charmant historien littéraire D'Israëli, ont cherché la source du conte. C'est un intérêt de servilité politique qui l'a inventé. Sous Charles II, pendant cette restauration anglaise qui fit tant de bassesses et qui copia si follement la France de Louis XIV, un avocat royaliste, voulant délivrer la couronne de l'embarras que lui causait la presse, conçut une des idées les plus comiquement ingénieuses dont un homme de parti puisse s'aviser. Il prétendit faire du roi le seul imprimeur d'Angleterre. Sur quoi fonder ce nouveau privilége de la couronne? Atkins inventa ce Corcellis, agent du roi au XVe siècle, et chargé d'introduire à Oxford la presse et les caractères. D'après cet ingénieux roman, que Meerman discute avec un grand sérieux, le trône, ayant importé l'imprimerie en Angleterre et ne l'ayant jamais cédée à personne, a le droit de la confisquer à son profit, ou de la reprendre, si elle lui a été enlevée; tout imprimeur, par cela seul qu'il imprime, a

droit à être pendu ; ce qui est un très-beau raisonnement, digne de ces temps de folies désespérées (1).

Telle est la légende d'Oxford. Bamberg a aussi la sienne (2), ainsi que Florence (3), qui s'appuie sur l'autorité de ce bon Cennini, que nous avons vu travailler tout-à-l'heure avec ses deux fils, — ainsi que la ville d'Anvers, fière de son antique corporation des imprimeurs de cartes à jouer, qu'elle essaie de confondre avec les imprimeurs de lettres moulées et de caractères mobiles (4). Innocente supposition d'état.

Tout le monde avait quelques prétentions légitimes ; les vœux, les longs efforts, les tentatives multipliées appartenaient à ce pays limitrophe de l'Allemagne et de la France, qui fut, au moyen-âge, la vraie patrie de l'industrie bourgeoise. Vous diriez que la France, le monde de l'action, la patrie du fait pratique, devait s'entendre et se liguer avec la Germanie, le monde de la pensée métaphysique, pour faire éclore la découverte qui rend la pensée palpable. Harlem, Anvers, Strasbourg, Mayence, Bâle, Nuremberg, toute cette ligne de villes commerçantes, catholiques, curieuses, industrieuses, depuis la mer jusqu'aux limites de la Suisse, a pris surtout part à la fabrication des petits livres sacrés qui ont devancé l'imprimerie. En la devançant, l'ont-ils créée? Non sans doute; ils préparaient, sans l'atteindre, le point de perfection praticable, conquis, vers 1451, par

(1) Voyez Atkins, *On the Origin of Printing.*

(2) Voyez Peignot, *Dictionnaire bibliographique*, article Bamberg..

(3) Voyez Domenicho Manni, *Della prima promulgazione de' libri*, 1761.

(4) Desroches, *Invention de l'Imprimerie.* Bruxelles, 1777.

Gutenberg, qui périt dans son œuvre même, et qui en laissa le fruit à de plus rusés, comme il arrive toujours.

Mais Harlem nous attend et nous appelle; elle a aussi son grand homme, qui s'appelle Costar. Il n'est pas tout-à-fait certain que ce grand homme ait jamais existé. La Sernæ ne le pense pas. De grandes autorités, M. Van Praët, M. Brunet, M. Renouard repoussent vivement cette opinion, qui, pour les citoyens de Harlem, est arrivée à l'état de croyance et de fanatisme. Meerman y avait consacré sa vie et un gros volume bien écrit. La légende harlémienne, abandonnée au XVIIIe siècle, vient d'être brillamment ravivée par un artiste érudit que je ne combattrai pas (1).

Est-il bien vrai qu'un rêveur, se promenant dans une pâle forêt hollandaise, au milieu des bouleaux gémissants et de leurs feuillages blancs et plaintifs, ait vu, comme le dit M. Michelet, l'écorce ridée des hêtres se détacher d'elle-même en lettres mobiles, et vouloir parler? c'est la tradition hollandaise; j'y crois faiblement, les Hollandais doivent me le pardonner. Ils ont institué des fêtes séculaires en l'honneur de Costar, béni sa maison, érigé sa statue; cela ne prouve rien.

(1) L'existence d'un véritable Costar ou Coster, qui, imprimeur à Harlem en 1420, aurait possédé le secret de la mobilité donnée aux types, est encore un point hypothétique et conjectural sur lequel je regrette de m'écarter de quelques brillantes déductions récemment appuyées par beaucoup de sagacité et d'érudition. Que la première idée de l'imprimerie mobile ait été suggérée à Gutenberg par la vue d'un petit livret hollandais ou *Donat* gravé sur bois, rien de plus vraisemblable; mais entre ces *Donats* et la belle Bible de Mayence, il y avait un espace immense à franchir : Gutenberg en eut le pressentiment; il le franchit et y périt. Faust en recueillit le bénéfice, et l'imprimerie fut créée.

D'après cette légende, le bourgeois de Harlem, Coster ou Costar, eut un jour l'idée de tailler ces écorces de hêtre, et d'en faire des lettres; l'écorce de hêtre, dit M. Renouard, ne se prête à rien de tel et ne « supporterait aucune pression, comme peuvent s'en convaincre tous ceux qui ont dans leur bûcher quelques morceaux de ce bois. » Cette imprimerie primitive attira (dit-on) une foule d'acheteurs; puis, une belle nuit de Noël, un ouvrier de Costar, le frère aîné de Gutenberg, dévalisa l'imprimerie de son maître et emporta tout, presses, caractères, ustensiles : il se sauva à Mayence, où il trouva son frère cadet, auquel il livra le secret fatal. Un docteur assez peu croyable, quoique médecin, nommé Adrien Junius, ou plutôt *Der Jonghe*, inséra cette histoire dans un livre écrit en l'honneur de la Hollande, cent cinquante ans après l'invention de l'imprimerie; il eut soin de dire qu'il la tenait d'un vieillard qui l'avait entendu dire à un autre vieillard, lequel autre vieillard fut l'ami de ce chimérique Costar. Là-dessus la ville de Harlem a bâti une statue à Costar. Je n'y vois pas le moindre mal.

La statue de Gutenberg vêtu en ouvrier, ce qui est une faute commise par le grand sculpteur Thorwaldsen (Gutenberg était avant tout gentilhomme), a été aussi inaugurée chez les Mayençais. Schœffer, qui me semble plutôt un heureux coureur d'aventures qu'un grand homme, possède la sienne à Gernsheim. Quand même on érigerait celle de Jansen à Anvers, celle de Mentelin à Strasbourg, celle du fantastique Corsellis à Oxford, et celle de Cennini à Florence, ces statues ne prouveraient rien. Dans cette question il faut bien se garder d'écouter les gens de Bamberg, de Harlem, de Mayence, d'Oxford et de Strasbourg; ce qu'on doit consulter, c'est l'histoire hu-

maine, plus intéressante et plus vraie que cette grande et interminable controverse soutenue par d'honnêtes bourgeois prêchant chacun pour son saint, et quand les arguments sont épuisés, mettant un champion armé à leurs portes, accompagné d'une armée de savants. Voltaire n'aurait pas manqué de recueillir ces étranges bizarreries et de s'en amuser quelques instants. Les auteurs des discours prononcés en Allemagne en offrent une collection curieuse. L'un écrit un discours sur l'*Impression produite par l'Impression*, jeu de mots ingénieux ; l'autre adresse une *hypotypose* aux *types*, qui sont, dit-il, des semences plus fécondes que le blé et plus puissantes que des cartouches ; un troisième nomme les imprimeurs les « embaumeurs du passé, » et dit que l'encre de l'imprimerie a remplacé la myrrhe d'Arabie (1). Passons sur ces saillies d'un enthousiasme hasardé, et revenons à l'histoire véritable.

---

§ III.

Débuts et progrès de l'Imprimerie en Europe. — L'atelier d'Alde Manuce. — Lucrèce Borgia.

L'imprimerie, inventée sur la limite de France et de l'Allemagne, traversa les Alpes, et, à peine arrivée en Italie, elle y prit feu. C'était là, dans cette malheureuse, brillante et magnifique Italie, sillonnée par le commerce, baignée

(1) Voyez Aretin, *Ueber die Folgen*, etc.; Munich, 1801.

de voluptés, éclatante de génie, qu'elle trouvait ses aliments tout préparés. Deux des ouvriers de Gutenberg, Arnold Pannartz et Conrad Schweynheim, allèrent s'établir à Subiaco, et de ce couvent, situé dans une gorge solitaire des Apennins, ils firent une imprimerie. Les solitaires des Apennins vendaient très-peu, et leur magasin situé dans une localité qui ne favorisait point le commerce, leur laissèrent, comme ils le dirent, beaucoup d'exemplaires sur les bras; ils demandèrent secours au pape Paul II, et ils l'obtinrent, *propter nimiam paupertatem*, à cause de leur excessive pauvreté. Le pape les fit venir à Rome, et bientôt Venise, Milan, Vérone, Ferrare, Florence, Naples, Trévise, Crémone, Mantoue, Parme, Padoue, eurent leurs imprimeries.

C'était une magie de voir tous les morts de l'antiquité se dresser dans leur tombe, pourvus d'immortalité et populaires; la presse est surtout populaire. Les grands et les princes non-seulement ne s'opposaient pas à ce mouvement triomphal, mais le favorisaient. Ils ne virent l'insurrection probable des esprits que plus tard, quand leur intérêt menacé les avertit. Papes et cardinaux, altesses et grandes dames, s'empressèrent autour de ce berceau d'Hercule. Les premiers patrons du géant qui venait de naître furent Paul II, Léon X, Maximilien, Ximenès, Henri VIII, François Ier, Élisabeth. On vit François Ier visiter l'atelier de l'imprimeur, et rester debout pendant que l'on corrigeait une épreuve, « afin, disait-il, de prouver son respect pour la science. »

Une étrange association protégea surtout le développement de l'imprimerie en Italie : on y voit réunis le cardinal Bembo, ce poète érotique, ce philosophe galant, que la beauté de Lucrèce Borgia avait charmé; le savant Alde

Manuce, l'auteur des chefs-d'œuvre d'impression qui se vendent au poids de l'or, et Lucrèce Borgia. Bembo avait tout crédit sur l'esprit de Lucrèce. Un jour, cette femme, qui avait, dit-on, autant d'esprit qu'elle avait de vices, Lucrèce que son poète Strozzi nous montre couverte de longs cheveux blonds tombant sur ses épaules et noués par une bandelette noire, l'œil noir et ardent. les formes vigoureuses et presque viriles :

Plusque tua igniferi forma vigoris habet!

descendit à Venise dans l'atelier de Manuce et lui tint ce discours que Manuce a conservé : « je défraierai, si vous le voulez, toutes les dépenses de votre entreprise nouvelle. Ainsi, quoique je doive mourir, je serai utile après ma mort. » Singulières paroles pour une telle femme! Les premiers travaux de l'industrie qu'elle protégeait furent consacrés au panégyrique de Lucrèce. On la nomma belle, généreuse, prudente, pudique surtout. L'imprimerie mentit dès le berceau et prodigua les mêmes panégyriques à Borgia son frère, que Monadelchi, annaliste grave, qualifie de *magnanime*, de *généreux* et de *sage*. Les éloges des Borgia retentissaient à la cour de Ferrare, dont Lucrèce était la déesse. Pendant que Manuce multiplie les éloges du frère incestueux et de la sœur meurtrière, un autre Allemand caché derrière les portières du sacré palais, écrivait tout ce que faisait, tout ce que disait cette effroyable famille du vice intelligent et du crime hardi, notant tout, jusqu'aux traits de cette femme « au nez long et effilé, creux et enfoncé, au front beau, à la chevelure prodigue,

aux lèvres ignobles, au menton fuyant et à la taille majestueuse (1). » Ainsi l'imprimerie, dès cette époque, corrigeait ses propres mensonges.

Cependant, l'art dont nous esquissons trop rapidement l'histoire, allait en se perfectionnant. L'Allemagne avait imité avec scrupule les pointes et les angles aigus de ce caractère gothique, qui semble avoir introduit dans l'écriture les caprices de l'architecture ogivale. En Italie on imita le caractère romain, si net et si facile, si bien discipliné. La beauté de l'art s'introduisit dans cette industrie; ce progrès fut dû surtout à la famille des Manuce ou Manuzio, qui constitue une véritable dynastie. Non-seulement Alde Manuce se débarrassa du gothique, mais il imita dans ses impressions l'écriture penchée et cursive, *manum mentita*, et créa ce que nous appelons encore *l'italique*, le caractère le plus complètement opposé au type allemand et gothique. On trouva ces caractères si doux à l'œil, que l'on ne put imaginer qu'ils fussent imprimés avec de l'étain ou du plomb. Le bruit se répandit que Manuce se servait de caractère d'argent, *typi argentei*. C'est encore une légende après tant d'autres.

Nous avons pénétré dans le caveau magique de Gutenberg, en Allemagne; entrons chez Manuce le savant de Venise, le promoteur du beau et du grand style de l'impression. Nous ne sommes plus chez le gentilhomme alchimiste, à côté de la ville gothique de Mayence, mais à Venise, chez l'artiste et le savant passionné Ses lettres latines nous introduisent sans peine dans cette maison pleine de visiteurs; il en vient de tous les pays. A peine lui reste-t-il le temps de manger; il vit dans l'atelier même, dont il ne sort

(1) Voyez *Diarium Burckhardti.* — Leibnitz, *Anecd.*

que pour faire un cours de latin et de grec. On lui apporte en foule les manuscrits anciens, qu'il corrige pendant les nuits. Les courtisans accourent l'écouter, les jeunes oisifs qui bâillent après une nuit d'orgie, *sedentes oscùabundi*, admirent ses presses roulantes. Sur la porte de son imprimerie, on lit ces mots en latin : « Qui que tu sois, je t'en supplie mille fois, dis vite ce que tu peux avoir à me dire, et va-t-en bien vite à moins que tu ne veuilles aider Hercule à porter le monde! » N'était-ce pas le vieux monde que le sérieux Alde ressuscitait ?

L'Allemagne, qui avait d'abord imprimé des missels, des almanachs, et le Doctrinal de Durand, c'est-à-dire les œuvres populaires du temps, entra bientôt dans le mouvement scientifique. Elle eut pour ambassadeur principal auprès de l'imprimeur de Venise, le plus fin et le plus aimable des esprits, ce Hollandais qui à la patiente habileté de son pays joignait la souple et lumineuse finesse de la France, Érasme. Il voulut recueillir en un seul volume la quintessence de la sagesse antique, et proposa au célèbre Alde Manuce l'impression de ce livre intitulé : *les Adages*. Alde y consentit et Érasme se rendit à Venise. Quand il se présenta chez l'Italien, on ne l'annonça pas sous son nom, et l'imprimeur, toujours occupé, ne se dérangea pas pour recevoir le barbare qui voulait lui parler. Après une longue attente, Érasme fut admis et reçut les excuses de son hôte. Alde interrompit toutes ses impressions d'anciens auteurs pour faire place à l'œuvre nouvelle de l'érudit germanique ; il logea Érasme et l'admit à sa table.

Bientôt l'hostilité s'établit dans leur personne entre l'Allemagne et l'Italie. La table de Manuce était frugale, et le maître sérieux, fier, fin et rusé. Érasme était accoutumé à boire plus sec et à rire plus haut. Les deux représentants

de l'Italie et de la Germanie se séparèrent brouillés; il suffit pour comprendre leur incompatibilité d'humeur, de jeter les yeux sur ces deux figures, peintes par Holbein et Jean Bellini, toutes deux malignes, sagaces, aux yeux vifs, aux lèvres minces, l'une spirituellement railleuse et semblable à ce masque inexorable de Voltaire, l'autre active, observatrice et malicieuse, toutes deux peu indulgentes.

Dès l'origine, la profession d'imprimeur s'était classée à la tête de la société; elle avait déjà ses armoiries féodales; l'*ancre* des Aldes, l'*oranger* d'Henri Estienne, ne sont pas autre chose. L'imprimerie s'emparait du symbole pour se faire un blason, elle qui allait tuer le symbole. Bembo, ami intime de Lucrèce Borgia, ayant donné à Manuce une médaille de l'empereur Vespasien, dont le revers représente un dauphin, signe de la vitesse, s'enlaçant autour d'une ancre, signe de stabilité, Érasme, qui était encore ami de la maison, s'écria que « ce blason était celui du savoir faisant la guerre à l'ignorance, » et Manuce s'en empara. Plus tard, Maximilien, dans une longue concession d'armes, créa gentilhomme l'un des fils de l'imprimeur, lui donnant pour armoiries réelles l'aigle autrichienne tenant l'ancre aldine dans ses serres; — l'aigle devait un jour être vaincue par le dauphin.

Déjà mêlée activement aux origines de l'invention par la situation limitrophe de Mayence, par la vente des Bibles de Faust, par l'éducation que l'université de Paris avait donnée à cet habile copiste Schœffer, la France reparaît, dès l'année 1469, comme ardente propagatrice du nouvel art. C'est, ne vous en étonnez pas, la Sorbonne qui l'appelle à Paris. Jean de La Pierre, ou Jean Stein, qui en était prieur, entend parler de la nouvelle invention, et fait venir à ses frais trois ouvriers de Gutenberg, Ulrich Ge-

ringe, Cranz et Freyburger. Ils impriment, dans la Sorbonne même, sous ses yeux émerveillés, leur premier volume; le sanctuaire théologique donne asile au premier type mobile. Aussitôt nos imprimeurs font souche. Les rues qui environnent la montagne Sainte-Geneviève, Parnasse du moyen-âge, se peuplent de libraires et d'imprimeurs. Si l'Allemagne avait été féconde en grammaires, en voyages, en calendriers, en fleurs des saints, en sermons; si l'Italie, dès les premiers temps de l'invention, avait produit en foule les belles éditions des anciens, on vit la France, fidèle à sa mission intermédiaire et arbitrale, publier à la fois, dès l'origine, des Cicérons, des psautiers, des vers français, des contes plaisants, des livres d'histoire, Homère, *le Roman de la Rose*, et des chansons françaises.

Remarquez cette place moyenne et intelligente si bien signalée par les produits de la presse parisienne. Remarquez aussi qu'à peine parvenue en France, l'imprimerie y devient action et pamphlet. La pensée allemande a dû passer le Rhin pour se réaliser dans l'impression; elle a dû arriver jusqu'à la Seine pour devenir ce qu'elle est, une attaque. L'esprit critique, grande puissance de la France, se développa bientôt, grâce à l'imprimerie, avec une vigueur qui n'appartenait à nul autre pays. Elle publie Ramus, Etienne Dolet, Rabelais, Marot, Villon, tous esprits critiques. L'un des premiers petits volumes du XVIe siècle est cet in-12 révolutionnaire, la première partie du *Pantagruel* de Rabelais, une des curiosités de nos bibliothèques. Josse Bade, Conrad Bade Vascosan, les Morel suivent les traces italiennes. Ensuite règne la grande dynastie des Estienne, qui sont à la France ce que les Alde sont à l'Italie, et qui donne des livres souvent aussi beaux, presque toujours plus

corrects que ceux des Manuce. Au milieu de cette grande famille bourgeoise, savante et mordante, curieuse et satirique, économe et de bonne humeur, laborieuse et narquoise, famille qui sent son vieux Paris et sa place Maubert, pleine d'une originale et satirique candeur, famille qui a occupé pendant cent soixante-dix ans son trône, c'est-à-dire sa presse; — se battant contre les rois, narguant la Sorbonne, faisant des vers, imprimant de la prose, exilée, battue de l'orage, s'y plaisant assez; — brille la vive et charmante figure d'Henri Estienne, qui résume tous les caractères de la famille.

Nous avons vu en Italie l'art, en France la critique, en Allemagne la ferveur populaire, recevoir dans leurs bras l'imprimerie naissante. L'Angleterre vient ensuite. Sa place est isolée. Au milieu du XVe siècle, la barbarie y régnait avec la guerre civile; la féodalité s'y débattait plus obstinément que partout ailleurs : citoyens contre citoyens, échafauds contre échafauds, le peuple écrasé, sur toutes les portes des villes des têtes sanglantes, les Yorks et les Lancastres se disputant les lambeaux d'une couronne meurtrière et mutilée; — c'est un affreux spectacle. A quoi bon l'intelligence? A quoi servira l'imprimerie? A calmer ces orages, à tempérer ces ambitions frénétiques. La marche de la civilisation anglaise mérite d'être remarquée; elle ne se fit point, comme celle de l'Allemagne par le mélange de la féodalité guerrière et de l'érudition théologique; elle ne releva pas, comme en Italie, de l'héritage latin, elle n'eut pas pour centre, comme en France, la lutte de l'esprit critique et de la civilisation catholique; elle avança par secousses; — un flot de lumière succédant toujours à une stagnation momentanée. Tels sont le caractère

imprévu, les saillies originales et les penchants excentriques de ce peuple et de cette littérature (1).

A toutes les époques, l'Angleterre a marché d'abord lentement vers le progrès. Puis, quand les clartés étrangères sont venues se briser sur les lumières nationales, la nation, recevant un choc violent, a produit de grands résultats. Ainsi Rome tombe sur elle et la civilise; mais bientôt elle se rendort. Les Saxons reviennent secouer son sommeil, dans lequel elle retombe. Les Normands s'emparent d'elle et la vivifient de nouveau. A travers ses études et ses imitations de Boccace, des trouvères, de l'Italie, de la France, on saisit toujours un parfum sauvage et singulier, une mordante saveur qui rappelle la bruyère de ses forêts. Le rhythme de sa poésie est saccadé, l'amour de l'originalité l'emporte sur le charme exquis et complet de la forme, et l'élégance même n'exclut pas la bizarrerie. Un des flots de la civilisation les plus puissants et les plus vifs qui aient jamais fécondé cette île singulière, c'est assurément l'invention de l'imprimerie.

Elle en fit d'abord un usage plus puéril encore que l'Allemagne, emploi conforme à la profonde ignorance dans laquelle elle végétait. C'était en 1474, trente ans après l'invention de Gutenberg, un peu tard, comme on voit. Un marchand né dans le comté de Kent, nommé Caxton, avait été attiré dans les Pays-Bas, par l'intérêt de son commerce. Sans éducation, sans érudition et sans goût, il fut surtout frappé de l'importance pécuniaire de la nouvelle industrie, prit « à grands frais, dit-il, et au moyen de beaucoup d'argent, » tous les renseignements nécessaires, et revint en Angleterre, accompagné de quatre ou cinq ou-

(1) Voyez D'Israëli, Warton, Hallywell, etc.

vriers allemands. Pendant son séjour et son apprentissage à Cologne, il avait déjà fait imprimer sous ses yeux le plus fabuleux et le plus ridicule des livres du moyen-âge, le *Recueil des Histoires de Troye*, en français, langue déjà mitoyenne et d'un usage général. « Voilà, dit-il à la fin du volume, un livre que j'ai fait faire avec beaucoup de dépense, dans l'ordre que vous voyez. Il est écrit sans encre et sans plume; chaque homme peut l'acheter *à la fois*, et tous les livres de cette histoire ont été commencés et finis le même jour. » Caxton mentait; la poésie du commerce a ses licences, et il faut les lui pardonner.

On fit peu d'attention à ce nouvel art qui ne sembla pas important aux chroniqueurs. Hall et Hollinshed parlent beaucoup d'une « girouette neuve plantée sur la croix de Saint-Paul, » mais fort peu de l'imprimerie. Il est vrai que le style de Caxton et le choix des livres qu'il imprimait n'étaient pas de nature à forcer l'admiration. L'Angleterre ne possédait guère que le germe sauvage du sentiment littéraire, la curiosité; et Caxton, qui était marchand avant tout, la satisfaisait en publiant « la véritable Histoire du vaillant chevalier Jason, les Merveilles de nécromancie du sorcier Virgile, et la noble Histoire de monseigneur Hercule. » Il avait quelques scrupules sur les faits consignés dans ces récits : « mais, dit-il dans une de ses préfaces, un *gentleman* m'a assuré que c'était grande folie et aveuglement de ne pas y croire. » Rien de plus plaisant que la simplicité de ce premier imprimeur anglais. « N'ayant pas d'ouvrage à composer, dit-il, et assis dans mon cabinet où étaient épars divers livres et pamphlets, je mis par hasard la main sur un petit livre récemment traduit du latin par quelque noble clerc de France, lequel est nommé *Eneydos* (pour *Æneis*). » C'est tout bonnement l'Enéide

de Virgile, devenue un roman de chevalerie, mise en français barbare et retraduite en anglais plus barbare. Ces publications ignorantes suffisaient à des lecteurs ignorants; Caxton fit fortune; ses légendes, ses traités de la chasse et de la fauconnerie assouvirent les appétits peu difficiles de l'époque et du pays. Tout en imprimant de mauvais livres, Caxton le *vénérable* fut le bienfaiteur de son pays. Au commencement du XVIe siècle, tous les esprits britanniques s'ouvraient à la lumière, et bientôt un déluge de clartés et de sciences venues d'Italie inondèrent cette civilisation à peine ébauchée. Oxford eut son imprimeur en 1478; Saint-Albans en 1480, Cambridge en 1521; les ouvriers allemands amenés par Caxton pratiquèrent leur art avec plus de choix et de tact, et l'Angleterre eut sa part de la dot universelle.

Cependant la Suisse était fière de ses Froben et de ses Oporin, les Pays-Bas de leurs Martens et de leurs Plantins. L'Espagne, toute livrée à une autre œuvre de civilisation, à la guerre contre les Maures et à la conquête de l'Amérique, prenait peu de part à la conquête intellectuelle. En 1474 cependant, il y avait un imprimeur à Valence; en 1475, il s'en établit un à Barcelonne et un à Sarragosse. Séville suivait cet exemple en 1476, et Salamanque en 1481. Le génie chevaleresque et d'aventures, le génie du moyen-âge, l'esprit du symbole dominait trop absolument cette grande nation pour qu'elle s'occupât avec amour d'une invention roturière, qui dérobe sous la vulgaire servitude des soins matériels la plus haute liberté de l'esprit.

Nous venons de voir se dessiner les grands traits qui distinguent les races. La bourgeoisie catholique des Flandres prépare l'invention. L'Allemagne, vigoureuse et neuve, l'enfante et jette ses ouvriers sur l'Europe. L'Italie en use

pour la science, l'art et la beauté, la France pour la critique. L'Angleterre bégaie les contes de son enfance ; l'Espagne dédaigneuse court les mers à la recherche d'un monde. Cependant tout change. Les savants du Nord et du Midi fouillent les caveaux, les greniers, les pupitres, pour découvrir des manuscrits nouveaux à imprimer. Le Pogge, tous les hommes d'esprit d'Italie et d'Allemagne, Leland en Angleterre, consacrent leur vie à cette recherche ; ils soulèvent « les linceuls de toile d'araignée » qui couvraient, comme dit Leland, la vénérable figure de tous ces vieux héros. A la voix des empereurs, des rois et des abbés, on continua avec plus d'ardeur l'investigation universelle. Il fallut dire adieu à ce bon temps où les moines de Croyland défendaient, dans leurs statuts, le prêt d'un volume « sous peine d'excommunication ; » où Oxford n'avait pour bibliothèque que trois ou quatre volumes «dans une malle, » dit le catalogue (1) ; où un roi qui avait besoin d'un livre, comme le roi Jean, l'empruntait à l'abbé du couvent voisin et donnait un recu, qu'il signait, pour avoir emprunté le *livre nommé Pline*. On vit du même coup s'éteindre la nation puissante des copistes, et naître les bibliothèques, les imprimeurs, les libraires, les bibliophiles, les bibliomanes, les bibliophages.

Quelle volupté délicate s'offrit tout-à-coup aux intelligences, quand elles purent disposer en souveraines de tout ce que le monde a jamais produit d'idées ! Au lieu de ces petites chambres du moyen-âge qui renfermaient six volumes dans un bahut, et dont le catalogue était peint en lettres rouges sur les vitraux (2), les bibliothèques se for-

(1) Voyez Dibdin, *Décaméron*.
(2) Voyez *Leland's Itinerary*.

mèrent ; vastes dépôts de tant de livres, forêts épaisses au milieu desquelles il est difficile de trouver aujourd'hui sa route! J'ai été charmé d'une description que donne Leland d'une des premières bibliothèques formées, aussitôt après l'invention de l'imprimerie, par la famille noble des Percy: « C'était dans une tourelle, en face du parc, dans le silence et la solitude la plus agréable ; on lisait sur la porte : *Paradis.* Il y avait huit côtés et huit pupitres égaux suspendus au plafond, qui descendaient au moyen d'un ressort pour supporter le livre que l'on voulait lire. Voilà, dit le bonhomme, une bien délicieuse et savante invention. » Dans ce *paradis* de l'intelligence une foule d'esprits aimables ont vécu voluptueusement, quelques-uns doués de génie et enrichissant l'avenir de leurs idées ; d'autres, épicuriens innocents de la pensée, tels que ce Hollandais *Von Bosch* (Dubois), qui fit graver sur l'étiquette de ses livres sa propre personne mollement étendue au milieu de ses chers volumes, avec ces mots en latin pour exergue :

Ce sont là mes forêts : j'y chasse sans fatigue.
Hæc nunquam lassat densâ venatio sylvâ.

Les vrais et grands résultats de l'imprimerie se trouvent ailleurs. Elle appartient essentiellement au peuple ; elle popularise et divise les connaissances en atômes imperceptibles, elle les répand dans l'atmosphère comme un arôme subtil qui pénètre en dépit d'elles-mêmes les intelligences les plus vulgaires. L'indépendance de l'esprit en est la conséquence nécessaire, et la facilité de l'insurrection s'y rattache. Tout comprendre, tout savoir ! l'arbre de la science accessible à tous ! Dès le commencement du XVIe siècle, les puissants virent ce que c'était que l'imprimerie ; ils en

avaient une grande admiration, ils en eurent peur; la censure, inventée par Tibère, fut renouvelée par ce même Borgia qui avait, dans sa bulle, loué avec enthousiasme les « nouvelles lettres inventées pour la commodité des savants. » On détruisit des livres et même des imprimeurs; on brûla et l'on pendit à Londres, à Paris, à Rome, à Naples, à Sarragosse; résistance frivole et impuissante, prolongée inutilement pendant deux siècles. Une fois la lumière faite, comment l'éteindre? Et quand même Louis XI, ce mauvais homme d'esprit, aurait mal accueilli l'imprimerie, que d'ailleurs il aimait beaucoup, qu'aurait-il pu tenter contre cette seconde délivrance de l'homme, comme l'appelait Martin Luther? — L'imprimerie, c'est la mémoire du genre humain fixée.

Une fois adoptée par l'Europe et parvenue à ce point de maturité, l'imprimerie suit une marche nouvelle et demande un autre historien. Ce ne sont plus des origines obscures et des efforts souvent stériles qu'il faut décrire, mais une succession variée de conquêtes irrésistibles; je n'ai prétendu qu'ébaucher les premières phases, la plus intéressante et la plus dramatique portion de sa grande histoire.

J'ai surtout voulu montrer qu'elle appartient non à une industrie matérielle et à un hasard heureux, mais à la pensée humaine, agissant sur la nature et sur elle-même, par ce merveilleux travail qui ne finira qu'avec le monde. J'ai cherché et reproduit, avec une fidélité qui ne semblera pas superficielle qu'à ceux qui n'ont pas soulevé les montagnes de volumes entassés par l'imprimerie en son propre honneur, le curieux drame de la pensée civilisatrice et des passions humaines. De là ces anecdotes si romanesques et si parfaitement authentiques, ces caractères si finement

dessinés et si vivement colorés, ce Faust, cette Lucrèce, cet Érasme, ce Gutenberg, qui montrent de temps à autre leur figure expressive, et jouent rapidement leur rôle actif dans les origines philosophiques de la presse. Je la quitte au moment où elle a consolidé son autorité ; elle n'a plus besoin de mes éloges ; les puissances ne manquent jamais de panégyristes.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

A.

Abrabanel (Don Isaac). — Ses imprécations contre Rome. 30
Abstraction (L'). — Son rôle philologique. . . . 105
Alambic (Invention de l'). 220
Alexandre-Sévère. 182
Alitur, comédien juif. . . 13
Alun (Sel ammoniac, eau-forte). 221
Ambroise (Saint). — Son rôle dans la société chrétienne. 81
Ambou (de la Mecque), inventeur du papier de linge. 221
Ane (Fête de l'). 249
Anne Comnène (Mauvais goût d'). 128
Anselme (L'abbé). — Son opinion sur Josèphe. . 39
Antipodes (Connaissance des). 220
Apocalypse (L'). 171
Apulée. — Expression de la société païenne. . . 82
— Son livre. . . . . id.
— Parallèle de saint Cyprien et d'Apulée. . . . 84
— Portraits qu'il donne des Sunéisaktes. . . . 90
— Introducteur du roman moderne. 118
— Vie curieuse. 119
— Style d'Apulée. 165
Arabes (Chiffres) connus au VIIe siècle. 220
Aréomètre (Découverte de l') au Ve siècle. . . . . id.
Aristote et son influence. 234
Art dramatique (Naissance de l'). 247
Artichauts, épinards, houblons. 212
Arvandus, préfet des Gaules. — Son procès. . . 181
Augustin (Saint). Son rôle dans la société chrétienne. 81
— Vie curieuse. 120
— Son style. 165
Ausone, représentant de la littérature gallo-romaine. 100
— Romancier. 118
— Vie curieuse. 120
— Son style. 165

B.

Bamberg (Légendes de). 402

Barbares (Invasion des).. 98
— Comment en parle Sidoine. 109
Barklay.. 361
Bas-Empire (Histoire du). 75
Basile (Saint). Son opinion sur les mariages chastes des vierges chrétiennes. 88
— Son rôle. 196
Béryte, capitale des études légales. 217
Bible falsifiée par Josèphe. 63
Boccace. 330
Borgia (Lucrèce). 414
Boussole (Invention de la) au moyen-âge. 220
Brandt. 357
Brinch. Son opinion sur Josèphe.. 38
Byzance (Lutte de) contre Rome. 190
— Métropole du plaisir. . 217

C.

Café (Découverte du) au moyen-âge. 220
Canne a sucre (Découverte de la). 222
Cartes marines (Premières) au moyen-âge. 220
Casa. 366
Castiglione. . . . . id.
Caton. 210
Celerinus. Son style. . . 95
— Sa mort. 96
Chaucer. 349
Cheminées (Invention des) au moyen-âge. 220
Chrétienne (Société). . . 75
— Sa formation. 77
— S'allie aux barbares. . . 102
— Le christianisme se développe. 75
— Une fête chrétienne au ve siècle. 135
Chrysostôme (Saint). . . 213
— Son discours sur les Sunéisaktes. 89
— Son exil et sa mort. . . 98
— Son rôle. 213
Cicéron (Style de). . . . 106
— Son christianisme. . . 116
— Comment le nomme Sidoine. 144
Civilisation (Ère de la) romaine-teutonique. . 260
Clermont (Une journée à) en 460.. 135
Claudien, sonore et creux. 99
Cochenille (Découverte de la). 222
Code maritime.. . . . . id.
Constantin (Décret de), an 333. 219
— Son rôle dans la lutte du paganisme et du christianisme. 188
Couvents allemands (Beaux esprits des).. 258
Cyprien (Saint). Son rôle dans la formation de la société chrétienne au iiie siècle. 78
— Parallèle de saint Cyprien et d'Apulée.. . . 82
— Expression de la société chrétienne. 84
— Difficulté de son œuvre. 86
— Ses lettres. 87
— Son avis sur les abus commis dans l'Eglise. . 88
— Moraliste, publiciste, administrateur. 91
— Sa mort. 96

D.

Dante Alighieri. 325
— Documents à consulter pour servir à l'histoire de. 282
— Etudes sur. 284
— Génie du.. 228
Dentelle et du tricot (In-

vention de la). 222
Descriptif (Genre). . . . 125
Détrempe (Peinture à la). 220
Deutéroses (Les). 48
Dolci. Vie de saint Jérôme. 161

E.

Eau-forte (Invention de l') au moyen-âge. 220
Ecossais (Costume) dans la Gaule primitive. . . . 109
Ecrivains du moyen-age. . 227
Education (L') à Byzance. 215
Eglises au moyen-âge. . . 388
Enfants - Trouvés (Asile des). 220
Esclaves. 209
Etats - Généraux (Fondation des). 225
Etriers (Usage des). . . . 220
Europe (Cathédrales de l'). 227
Evêques. Leur travail politique du iiie au ve siècle. 75

F.

Faust (Hans). 391
Femmes émancipées par le christianisme et l'aidant. 146
— Les femmes au ive siècle. 148
— Dans le Bas-Empire. . 213
Foires marchandes (Etablissement des) au viiie siècle. 220
Forme (Amour exclusif de la) chez les nations vieillies. 125
Fourchettes (Usage des). 122
Fresque (Découverte de la). 220

G.

Gaule (La) méridionale hérite de l'éloquence romaine. 99
— Civilisation (de la) au ve siècle. 114
Gaultier d'Aquitaine. . . 261
Germaine (Littérature). . . 372
Gessius Florus, nommé intendant de la Judée; ses cruautés. 14
— Il est haï. 16
Gibbon. Légèreté de cet historien. 81
— Il vante Sidoine. . . . 109
— Son opinion sur saint Jérôme. 160
Gillet (Le père). Ses scrupules sur Josèphe. . . . 467
Giscala (Jean), chef du parti hébreux. 16
— Ce qu'en dit Josèphe. . 19
Glaces (Invention des). . 220
Gravure (Invention de la). id.
Grégoire-le-Grand. Son opinion sur les mariages chastes. 88
— Son opinion sur Josèphe. 31
Grégoire de Naziance. . . 196
Gutenberg. 381

H.

Hallam. 226
Harlem (Légendes de . . . 401
Hébreu (Parti). 7
— Génie hébraïque. . . . 175
Héliogabale. 182
Hilaire d'Arles (Saint). . 29
Hilaire de Poitiers, représentant de la littérature gallo-romaine. . . 100
Historiens romains. . . . 11
Hôpitaux (Création des). . 220
Horloges (Invention des). 221
Hrosvita, religieuse de Gandersheim. 243
— Documents à consulter. 242
— (Rimes de). 273

— (Style latin de). 266
Hugo de Trimberg. 347

I.

Imprimerie. 382
— (Invention de l'). . . . 220
Industrie. 289
— Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie. 219
Industrielles (Découvertes). . . . . id.
Institutions bienfaisantes 225
Italie au moyen-âge. . . 325

J.

Jérôme (Saint). Son rôle dans la société chrétienne. 8
— Sa force. 82
— Soupçons sur son compte. 86
— Romancier. 118
— Ascète et athlète. . . . 144
— Il établit l'égalité des deux sexes. 146
— Sa douleur. 153
— Sa sévérité excessive. . 158
— Ses études. 159
— Ses historiens. 160
— Ses doctrines. 162
Josèphe (Flavius). De son autorité historique. . . 1
— De quel œil il vit le triomphe de Vespasien. 8
— Comment il est jugé par le P. Hardouin, Baronius, Salien, Casaubon. 17
— Il est député à Rome. . 13
— Son ingratitude. . . . . id.
— Parti qu'il prend dans la révolte des Juifs. . . 15
— Il est nommé gouverneur des deux Galilées. 16
— Comment il échappe à un soulèvement contre lui. 17
— Comment il lutte avec le parti hébreu. 18
— Quelle fut sa conduite de général en face des armées romaines. . . . 20
— Il est adopté par les chrétiens et repoussé par les Juifs. 30
— Ses mensonges. 34
— Ses rapports avec les Grecs; ses contradictions. 36
— Sa valeur définitive. . . 68
— Son style. 71
Josippon ben Gorion. Son livre, original prétendu des *Antiquités judaïques*. 32
Jost. Son opinion sur Josèphe. 66
Josapat (Prise de), en Judée. 20
Judée (Situation de la) du temps de Josèphe. . . . 1
Juifs. . . . . id.
— On appelle ainsi les chrétiens. 79
— Les Juifs haïs à Rome. 6
— Leur caractère. 7
— (Massacre des). 14
— Rome et les Juifs. . . . 29
Julien (Epoque de). . . . 226
Julien l'Apostat, représentant du paganisme transformé. 167
Jury (Origine du). 225
Juste de Tibériade. . . . 52
Juvénal (Prévisions de) à propos des chrétiens. . 81

L.

Lettres de change (Origine des). 220
Liqueurs spiritueuses (Premières). . . . . id.

Louve des exactions (La). 224
Lunettes (Invention des). au moyen-âge. 220
La Monnoye. Ce qu'il dit de Sidoine Apollinaire. 143
Languedoc (Le) au moyen-âge. 333
Langues (Décadence des). 105
Léon X. 380
Lettres formées. 123
Littérature en général. Ce qu'elle devient chez les nations vieillies. . . 125
Lois sur les temples païens. 191
Lucain. Ses prévisions à propos des chrétiens. .
Lucianus. Son style. . . . 95
Lucien. Symbole de la société païenne au IIe siècle. 82
— Il ouvre le roman moderne. 118

M.

Machabées (Les). 39
Majorien. Ce qu'il fait à l'approche des Barbares. 111
Maximus (L'évêque). . . . 133
Manuce (Alde). 413
Manzolli. 335
Marcella (Mort de). . . . 147
Mariages chastes des chrétiens. 86
Martin (St). Son rôle dans la société chrétienne. 81
Martianay. Vie de saint Jérôme. 161
Mehr-Bod, poète germain et païen. 117
Meinwerc ou Meinwerk (Anecdote de). 354
Messie (Attente du) en Orient. 23
Miroirs de verre (Invention des). 222
Moïse (Institutions de). . . 41
Monastères (Bibliothèques des). 252
Montesquieu 226
Moulins (Invention des) au VIIIe siècle. 220
Morale (Puissance de la force). 79
Moyen-Age (Femmes savantes du). 253
Musique, réduite en système simple au VIIe siècle. 220

N.

Néron. Comment on parvenait à lui. 13
— Etat de Rome sous son règne. 134
— Imprécations contre lui. 176
Néoplatonisme (Le). . . . 182

O.

Oracles (Influence des) sur l'avènement de Vespasien. 22
— Sybillins. 173
Orgues (Invention de). . 220
Oxford (Légende d'). . . 404

P.

Paganisme (Chute du). . . 75
— Sa lutte contre le christianisme; quels en sont les derniers défenseurs, etc., etc. . . . . id.
— (Dernier reflet du). . . 218
Palingenius-Stellatus (Marcus). Voir *Manzolli*. . . . . .
Papes (Les). Comment ils se conduisirent envers les Juifs. . . . . .
Papier (Invention du) au moyen-âge. 220
— De chiffons. 221
Peinture a l'huile (Dé-

couverte de la)..... 220
Pelleteries et fourrures (Usage des)..... id.
Pétrarque..... 325
Pétrone ouvre le roman moderne..... 118
Philosophie (Force de la) 145
— Alliance de la philosophie et du christianisme 179
Philimatius..... 136
Philologie. Décadence des langues..... 105
— Idiomes mixtes..... 165
Photius. Son témoignage sur les Juifs..... 102
Pinédo. Son opinion sur Josèphe..... 38
Poésie. Ce qu'elle devient chez les peuples vieillis. 125
Pompe (Découverte de la) au ve siècle..... 220
Poppée (Puissance de) à Rome.....
Postes (Organisation des) au moyen-âge..... 220
Poudre a canon (Invention de la) au moyen-âge.. id.
Presse (Mythologie de la). 401
Provence (La) au moyen-âge..... 332

R.

Remi (Saint)..... 122
Romaine (Chute de l'aristocratie)..... 223
Rome, capitale du monde politique..... 217
— (Un triomphe à)..... 5
— Les historiens romains. id.
— Un comédien à Rome.. 13
— En quel état elle se trouve sous Néron... 23
— Lutte de la société romaine contre la société chrétienne..... 77
— Au iiie siècle..... id.
— Envahie..... 78
Roman (Du)..... 34
— Le roman au ve siècle. 117
— *Le Roman du Renard.* 351
Rues (Eclairage et pavage des)..... 221
Ruodlieb (Le)..... 260
Rutilius Numatianus... 29

S.

Sabinianus, Lovelace chrétien au ive siècle.... 150
Saint Salvien. Son rôle dans la société chrétienne..... 81
— Sa force..... 82
— Sa chasteté..... 88
— Son style..... 98
— Représentant de la littérature gallo-romaine; convaincu et affecté.. 100
— En quoi il diffère de Sidoine..... 110
— Il est romancier.... 118
— Vie curieuse..... 120
Sénèque. Ses prévisions à propos des chrétiens.. 81
Schoeffer..... 391
Sennucio..... 328
Servitude (Abolissement de la)..... 225
Sidoine Apollinaire, représentant de la littérature gallo-romaine... 100
— Son importance historique..... 110
— Son style..... 111
— Son nom véritable... 114
— Romancier..... 117
— Vie curieuse..... 120
— Ses lettres..... 121
— Genre descriptif.... 125
— Peintre de mœurs... 131
— Comment il a été traduit..... 141
Simon défend Jérusalem.. 61
Société (Lutte de la) romaine et de la société

chrétienne. 75
— Ce qui est l'air vital des sociétés. 83
— Spectacle bizarre de la naissance d'une société et de la décadence d'une autre. 114
— Littérature des sociétés vieillies. 127
Soie (Fabriques de) apportées par des moines en 230. 220
Souper (Un) en Gaule au VIe siècle. 111
Spaggnoli. 359
Stace. 126
Stoïcisme (Faux rapprochement du) et du judaïsme. 34
Sunéisaktes (Les), ce que c'était. 89
Sybillins (Vers). 173
Symbole (Du) en général. . 325
Syncrétisme religieux et philosophique au IIIe siècle. 180
Symmaque. 197

T.

Tacite (Prévisions de) à propos des chrétiens. . 81
Tapis (Fabrication des). . 220
Tasse. 325
Télescope (Invention du) au moyen-âge. 220
Tertullien (Fragment de). 178
Thalmud babylonien. . . . 48
Titus (Triomphe de) et de Vespasien. 5
Traduction (De la). . . . 159
Triomphe (Un) à Rome. . 5
Thucydide. 54
Tourne-broche (Invention du) 222
Turner. 226

V.

Valentinien. 193
Verre (Invention du) au VIe siècle. 220
Versification (La) remplace la poésie. 125
Vespasien (Triomphe de) et de Titus. 5
— Il va en Judée. 20
— Son avènement. 23
Vettius. 197
Vieillards (Maison de retraite pour les). 220
Vincent de Lérins. 100
Virgile. Sa délicatesse chrétienne. 116
Voltaire. Son opinion sur Josèphe. 63

W.

Wittenagenot. 225

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

ERRATA.

P. IV. — au lieu de *cuse* — lisez *cause.*

P. 72. — note 1., ligne dern., au lieu de *Fœ* — lisez *Foe.*

P. 212, ligne 19. — de *une nation* — lisez *une telle nation.*

P. 315, ligne 20. — de *Nous sommes de cet avis. Regardons ce système* — lisez *Nous regardons ce système.*

DU MÊME AUTEUR.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ANGLETERRE, Études anglaises, 2 volumes in-18 jésus, format anglais. . . 7 fr.

Le tome 1er : ÉTUDES POLITIQUES. *Le comte de Shaftsbury, sir William Temple, Guillaume III et la Révolution de* 1688, *Robert Walpole, Edmond Burke, Benjamin Franklin, Fielding, Richardson, Orateurs Irlandais.*

Tome 2me : ÉTUDES HUMORISTIQUES. *Histoire humoristique des Humoristes, les Excentriques et les Humoristes, Psalmanazar, Mystères de Londres, Doyen Swift, Cruden le Correcteur, Daniel de Foë, le dernier des Humoristes, lord Chesterfield, Sophie Dorothée, lady Esther Stanhope.*

DU MÊME AUTEUR.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, prédédées d'un Essai sur les Phases de l'Histoire Littéraire et sur les Influences intellectuelles des Races, 1 volume in-18, jésus, format anglais. . . . . 3 fr. 50 c.

Des influences intellectuelles et du but que l'auteur s'est proposé dans ces études. — Esquisse d'une histoire générale des influences littéraires. — Essai sur les Destinées et les Sources des Langues Teutoniques et Latines. — La Bible, les Traductions et les Concordances. — Traducteurs d'Homère, Impuissance des Traductions. — Euripide et Racine. — Des Femmes grecques avant l'ère chrétienne. — Des Hétaïres grecques. — De Cicéron, de son Caractère et de ses Influences. — Virgile. — Des Traducteurs de Virgile et de son génie. — Les Loisirs de Virgile.

DU MÊME AUTEUR.

ÉTUDES SUR LE XVIe SIÈCLE EN FRANCE, 1 volume in-18, jésus, format anglais. . . . . 3 fr. 50 c.

Histoire de la Littérature française, depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Henri IV. — Éloge de F. de Thou. — Portraits historiques.

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE ET LE RÈGNE DE LOUIS XIII, 1 volume in-18, jésus, format anglais. . . 3 fr. 50 c.

Théâtre. — Poésies. — L'Espagne en France.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE, 1 volume in-18, jésus, format anglais. . . . . 3 fr. 50 c.

DU MÊME AUTEUR.

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE ET L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, 1 volume in-18, jésus. . . . . 3 fr. 50 c.

OLIVIER CROMWELL, sa vie privée, ses discours publics et sa correspondance particulière, 1 volume in-18, jésus. . . . . 3 fr. 50 c.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

9j.

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR.

6, RUE DE LA PAIX.

COLLECTION

Format in-18, jésus, à 3 fr. 50 le volume.

LE XVIIIe SIÈCLE EN ANGLETERRE, Études anglaises, par M. PHILARÈTE CHASLES, professeur au Collége de France ..... 2 vol.

TOME I. ÉTUDES POLITIQUES. Le Comte de Shaftsbury. — Sir William Temple. — Guillaume III et la Révolution de 1688. — Robert Walpole. — Edmond Burke. — Franklin. — Fielding. — Richardson. — Orateurs irlandais.

TOME II. ÉTUDES HUMORISTIQUES. Psalmanazar. — Mystères de Londres au XVIIIe siècle. — Le dernier des Humoristes. — Lord Chesterfield. — Sophie Dorothee. — Lady Esther Stanhope.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, par le MÊME, précédées d'un Essai sur les Phases de l'histoire littéraire et sur les Influences intellectuelles des Races. 1 vol.

La Bible. — Homère. — Euripide et Racine. — Femmes grecques avant l'ère chrétienne. — Hétaïres grecques. — Cicéron. — Virgile.

CLARISSE HARLOWE, par JULES JANIN, précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Richardson..... 2 forts volumes.

LA GUERRE DES PAYSANS, par A. WEILL..... 1 vol

Ulrich de Hutten et Franz de Sikingen. — Conrad et le duc Ulrich de Wurtemberg. — Thomas Munzer. — Le Docteur Carlstadt. — Wendel Hipler et Georg Metzler. — Jacquet Rohrbach, Florian Geyer et Goetz de Berlichingen

HISTOIRE DE LA CHUTE DES JÉSUITES AU XVIIIe SIÈCLE, 1759-1782, par le Comte ALEXIS DE SAINT PRIEST, pair de France, 3e édition, revue et augmentée..... 1 vol.

Le Marquis de Pombal. — Le duc de Choiseul. — Clément XIV. — Le Cardinal de Bernis. — Le Comte de Florida Blanca. — Pie VI. — Joseph II, etc., etc.

APPENDICE. Intrigues du Gouvernement anglais avec les Jésuites. — Lettres de Louis XV au duc de Choiseul. — Réception des Jésuites d'Espagne dans les États romains. — Mémoire pour servir d'instruction au Cardinal François, chargé du secret dans le Conclave. — Dépêches de Monina, comte de Florida Blanca. — Affaire du vénérable Labre. — Correspondance de Pie VI avec le Cardinal de Bernis — Mémoire secret, remis au Pape, par le Comte de Florida Blanca. — Opinion de Pie VI, sur le Rétablissement futur des Jésuites. — Bref de Clément XIV. — Bulle de Pie VII

LA RUSSIE EN 1839, par le Marquis DE CUSTINE, 3e édition, revue et considérablement augmentée..... 4 vol.

NAPOLÉON ET MARIE LOUISE, Souvenirs historiques de M. le Baron MENEVAL, ancien Secrétaire du Portefeuille de Napoléon, premier Consul et Empereur, ancien Secrétaire des Commandements de l'Impératrice régente, 3e édition. (Le tome III se vend séparément) ..... 3 vol.

COURONNE POÉTIQUE DE NAPOLÉON. Hommage de la Poésie à la Gloire, avec un Frontispice de Horace Vernet..... 1 vol.

Les Contes de Charles Dickens, traduits de l'anglais par M. Amédée Pichot. 2 séries, chacune formant un vol. in-18, jésus..... 3 fr.

— 1re *Série*. Apparitions de Noël. — Carillons. — Cricri du Foyer.

— 2e *Série*. Bataille de la Vie. — Cloche du *Tocsin*. — Laura Bridgman. — L'épée brisée. — L'enfant de mon frère. — Nelly.

Le Gâteau des Rois, symphonie fantastique par Jules Janin. 1 v. in-18. 1 fr

La Bataille de la Vie, par Ch. Dickens. 1 vol. in-18, jésus..... 1 fr

Les Apparitions de Noël, par le même. 1 vol. in-18, jésus..... 1 fr

Le Cricri du Foyer, par le même. 1 vol. in-18, jésus..... 1 fr.

Les Carillons, par le même. 1 volume in-18, jésus..... 1 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPLET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

FORM 410